3 1761 04411 5111

*Presented to the*
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
*by*

TRINITY COLLEGE
LIBRARY

(34) I

# ESSAI

SUR

# LA CIVILISATION BYZANTINE

PAR D. C. HESSELING

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LEYDE

*Traduction française autorisée par l'auteur*

Avec Préface par G. SCHLUMBERGER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS,

82, Rue Bonaparte.

1907

DF
521
H5814

# ESSAI
# SUR LA CIVILISATION BYZANTINE

# PREFACE

*Depuis la rénovation des études d'histoire byzantine qu'a inaugurée il y a près de quarante années dans notre pays et dans toute l'Europe l'admirable thèse de feu Alfred Rambaud sur l'Empire grec au dixième siècle, les érudits de France, d'Allemagne et d'Angleterre ont publié de nombreuses monographies sur différentes périodes de l'empire des basileis. Des ouvrages d'une grande valeur ont traité de divers règnes, de divers incidents de l'histoire à peu près inconnue de cette vaste monarchie plus que dix fois séculaire. Beaucoup de points particuliers touchant les domaines de l'économie politique, de la religion, des arts, des lettres, du commerce, des mœurs et des coutumes, ont été partiellement élucidés.*

*D'autre part, toute espèce d'étude d'ensemble sur l'empire grec d'Orient a fait jusqu'ici presque complètement défaut. Je ne parle pas, bien entendu, d'une sorte d'histoire complète, comme celles aujourd'hui si défectueuses des Lebeau, des Gibbon, des Finlay, œuvre pour le moment encore tout à fait impossible à réaliser, mais bien*

*d'une simple vue panoramique sur cette vaste période historique. Il fallait réunir les matériaux avant même d'esquisser un aperçu général. C'est à peine si, dans cet ordre d'idées, je pourrais citer la remarquable étude du Dr C. Neumann* (1) *qui a été tout récemment traduite en français par MM. E. Renauld et Kozlowski.*

*M. le Dr Hesseling, dans le livre plein d'idées dont il me prie de présenter aujourd'hui à ses lecteurs la traduction française, a tenté de réaliser quelque chose de pareil en nous donnant un aperçu d'ensemble de ce que fut jusqu'à sa chute définitive l'empire représenté par les successeurs de Constantin. Le savant érudit a heureusement réussi dans son essai, semble-t-il. On lira avec un vif intérêt ce petit volume que j'ai, pour ma part, fort goûté et qu'il était utile de faire connaître dans une langue d'un usage plus général que le hollandais. Ceux qui n'ont ni le loisir ni l'envie de parcourir de longues monographies sur des règnes isolés ni d'étudier minutieusement la parfaite* Histoire de la littérature byzantine *de K. Krumbacher, pourront, en lisant le livre de M. Hesseling, se faire une idée de cette grande monarchie et de sa civilisation durant ses trois principales périodes, à son origine, à son apogée, à sa décadence ; de ce que furent également à ces*

---

(1) Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzügen, Leipzig, 1894.

*trois époques sa littérature et son histoire. Pour écrire ces pages d'un si grand mérite, si remplies de faits présentés d'une manière très nouvelle, de jugements délicats aussi, il fallait une connaissance approfondie des sources byzantines de toute origine.*

GUSTAVE SCHLUMBERGER.

Paris, Mars 1907.

---

# AVANT-PROPOS

Le livre dont nous présentons ici une traduction adaptée au goût du public français fait partie d'une collection qui porte le titre général de « *Ancêtres intellectuels. Etudes sur l'histoire de notre civilisation.* »

C'est donc à l'examen de la civilisation byzantine que ce livre est consacré. Son but, comme le veut le plan de la collection, est de présenter un récit suivi, sans notes ni indications bibliographiques. On n'y traite les événements politiques que si la connaissance en est nécessaire pour qu'on puisse se faire une idée exacte de la civilisation byzantine et les seuls noms, les seuls faits qu'on y mentionne sont ceux auxquels peuvent se rattacher des idées générales.

Ce n'est pas en France qu'il peut être nécessaire de vanter l'intérêt de notre sujet ; car ce pays a toujours compté des byzantinistes

célèbres au nombre de ses savants, même aux époques où ces études étaient négligées partout ailleurs. Qu'on nous permette cependant de faire remarquer ici que si l'on ne prend pas seulement en considération la civilisation de l'Europe occidentale mais aussi celle de l'Europe de l'Est, le titre d'*Ancêtres intellectuels* prend une tout autre portée encore quand on l'applique aux Byzantins. Car ce ne sont pas seulement les Grecs actuels mais aussi les peuples slaves qui doivent autant à Byzance que les peuples romains à Rome. Leur religion et leurs arts plastiques ne sont, dans leur développement national, que la continuation immédiate de ce qui est né dans la Rome orientale. Leur langue, il est vrai, n'a pas été profondément influencée par le grec et, dans leur littérature, les Slaves ont certainement dépassé de beaucoup leurs prédécesseurs. Mais l'organisation de leurs plus puissants royaumes et la façon dont leurs hommes d'État poursuivent leur politique intérieure ou étrangère rappellent exactement les buts que Byzance a poursuivis et d'ordinaire atteints.

Les Russes, avec leur finesse et leur aptitude à s'assimiler les peuples étrangers, parviennent à triompher de la diplomatie, toutaussi peu scrupuleuse d'ailleurs, du reste de l'Europe ; en cela, donc, ils sont les élèves des Byzantins, dont l'habileté se jouait de l'avidité plus grossière des chefs de mainte croisade. Mais si nous condamnons la politique des gouvernements, nous n'avons pas le droit de rendre les peuples responsables et nous jugerions bien plus favorablement les moujiks de la Grèce et de l'Asie mineure du moyen-âge si, comme d'autres, ils avaient eu un Tolstoï pour exalter leurs vertus !

L'auteur espère que son livre, en paraissant dans une langue internationale, contribuera à éveiller l'intérêt pour les études byzantines, même en dehors du cercle des spécialistes.

---

# LIVRE PREMIER

**Première période** (325-341).

*LES ORIGINES ET LE DÉVELOPPEMENT DU BYZANTINISME*

## CHAPITRE PREMIER

APERÇU HISTORIQUE ET POLITIQUE.

Fondation de la ville de Constantin. — Son caractère chrétien et romain. — La conversion de Constantin. — Son Césarisme. — Diffusion du Latin. — Réaction sous Julien. — La théologie de Julien. — Les Pères de l'église et les classiques. — Le mot « Hellène » change de signification. — Triomphe de l'Église sous Théodose le Grand. — Conflit entre l'Église et l'État. — Saint Jean Chrysostôme. — Triomphe de l'État. Résultats de cette victoire. — Byzance et les peuples étrangers. — Les murs et les réservoirs d'eau de la ville. — La langue latine perd du terrain. — Le Grec moderne prouve la diffusion du Latin ; causes de sa disparition. — L'Impérialisme de Justinien. — Les dèmes comparés aux gardes civiques des Pays-Bas du XVII^e siècle. — La révolte du peuple. — La politique de Justinien. — Soins apportés à la jurisprudence. — Ses convictions religieuses. — Théodora. — Les finances de l'Empire. — Le commerce et l'industrie. —

L'administration. — Réaction contre le Césaropapisme après la mort de Justinien. — Incursions de peuples barbares sur le territoire de l'Empire. — L'Empire sauvé par Héraclius.

Plus le territoire romain tendait à devenir un empire embrassant le monde entier, plus ses maîtres s'habituaient à tourner leurs regards vers les frontières orientales, où vivaient les plus menaçants de leurs ennemis, où s'étendaient les contrées les plus riches en séductions. Déjà César, disait-on, avait caressé le projet de transférer sa résidence soit à Alexandrie, soit à l'endroit où, jadis, s'était élevée Troie : il voulait trouver une capitale digne d'un grand empire, qui ne serait plus une ville de conquérants entourée de pays conquis, mais qui, réunissant l'Hellade et Rome, en formerait une unité nouvelle, une combinaison originale. Celui des empereurs qui réalisa le plus rigoureusement le principe monarchique dans l'organisation de l'empire, Dioclétien (284-305), aimait à séjourner à Nicomédie sur l'Hellespont ; ainsi, en effet, il était plus près des puissances toujours menaçantes de l'Orient et n'avait pas, comme à Rome, à redouter, pour la consolidation de son autorité absolue, le souvenir des libertés que le peuple avait perdues.

Sans aucun doute, ce sont des motifs de ce genre qui déterminèrent le choix de Constantin lorsqu'il élut une résidence fixe après avoir, pendant des années, parcouru son vaste domaine, et s'être rendu maître de son dernier compétiteur dans l'empire. Il

ne songea pas à Rome, ne l'ayant guère habitée, mais à une capitale située en Orient et peu distante des ennemis les plus redoutables de l'empire, les Goths et les Perses.

Il n'eût pû découvrir d'emplacement plus approprié à ses vues que l'antique Byzance. De son temps, dévastée en grande partie par Licinius, qui, de co-régent, était devenu l'ennemi de Constantin, elle ne possédait pas grande importance ; mais il suffit de voir une fois son incomparable situation pour s'étonner de ne pas y trouver, dès les âges les plus reculés, une ville puissante, un grand centre politique, et l'on comprendra sans peine que Constantin l'ait choisie pour y établir sa nouvelle résidence (328). Au milieu du détroit qui unit le bassin de la Méditerranée à la Mer Noire, s'ouvre, sur un mille et demi, une petite baie étroite, dont les eaux profondes, protégées contre les ensablements par des courants maritimes et l'afflux d'une rivière, forment un port naturel, qui présente un mouillage toujours sûr, à l'abri de toute attaque, pour un nombre presque illimité de navires. La rive occidentale de cette baie, connue de temps immémorial sous le nom de *Corne d'or*, voit s'étendre la ville sur une langue de terre terminée en pointe ; de deux côtés, l'eau lui fournit un rempart naturel ; quant à la partie, beaucoup moins considérable, qui fait face au continent, il est facile de la mettre en parfait état de défense. De plus, les courants maritimes de la Propontide, qui se dirigent vers le Sud et les vents du Nord, qui

y règnent en été, rendaient toute attaque du côté de la mer extrêmement difficile pour les navires, qu'on ne manœuvrait alors qu'au moyen de voiles ou de rames. Et c'est ici que l'Asie et l'Europe prennent contact et rivalisent par la richesse de leurs productions de terre et de mer.

Les plans grandioses de Constantin étaient encore favorisés par une circonstance, qui, dans l'antiquité surtout, avait sa très grande importance : c'est que, tout près de là, à Prokonnése, on trouvait un marbre brillant, qui a valu à l'île le nom de Marmara, ainsi d'ailleurs qu'à la mer qui l'entoure.

Mais la grande ville qui allait s'élever aux confins de la Grèce et de l'Asie n'était nullement destinée, dans l'esprit de son fondateur, à reproduire quelque combinaison d'éléments grecs et romains dans son architecture ou dans son aménagement. Les courtisans avaient beau le comparer à Alexandre le Grand : il ne rêvait pas, comme lui, d'unir l'Hellade et l'Orient. Loin de là, la ville devait être romaine, purement romaine, par son administration, sa langue et son architecture : pour mieux dire, c'est Rome elle-même qu'on voulait transporter sur le Bosphore. Le témoignage d'écrivains du quatrième siècle, catégorique dans sa concision, l'établit en toute évidence. L'anecdote suivante, que nous raconte un auteur beaucoup plus récent, tout en n'étant qu'une légende, ne prouve pas moins que la postérité la plus lointaine avait conservé le souvenir du but que poursuivait Constantin.

« Lorsque Constantin le Grand, nous dit-on, voulut peupler sa ville, et transplanter notamment à Byzance les Romains de haut rang, il les envoya chez le roi de Perse après leur avoir fait enlever en secret les anneaux portant leur cachet. Puis, des émissaires se rendirent à Rome, et en produisant les anneaux, décidèrent les femmes, les enfants et les esclaves de leurs possesseurs à les suivre en Orient, où, disaient-ils, les réclamaient leurs seigneurs et maîtres. — Pendant ce temps, Constantin avait chargé des architectes de relever le plan des maisons de Rome et de les reproduire dans la même forme, sans oublier les sentiers raides et tortueux qui les séparaient. Quand donc les maris revinrent du fond de l'Asie, croyant encore avoir devant eux un long voyage pour parvenir à Rome, l'empereur leur dit : « Je me charge de vous procurer vos maisons dès ce soir ». Et lorsque en effet, ce même soir, ils revirent tout comme ils l'avaient laissé à Rome, tout, jusqu'à la vue qu'ils avaient de leurs fenêtres, ils crurent qu'un rêve leur montrait leur ville. Mais quand ils y retouvèrent aussi leurs familles et leurs serviteurs, leur étonnement ne connut plus de bornes ».

Pareille ville ne pouvait s'appeler autrement que la nouvelle Rome. On baptisa de noms latins jusqu'aux villages qui l'entouraient. La flatterie officielle suggérait le nom de Constantinople ; mais, pour le peuple, de nos jours encore, c'est la ville, l'*Urbs* et, plus tard, la *Polis* par excellence : ce dernier nom subsiste encore chez les Turcs, dans

le mot de *Stamboul*, c'est-à-dire, en français, *à la ville*.

L'érection de la nouvelle cité exigea un déploiement extraordinaire d'efforts. Constantin lui-même, dit-on, détermina l'étendue qu'elle devait avoir et ses courtisans furent stupéfiés de voir à quelle distance les murailles allaient se dresser au delà de l'ancienne ligne de défense de la cité. Dans cette enceinte, un beau et vaste palais s'éleva sur le modèle de celui de Rome, dont il avait la grandeur; un hippodrome y attenait, car c'était là, au temps de l'empire, le centre de la vie romaine. On ne tarda pas non plus à installer un sénat, des places publiques (fora), comme à Rome, des arsenaux et des travaux de défense de tout genre.

Il y avait toutefois un point qui distinguait de Rome, la nouvelle résidence : elle fut, dès l'origine, une ville chrétienne. Dans l'Occident, on honorait encore les images des dieux ; une grande partie de l'aristocratie romaine continuait à fréquenter les temples païens et le peuple restait si attaché aux prescriptions de l'ancienne religion, qu'à la fin même du siècle qui vit triompher le christianisme, on enterra vive une vestale pour la punir d'avoir violé son vœu de chasteté. A Constantinople, rien de semblable : les statues des dieux, amenées de toutes les régions de l'Hellade, n'étaient plus que des œuvres d'art qu'on expédiait à un musée central d'antiquités. C'est que Constantin avait fait du christianisme la religion de l'état et bien que, dans

sa nouvelle capitale, il tolérât les temples des païens, bien qu'il eût conservé sa vie durant le titre de *Pontifex maximus* et qu'il eût placé, au dessus de l'une des entrées monumentales de son palais, une statue de la Fortune, rapportée de Rome, il ne favorisa jamais d'autres constructions que les églises chrétiennes. On lui en attribue quatorze, dans la seule enceinte de la ville; dans le nombre, il faut citer tout d'abord Sainte Sophie, consacrée au Logos, le verbe incarné dans le Christ, qu'aurait eu en vue l'auteur des Proverbes quand, dans son huitième chapitre, il fait dire à la Sagesse : « L'Eternel m'a créée dès le commencement de ses voies, avant qu'il fît aucune de ses œuvres. J'ai été consacrée depuis l'éternité, dès le début, dès l'origine de la terre ». Cette église, comme beaucoup d'autres à Constantinople, fut à plusieurs reprises détruite par l'incendie et rétablie, en tout ou partie, dans son état primitif par les successeurs de Constantin ; elle fut enfin entièrenent réédifiée sous Justinien, qui lui donna la forme qu'on admire encore aujourd'hui.

Semblable, on le sait, à la plupart des édifices byzantins des deux premiers siècles qui suivirent la fondation de la capitale, sa disposition correspondait à celle des églises de l'Europe Occidentale, et comprenait une longue nef, rectangulaire, surmontée d'une toiture en bois.

Le zèle de Constantin pour le culte chrétien était-il le résultat d'une vive foi religieuse ? Certains

savants, ne voyant en lui que le génie politique, ont dit qu'il ne jugeait les religions que d'après l'utilité qu'elles pouvaient avoir pour sa seule politique. A leurs yeux, les inconséquences de son attitude, comme aussi les crimes dont il s'est rendu coupable (le meurtre de son fils et de plusieurs de ses très proches parents) témoignent du peu de sincérité de sa conversion. Mais, sans parler de ses panégyristes ecclésiastiques, d'autres auteurs ont fait remarquer que, s'il n'avait eu que des raisons politiques pour favoriser la nouvelle foi, il n'aurait pas pris certaines mesures qui devaient faire un tort considérable au paganisme. Il a, par exemple, interdit la pratique des aruspices, qui consultaient les entrailles des victimes pour annoncer l'avenir ; et ainsi finit un art qu'on redoutait, parce qu'on le croyait révélé par les anges déchus à l'humanité perverse. Il combattit aussi les sacrifices, et ses mesures eurent pour effet de rendre superflus les temples païens.

Il allait donc, dans la pratique, beaucoup plus loin que ne l'eût fait supposer le texte de l'édit de Milan (313) ; cette loi, en effet, accordait simplement la pleine liberté du culte. Le meilleur moyen de résoudre cette contradiction, c'est de voir avant tout, dans Constantin, le César romain décidé à maintenir l'unité de l'empire. Il se rendait bien compte, que le christianisme était devenu une puissance en face de laquelle le paganisme n'eût pu se maintenir à la longue, morcelé comme il l'était en quantité de sectes et de cultes locaux ; ce qui lui manquait surtout pour

soutenir la lutte avec succès, c'était, malgré son riche fonds d'idées philosophiques, cette fermeté que le christianisme devait à sa doctrine appuyée sur une révélation précise.

Il ne faut pas s'étonner qu'une telle unité fît une profonde impression sur l'esprit d'un empereur romain : il sentait bien qu'il y avait là une force analogue à l'unité qui donnait sa puissance à l'empire ; aussi n'est-ce pas seulement par calcul, mais par conviction, qu'il prit le parti du pouvoir spirituel grandissant, auquel il ne pouvait refuser son admiration.

Dès qu'on se fut rendu compte de la différence qu'il y avait entre les Juifs et les Chrétiens, et qu'on eût aperçu clairement la portée démocratique de la nouvelle foi, on sentit à Rome que la simple doctrine de l'Evangile avait une force dissolvante qui menaçait l'empire ; mais à mesure qu'elle fit place à un christianisme dogmatique, on conçoit que des esprits impérialistes se soient enthousiasmés pour la grandiose unité qu'il réalisait. Il n'est pas nécessaire pour cela que Constantin ait été un chrétien croyant à la façon dont nous le comprenons de nos jours. On peut penser que la crainte du Dieu puissant, qui a le pouvoir de condamner le pécheur à des souffrances éternelles, aura surtout amené sa conversion, qu'il ne proclamera d'ailleurs qu'à la fin de sa vie ; et il aura été moins touché de l'idée d'un Père céleste, aux yeux de qui les esclaves et les hommes libres, les Romains et les Barbares sont égaux.

Mais il devait s'apercevoir avec déplaisir que, dans cette église chrétienne aussi, des différends s'étaient produits et l'homme d'action, l'organisateur qu'il était, voulut mettre fin à ce danger menaçant. Il convoqua donc le concile de Nicée (328) pour consolider l'unité de l'église et déterminer ce qui était la vérité, c'est-à-dire, au point de vue de l'état, la paix. Car aussi longtemps que l'étude des questions métaphysiques n'agitait que l'âme des philosophes sous les colonnades de leurs académies, un magistrat romain pouvait se permettre le scepticisme et demander : « Qu'est-ce que la vérité ? » Mais quand cette question put menacer la *Pax romana*, il fallut aux fonctionnaires des instructions, des notes dûment parafées, émanant d'une autorité supérieure, pour trancher la difficulté. Personnellement, un empereur pouvait considérer tel système comme le plus vrai ou chercher le repos dans l'agnosticisme ; mais, comme représentant de l'autorité, il voulait l'unité, la fixité, la soumission aux intérêts supérieurs de l'Etat ; et, en sa qualité d'autocrate, il croyait les connaître mieux que personne.

Les inconséquences de Constantin sont vraiment humaines : les héros de la foi en sont-ils donc eux-mêmes exempts ? On peut d'ailleurs admettre que le même homme qui voulait briser toute résistance à son poing armé, ait pu, sans pour cela se contredire, faire des décrets qui parlent plus haut que la fondation d'églises, et qui montrent combien les idées chrétiennes avaient gagné de terrain. C'est

ainsi qu'il abolit le supplice de la croix, défendit de tuer ou d'exposer les petits enfants, proscrivit les combats de gladiateurs et favorisa la fondation d'institutions charitables.

Constantin se considérait avant tout comme empereur romain ; sa langue, était le latin ; quant au grec, au dire des historiens, il ne le parlait que rarement. Et il n'est pas douteux que, dans la question des langues, son but ne fût la prédominance de l'élément latin. En cela aussi, il ne fit que suivre l'exemple de plus d'un de ses devanciers. Ce n'est pas un fait isolé que celui qu'on raconte au sujet de l'empereur Claude : il aurait, dit-on, enlevé le droit de cité à un Lycien qui ne comprenait pas le latin ; car, pensait l'empereur, un citoyen romain devait connaître la langue de l'empire. Dans les provinces aussi, la langue du gouvernement était le latin ; celle des monnaies également, tout au moins pour les métaux précieux ; quant à la menue monnaie de cuivre, qui a toujours un caractère local, il fallut, naturellement et dès les premiers temps, faire des concessions.

Grâce aux relations des deux peuples, grâce surtout à l'établissement de nombreux vétérans en Orient et à l'influence du pouvoir central de Rome, la connaissance de la langue latine se répand dès les premiers siècles de notre ère. On voit, par maints détails, que différents auteurs grecs, notamment les historiens, connaissent la langue de Rome. Plutarque nous dit que, malgré son âge avancé, il se met au

latin et il nous donne d'amusants exemples de Grecs qui, s'imaginant connaître cette langue, font toutes sortes de quiproquos. Constantin, dans sa nouvelle capitale, était donc entouré de Grecs qui étaient certainement familiarisés avec le latin : c'étaient ceux qui appartenaient aux classes supérieures. Il s'efforça avec beaucoup d'énergie de faire de sa langue maternelle la langue de l'Etat. L'historien de l'Eglise, Eusèbe, contemporain et admirateur de Constantin, rapporte qu'il faisait prier ses soldats en latin et il traduit même le texte de cette oraison. Veut-on mettre en doute l'exactitude de ce renseignement, il n'en reste pas moins certain que, dans l'armée, les commandements se faisaient dans la langue de Rome et il est même probable que les efforts de l'empereur allèrent vraiment aussi loin que le dit Eusèbe.

Quand le christianisme devint la religion de l'État, la langue de l'Etat dut aussi être celle de l'Église. A cette occasion l'empereur entra naturellement en conflit avec un grand nombre de prêtres de l'Orient et il fallut faire mainte concession. Mais, ici aussi, le chef de l'Etat fit triompher sa volonté ; on le vit bien au Concile de Nicée (328), quand, pour s'adresser à des évêques grecs, il se servit du latin.

Si même nous n'avions pas de renseignements de ce genre sur les intentions et les actes de l'empereur, nous pourrions encore tirer, de l'examen même de la langue grecque, la preuve des tentatives qu'on fit

pour la latiniser et qui réussirent en partie. En effet, dans les inscriptions du quatrième siècle, nous rencontrons une grande quantité de mots latins mêlés au grec ; c'est le cas non seulement pour celles qu'on a retrouvées dans l'Hellade, mais encore pour celles qu'on a découvertes dans des endroits bien éloignés de la cour impériale : Il en est ainsi des papyrus grecs déterrés en 1898 à Oxyrynchus dans la Haute-Egypte : on constate que de nombreux mots latins se sont introduits dans les textes qui datent du quatrième siècle.

Toutefois, on avait déjà fait, avant cette époque, des tentatives pour amener un rapprochement linguistique entre l'Orient et l'Occident. C'est au troisième siècle qu'appartiennent les curieux dialogues grecs-latins qui portent le nom de Dosithée, et qui sont de véritables manuels de la conversation ; mais des livres de ce genre ne pouvaient guère exercer d'influence sur le langage de la masse.

A la fin du règne de Constantin, nous voyons que les deux grandes forces qui mettent en danger l'Hellénisme païen, le latin et le christianisme, sont devenues très menaçantes. La lutte contre la religion et la langue de l'Hellade est commencée, et toute la force dont l'autorité pouvait disposer est dirigée contre l'hellénisme, qui ne trouve plus d'appui que sur le sol même où se déroule le combat.

Rome, on le verra, l'emporta dans l'administration de l'Etat et de l'Église : car c'est là que l'autorité et l'exemple ont le plus d'action. Le succès, d'ailleurs,

ne modifia pas beaucoup l'hellénisme ; bien mieux, il est permis de soutenir qu'à ce prix là seulement l'élément grec s'est maintenu, car on ne pouvait réaliser l'unité préconisée par les plus grands esprits de l'antique Hellade, qu'en soumettant les pensées et les sentiments à la discipline des Latins. Et la nationalité grecque, qu'aucune politique n'avait réussi à créer en réunissant les tribus grecques, se trouva constituée par l'Église. Ce fut, il est vrai, au prix du sacrifice de bien des sentiments élevés ; mais on sauvegardait ainsi l'existence matérielle de la nation et rien n'empêchait d'espérer la renaissance d'une vie plus brillante.

Le successeur immédiat de Constantin, Constance, adopte complètement sa politique. Lui aussi, il est empereur chrétien ; seulement, il est plus franchement arien et plus dominé encore par la passion de devenir souverain unique dans toute la force du terme. Pour lui aussi le latin est la langue de l'empire. Mais, avec Julien (361-363), il semble qu'une puissante réaction va se produire.

Cet homme éminemment doué, animé des plus nobles intentions et décidé à maintenir la sécurité et la grandeur de l'empire, fût-ce au prix de son repos et de son bonheur personnels, employa, dans ce but, des moyens tout-à-fait contraires aux idées de ses prédécesseurs immédiats. Mais ce n'est pas la vertu, c'est le tact qui fait le succès des hommes d'état. Aussi l'activité que Julien déploya pendant peu de temps, il est vrai, mais avec une incroyable

intensité, n'a pas produit de résultats durables. Neveu de Constantin, issu d'une lignée latine, il avait pourtant conscience d'être plus grec que romain, sans doute, parce qu'il était né à Constantinople et qu'il avait été élevé en Orient. Mais c'est son éducation et sa vénération fanatique pour les grands hommes de la littérature grecque, qui le détachèrent de la foi chrétienne.

Chose remarquable ! Il n'a jamais visité Rome, toute païenne qu'elle fût, et n'a appris le latin qu'en Gaule, lorsqu'il eut à commander en chef une armée romaine. Le grec était la langue qu'il parlait le plus, et dont il se servait pour écrire et pour penser ; ses soldats le sentaient fort bien : un jour qu'il avait provoqué leur mécontentement au cours d'une campagne au Nord-Ouest de l'empire, on murmurait dans le camp contre « ce Grec perfide, cet Asiatique stupide avec tout son étalage de sagesse ».

Ses prédécesseurs, conscients de leur puissance de maîtres d'un empire universel, mettaient un scrupule extrême à se rendre inaccessibles ; il en était tout autrement pour Julien avec son caractère d'ascète et son goût pour les plaisanteries familières. Quand, devenu seul maître de l'empire, il eut ouvertement embrassé le paganisme, il se fit un point d'honneur de n'accomplir dans les temples des dieux que la partie la plus humble des cérémonies ; il n'était pas de nom qu'il craignît plus que celui de tyran, et on racontait que, seul, le sentiment de l'indignité de ses contemporains l'avait empêché de rétablir la république.

Dans son désir de se rendre populaire, il traitait le Sénat avec des égards que cette assemblée ne connaissait ni ne désirait plus depuis longtemps, et il aimait mieux punir par un pamphlet de philosophe satirique, que par les rigueurs de la loi, les offenses faites à sa majesté impériale : il ne se rendait pas compte, que des paroles mordantes, comme celles qu'il adressa aux habitants efféminés d'Antioche, lui faisaient des ennemis irréconciliables, bien plus que l'exécution de quelques meneurs.

Il se permettait le dangereux plaisir d'employer son esprit à faire rire ses sujets aux dépens de presque tous les empereurs qui avait régné à Rome avant lui ; il ne faisait exception que pour le seul Marc-Aurèle, qui, comme lui, avait été philosophe. Il fallut toute son infatigable énergie, il fallut tous ses succès guerriers pour contrebalancer l'influence dissolvante de la manie peu impériale qu'il avait de discuter et de faire de la théologie ; s'il avait survécu à l'insuccès de son expédition contre la Perse, il n'aurait pu, sans aucun doute, conserver sa toute puissance qu'en adoptant un despotisme absolument en désaccord avec ce que lui avaient appris ses maîtres de dialectique.

Doit-on exiger en premier lieu d'un homme d'état le progrès du bien-être matériel, et de la puissance de l'empire, comme le vulgaire l'entend ? Dans ce cas, il faut qualifier l'apostasie de Julien de réaction insensée. Le repos de l'état en fut sérieusement menacé, d'autant plus que Julien, cédant ou à une

haine calculée pour le christianisme ou à une disposition de philosophe à laisser aussi la parole à l'opinion adverse, combattit autant que possible l'unité de l'église chrétienne, en rappelant des hérétiques de l'exil, et en favorisant la formation ou, tout au moins, le maintien de nouvelles sectes.

Il voulut porter un coup plus rude encore au culte ennemi en décidant que les rhéteurs, qui étaient les professeurs d'université de ce temps là, et dont la nomination était soumise à la ratification de l'empereur, ne pouvaient être pris parmi les chrétiens. C'était une mesure tyrannique, qu'il défendait par un sophisme : pour lui, ceux qui ne croyaient pas aux dieux étaient incapables d'expliquer les œuvres d'écrivains, qui avaient honoré ces dieux comme la plus haute manifestation du beau et du bien. Il ne se rendait pas compte que le christianisme était devenu peu à peu un solide édifice, fondé sur la révélation divine d'un livre sacré, soutenu par une tradition toujours plus ferme et confirmée encore par des conciles ; qu'il ne pouvait donc être remplacé par un système qui, on ne le sentait que trop bien, avait été élaboré dans le cabinet d'étude des savants.

Car, ce que Julien opposait au christianisme dogmatique, ce n'était pas la liberté de pensée du paganisme primitif, mais une sorte de théologie empruntée surtout aux conceptions des néo-platoniciens. Il y avait longtemps que le culte naïf qui s'adressait aux dieux antiques de la Grèce avait fait

place à un occultisme d'origine orientale et de caractère aristocratique ; les villageois (*pagani*) de l'Occident et la classe ouvrière qui s'élevait dans les grandes villes de l'Orient ne parvenaient pas à y obtenir le grade d'initiés.

Avec tout son arbitraire, cette théologie impériale avait encore, pour la lutte, le désavantage de prêter en plus d'un point à confusion avec la doctrine chrétienne. Qu'on se rappelle son dieu solaire, Mithras-Hélios, né de la divinité et semblable à elle en tout point ; sa Rhéa, à la fois vierge et mère des dieux ; son Asklépios, qui, grâce à la vertu vivifiante d'Hélios, a pris la forme humaine et s'est montré sur la terre pour guérir les maux de l'âme et du corps. Cette manière de se représenter ces dieux, et la place qu'on assignait à d'autres encore, doivent avoir amené parfois les contemporains à se demander de quel droit l'empereur théologien taxait les chrétiens d'impiété ou de superstition.

Il devait d'ailleurs paraître étrange aux simples païens de la vieille école, d'entendre leur empereur exhorter les prêtres à toutes sortes de vertus, qui, jadis, n'étaient pas fort en honneur, comme de mener une vie chaste et ascétique, de se garder de la littérature, qui souille l'imagination, de fonder des institutions de bienfaisance pour les étrangers, de fuir les théâtres et les festins, de maintenir la dignité sacerdotale vis-à-vis des magistrats. Les lettres dans lesquelles Julien parle de la sorte aux prêtres, nous donnent une très haute idée de son caractère, mais

elles nous montrent aussi fort clairement, que celui qui les a écrites n'était pas fait pour prendre la direction des tendances impérialistes de son temps et de son peuple. Aussi rien d'étonnant si la réaction inaugurée par Julien perdit toute force, quand il mourut après un règne de seize mois seulement.

Les premiers successeurs de l'empereur apostat n'eurent pas de peine à ramener l'empire dans la voie tracée par Constantin. Non qu'ils fussent intolérants : il n'était nullement question de persécuter les païens. Les partisans de l'ancienne foi étaient encore si nombreux, surtout parmi les gens éclairés, que les hommes politiques crurent sage de ne pas éveiller de violentes passions, et d'abandonner plutôt à lui-même le paganisme individualiste. Ajoutons, à cela surtout en Orient, que les chrétiens instruits, en général, n'entendaient pas rompre avec la sagesse païenne ; il suffisait de ne pas y chercher autre chose que des œuvres d'hommes richement doués, que nul n'avait surpassés au point de vue littéraire, et dont plusieurs devaient, à la grâce de Dieu, un faible pressentiment de la vérité que devait révéler le christianisme.

C'est pour ce motif que nous avons qualifié de sophisme l'opinion de Julien, quand il considérait les chrétiens comme incapables d'enseigner Homère et Platon. D'autant plus qu'il ne demandait pas aux professeurs païens de croire absolument à l'exactitude littérale des opinions des anciens ; il les laissait libres d'interpréter d'après leurs principes

philosophiques les croyances des vieux auteurs, qui, par elles-mêmes, n'avaient généralement rien de dogmatique. Aux universités du quatrième siècle, à Athènes et à Antioche, des hommes comme Grégoire de Nazianze, Basile et Grégoire de Nysse suivaient les cours de rhéteurs païens ; le premier de ces Pères de l'Église retrace avec beaucoup de malveillance les souvenirs qu'il a gardés de son condisciple Julien, en qui, nous dit-il, il voyait déjà poindre l'ennemi des chrétiens ; mais il ne blâme nullement la littérature grecque.

Aussi bien que les païens, les princes de l'Église trouvaient dans cette littérature des modèles à imiter : les poésies de Grégoire, où les emprunts à Hésiode ne manquent pas, sont écrites dans une langue archaïque sur un rythme antique, au détriment d'ailleurs de la fraîcheur de l'expression et de la vérité artistique ; on ne peut signaler chez lui qu'une exception, et c'est la seule à son époque. Son ami Basile le Grand, ce père de l'Église, cet ascète qui, plus que personne, a fait progresser et a réglé la vie monastique en Grèce, conseille de toutes ses forces à la jeunesse la lecture des auteurs païens ; il la considère comme une préparation nécessaire pour bien comprendre la sagesse plus profonde, selon lui, de l'Ecriture Sainte ; Moïse et Daniel aussi ont puisé dans la philosophie des Egyptiens et des Chaldéens avant d'être jugés dignes de contempler une lumière plus pure. Il va de soi qu'on ne doit pas écouter les païens quand ils font des récits immoraux

et bien moins encore lorsqu'ils disent qu'il y a plus d'un dieu ou qu'ils attribuent même ouvertement à leurs divinités des actions inconvenantes, telles que la tromperie, l'adultère ou des amours sans pudeur. Par contre, on trouve chez eux mainte chose bonne à entendre, même pour un jeune chrétien. Vient alors une suite de belles citations morales, qui montre combien les classiques lui étaient familiers, Platon surtout, à en juger par ses images et son style.

Même quand ils imitent les anciens, ces auteurs chrétiens ont, sur les plus savants de leurs contemporains païens l'avantage d'une simplicité relative, dont il n'étaient d'ailleurs pas très fiers, mais qui facilite beaucoup leur lecture. Elle s'imposait, s'ils ne voulaient se borner à s'adresser au public des lettrés, considéré, de leur temps, comme l'élite. Ce Libanius, que Julien avait en si haute estime et qui devait être plus tard son panégyriste, se donne le luxe de toute sorte d'expressions précieuses ; il contourne son grec atticisant avec tant d'art que même le lecteur quelque peu habitué à la prose grecque a peine à subir son éloquence. S'il fait attention au style, il éprouve un véritable soulagement en lisant une allocution morale de Basile, bien que, chez lui aussi, l'art du rhéteur se montre encore fortement. Grégoire de Nazianze lui-même est relativement aisé à suivre malgré son langage pompeux et enflammé, car il évite l'emploi de longues périodes et énonce avec passion ses courtes

sentences. Julien aussi, chez qui perce l'empereur, est notablement moins recherché que Libanius.

Cependant, malgré la valeur que les premiers des chrétiens continuaient à reconnaître à l'ancienne civilisation grecque, l'abîme se creuse de plus en plus entre l'Église triomphante et l'hellénisme. C'est que le nom d'Hellènes avait pris un tout autre sens.

Dans l'antiquité déjà, ce nom servait bien moins à désigner un peuple déterminé que les gens civilisés. Isocrate, au quatrième siècle avant notre ère, l'emploie surtout comme l'antithèse de barbares et il dit même dans son panégyrique d'Athènes qu'on doit à cette cité « d'avoir fait donner le nom d'Hellènes plutôt à ceux qui participent à sa civilisation qu'à des hommes d'une même race ». Or, cette civilisation hellénique et le paganisme, c'était tout un et on en vint ainsi, dès les premiers siècles de notre ère, à dire Hellènes pour Païens. Des apologistes s'en prenaient aux *Hellènes* dans leurs démonstrations ; pourtant la religion chrétienne, par son origine et en vertu de son essence, était bien plus grecque que romaine, et, dans les premiers temps, même en Occident, la littérature apologétique s'écrivait en grec. Julien correspond avec ses prêtres pour rétablir l'*Hellénisme* : est-il besoin de dire qu'il ne songeait nullement à rendre indépendants ses sujets grecs ? Par ce mot, il entendait tout simplement la civilisation païenne, et les Grecs se disaient *Romains* et recevaient ce nom quand il était question de leur nationalité.

Chose étrange et qui montre bien la force de cet empire d'Orient qu'on prétend en décadence : ce nom est resté en usage chez le peuple, de tout temps et jusqu'à nos jours. Il est vrai que lors de l'affranchissement de la Grèce, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, on a donné à la jeune nation le nom d'Hellènes et que, de nos jours, on ne peut plus prétendre que ce nom existe seulement dans les livres ; mais l'emploi ne s'en est généralisé que depuis peu et l'on rencontre encore dans beaucoup d'expressions la vieille dénomination de Roméens appliquée à ce peuple.

On dit d'un homme bien et dûment grec que c'est un vrai *Romjós* ; une petite feuille hebdomadaire, rédigée en vers, s'intitule le *Romjós* ; et, de même que les Allemands arrivent à parler de leur *Deutschtum*, les Grecs font étalage de leur *Romjosini*. On pourrait citer d'autres faits encore. Ce n'est qu'à des époques de renaissance littéraire et, plus récemment, après la guerre de l'indépendance, que le nom d'Hellènes se rencontre dans un autre sens que celui de païens. On lit assez souvent chez les écrivains du sixième siècle que tel Sarrasin était hellène, c'est-à-dire non chrétien. Pour le peuple, le mot d'hellénisme se perdit à mesure que la nouvelle religion gagna du terrain ; à s'en rapporter aux noms, le peuple aurait changé de nationalité ; mais nous verrons que ce n'était qu'une apparence et que la réalité s'est maintenue à travers les siècles.

Dès la seconde moitié du quatrième siècle de notre ère, le christianisme n'eut plus à craindre sérieusement la puissance du paganisme. L'Église fut bien plus menacée par ses luttes intestines que par les attaques du dehors. Dans la capitale, l'arianisme trouva un puissant appui chez Constance, successeur de Constantin, qui protégea énergiquement cette hérésie.

A une époque comme la nôtre, où ce sont les intérêts économiques qui passionnent en premier lieu les esprits, on a peine à se représenter avec quelle ardeur toutes les classes de la population d'une grande ville s'acharnaient à discuter la question de savoir si, dans la Sainte Trinité, le Fils avait la même essence que le Père ou s'il lui était seulement semblable. Or cette controverse théologique, dont nous avons peine à saisir l'intérêt, faisait oublier tout le reste. Les Grecs de ce temps, semble-t-il, étaient mieux organisés pour comprendre ces idées, si obscures pour nous ; en tout cas, ils les discutaient aussi bien dans les marchés que dans le cabinet d'étude des savants. « Quand on demande à quelqu'un de changer de l'argent, il vous régale d'une dissertation sur la différence qu'il y a entre le Père et le Fils ; voulez-vous savoir le prix du pain, le vendeur vous répond que le Père est plus que le Fils et lorsque vous vous informez si le bain est prêt, on vous annonce que le Fils est né de rien ». Et cette esquisse de la fureur théologique qui régnait à Constantinople, ce foyer de l'arianisme, n'est pas

empruntée à un railleur, qui se permettrait de se moquer des pensées profondes de ses contemporains ; ce sont les paroles mêmes d'un père de l'Église, Grégoire de Nysse, frère de Basile le Grand, et, comme lui, l'un des pères de l'Église.

Le rétablissement de l'unité de l'Église, qui eut pour résultat la consolidation du pouvoir de l'État, fut l'œuvre de Théodose le Grand (378-395) ; c'est lui aussi qui sauva l'empire d'un danger, l'invasion des Goths qui menaçait son unité. Moins de vingt ans après la mort de Julien, il lance un édit contre les hérétiques, c'est-à-dire contre tous ceux qui ne s'en tiennent pas au symbole établi par le concile de Nicée. Cet acte leur représente que la justice de Dieu, les atteindra et les menace de peines immédiates dans cette vie : leurs lieux de réunion ne pourront pas continuer à porter le nom d'églises et ils s'attireront les sévères traitements que sa Majesté Impériale, éclairée par la Sagesse divine, jugera nécessaire de leur infliger. Dans la capitale de l'empire, l'évêque arien se vit dans l'alternative de se convertir ou de s'exiler ; dans les provinces, on prit des mesures analogues et, finalement, un concile tenu à Constantinople en 381 confirma la doctrine de Nicée.

On se trouvait donc de nouveau en possession de la vérité complète et on lança avec passion de rigoureux édits contre les gens qui, notamment au sujet de la Trinité, se permettaient d'avoir une opinion dissidente. Certaines erreurs étaient frappées de la peine de mort ; mais la loi s'appliquait rare-

ment dans toute sa rigueur et le but de l'empereur était d'inspirer, par des paroles sévères, la crainte du péché bien plus que de le punir. Théodose, en effet, pouvait bien se laisser entraîner par son caractère emporté, et il a commis ainsi des actes de violence qu'il eut à expier par une pénitence sincère ; mais ce n'était nullement un prince cruel. Le traitement barbare qu'il fit subir aux habitants révoltés de Thessalonique n'est donc qu'un malheureux épisode, qu'il nous suffira d'avoir rappelé.

Il va de soi que l'empereur qui rétablit l'unité intérieure de l'Église commença par enlever au paganisme ce qui lui restait de pouvoir extérieur. L'Église avait maintenant assez de puissance pour « forcer à entrer (1) ». On interdit rigoureusement les sacrifices qu'on avait tolérés jusqu'alors en feignant d'y voir des festins laïques ; beaucoup de temples furent dévastés ou, tout au moins, soustraits à leur destination. Les nouveaux chrétiens étaient innombrables, car il n'y avait pas beaucoup de païens qui, comme les chrétiens aux temps de la persécution, eussent souffert tout au monde plutôt que d'abjurer leur foi ; leurs convictions religieuses n'étaient pas, la plupart du temps, assez fortes pour faire d'eux des martyrs et la crainte d'avoir à subir un châtiment éternel à la suite d'une infidélité commise ici-bas ne les tourmentait guère.

---

(1) Compelle intrare !

C'est ainsi que se produisit alors la conversion d'une foule de gens, qui trouvaient que leur repos valait bien une messe, et le vestibule de l'Église s'emplit d'un nombre inquiétant de catéchumènes. D'ailleurs la ressemblance de plus d'un détail du culte chrétien avec les idées de leur religion antérieure leur facilitait l'apostasie : telle, par exemple, la mariolâtrie, qui était de plus en plus en honneur. Les païens qui ne s'étaient pas convertis se moquaient de cette Cybèle moderne ou de cette moderne Isis. Ils ne pouvaient prendre leur parti de voir le nouveau culte réclamer pour lui seul le pouvoir. Rome, en accueillant toutes les religions, avait mérité l'empire du monde et il y aurait maintenant une croyance qui détrônerait toutes les autres ! C'est dans le même sens qu'agissaient ceux des nouveaux chrétiens qui ne l'étaient qu'à la surface : ils conservèrent différentes pratiques extérieures et s'attirèrent ainsi le reproche de laisser subsister dans leur église maints vestiges du paganisme.

L'Église officielle grandissant en puissance et gagnant de l'étendue, un conflit entre ses chefs et ceux de l'Etat devait aisément se produire. En Occident, le déplacement de la résidence impériale eut pour conséquence, que l'Évêque de Rome s'empara de plus en plus du pouvoir qui avait appartenu aux princes temporels. La question embarrassante de savoir à qui, dans la ville de Jules César, appartiendrait le premier rang, fut pratiquement résolue par le séjour des empereurs à Milan ou à Ravenne.

En Orient, la solution de la question fut ajournée un certain temps, parce que les premiers empereurs résidaient fort peu dans leur capitale, étant occupés comme généraux en chef, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre. Mais quand, après la mort de Théodose en 395, l'empire se divisa en deux, le chef de la partie orientale, Arcadius, ne quitta plus Constantinople qu'exceptionnellement ; or, d'autre part, le patriarcat de la capitale était devenu plus puissant que n'importe quelle autre autorité spirituelle de l'Orient. Le conflit ne pouvait donc plus tarder beaucoup à se produire. En face d'Arcadius se dressait le vénérable Jean Chrysostôme : docteur de la vérité révélée, il savait qu'en cette qualité, il avait le devoir de maintenir sans acception de personnes les stricts principes de la morale chrétienne.

Jean ne tenait pas à être un prince de l'Église qui, entouré de splendeur et armé de la puissance temporelle, fît courber devant lui rois et empereurs ; son opposition se fondait sur des principes et provenait de sa piété et de son ascétisme. Orateur vraiment populaire à cause du réalisme de son éloquence, il élevait la voix contre le luxe et l'immoralité de son entourage. Il fulminait du haut de la chaire contre les clercs qui enfreignaient leur devoir et contre les sœurs qui savaient porter leurs grossiers vêtements avec tant de coquetterie que les courtisanes, voyant en elles des concurrentes, employaient le costume religieux comme appât. De

même, il destituait des évêques qui se livraient à des prodigalités et menaient une vie immorale.

Il s'élevait surtout contre le luxe des femmes de toutes les conditions. Il leur reprochait leurs pendants d'oreilles d'or, car elles auraient dû comprendre qu'il vaut bien mieux nourrir des affamés et des lépreux, que d'avoir les lobes des oreilles percés, et de gaspiller en futilités ce qui pourrait procurer de la nourriture à des milliers de pauvres. Leurs cheveux bouclés (car cette mode semble avoir de tout temps extraordinairement scandalisé les esprits sévères), leurs sandales brodées d'or et surtout leur fard lui étaient odieux ; jusque dans l'église il lui fallait être témoin de leur luxe.

Personne n'était plus directement atteint par ces reproches que l'impératrice, qui était l'âme d'un cercle de femmes dont la conduite prêtait, à tort ou à raison, à beaucoup de critiques. L'exemple de la cour était naturellement suivi avec ardeur par les fonctionnaires et les riches particuliers. « La magnificence et la pompe orientales de Byzance » dont on parle tant, sont moins orientales qu'on ne le croit communément. Il suffit, pour le montrer, d'en rappeler l'origine. Les empereurs et les grands de Byzance n'ont fait que reprendre les traditions des riches Romains des premiers siècles de l'époque impériale et, quant aux souverains des infidèles, si avides de luxe, ils ont pris pour modèle le luxe de la cour romaine, qui commence sous Aurélien et qui, sous Dioclétien et sous Constantin le Grand,

est organisé d'après de véritables lois. Tel est, en effet, l'ordre chronologique dans lequel ces influences ont agi.

Les remarques de Chrysostôme sur le nombre de serviteurs des gens en vue n'eussent pas été déplacées dans la bouche d'un stoïcien de la vieille Rome : « Esclaves eux-mêmes sont ceux qui ont besoin pour vivre de tant de cuisiniers, de matelots, de bergers, de palefreniers et d'esclaves ; car rien ne rend l'homme moins libre que d'avoir beaucoup de besoins ». De telles pensées et de tels avertissements avaient déjà été exprimés par Julien, cet empereur païen si peu impérial ; maintenant, c'est un sujet puissant qui attaque la vie immorale de la cour.

Les allusions que le prédicateur faisait à l'impératrice devenaient de plus en plus claires ; aussi ne suffisait-il plus, pour y échapper, de faire autour d'elles le silence ou de feindre hypocritement qu'on partageait les vues pieuses du prêtre. Arcadius, poussé par sa femme, et soutenu par les représentants les plus en vue du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, n'eut pas de peine à trouver un prétexte pour envoyer Chrysostôme en exil ; ce prêtre, qui ne cessait de critiquer l'inégalité sociale si injuste, si peu conforme à l'idéal chrétien et qui y mettait tant d'insistance, devenait un danger pour l'état. On se fit aussi une arme de quelques commérages calomnieux blâmant la vie privée du patriarche, et son attitude dans l'affaire d'une secte de moines séditieux. Un

concile convoqué par l'empereur déposa l'importun prélat.

On vit alors combien grande était sa popularité. Chrysostôme, qui vivait lui-même très simplement, était le héros de la petite bourgeoisie. La multiplication des artisans libres avait peu à peu amené une diminution des esclaves, dont le nombre était excessif aux premiers siècles de l'empire. Si le christianisme avait triomphé grâce à eux, c'était, en revanche, en partie à ses nouveaux principes qu'ils devaient leur situation sociale. Dans ses sermons de pénitence, le patriarche avait maintes fois loué cette classe et l'avait mise au dessus des riches. Les ouvriers lui montrèrent leur reconnaissance. Une sédition éclata à Constantinople et les dispositions hostiles de la multitude forcèrent le successeur de Chrysostôme, qui était l'instrument du parti de la cour, à s'enfuir à Alexandrie, son ancienne résidence. Un tremblement de terre, survenant juste à point, ajouta, à la terreur qu'inspirait le peuple, la crainte de voir intervenir le ciel. Et c'est ainsi que Chrysostôme fut rétabli dans sa dignité.

Mais cet homme intègre avait trop de caractère, et trop peu de sagesse mondaine pour voir un compromis tacite dans l'autorisation qu'on lui donnait de reprendre ses fonctions. Il continua à faire ce qu'il considérait comme son devoir ; aussi, peu d'années après, le synode le condamna de nouveau. Cette fois, on le conduisit hors des limites de l'empire avec un grand déploiement de forces militaires, on

étouffa dès le début toute velléité d'opposition, et le peuple dut laisser emmener son maître en Asie Mineure, où il vécut encore trois ans en exil.

Rien n'y fit, ni l'intervention du pape, ni les sérieux avertissements de l'Empereur d'Occident, qui déclarait à son frère qu'en matière religieuse le pouvoir temporel avait à se conformer aux explications dogmatiques du clergé. Quand, un demi-siècle après la lutte avec Chrysostôme, le gouvernement entra en conflit avec le patriarche d'Alexandrie, il l'emporta encore ; mais, cette fois, la victoire eut pour lui de plus fâcheuses conséquences. En effet, le système de son adversaire, le monophysitisme, qui, au sujet de la nature divine de Jésus-Christ, ne tenait guère compte de ses attributs humains, continua à rallier une majorité de partisans en Syrie et en Égypte, bien qu'un concile l'eût condamné. Et dans ce milieu, où, de tout temps, la foi religieuse a constitué le lien le plus puissant, c'en était assez pour que le centre politique s'aliénât cette riche et puissante portion de l'empire.

La suprématie du pouvoir temporel sur l'Église s'est toujours maintenue en Orient. Il est vrai que, plus de trente ans après le bannissement de Chrysostôme, un autre empereur a fait pénitence devant les ossements d'un prêtre que ses parents avaient injustement traité; mais la puissance du prince n'eut point à souffrir de cette cérémonie. Si le patriarche restait le chef de l'Église et pouvait faire opposition chaque fois que la doctrine était menacée, son action

était de peu d'importance : une trop grande partie du clergé s'était déjà relâchée de l'ascétisme, qui ne trouvait plus d'asile que chez les moines. Aussi l'Église militante ne fut-elle plus en état d'opposer une puissance fortement organisée à la prépondérance de l'impérialisme.

L'Église, l'armée et l'administration allaient dès lors former trois pouvoirs, qui, en dernière instance, avaient à obéir à une seule volonté ; et il se produisit de la sorte, entre l'Orient et l'Occident, une scission qui creusa un abîme plus profond que ne l'avait fait la division matérielle de l'Empire en deux tronçons.

Les successeurs de Théodose le Grand furent menacés par les peuples du Nord d'un danger plus grave, ou, tout au moins, plus immédiat que celui de la suprématie du clergé. A deux reprises l'empire d'Orient fut sur le point de tomber aussi aux mains des Barbares, comme il devait arriver un peu plus tard à l'empire d'Occident. A la fin du quatrième siècle, les Goths étaient déjà presque maîtres du gouvernement quand le peuple, qui haïssait, dans les Germains, plus encore les ariens que les barbares, parvint à expulser la partie de l'armée qui était déjà dans la ville. En même temps, un chef goth des troupes mercenaires au service de Byzance détruisit la flotte de ses compatriotes.

Depuis longtemps, en effet, Byzance avait pour politique de semer, par d'habiles négociations, la division entre les peuplades à demi sauvages qui

menaçaient les frontières, et de leur abandonner quelques bandes de territoire ; ils avaient ainsi intérêt à la sécurité générale, et servaient de rempart contre de nouvelles hordes de pillards. Et quand les armées de l'État semblaient insuffisantes, on ne dédaignait pas de leur payer tribut. D'ailleurs l'Occident, qui était plus faible et où les Goths remportaient des succès qui ne pouvaient porter de fruits que grâce à des efforts persistants, les attirait davantage et détournait le flot des peuplades qui, sans cela, se fussent portées sur Constantinople.

Mais, avant tout, on chercha à assurer le salut de l'empire par la prospérité, et la force stratégique de la capitale et on y réussit. Elle était devenue la ville la plus riche et la plus puissante de l'Empire romain ; sous plusieurs rapports, ses habitants furent en possession de facilités que beaucoup de capitales de l'Europe actuelle n'ont acquises qu'au dix-neuvième siècle. Ainsi on rapporte que Cyrus de Panoplie, gouverneur de la ville au temps de Théodose II (408-450), veillait déjà à ce que, le soir, les boutiques et les rues fussent convenablement éclairées. La population était si dense que les murailles de Constantin le Grand, dont l'étendue avait stupéfié sa suite, étaient devenues trop étroites.

Les remparts de la cité qui s'élevèrent alors sous l'énergique direction d'Anthémius, l'homme de talent qui gouverna l'Etat pendant la minorité de Théodose II, pouvaient abriter une population d'un million d'âmes ; en outre, ils étaient bâtis de manière à

rendre la ville imprenable du côté du continent, le seul où le danger pouvait devenir sérieux avec les engins de guerre de l'époque. La partie la plus importante de ces fortifications grandioses subsiste encore ; car, jusque dans les derniers temps de l'empire, on remédiait soigneusement aux dégâts qu'y faisaient souvent les tremblements de terre. Les Turcs aussi ont longtemps maintenu les murailles en bon état, et en ont même augmenté en plusieurs points la valeur stratégique, jusqu'à ce que le perfectionnement de l'artillerie de siège et la faiblesse croissante de leur empire les aient décidés à ne plus les restaurer.

Si l'on tient à bien apprécier la civilisation hellénique, il convient de contempler ces solides masses de pierre avec le sentiment que l'on éprouve quand on regarde le coffre-fort qui a sauvé nos papiers de valeur d'un violent incendie et qui nous les rend roussis, recroquevillés, mutilés même, mais, en somme, intacts. L'ennemi qui venait du côté du continent arrivait d'abord devant un large fossé, dont le côté le plus proche de la ville était défendu par un parapet ; puis on rencontrait un espace où prenait place la première ligne des défenseurs ; ensuite se dressait une haute et épaisse muraille, suivie d'un terrain où les troupes se mouvaient librement ; enfin, on trouvait la muraille la plus élevée et la plus massive, qui avait plus de deux fois l'épaisseur et presque une fois et demie la hauteur de la muraille qui s'étendait en avant. L'ensemble formait une

défense s'étageant en cinq divisions, barricade gigantesque, large d'environ soixante mètres et haute de plus de vingt, sans compter les cent quatre-vingt-douze tours qui dominaient les remparts. Les côtés Est et Sud de la ville, qui occupaient le bord de l'eau, étaient également protégés par des murs ; quant au port, la Corne d'or, l'accès en pouvait facilement être empêché par une lourde chaîne.

De gigantesques réservoirs d'eau, généralement bâtis sous terre et pourvus de voûtes soutenues par des centaines de colonnes, excluaient, pour les assiégés, toute chance d'être contraints par la soif à se rendre. L'architecture de ce monument souterrain de l'art byzantin de toutes les époques depuis le règne de Constantin, remplit le visiteur d'admiration et de frayeur quand, dans l'atmosphère humide, il aperçoit les rangées interminables de colonnes faiblement éclairées. Le peuple parle du palais souterrain, des mille et une colonnes, et son imagination remplit ces voûtes silencieuses de méchants esprits, qui ont fait disparaître mystérieusement plus d'un visiteur. Mais ces djinns n'effraient pas les archéologues de l'Occident, qui, de plus en plus, considèrent leur demeure comme le meilleur document qu'on ait pour l'étude de la topographie et de l'histoire monumentale de la nouvelle Rome.

Il est facile de comprendre pourquoi Attila, après avoir battu trois fois, en 441, les troupes impériales et mis à feu et à sang la Macédoine et la Thrace, arrêta sa marche triomphante quand il se trouva devant

une semblable forteresse. Il se contenta d'une forte contribution de guerre.

L'Orient a donc résisté heureusement et aux barbares et à un puissant clergé ; ce double succès lui donne l'avantage sur l'empire d'Occident en décadence ; avec le temps, cette différence entre la nouvelle et l'ancienne Rome ne fait que s'accentuer. La langue aussi montre clairement qu'un empire grec a remplacé l'empire romain. Nous avons vu que Julien échoua dans sa tentative de ressusciter l'hellénisme, la civilisation païenne : la lutte contre le christianisme triomphant était impossible. Mais le grec, qui n'était pas hostile à la nouvelle religion, devait peu à peu devenir plus fort que la langue du gouvernement. Après la mort de Julien, son ami Libanius déplorait que le latin fût plus en honneur que le grec ; cette langue frayait les voies aux honneurs et à la fortune, alors qu'on ne pouvait cultiver le grec que pour lui-même ; aussi craint-il que l'on ne cesse tout-à-fait d'étudier les écrivains helléniques. Son élève Jean Chrysostôme atteste que celui qui sait le latin devient un homme considérable à la cour et est maître d'en distribuer les faveurs. Le latin avait ce privilège, non pas seulement parce que c'était la langue de la cour, comme on pourrait le croire en lisant la remarque que le dépit arrache à Jean, mais surtout parce que c'était la langue du droit. La vaste administration de l'empire exigeait une foule de fonctionnaires et, pour ce motif, beaucoup d'étudiants grecs venaient à l'univer-

sité afin d'y apprendre le droit. Ils devaient donc connaître le latin à fond. Aussi put-on, jusqu'au commencement du cinquième siècle, exiger que tous les magistrats employassent le latin dans l'exercice de leurs fonctions, et maintenir la règle romaine qui n'admet comme valables que les testaments rédigés en latin.

Mais, sous le règne de Théodose II, on voit déjà maint indice qui annonce une réaction. Sous cet empereur, on codifia les lois et règlements promulgués par Constantin et ses successeurs. La langue de cette collection était naturellement le latin ; il le fallait bien, ne fût-ce que parce qu'elle était promulguée au nom des deux empereurs, celui d'Orient et celui d'Occident; mais le contenu montre qu'il s'est déjà produit bien des changements. Il y a beaucoup de mots grecs dans le texte, et on ne maintient plus les dispositions qui prescrivent l'usage exclusif du latin comme langue du droit.

Une autre institution importante, dont la création date de la même époque, présente des phénomènes du même genre. Pour le latin, on nomma dix professeurs de philologie et trois d'éloquence ; pour le grec, outre dix philologues, cinq rhéteurs ; puis il y avait un professeur de philosophie et deux pour le droit : ces derniers, sans aucun doute, se servaient du latin. Il ne s'agit donc plus de la domination exclusive du latin ; on peut dire que le gouvernement reconnaît et emploie deux langues. Même remarque quand nous lisons les inscriptions qui

figurent sur les murs de la ville, élevés à la même époque d'une façon si grandiose : deux simples hexamètres grecs et trois pompeux hexamètres latins annoncent encore aujourd'hui que, sous le règne de Théodose, on a fortifié les murailles de façon à faire de la ville une citadelle. Après, on ne cite plus d'inscription latine sur les murs ; nous savons même que le gouverneur de la ville, ce Cyrus dont nous avons parlé plus haut (p. 35), rédigeait ses proclamations en grec et que cette innovation lui valut le sobriquet de « notre Démosthène ».

Un siècle plus tard, sous Justinien, le latin n'était déjà plus d'un usage général comme langue du droit ; la grande collection de lois publiée par l'empereur, le *Corpus juris*, était encore, il est vrai, rédigée dans la langue de Rome ; mais les suppléments, c'est-à-dire les Novelles, étaient, pour la plupart, écrits en grec ; car, comme le dit le premier chapitre de la septième novelle, « la langue grecque est celle qui domine ; nous ne nous sommes donc pas servis de la langue de nos pères (le latin), pour que la loi soit facile à comprendre et que chacun puisse la connaître ». L'oubli dans lequel le latin tombe peu à peu se montre tout aussi clairement dans ce fait qu'on traduisit plusieurs fois en grec des codes latins ; ces versions datent du sixième siècle. Il convient également de rappeler ici que, sous Anastase (491-518), la valeur ne s'indiqua plus sur les monnaies en caractères latins. Quant à la légende, dont l'impor-

tance pratique était moindre, elle ne fut rédigée en grec que cent ans plus tard.

On peut donc admettre que, dès la seconde moitié du quatrième siècle, la disparition du latin ne pouvait plus être qu'une question de temps, et que le grec n'avait plus à craindre de concurrence.

Peut-être le lecteur pensera-t-il que le danger n'a jamais été bien grand et l'on fera sans doute remarquer à ce sujet qu'un idiome officiel imposé n'est pas en état d'exercer une grande influence sur la langue d'un peuple. Son passé suffit, en effet, comme le montre la littérature, à lui prouver qu'il ne se trompe pas quand il a conscience de former la majorité. Nous reconnaissons que les paroles de Libanius ou de Chrysostôme, auxquelles on pourrait d'ailleurs ajouter bien des passages d'auteurs profanes et sacrés, ne sont pas des documents décisifs pour la classe inférieure de la population, et ne démontrent pas qu'elle soit entrée en contact avec le latin. Mais ce contact doit s'être produit, quoique nous n'en trouvions pour ainsi dire pas de preuves chez les anciens auteurs: pour démontrer clairement l'expansion du latin, nous avons un témoin bien plus irrécusable que n'importe quel écrivain : c'est le grec de nos jours.

Que l'on y trouve des termes se rapportant au droit, comme louer ou douane ; ou des expressions militaires telles que garde, armes ou trompette, cela ne prouve certes pas grand chose. Mais il fallait bien que le peuple tout entier fût familiarisé avec le

latin pour qu'il rendit, par des mots latins, certaines idées pour lesquelles on avait jadis employé des expressions parfaitement grecques. Citons, comme exemples, les mots suivants : hache, porte, maison, s'appuyer, pieu, barquette, boucher, escalier, graisse, chemin, blanc, noir et bien d'autres. Ajoutons que la présence dans le grec actuel de différents suffixes empruntés au latin montre que cette langue n'était pas seulement connue des fonctionnaires ou des courtisans, d'autant plus que ces suffixes et ces mots empruntés, dont nous avons donné un spécimen, sont répandus dans tous les pays où l'on parle grec.

Bien qu'on ne puisse suivre en détail ce contact intime avec le latin et qu'il faille se contenter de conjectures, il y a cependant certains faits qui peuvent éclairer la question. La partie nord et nord-ouest de la presqu'île des Balkans était beaucoup plus latinisée au premier siècle de notre ère que la langue actuelle de ces régions ne pourrait le faire supposer. La langue romane des Roumains au nord de la Turquie actuelle conserve le souvenir d'une période où l'on parlait latin depuis Dyrrachium jusqu'à Marcianopolis, non loin de la Mer Noire. Il est possible (d'aucuns disent que cela est certain) que Justinien, originaire de Dardania, ait eu pour langue maternelle le latin : l'expression grecque qui nous relate le fait est susceptible des deux interprétations. Mais si le doute est permis à propos d'un prince qui, déjà bien longtemps avant son avènement au trône, a vécu dans un milieu grec, on peut affirmer

avec certitude, des nombreux soldats qui venaient de ces régions, qu'ils parlaient latin ; et il est probable qu'en vivant avec des grecques et des grecs, ils ont introduit ces mots de la vie de tous les jours. Des dialectes slaves ou grecs ont reconquis beaucoup de territoires sur les langues romanes dans cette partie de l'Europe. Celle des Valaques de la partie méridionale de la Macédoine surgit comme un ilot au milieu de la mer des parlers grecs et slaves qui a submergé le pays.

Les raisons qui, dans ce conflit des langues, devaient faire succomber relativement assez vite le latin résultent surtout de la marche des évènements comme nous l'avons racontée. Il convient cependant d'attirer encore l'attention sur deux circonstances. L'une, c'est que tous les Romains bien élevés connaissaient et admiraient la littérature grecque et qu'ils parlaient le grec ; aussi n'y avait-il pas, la plupart du temps, d'effort pour personne à apprendre une langue étrangère. L'autre circonstance, plus décisive encore, c'est que les Romains qui s'établirent en Orient du temps de Constantin le Grand et de ses premiers successeurs n'étaient pas, en grande partie, mariés ; et ceux mêmes qui arrivaient avec leurs femmes n'échappaient pas, en général, à la nécessité de donner à leurs fils des Grecques pour épouses.

Il est à remarquer que, même dans les cercles où le latin se parlait le plus, on ne croyait pas nécessaire d'enseigner aussi aux femmes cette langue étrangère ; si l'on rapporte au sujet de Pulchérie,

sœur de l'empereur Arcadius, qu'elle savait bien le latin, c'est que c'était une exception. Or, et c'est là une vérité banale, rien n'importe plus pour le maintien d'une langue que son emploi par les mères ; les femmes grecques, celles même des classes élevées, ne savaient que le grec et, de la sorte, la langue de la famille échappait à la trop forte influence de l'Occident.

L'impérialisme de Byzance parvint à son apogée au sixième siècle sous Justinien (527-565), qui, de tous les princes de l'empire romain d'Orient, a le plus occupé l'imagination des artistes. Son règne constitue une période où l'État et l'Église sont entièrement unis, et où disparaît jusqu'à la dernière lueur de liberté publique.

Cinq années après son avènement éclata la dangereuse révolte qui manqua de le renverser avec sa cour, mais qui, quand elle eut été réprimée après une lutte acharnée, lui assura un pouvoir absolu ; car l'opposition du clergé et du peuple semblait définitivement écrasée.

De nos jours seulement, on a reconnu généralement que la foule révoltée, contre l'autorité impériale de l'empire au cirque de Constantinople, était tout autre chose qu'une réunion populaire composée de spectateurs passionnés des courses, et se groupant ensuite en partis, d'après les couleurs qui les distinguaient : c'étaient les Verts ou les Bleus ou bien encore les Blancs ou les Rouges, qui avaient moins d'importance.

Rien que le nom de dèmes, par lequel les historiens désignent ces prétendus partis du cirque, nous permet de conjecturer que la part qu'ils prenaient aux concours n'était, pour ces organisations, qu'une affaire accessoire. Nous savons que la qualité de chef de deux de ces groupes, conférait d'importantes fonctions militaires dans l'état ; que, bien que composés de bourgeois, on les nommait à part à côté de la bourgeoisie ; ils étaient chargés de certains services publics : ils durent, par exemple, rebâtir une partie des murs de la ville sous Théodose II. Il est donc vraisemblable qu'on a affaire ici à des corporations qui présentent plus d'une ressemblance avec les compagnies communales hollandaises d'archers au commencement du dix-septième siècle. Ces compagnies ont aussi joué un rôle politique, de plus en plus insignifiant à mesure que le gouvernement prenait un caractère plus oligarchique ; bien qu'elles formassent une partie de la bourgeoisie et se composassent plus tard des bourgeois exercés au maniement des armes, les pamphlets les citaient à côté de la bourgeoisie.

On ne voit pas clairement quelle connexion il y avait entre le peuple ainsi organisé en dèmes et les jeux du cirque proprement dits. Jusqu'à quel point les différentes subdivisions, eu égard à leurs couleurs (nous serions enclins à dire drapeaux), étaient-elles obligées d'organiser une partie des inévitables fêtes populaires ? Ce qui est certain, c'est que c'était l'unique vestige de représentation officielle

des classes inférieures du peuple ; on comprend que le cirque fût ainsi le seul endroit où l'on pût faire connaître au monarque absolu les griefs de la foule.

L'institution datait déjà de plusieurs siècles et on la retrouvait aussi dans d'autres grandes cités de l'empire, telles, par exemple, qu'Antioche. Sa puissance était si grande que les empereurs avaient l'habitude de favoriser l'une des principales factions ; excitant de la sorte la jalousie et semant entre elles la discorde, ils pouvaient maintenir le peuple tout entier courbé sous leur main puissante. Au début de son règne, Justinien avait accordé aux Bleus une foule de privilèges et peut-être même leur avait-il assuré l'impunité pour différents actes de violence. Mais le jour où il voulut mettre fin à cette situation et, en punissant les criminels des deux partis, montrer son impartialité ou plutôt sa souveraine indépendance à leur égard, il provoqua la coalition des deux groupes ; et on la lui notifia même officiellement.

Les Verts-Bleus, comme ils s'intitulaient, en voulaient surtout aux représentants du pouvoir civil. Justinien, donnant satisfaction aux désirs du peuple, destitua trois ministres qu'on haïssait tout spécialement ; mais il était déjà trop tard. Les troubles commencèrent un dimanche au cirque et se propagèrent ; les jours suivants, des casernes, des palais et des églises furent pris d'assaut ; on mit le feu à un grand nombre d'édifices publics et on laissa les flammes en consumer d'autres sans intervenir ; tel fut, par exemple, le sort de Sainte Sophie. Une

première tentative de répression par l'emploi de la force armée échoua ; le dimanche suivant, les choses en étaient venues au point que le peuple, de nouveau réuni au cirque, hua Justinien qui voulait haranguer la foule et proclama empereur un neveu de son prédécesseur ; car, dans ces temps-là, nul ne songeait à rétablir la république.

Justinien, désespérant de maintenir son pouvoir, se décida à s'enfuir, de l'aveu du chef de l'administration et de celui de l'armée. C'est alors que sa couronne fut sauvée par Théodora, qui, après une jeunesse aventureuse, était, de danseuse de ballet, devenue impératrice. Elle s'écria que « celui qui a gouverné le monde peut bien accepter la mort mais non l'exil et que la pourpre impériale est le plus beau linceul ». Mais cette femme extraordinaire fit mieux qu'enflammer le courage de ses auditeurs, si accessibles à la rhétorique. En prodiguant des largesses, elle obtint la défection des Bleus et introduisit dans le cirque deux généraux à la tête des troupes restées fidèles. Le peuple ne pouvait plus guère se défendre et, le jour même, la sédition fut réprimée par un horrible massacre. On dit que 35.000 hommes y perdirent la vie.

Dès lors la force des factions était brisée. On mentionne bien encore à une époque plus récente une rébellion de moindre importance ; mais l'autorité ne fut plus jamais sérieusement menacée. Le rôle que les dèmes jouèrent dans les siècles suivants nous fait l'effet d'une parodie de leur puissance de

jadis : quand l'empereur, en procession solennelle, rendait aux églises les visites prescrites par le cérémonial, quand il partait pour la guerre ou qu'il rentrait dans sa résidence, des députations des dèmes l'accueillaient en certains points déterminés de la ville par des acclamations en latin, réglées également par le protocole.

Justinien se considérait sous tous les rapports comme empereur romain, comme le successeur et le conservateur des traditions d'Auguste, de Trajan et de Constantin le Grand. Il voulait reconquérir ce qui avait échappé à l'empire ou ce qui lui était devenu étranger. Ses premiers efforts se tournèrent vers l'Afrique, où son général Bélisaire réussit, après une courte lutte, à anéantir la domination des Vandales. Un cordon de places fortes, dont il subsiste de nos jours encore des ruines intéressantes, suffit pour conserver ces régions à l'empire pendant un siècle et demi.

Une tâche plus importante mais plus difficile attendait ses soldats en Italie. Ici l'élément romain avait succombé sans gloire dans sa lutte contre les Germains. L'an 476 après Jésus-Christ, qu'on nous donnait dans notre jeunesse comme une date marquante, comme le moment précis où sombra l'empire romain d'Occident, n'eut en réalité aucun intérêt pour l'histoire du monde. Le flambeau presque éteint déjà, passa dans d'autres mains, mais sans donner plus de lumière. Les nouveaux maîtres de l'Italie reconnurent la suzeraineté de la Rome orien-

tale, tout en réclamant une grande indépendance. Mais c'est ce que l'orgueilleuse cité ne pouvait admettre. Une longue lutte (535-553), soutenue avec de nombreuses alternatives de succès et de revers, eut pour conséquence de réduire toute l'Italie en province de l'empire romain d'Orient, en exarchat, pour employer le nouveau nom, qui montrait l'étonnante interversion des rôles de l'Orient et de l'Occident.

Mais cet état de choses ne dura pas longtemps. Quinze ans plus tard, une grande partie du Nord tomba déjà aux mains des Lombards et, dans la période qui suivit, on vit se morceler sans cesse le domaine que Justinien avait eu tant de peine à conquérir, au prix même de la prospérité de ses sujets. Si bien qu'après deux siècles, tout fut perdu pour Byzance, sauf quelques parcelles au Sud, qui, cent ans plus tard, échurent aux Sarrasins avec la Sicile.

Seule, la ville de Ravenne, capitale de l'Exarchat a eu une importance durable. Des monuments de l'art byzantin, érigés en partie déjà avant Justinien, ont exercé une grande influence sur le développement de l'art national en Italie.

L'empereur envoya aussi ses soldats en Espagne ; mais il ne soumit à son pouvoir qu'une minime partie du pays, notamment quelques ports de mer. Il fut moins heureux encore en Perse ; le petit accroissement de territoire obtenu à la fin de la guerre était loin de compenser le lourd tribut annuel qu'on dut s'engager à payer l'ennemi.

L'armée qui faisait ces guerres devait ses victoires à ses qualités militaires, spécialement à son armement et à la science des officiers, plutôt qu'à son importance numérique. Les troupes qui conquirent l'Italie n'équivalaient pas à la dixième partie de la force envoyée de nos jours par l'Angleterre dans l'Afrique du Sud. Les soldats appartenaient en grande majorité à des nationalités étrangères. Beaucoup d'entre eux se recrutaient dans les garnisons de la frontière septentrionale de l'empire et laissaient ainsi toute latitude aux barbares qui ne cessaient de menacer le repos des provinces du Nord. Il est vrai que Justinien y avait fait construire une ligne de places fortes, mais elles ne contenaient pas de combattants en nombre suffisant. Ainsi s'explique que, sous un gouvernement qui s'efforçait de rétablir le pouvoir de l'empire dans toute son étendue, les Slaves et les Huns ont, à plusieurs reprises, envahi le pays et se sont même approchés de la capitale. La ville, en sécurité derrière ses remparts imprenables, n'avait pas à craindre les dernières extrémités ; mais le pays ouvert souffrait d'autant plus, et il fallait faire, aux hordes barbares, un pont d'or pour les ramener dans leur pays, jusqu'à ce que de nouvelles bandes se sentissent tentées d'avancer, pour être renvoyées de la même manière.

Les vastes plans que Justinien élaborait pour reconquérir les anciennes frontières de l'empire ne lui faisaient pas perdre de vue les affaires intérieures. Nous parlerons bientôt plus en détail de son goût pour les constructions, que nul n'a eu au même point

ici, il nous faut rappeler brièvement ce qu'il fit pour l'administration du droit et pour le culte.

Les décisions impériales qui avaient remplacé les lois républicaines faites par le peuple furent l'objet d'une publication critique de la part de Justinien. On abolit les décrets contradictoires et on supprima les expressions superflues ainsi que les décisions surannées : on obtenait de la sorte un tableau court, complet et clair de ce qu'avait décidé l'autorité suprême. Cette œuvre continuait et améliorait celle que Théodose II avait entreprise.

La même commission de jurisconsultes, présidée par Tribonien, avait à peine achevé ce premier travail, qu'elle fut chargée d'une autre tâche beaucoup plus difficile à exécuter. Il s'agissait de rassembler et de passer au crible tout ce qui, publié à titre d'avis par des gens compétents dans des cas difficiles au cours de plusieurs siècles d'administration de la justice, avait été conservé et avait reçu force obligatoire par le décret des empereurs. La commission étudia avec une célérité presque incompréhensible cette masse formidable de documents, et il lui suffit de trois ans pour condenser le contenu d'une centaine de volumes dans un ouvrage d'une étendue vingt fois moins considérable. C'est le code connu sous le nom de Pandectes ou Digeste. Un manuel des principes du droit, les Institutes, complétait la grandiose entreprise de l'empereur. Avec ses tendances aristocratiques, Justinien voulait que les lois qu'il promulguait régissent tout le monde

civilisé de son temps ; aussi fallut-il rédiger ce *Corpus juris* dans la langue officielle de la cour, le latin. Nous avons vu plus haut (p. 41) qu'on ne tarda pas à se pourvoir de traductions.

Des jurisconsultes de notre époque ont critiqué l'œuvre de Justinien, parce qu'elle entravait le libre développement de la science : un despote, par son autorité, dépouillait d'avance de leur force les résultats de l'étude scientifique du droit. Mais on ne peut nier que l'esprit de la religion chrétienne se manifeste dans cette législation ; on rendit la situation de la femme plus favorable que sous le vieux droit romain ; on limita les pouvoirs du père de famille ; la loi, enfin, d'accord avec la coutume, adoucit la rigueur de l'esclavage, que la théorie avait déjà qualifié d'institution contraire à la nature.

Pour les affaires ecclésiastiques, Justinien continua aussi la politique de ses prédécesseurs et, bien que la situation fût plus délicate que de leur temps, il réussit à maintenir l'unité de l'empire au point de vue spirituel, au moins pour quelque temps, et à gouverner comme chef suprême l'Église et l'État.

Il semblait que le but que poursuivait sa politique lui lierait les mains quand il s'agirait de consolider l'unité de l'Église. Car le parti des monophysites était très puissant en Orient ; si l'on voulait conserver la Syrie et l'Égypte, il était indispensable de faire des concessions à la doctrine de la simple nature du Christ, bien qu'elle eût été condamnée par un concile (voir p. 33). Mais chaque pas que le gouvernement

risquait dans cette voie menait à une rupture avec l'Occident, où l'on regardait le monophysitisme comme une hérésie abominable.

Un prêtre qui penchait vers le monophysitisme avait été nommé patriarche de Constantinople. Le pontife suprême de Rome, qui visita Constantinople peu de temps après cette nomination, réussit à le faire destituer, et remplacer par un prélat plus orthodoxe. Mais, en revanche, l'empereur obtint des concessions de ce prélat orthodoxe et, ainsi, le pape se trouva placé devant un dilemme délicat à résoudre.

Il en résulta qu'une partie de l'Occident, à commencer par l'Afrique, où l'on était le plus excité contre la doctrine jadis condamnée, se détacha de l'empire pour un certain temps. Justinien n'avait donc pas obtenu tout ce qu'il désirait ; mais on vit bien que la lutte avait consolidé sa suprématie. Plus d'une fois, en effet, il avait réglé des affaires ecclésiastiques par ses édits ; en outre, on admit le principe que le choix d'un nouveau pape par le clergé, la bourgeoisie et les soldats de Rome, serait ratifié par le *placetum* du représentant de l'empereur en Italie, l'exarque de Ravenne ; celui-ci, naturellement, devait prendre les ordres de son souverain.

Quand on juge l'attitude de Constantin le Grand vis-à-vis du christianisme, on considère souvent les convictions personnelles de l'empereur comme un facteur sans importance ; nous devons prémunir contre la même erreur le lecteur qui veut se prononcer sur la politique ecclésiastique de Justinien.

De nos jours il arrive rarement qu'un personnage politique ait compétence pour se former un jugement personnel en fait de théologie ou, tout au moins, qu'il connaisse assez les détails des questions controversées pour que sa manière d'agir dépende de sa conviction. Aussi n'est-on que trop porté à admettre que les grands de la terre considèrent la forme que prend la religion de leur temps comme chose accessoire et qu'ils se règlent d'après les intérêts de la haute politique.

A Byzance, au contraire, il n'en était pas ainsi ; nous savons positivement que Justinien, en son particulier aussi, s'intéressait vivement aux questions religieuses. Sa femme Théodora avait embrassé le parti du monophysitisme. La calomnie, s'attachant à sa personne, a raconté d'elle les choses les plus incroyables ; si ce qu'on a dit avait quelque fondement, sa place aurait été plutôt dans un asile pour les sadiques que sur le trône. Mais ce que nous pouvons affirmer d'elle avec certitude, c'est que, en dépit de son origine bourgeoise, elle avait une énergie vraiment impériale et que, pour conserver le pouvoir suprême, elle était prête à tout risquer. Elle exerçait sur son mari une grande influence, qui se fit encore sentir après sa mort ; à la fin de sa vie, l'empereur embrassa la doctrine qui enseignait que le corps de Jésus-Christ n'avait pas été sujet à la décomposition ; c'était là, la conséquence extrême du peu d'importance que le monophysitisme attachait à la nature humaine du Christ. L'édit par lequel Justinien présentait cette

doctrine à ses sujets comme la seule vraie aurait sans aucun doute provoqué de grandes agitations dans les esprits, si la mort du vieil empereur, en 565, n'était venue suspendre l'application de ses décrets.

Les conquérants croient généralement qu'ils sont chargés des intérêts les plus graves de l'humanité, qu'ils confondent avec leur soif de domination et de richesse. Les iniquités, commises de nos jours dans l'intérêt de la civilisation, se produisaient sous Justinien au profit de la propagation du christianisme. On convertit des peuples qui vivaient au Nord et au Sud des frontières de l'empire, et ils entrèrent ainsi dans la sphère d'influence de la religion et du commerce de Byzance. Evidemment, on n'oubliait pas non plus la mission intérieure. Dans les campagnes, surtout en Asie mineure, les païens étaient encore très nombreux en beaucoup d'endroits; en Grèce, par contre, se trouvaient beaucoup de partisans éclairés d'un polythéisme compris d'une façon philosophique.

On ne se borna pas à envoyer des prêtres et l'on combattit la vieille foi par des mesures législatives. On ferma aux païens et aux hérétiques l'accès des emplois civils ou militaires : qui n'était pas bon chrétien, ne pouvait être ni bon soldat ni bon fonctionnaire. Il y eut, il est vrai, au moins une exception; car Tribonien était païen, comme un contemporain nous l'apprend. Mais ce grand jurisconsulte était l'âme de la commission chargée d'arranger et de rassembler les lois ; et l'empereur tenait trop à

réaliser ses plans pour ne pas accorder une certaine liberté de pensée aux gens dont il ne pouvait se passer pour le moment, et qui d'ailleurs ne causaient pas de scandale. Au commencement de son règne, on abandonna définitivement les écoles que les philosophes païens tenaient à Athènes ; Justinien ordonna-t-il de les fermer ou cessèrent-elles d'exister faute d'élèves ? On l'ignore. Quant aux derniers maîtres, ils cherchèrent asile, dit-on, à la cour de Perse.

Mais s'il restait encore beaucoup de païens, leur influence était insignifiante. Dans la partie inhospitalière du Sud du Péloponèse, la Maïna, le christianisme ne s'établit solidement qu'au neuvième siècle.

Il est presque impossible de s'expliquer comment l'empire d'Orient put produire les trésors indispensables à l'entretien d'une administration réglée comme celle de Justinien ; d'autre part, l'armée et le paiement des rançons aux barbares menaçants demandaient des sommes énormes ; à l'intérieur, grâce à la fureur de bâtir qui animait l'empereur, les édifices se multipliaient. Aussi les contributions pesaient-elles si lourdement qu'elles devenaient intolérables. La base de tout le système, était un fort impôt foncier, dont les terres appartenant à l'Église étaient partiellement affranchies. Presque tout cet impôt, avec l'additionnel qui le complétait, retombait sur les petits propriétaires fonciers, car les grands trouvaient, la plupart du temps, le moyen d'échapper à une partie de leurs obligations. Ceux

qui n'avaient pas de biens fonds étaient frappés d'une capitation, dont, toutefois, la population pauvre des grandes villes était exempte. Le produit de patentes, de monopoles, de droits de port ou de douane qui s'y ajoutait, permit, au moins pendant un certain temps, qu'on se livrât à un gaspillage de millions vraiment criminel.

Nous avons, pour une époque où la grandeur commerciale de Constantinople s'était considérablement développée, c'est-à-dire pour le onzième siècle, des chiffres qui nous mettent, jusqu'à un certain point, en état de connaître tout ce que comportait le budget de Byzance. La capitale seule donnait à cette époque plus de 500 millions de francs ; l'empire entier, près de trois milliards. Les Byzantins étaient les maîtres incontestés de la Méditerranée et des ports du littoral qui constituaient les stations terminales des grandes routes commerciales de l'Asie vers l'Europe ; leur domination s'étendait en outre sur l'Égypte, la Syrie et les principales villes de la Mer Noire. Ils perdirent au septième siècle leurs provinces orientales, que les Arabes leur enlevèrent; mais ils conservèrent leur souveraineté dans les eaux de la Méditerranée aussi longtemps que les républiques maritimes de l'Italie ne vinrent pas leur faire une redoutable concurrence.

Pendant la période qui nous occupe, la Rome de l'Orient a été la seule héritière de tout le commerce levantin de l'ancien empire romain. Byzance avait également avec le Nord et le Nord-Ouest des relations

d'affaires, qui, toutefois à cette époque, n'avaient pas encore atteint leur apogée.

La ville gigantesque qui s'était élevée peu à peu sur la Corne d'or et qui n'avait probablement pas moins d'un million d'habitants (on n'a malheureusement pas de données sûres sur ce point), cette ville, disons-nous, était devenue l'entrepôt des épices, des perles et des parfums de l'Inde, de la soie de la Chine et des pierres précieuses de la Perse.

Le Sud et l'Orient fournissaient toutes les marchandises de luxe. Le Nord pourvoyait surtout aux nécessités de la vie, en envoyant la viande de boucherie, le miel et le poisson salé, qui, comme déjà dans l'antiquité, constituait l'alimentation préférée des gens de modeste condition. C'est surtout de l'Egypte que venait le blé ; l'État le distribuait aux pauvres de la capitale et favorisait ainsi, comme jadis à Rome, la formation d'un prolétariat nombreux.

Le commerce avec les pays lointains passait par différents intermédiaires. La soie, qu'on tirait en énormes quantités de la Chine, transitait par la Perse ; aux villes frontières résidaient des fonctionnaires byzantins, qui achetaient toute la provision des caravanes, déduction faite de ce qui était réservé pour la Perse. L'État en gardait une partie et faisait fabriquer, dans des établissements officiels de Constantinople, les vêtements précieux dont on avait besoin pour la Cour et l'Eglise, ou qu'on employait utilement comme cadeaux destinés à flatter la vanité de quelque prince barbare. Le reste était mis à la

disposition de l'industrie privée. Ces mesures, que nous trouverions tyranniques, témoignaient cependant de prudence ; elles empêchaient que la concurrence ne fît monter les prix à la frontière ; car les caravanes, n'ayant affaire qu'à un seul acheteur, étaient bien forcées de ne pas trop élever leurs prétentions.

Les guerres que l'on faisait si souvent avec la Perse entravaient beaucoup ce commerce ; aussi voulut-on essayer d'échapper à ce passage onéreux. Les Éthiopiens, qui avaient la même religion que les Byzantins et qui vivaient trop loin d'eux pour devenir leurs ennemis par quelque conflit d'intérêts, avaient un commerce important dans l'Inde ; ils apportaient leurs marchandises du Sud, notamment par la voie de Ceylan, que fréquentaient les navires chinois, jusqu'à la ville grecque de Clysma, au point le plus septentrional de la mer Rouge. C'est par cette voie qu'on essaya alors d'acheminer la soie chinoise. Mais la tentative échoua ; des vaisseaux persans, appartenant en grande partie à des armateurs juifs, devancèrent les marchands éthiopiens. L'industrie de la soie à Constantinople était donc menacée d'un échec lamentable, quand Justinien réussit, en dépit de la vigilance des Chinois, à leur subtiliser des œufs de vers à soie et des semences de mûriers.

En peu d'années cette industrie parvint à dépasser le commerce extérieur et l'on vit se développer, en Asie Mineure et surtout en Syrie, une florissante production de la soie. On a toujours considéré à bon

droit l'introduction de cette branche de l'industrie comme l'une des actions les plus méritoires de Justinien ; mais il faut bien constater qu'ici aussi la tyrannie qui caractérise toute son administration fit beaucoup de tort : son système de monopole força un grand nombre de tisseurs de soie à chercher asile en Orient et en Occident, où, dans une nouvelle patrie, ils trouvèrent une plus grande liberté de travail.

A Constantinople, en effet, l'industrie était soumise à toute sorte de restrictions. Les différents métiers formaient officiellement des corporations, qui étaient astreintes à des règles fixes en ce qui concerne le salaire, la vente, la division du travail et l'admission de nouveaux membres. Toutes les gildes étaient soumises à l'autorité supérieure du préfet de la ville, car le protectionnisme, qui était la base de toute la politique commerciale, rendait nécessaire une surveillance sévère de la part des pouvoirs publics.

Tous les pays du Nord ou de l'Ouest dont le commerce était important recevaient leurs épices de Constantinople, qui utilisait la voie de la Perse ou de la Mer Rouge. On recherchait surtout le poivre, qui servait souvent de monnaie dans les échanges avec des nations à demi civilisées. En outre, la pharmacopée de Byzance, qui comprenait de très nombreux articles, et plus tard, celle de l'Occident, avaient besoin de plus d'épices que les ordonnances de la médecine moderne.

Les joyaux et les tissus précieux formaient des articles importants du commerce et de l'industrie, à cause des besoins du culte. Pendant de longs siècles, Byzance est restée le centre du commerce relatif à l'art ecclésiastique ; car, avec l'expansion du christianisme, croissait aussi la demande d'objets d'église de prix. Nous avons plus de renseignements sur les causes politiques des guerres que sur leurs causes économiques ; mais, en raisonnant par analogie avec ce qui se passe sous nos yeux, il nous est permis de conjecturer, que plus d'une croisade pour la conversion des païens a été organisée et soutenue par les marchands et les fabricants riches de Constantinople, à la recherche de débouchés pour les vêtements sacerdotaux, les crucifix, les coffrets à reliques, qui se fabriquaient en énorme quantité sous les colonnades de la ville. Ce n'est pas sans de bonnes raisons qu'un savant compétent affirme qu'au temps de Justinien, l'art de l'orfévrerie a constitué la branche la plus importante de l'industrie de Constantinople.

Sans l'enthousiasme qu'inspirait la foi, ces objets n'auraient pas reçu le caractère qu'ils avaient et les missionnaires ne les auraient pas imposés au péril de leur vie ; mais cela ne doit pas nous faire perdre de vue que ceux qui voulaient s'enrichir ont dû employer à leur avantage les convictions religieuses des artistes et des apôtres : et, ainsi, le sang que versaient les martyrs servait à la création de nouveaux marchés. Cette thèse trompeuse que le

commerce suit le drapeau, a été inventée dans les comptoirs des marchands; la rue en a fait un principe patriotique, l'Église, un mot d'ordre pour l'expansion de la religion et de la civilisation. Elle a dû être bien puissante à Byzance aussi; sinon, le pouvoir de Justinien n'aurait pu recevoir son caractère absolu et sa politique eût perdu son appui.

Le commerçant grec de l'antiquité était d'ordinaire à la fois armateur, entrepreneur de transport et marin. Les dangers qu'il devait affronter dans ses voyages augmentaient son énergie et les chances qu'il courait à une époque où il n'y avait ni banques bien organisées ni change bien réglé, l'habituaient à risquer beaucoup pour beaucoup gagner. Ses qualités faisaient alors de lui le plus puissant commerçant de l'Europe et de l'Asie occidentale. Les juifs seuls étaient en état d'entrer en concurrence avec lui; aussi jouissaient-ils de la protection des princes étrangers qui voulaient affranchir leur pays de l'influence commerciale des Grecs. Nous verrons comment tout cela changea plus tard et comment le commerce de Byzance périclita.

A cette époque déjà, Constantinople recevait une foule d'étrangers, dont on redoutait le séjour trop prolongé. Ce contingent était grossi par de nombreux esclaves, pour la plupart originaires des côtes Nord-Est de la mer du Nord et par les Germains qui formaient la garde personnelle de l'empereur. La ville a dû présenter déjà alors cette apparence exotique qui frappe de nos jours ceux qui visitent

Constantinople ; Procope, contemporain de Justinien, comme on le sait, rapporte que, de son temps, il y avait 70.000 barbares fixés dans la capitale.

L'administration de cette ville et de cet empire immense était parfaitement réglée. L'esprit pratique des Romains avait donné cette organisation à Byzance et les Orientaux ont su maintenir cet héritage, même quand l'empire se fut complètement hellénisé. Bien que les titres des grands dignitaires se soient modifiés au cours du temps, la division des services en dix branches principales s'est maintenue ; c'étaient autant de ministères, dans le genre des nôtres, sauf que leurs titulaires n'étaient pas responsables vis-à-vis du peuple. Les fonctionaires employés dans ces départements formaient légion ; l'histoire nous prouve que leur grand nombre n'empêchait pas la bonne marche des affaires, car, même aux temps de révolution et d'apparente anarchie, l'économie de l'état ne se désorganisait pas.

L'extension que Justinien avait essayé de donner à sa puissance en mettant en jeu toutes les forces de ses sujets et que, finalement, il était parvenu à réaliser, avait naturellement rendu l'équilibre de l'empire bien instable. Il n'a pas vu la réaction, pas plus que Louis XIV, avec lequel on l'a comparé, n'a connu les suites de ses gaspillages. Mais les successeurs du roi soleil de l'Orient ont eu à expier la politique tyrannique de leur prédécesseur bien plus vite que ceux du roi soleil occidental ; moins de cinquante ans après la mort de Justinien, l'empire

manqua d'être anéanti et quatre empereurs avaient déjà succombé, victimes en bonne partie de la situation déplorable dans laquelle l'impérialisme avait mis les affaires intérieures et extérieures.

En Italie, on l'a vu plus haut, les conquêtes des Byzantins, qui avaient coûté tant d'années de lutte opiniâtre avaient bientôt été anéanties par la puissance grandissante des Lombards. Le système du rachat des invasions barbares que pratiquait Justinien renfermait le germe de sa destruction, puisque les sommes à offrir devaient toujours s'élever et que les ennemis qui menaçaient augmentaient en nombre. Les Perses aussi l'emportaient de plus en plus sur les Romains et, là seulement où l'ennemi était en proie à des dissensions, on obtenait la paix autrement qu'en l'achetant. En 608, l'année la plus critique de cette époque pleine de périls, les Perses traversèrent toute l'Asie Mineure et campèrent sur le Bosphore, vis-à-vis de Constantinople.

A l'intérieur, on avait bientôt vu se produire une réaction contre le césaropapisme de Justinien. Dès que le pouvoir central donna quelques marques d'affaiblissement, les possesseurs de grandes fortunes, qu'on avait eu tant de peine à maîtriser, s'arrogèrent une dangereuse indépendance ; les provinces agricoles de l'Asie Mineure relachèrent les liens qui les rattachaient à la capitale ; et le haut clergé étendit son influence en dehors de l'Église.

On ne pourrait prétendre que les premiers successeurs de Justinien aient été de mauvais souverains ;

mais ils n'avaient pas assez de génie pour arrêter une décadence qui était presque inévitable.

La stricte économie de l'un d'eux, que les embarras financiers de l'état rendaient cependant nécessaire, lui fit encourir l'impopularité. Les mesures dispendieuses qu'un autre dut prendre pour fortifier l'armée, quoique indispensables pour la sécurité de l'état, entraînèrent de nouvelles difficultés financières, qui obligèrent son successeur à aggraver le poids des impositions. Avec un trésor mal pourvu, c'eût été un tour de force que de satisfaire le peuple réclamant des distributions de blé, tout en se procurant la forte armée qu'il fallait pour résister aux nations étrangères. Ce tour de force, aucun de ces empereurs ne sut l'accomplir.

Le meilleur de ces souverains, Maurice (582-602), qui régna vingt ans, finit par être victime d'une sédition, où les dèmes jouèrent encore un rôle. L'empereur espéra en vain qu'ils s'armeraient pour l'aider contre un corps d'armée en révolte ; il laissa le trône et la vie aux mains du chef des troupes mutinées. Cependant, la puissance du Patriarche de Constantinople avait beaucoup grandi. Les empereurs cherchaient appui auprès de lui et quand le Pape Grégoire le Grand se plaignit sérieusement à Maurice de l'arrogance de son collègue oriental, qui prenait le titre d'évêque œcuménique ou universel, sa réclamation n'eut aucun effet.

Avec le temps, les liens qui rattachaient Byzance à l'Occident se relâchaient de plus en plus et, de plus

en plus, l'empire grec se consolidait en face de la Curie latine, qui se croyait l'héritière des anciens empereurs de Rome. Grégoire exprima ouvertement la satisfaction que lui causait la chute de Maurice et loua l'usurpateur Phocas, ce rude et sanguinaire tyran, qui, pendant un règne de huit ans, vit son empire en proie à la terreur ; ce n'étaient que conjurations à l'intérieur, humiliations devant les barbares, émiettement du territoire.

Ce qui, au sixième siècle et aux siècles suivants, empêcha l'anéantissement de Byzance par l'invasion des barbares, ce ne fut ni l'or que lui procurait son commerce ni la force de ses armées ; ce fut plutôt la puissance d'assimilation ou mieux d'absorption sans égale du peuple grec. Des tribus d'Avares et de Slaves pénétraient partout dans l'Hellade jusqu'au fond du Péloponnèse ; si grand a été leur nombre qu'un savant très ingénieux mais un peu trop pressé de conclure, Fallmerayer, a pu soutenir que toute la Grèce au moyen-âge est devenue slave et qu'on ne retrouverait plus une goutte de pur sang hellène dans les veines du peuple grec de nos jours.

Cette affirmation, qui a causé à maint philhellène un chagrin aussi grand que celui d'un collectionneur dont on déclarerait les antiquités non authentiques, s'appuie sur quelques constatations exactes ; mais elle est absurde si on la prend à la lettre. Des noms de lieux d'une incontestable origine slave ne sont pas rares au Péloponnèse ; de même, dans la langue populaire, beaucoup de mots sont incontestablement

empruntés au slave. La richesse de ces deux éléments permet de dire avec vraisemblance que la langue des habitants du Nord de la péninsule balkanique n'a pas exercé son influence de loin, mais qu'il y a eu un certain temps en Grèce des centres de population parlant le slave. Cependant il est certain que, même dans ce cas, les intrus ont été bientôt hellénisés. Il va de soi qu'ils ne pouvaient manquer de faire accepter, de leur nouvelle patrie, quelque chose de leurs coutumes et de leur foi.

Mais l'empire, assailli de tous les côtés, fut sauvé par la seule région qui jouissait d'une situation prospère et qui savait inspirer le respect aux peuples avoisinants, l'Afrique occidentale. De Carthage, le fils de l'exarque, Héraclius, mit à la voile pour Constantinople avec une flotte puissante, et comme toutes les classes de la population étaient mécontentes de l'état des affaires, il n'eut aucune peine a détrôner Phocas et à prendre sa place (610).

Bien des réformes étaient nécessaires. Probablement avec le concours financier de Carthage, on fit des tentatives pour fortifier les armées ; mais, avant qu'on pût y réussir, de nouvelles calamités vinrent fondre sur l'empire. La Syrie fut conquise par les Perses, qui s'emparèrent de Jérusalem ; on emporta dans le pays des ennemis la croix sur laquelle Jésus était mort, et qu'une chrétienne, la mère de Constantin le Grand, avait fait déterrer sur le Golgotha.

Quand cette sainte relique eut été enlevée de

l'église de la Résurrection, la chrétienté sembla dépouillée de son palladium et cette nouvelle abattit tous les courages ; bientôt après, on apprit, avec non moins d'angoisse, que les Perses occupaient l'Égypte, et qu'ainsi les principales cargaisons du blé destiné à la capitale étaient aux mains de l'ennemi. Héraclius lui-même, désespérant de l'avenir, se prépara, nouveau Constantin, à déplacer le siège de l'empire ; cette fois non pour mieux tenir l'ennemi en respect, mais pour lui échapper. Son idée était de faire de Carthage sa résidence. L'Eglise et le peuple intervinrent ; la perte de la Sainte Croix avait transformé le prolétariat, qui vivait des deniers publics, en un peuple enthousiaste, et le patriarche conjura Héraclius de ne jamais abandonner la sainte cité de Constantin.

Le clergé ne s'en tint pas aux paroles ; on fit argent des trésors accumulés dans les églises et les couvents, et on enrôla une puissante armée. Et ce n'est pas seulement l'enthousiasme qui procura des soldats. La conquête de l'Égypte avait, pendant un certain temps, tellement diminué la quantité du blé à Constantinople, qu'on ne dut pas seulement suspendre les distributions publiques mais qu'on vit éclater la famine. On put toutefois y porter remède, probablement parce qu'on s'aperçut bien vite que les nouveaux maîtres de l'Égypte aimaient mieux livrer du blé au gouvernement de Constantinople, qu'ils détestaient pourtant, que de se priver d'un aussi bon client. Cependant ceux qui s'étaient jadis contentés de tirer leur entretien des distributions

publiques purent — et ils le firent volontiers — gagner leur pain en qualité de soldats, et mériter peut-être le ciel dans cette guerre sainte.

La lutte contre les Perses prit ainsi tout-à-fait le caractère d'une croisade. Après de longs préparatifs, on la commença : elle avait été rendue matériellement possible, et l'Église lui avait donné la consécration religieuse. Héraclius était bien l'homme qui convenait pour diriger une telle entreprise. C'était un fanatique : il éprouvait pour les Juifs cette horreur qui, si souvent, marche de pair avec un réveil chrétien, et il avait une confiance inébranlable dans une image de la Sainte Vierge qui n'était pas faite de mains d'hommes, et qu'il emportait avec lui dans ses expéditions. Il était en tout d'accord avec le patriarche, qui, en sa qualité de conseiller de son fils mineur, administrait les affaires en son absence. L'enthousiasme religieux s'alliait chez lui à des qualités remarquables d'homme de guerre, et c'est ainsi qu'il réussit, après une lutte de six ans, à détruire complètement la puissance de la Perse.

La lutte avait été violente, car les deux adversaires comprenaient que le moment était venu pour eux de régler définitivement leurs comptes. Les chrétiens tuèrent par dizaines de milliers ces adorateurs du feu qu'ils détestaient, et ils rasèrent le lieu de naissance de leur prophète Zarathustra. Mais, chaque fois, le roi de Perse parvenait à réunir de nouvelles armées et, en l'an 626, alors que la guerre tournait déjà depuis quatre années à l'avantage des

Byzantins, il réussit encore à faire avancer une armée vis-à-vis de Constantinople, jusqu'à Chalcédoine (le Scutari d'aujourd'hui). En même temps, son allié, le prince des Avares, menaçait la ville du côté de la terre avec une armée de 80.000 hommes.

Héraclius était absent ; mais le patriarche sut si bien enflammer le courage des habitants pour cette guerre sainte contre les ennemis du Christ et de la Ste Vierge, qu'on n'examina même pas les conditions de paix que les Avares avaient offertes en s'approchant des puissants remparts : on oubliait la vieille habitude d'acheter les barbares. Le siège dura six semaines ; les attaques simultanées des troupes perses et avares échouèrent et, après un violent combat, pendant lequel la Ste Vierge elle-même s'était montrée sur les murs de la ville à ceux qui croyaient en elle, les Avares durent se retirer. Une hymne qu'on chante encore dans la liturgie de l'église orthodoxe, et qui est connue sous le nom d'*akathistos* fut, dit-on, dédiée par le patriarche à la Mère de Dieu en l'honneur de cette victoire.

Quand, deux ans plus tard, Héraclius fit son entrée solennelle à Constantinople, traversant, comme un triomphateur de l'ancienne Rome, la rue principale de la ville pour se rendre au sanctuaire le plus important, il avait atteint le but qu'il s'était proposé ; la Sainte Croix était reconquise et il put la rapporter à Jérusalem ; l'Asie Mineure et la Syrie étaient de nouveau soumises au pouvoir de la nouvelle Rome et il en était de même de l'Egypte. Quant aux

Juifs, ils étaient, en bonne partie, tués ou chassés ; les provinces reconquises envoyaient de nouveau de l'argent, et les navires chargés de blé pouvaient, comme jadis, arriver sans encombre à Constantinople.

On célébra le héros de ces heureuses campagnes comme le sauveur de l'Église. Il se racontait des merveilles de ses combats singuliers avec des chefs perses, et, bien des siècles après, il resta, dans la croyance populaire, le chevalier par la grâce de Dieu.

Mais la période de paix qu'on avait achetée au prix de tant de sang répandu ne devait pas durer longtemps. Bientôt commença une lutte plus terrible. Héraclius devait voir les conquêtes de l'Islam anéantir une grande partie de son œuvre. Avec sa mort (641) commença une époque de marasme intellectuel, rompant avec des traditions séculaires ; c'est pour ce motif qu'on peut considérer ce que nous avons exposé jusqu'à présent comme un ensemble, comme la période de la formation et de la consolidation du byzantinisme, de l'union de la civilisation romaine et grecque avec le christianisme triomphant.

---

# CHAPITRE II

## LA LITTÉRATURE ET LES ARTS A BYZANCE DU IVe AU VIIe SIÈCLE.

---

Jugement d'ensemble sur la littérature et l'art byzantins. — La langue parlée et la langue écrite. — Atticisme des auteurs chrétiens. — Lse romans. — Infériorité de la poésie laïque. — Réaction chez les poètes chrétiens. — Les hymnes. — Le Jugement Dernier. — Comparaison avec les hymnes latines. — Le poète Romanos. — Influence de son orthodoxie sur sa poésie. — Caractère dramatique de son art. — Simplicité de son langage. — Manque de goût. — Le *Pratum spirituale* de Jean Moschus.— L'historiographie byzantine. — Historiens et chroniqueurs. — Procope : son caractère et ses opinions. — Théophylacte Simocatta. Son style. — Jean Malalas. — Comparaison avec Procope. — Conditions des arts plastiques. — L'art chrétien primitif. — L'architecture. — Le symbolisme dans la décoration. — Le triomphe du christianisme amène une modification dans l'art : la peinture historique prend la place des allusions symboliques. — Origines orientales de l'art byzantin. — Sainte Sophie. — Comparaison avec St Pierre de Rome. — Ste Sophie église chrétienne et mosquée. — Origines de l'architecture byzantine. — Villes ruinées de la Syrie. — Décoration des églises byzantines. Ravenne. — La sculpture. — Caractère général de l'art byzantin. — Le Mont Athos. — Rapports intimes entre la décoration et la liturgie. — Influence exercée par l'art byzantin sur l'art occidental et oriental.

L'esquisse de cette période de l'histoire byzantine pourrait paraître inexacte si elle n'était confirmée

par les renseignements fournis pendant ces mêmes années par la littérature et les arts. Mais, quand il s'agit des manifestations de la vie artistique d'un peuple, il est bien plus difficile de s'en tenir strictement à des dates précises ; aussi sera-t-il nécessaire, dans les considérations qui vont suivre, de dépasser à l'occasion, les limites que nous nous sommes tracées dans le chapitre précédent.

La mauvaise réputation qu'a eue si longtemps le byzantinisme est due surtout au jugement des philologues ; parce que les écrivains postérieurs s'efforçaient d'employer autant que possible la langue des classiques, on a été tout naturellement amené à appliquer aux modernes le critérium qu'on employait pour juger leurs modèles.

Inutile de dire que ce procédé n'est pas équitable, et qu'il conduit à des résultats trompeurs. Il convient de l'ajouter tout de suite : le jugement porté sur la littérature byzantine en général est partial et inexact sous bien des rapports. Tout d'abord, poser comme règle générale que les produits d'un art dégénèrent en raison de leur date plus ou moins lointaine de l'antiquité classique, c'est se faire une idée radicalement fausse de la marche de la civilisation byzantine. Toutefois, il n'est que juste de dire que des hommes de science et de goût — tels Gibbon et Cobet — ne se sont pas totalement trompés dans leur appréciation de cette littérature, et on ne peut prétendre qu'ils auraient méconnu des chefs-d'œuvre ou ne les auraient pas

remarqués; l'excès seul de leur sévérité est à retenir.

L'état des choses à Byzance n'était guère favorable à l'éclosion d'œuvres pouvant prétendre à prendre place dans la littérature universelle. De nombreuses et profondes différences entre la forme et le fond rendaient impossible cette unité qui permet seule, dans l'art, d'atteindre la perfection.

Dès les débuts de la période alexandrine, il y avait un abîme, qui allait toujours s'élargissant, entre la langue parlée et la langue écrite ; bien plus ! même quand florissait la littérature classique, certains genres s'éloignaient de la langue littéraire courante. Toutefois, ces variations se bornaient presque exclusivement au vocabulaire ; si grande que fût la différence du style, on maintenait l'unité de la langue, exception faite pour la poésie lyrique. Mais, après la mort d'Alexandre, les auteurs restèrent de moins en moins en contact avec la langue vivante ; quand, dans les premiers siècles de notre ère, celle-ci, par d'importants changements dans le vocalisme, par des modifications de la valeur de l'accent, fut devenue un moyen d'expression en désaccord avec les anciennes formes de l'art, une vie artistique originale n'aurait été possible que si l'on avait admis pratiquement la liberté de chercher de nouvelles formes.

Mais c'est précisément le contraire qui se produisit. Les lois de la grammaire et de la métrique furent d'autant plus rigoureusement formulées qu'on pouvait moins les dériver de l'usage vivant de la

langue. Ce fut bien pis encore quand les pensées qui occupaient les esprits subirent une grande modification ; les formes attiques n'étaient pas seulement en lutte avec ce que l'on disait, mais elles convenaient peu au christianisme, destiné à annoncer la vérité aux simples dans une langue qui fût commune à tous.

Les écrivains chrétiens parvenus alors à la notoriété ne subirent que trop vite le charme de l'atticisme réservé aux seuls lettrés. Dans le langage courant, ils avaient rompu avec la grammaire du grec antique et, en leur qualité de chrétiens, avec les anciennes idées grecques ; mais quand ils voulaient mettre leurs pensées par écrit, ils les formulaient en périodes païennes. On ne peut donc pas s'étonner que, soumises à cette tyrannie, les nouvelles conceptions ne pussent inspirer des poètes ni les mettre à même d'atteindre la sublime simplicité du sermon sur la montagne ou le sens profond des paraboles. Si même des savants intelligents parvenaient à orner des pensées intéressantes d'un vêtement classique, ils perdaient ainsi tout contact avec un public autrement orienté, et ils ne pouvaient produire une de ces œuvres destinées à entrer dans le patrimoine commun de l'humanité comme, par exemple, les Evangiles, auxquels, seul, un préjugé traditionnel peut refuser toute valeur artistique.

Le défaut d'harmonie que doit produire l'imitation de modèles païens et classiques par des écrivains chrétien ses montre aussi bien chez les auteurs

profanes, que chez les Pères de l'église et les théologiens ; mais, pour les premiers, les sujets qu'ils traitaient ne laissent pas voir l'écart, aussi nettement, bien qu'il dût se manifester encore plus tard. Quand l'évolution de la langue eut encore progressé et qu'un christianisme dogmatique marqua mieux son opposition avec la liberté de penser des païens, les historiens et les romanciers furent menacés de voir étouffer chez eux tout talent individuel.

Rares sont les poètes et les prosateurs qui ne suivent pas la route large mais trompeuse de la tradition ; quand, comme Dante devait le faire plus tard, ils l'abandonnent de propos délibéré, ils atteignent vraiment de plus grandes hauteurs ; mais la plupart d'entre eux s'abstiennent par impuissance et, trébuchant dans leurs propres sentiers, s'efforcent toujours de se rapprocher du grand chemin qui les fascine.

De là une situation semblable à celle que, pour un autre milieu, Renan a esquissée en quelques traits remplaçant avantageusement de longues dissertations esthétiques ; il est bon, quand on étudie la littérature byzantine, de les avoir présents à la pensée: « Le goût général était fort mauvais..... La parole n'était plus ce vêtement simple de la pensée, tirant toute son élégance de sa parfaite proportion avec l'idée à exprimer.... Le temps était, si l'on veut, très littéraire. On ne parlait que d'éloquence, de bon style, et, au fond, presque tout le monde écrivait mal ; il

n'y avait pas un seul orateur, car le bon orateur, le bon écrivain sont gens qui ne font métier ni de l'un ni de l'autre ».

Nous avons déjà, dans le chapitre précédent, dit un mot de différentes personnalités marquantes de la littérature byzantine du quatrième au septième siècle, telles que Julien, Libanius, Grégoire de Nazianze, Jean Chrysostôme ; notre plan ne nous permet pas de nous étendre davantage sur ce sujet. Mais il nous faut ici parler d'un nouveau genre littéraire, qui était inconnu dans l'antiquité classique et qui a joui d'une grande popularité dans la période que nous traitons. Il s'agit du *roman*.

On a prétendu que l'intérêt du peuple grec pour le théâtre passa plus tard à ces récits, qui traitent d'événements tout aussi passionnants, mais qui ne sont plus empruntés à la mythologie : c'est la vie des contemporains qui en fait les frais. Si l'on veut risquer une telle comparaison, il ne faut pas perdre de vue que cet intérêt s'était ainsi attaché à un objet qui ne différait pas seulement par des particularités extérieures de la poésie dramatique des Grecs, Ici, ce que l'on représentait, ce n'était que l'accessoire, puisque les spectateurs en connaissaient le développement : tout l'intérêt se portait sur la façon de traiter le sujet. Ceci doit naturellement s'entendre moins strictement pour la comédie que pour la tragédie ; toutefois, même Aristophane et Ménandre, cherchent moins à surprendre par la marche de l'action, qu'à trouver des traits piquants

ou caractéristiques dans le dialogue et la peinture des personnages.

Les romans grecs, au contraire, veulent subjuguer le lecteur par le récit des aventures : le héros ou l'héroïne sont toujours sauvés de longues séries de dangers, non par leur propre courage, car ce sont en général les personnages les plus faibles et les plus gauches du livre, mais grâce aux vicissitudes du sort et à l'aide d'amis puissants : la mort apparente, des poignards de théâtre, des brigands généreux jouent ici un rôle important. On ne dessine presque jamais des caractères, et la personnalité des auteurs se marque si peu, que, pour la plupart d'entre eux, nous ne saurions dire s'ils étaient païens ou chrétiens. Quant au christianisme même, on ne le mentionne dans aucun des romans qui nous ont été conservés, et dont le plus ancien remonte au commencement du deuxième siècle ; mais cette circonstance prouve seulement que la mode littéraire a continué très longtemps à prescrire une attitude païenne.

On a vu une preuve d'influence chrétienne dans la grande importance que ces auteurs attachent à la conservation de la virginité de leurs héroïnes ; tout au plus peut-on dire que c'est là une conception fausse d'un idéal ecclésiastique. Il n'est pas question dans le roman grec de véritable chasteté ; ce qu'on y trouve, c'est un empire sur les passions qui n'a rien de commun avec le « moral restraint » ; quelquefois une naïveté, qu'on veut nous donner comme idyllique, tolère des intimités qui n'ont d'autres limites

que la seule nécessité de rendre possible à la fin du roman un jugement de Dieu favorable aux héroïnes. Les rosières grecques sont la création de savants sensuels qui ne sont pas sortis de leurs chambres, et qui ont enlevé leur fraîcheur aux récits érotiques des poètes grecs, tels que nous pouvons les reconstituer grâce aux imitations d'un Ovide, par exemple. Piquants au pire sens du mot, ces romans sont, pour ce motif, devenus très populaires.

Il n'est pas possible en effet de méconnaître que les romans grecs ont exercé une influence extraordinaire sur le développement du genre dans l'Europe occidentale ; les traductions d'Héliodore, d'Achille Tatius et de Longus, pour ne nommer que les principaux, y ont trouvé des admirateurs et des imitateurs jusqu'au dix-septième et au dix-huitième siècles. Il ne serait pas juste de n'attribuer ce succès qu'au raffinement voluptueux des tableaux, car la sentimentalité et le caractère merveilleux des aventures ont aussi trouvé de l'écho dans maint esprit. Il faut remarquer, en outre, que l'élégance des traductions françaises a séduit plus d'une personne qui, si elle avait su assez de grec pour lire le texte même, se serait révoltée contre le pédantisme de l'original. Au surplus, on sait qu'il n'y a rien de plus difficile à comprendre que le goût des générations passées en fait de littérature romanesque.

C'est d'abord dans la poésie, que les temps nouveaux et la nouvelle foi produisent des œuvres indépendantes ; et, en effet, la poésie religieuse ainsi rajeunie, s'épanouit merveilleusement à la fin de

notre période. L'Orient ne manquait pas de poètes qui maniaient les mètres antiques, mais on sent qu'ils ne sont guère en contact avec leur milieu. On composait des poèmes épiques, en prenant Homère comme modèle pour la forme et pour le fond, ou bien on faisait de prolixes amplifications ayant pour sujet les miracles de Dieu et des héros. Rarement, par exemple dans le poème de Nonnos sur Dionysus écrit en l'an 400, on constate que les dieux ont des sentiments de bienveillance, et l'on s'aperçoit ainsi que le christianisme est en train de transformer l'antique conception du monde ; mais ce ne sont là que de bien faibles indices d'une ère nouvelle. On ne peut distinguer les poètes païens des poètes chrétiens qu'au sujet qu'ils traitent, non à la manière dont ils le conçoivent, moins encore à la forme qu'ils adoptent.

Il est certain que la différence de quantité des voyelles grecques, base de la métrique des anciens, s'était déjà effacée au quatrième siècle de notre ère ; par contre, l'accent, qui jadis indiquait l'élévation du ton avec un peu d'emphase, détermine maintenant le plus ou moins de force de la prononciation d'une syllabe donnée ; on ne pourrait mieux figurer, pour cette époque, la marche d'une phrase grecque que par une ligne brisée dont les ondulations sont peu sensibles ; c'est, du reste, ce que, de nos jours encore, nous pouvons entendre dans différentes parties de la Grèce, en Crète, par exemple, où l'intensité de l'accent est minime. Cela dit, on comprendra combien il a fallu de travail, combien on a dû faire appel à la

mémoire pour produire, avec de tels matériaux, des vers composés de syllabes longues et brèves d'après le système antique. On y réussit cependant, de même qu'on est parvenu à le faire pendant tout le moyen-âge et jusqu'à nos jours.

La virtuosité, naturellement, varie beaucoup de l'un à l'autre ; on rencontre tous les degrés de maladresse, mais on trouve aussi des prestidigitateurs qui domptèrent si bien la langue, qu'on a pu se demander sérieusement « qui d'Euripide ou de Pisidès a le mieux su faire les vers ? » Ce Pisidès a d'ailleurs atteint vraiment un haut degré d'habileté dans son métier ; de tous les poètes, non seulement du VII^e siècle, au début duquel il vivait, mais de toute l'histoire de Byzance, il est celui qui a fourni le meilleur modèle de ce que peuvent la dextérité, l'intelligence et la persévérance mises à la place de la vraie poésie.

Certains auteurs de chants religieux ont cru aussi devoir s'astreindre à ce travail de patience ; mais le contact inévitable de la pratique devait nécessairement amener la modification de cette théorie insensée. Ces formes artificielles n'étaient d'aucun usage pour la communauté, ni surtout pour les chants d'église ; la nécessité, qui apprend à prier, fit aussi trouver des chants qui pussent édifier. On écrivit des vers pour lesquels on ne se souciait plus de ce qui avait jadis été long ou bref, mais qui reposaient sur l'égalité du nombre des syllabes ; ces vers, grâce à une alternance régulière, formaient des couplets. Un certain accent, qu'on devait rigoureusement faire

sentir, surtout à la fin des vers, et la rime, qu'on employait de temps en temps, donnaient de la vie et du mouvement; mais, avant tout, cette poésie s'appuyait sur la musique qui l'accompagnait.

Nous rencontrons donc ici un retour inconscient, non aux formes extérieures, mais à l'essence même de l'antique poésie mélique. Comme jadis, on parlera de chanteurs (aèdes, les mélodes de l'époque dont nous nous occupons) et non plus de compositeurs (poètes), qui laissent à d'autres le soin d'exécuter leurs œuvres.

Ces nouvelles formes poétiques ont été produites par l'adaptation de la prose rythmique à la phrase musicale. Il y aurait donc ici une création spontanée du génie grec, comme semble le prouver l'histoire de la poésie rythmique chez les Grecs, et non un emprunt à des peuples hellénisés. Car nous croyons qu'on a eu tort de prétendre que les Sémites de l'Asie mineure auraient transporté dans la langue grecque les formes qui leur étaient familières dans leur langue maternelle.

Les Byzantins eux-mêmes rangeaient les hymnes non dans la poésie mais dans la prose; apparemment parce qu'ils étaient d'avis que les chants d'église revêtus du mètre antique avaient seuls une forme artistique. Cette idée des Byzantins a certainement contribué à faire prendre jusqu'à nos jours les hymnes, pour de la prose qu'on éditait comme telle. Il est visible pourtant qu'elles sont écrites dans une langue rythmée, soumise à des règles très fixes.

Après un ou deux courts couplets d'introduction *(proëmia)*, vient le couplet principal proprement dit, que suivent plus de vingt ou trente divisions revêtues de la même forme. Pour plus d'une hymne, le premier couplet, avec sa mélodie, servit de modèle à d'autres ; car on cessa bientôt de créer, comme on avait eu l'habitude de le faire dans les premiers temps, une forme particulière et une mélodie spéciale pour chaque cantique, les airs menaçant de devenir beaucoup trop nombreux.

Toute la communauté chantait le refrain de la fin du premier couplet ; c'était, à l'origine, une réponse à ce qui venait d'être dit, une réplique à ce que le cantique exprimait. Dans les poèmes d'une certaine longueur, comme le sont la plupart des hymnes, cet usage devient souvent fastidieux, sans compter que l'obligation de terminer chaque couplet par le même vers amène toutes sortes de raffinements, et fatigue le lecteur.

A notre connaissance, il n'y a, dans notre langue aucun exemple d'imitation de cette forme poétique originale, la seule où la poésie byzantine ait produit quelque chose qui mérite attention, et il serait difficile d'en trouver une traduction dans d'autres langues. Une version cependant peut donner seule une idée exacte de cette nouvelle création. Aussi placerons-nous ici la version du proëmium et de deux couplets d'une hymne sur le jugement dernier. Dans une langue germanique, on pourrait, grâce aussi à la prolixité du texte, assez bien imiter le mètre de

l'original ; mais la prose française, avec sa marche ïambique, ne se prête pas à une imitation aussi fidèle et nous devons nous borner à respecter la division des vers.

LE JUGEMENT DERNIER

Quand vous viendrez, Seigneur
sur la terre, dans votre gloire
et que tremblera tout ce qui est,
Quand un torrent de feu se précipitera
devant votre tribunal,
Quand s'ouvriront les livres
et qu'au jour viendra ce qui était caché,
Oh ! délivrez-moi alors
de l'inextinguible fournaise
et jugez-moi digne d'être placé
à votre droite
O le plus juste des Juges !

Jugement plein de Terreur !
quand je me le représente,
O Souverain qu'on n'a pu assez louer,
Quand je pense au jour des sentences,
je frissonne et je tremble,
car je ressens l'amertume de l'accusation
que ma conscience me fait entendre.
Quand vous serez monté sur le trône
de Votre splendeur,
et que vous commencerez l'examen,
comment nier
ses péchés ?

Nul mortel n'y réussira,
Quand la vérité portera témoignage
et que de terreur, il baissera la tête.
On entendra alors faire fureur
le brasier de l'Enfer,
et le grincement de dents des pécheurs.
Montrez alors votre miséricorde
enfin et ne m'exterminez pas,
O le plus juste des Juges !

Quand sur la terre est venu notre Seigneur
et qu'aux hommes il s'est manifesté,
uni par son essence avec son créateur,
il s'est soustrait
aux puissances des cieux
aux légions des anges
Et il est devenu un enfant des hommes
ainsi que le voulait Celui
qui a créé l'humanité.
Puis il est retourné
chez son Père
qui eut pitié de lui.
Incompréhensible pour l'homme
est ton mystère, ô Sauveur,
Car tu n'as nullement quitté
complètement ton père
et au père tu es venu pourtant
Toi qui étais resté uni à lui,
O Omniprésent,
ô le plus juste des Juges !

Dans les manuscrits, ces chants d'églises sont accompagnés de notes qui ne donnent, il est vrai, que la hauteur relative du ton ; mais cela suffit pour que les gens du métier puissent aisément les transcrire d'après notre système de notation. Pour se faire une juste idée de la valeur de ces hymnes, on ne doit naturellement pas les étudier sans tenir compte de leur accompagnement musical.

On est tenté d'établir une comparaison entre ces chants et les hymnes latines, qui sont beaucoup plus généralement connues. Il nous est bien moins difficile d'en apprécier la beauté que celle des hymnes grecques. Cela tient d'abord à la forme des poésies latines, que le lecteur embrasse aisément d'un coup d'œil ; puis leurs sons pleins, parfois une rime riche nous font une impression plus profonde. Il ne serait certainement pas équitable de mettre les hymnes grecques du septième et du huitième siècle de notre ère en parallèle avec le chef-d'œuvre d'un poète italien du treizième siècle, le *Stabat mater*. Car ce poème, qui est déjà plus près de nous par la date de sa rédaction, supporte plus facilement cette mesure des sentiments universels de l'humanité que nous aurions tort d'appliquer quand il s'agit d'étudier les poèmes byzantins : ces poèmes, en effet, ne sont pas nés de tendances esthétiques ou d'émotions personnelles ; ils doivent le jour au besoin de glorifier une croyance très positive, une vérité figée dans des formes immuables.

Dans les strophes émouvantes du *Stabat mater*,

ce n'est pas le dogme qui parle, mais bien l'humanité et nous avons devant nos yeux non la Sainte Vierge, mais la mère en deuil. C'est sa douleur que le poète veut partager ; tout à la fin seulement il énonce l'espoir que l'âme jouira de la gloire céleste après avoir vécu comme ceux qui craignent le Seigneur. Un moine grec du sixième siècle eût probablement trouvé impie cette poésie occidentale, de même que, de nos jours, un théologien moderne hésiterait à considérer comme un sentiment religieux l'indicible terreur du jugement dernier qui se dégage de mainte hymne.

Quand on cherche des modèles chez les Latins, il convient de faire attention à ce que le milieu religieux soit le même, et il ne faut pas non plus perdre de vue que beaucoup d'hymnes latines, telles par exemple que le célèbre « *Dies irae* » sont des imitations de modèles grecs, mais revêtues d'une forme qu'il nous est plus facile de comprendre. Il convient avant tout de se rappeler qu'on ne peut détacher une hymne grecque de la musique ; elle y est plus indissolublement liée que ne le sont les cantiques latins. Ainsi seulement on pourra porter un jugement équitable sur la poésie sacrée des Grecs, qui, malgré l'extension qu'elle avait prise, était restée presque tout à fait inconnue en Occident jusque dans ces derniers temps.

Cet équitable jugement n'est-il possible qu'à ceux qui sont en communauté de sentiment avec les poètes ? Pour le prétendre, il faut consentir à

appliquer l'idée jusqu'au bout : si l'on ne comprend que ce que l'on aime, un chrétien orthodoxe devra s'abstenir de juger des écrivains païens, anciens ou modernes.

Nous ne connaissons les noms que de quelques auteurs d'hymnes. Cela est tout-à-fait d'accord avec le manque de personnalité de ces poètes, qui n'aspiraient pas à la gloire temporelle, amis au bonheur céleste. Les premières lettres des différents couplets de leurs hymnes forment souvent acrostiche et donnent leur nom avec une seule épithète comme celle d' « humble » ou de « serviteur de Dieu » ; toute autre indication sur leur personne manque pour ainsi dire complètement.

Il en est ainsi pour le plus grand d'entre eux, « le prince des mélodes », Romanos. L'Église grecque l'a admis au nombre de ses saints, et cette circonstance nous a valu quelques minces renseignements sur sa personne. Nous ne savons pas même avec certitude à quelle époque il a vécu. Le caractère général de sa poésie, et quelques allusions contenues dans ses œuvres, ont amené plusieurs auteurs à conclure qu'il a été le contemporain de Justinien ; d'autres le font vivre deux siècles plus tard. Nous nous rangeons à la première de ces deux opinions.

Il y a dix ans, rares encore étaient ceux qui, en Occident, connaissaient le nom de Romanos ; car on n'avait publié qu'une minime partie de ses œuvres, dans des livres qu'il était d'ailleurs difficile de se procurer. Mais les quelques lettrés qui avaient lu le

poète s'accordaient unanimement à admirer ses dons extraordinaires. On l'a vanté comme le premier poète religieux de tous les temps ; on l'a qualifié de Pindare de la poésie ecclésiastique ; on a dit qu'il était l'un des plus grands poètes, et l'un des plus méconnus. Pour confirmer des panégyriques aussi enthousiastes, il faudra que l'édition complète de ses hymnes innombrables nous fasse connaître des chefs-d'œuvre capables de justifier cette admiration. Comme, actuellement, notre jugement ne se fonde que sur les pièces relativement peu nombreuses qu'on a tirées de quelques manuscrits, on peut exprimer, au sujet de la valeur de ces éloges, quelques réserves et quelques doutes.

Quand on lit attentivement les hymnes de Romanos et qu'on s'efforce loyalement de faire sienne sa façon de penser, on sent tout de suite qu'on a affaire à un artiste qu'inspirait une profonde conviction. Il possède cette intime sincérité qui est indispensable et essentielle dans tout art. Il raconte plutôt qu'il ne chante, avec une simplicité sans fard, la majesté de la Divinité, les faits et gestes de tous les héros et de tous les saints de l'Ancien et du Nouveau testament, ainsi que les traditions sur lesquelles se fondent les fêtes de l'Église. Cette poésie est très riche en pensées sublimes et en images grandioses, mais, à peu d'exceptions près, ce sont des paraphrases de passages de la Bible ; de plus, l'auteur ne cherche pas une interprétation personnelle des caractères et des événements, car le subjectivisme mène tout droit à l'hérésie.

C'est d'une autre manière que l'individualité du poète se manifeste ; quand il représente les faits, la puissance dramatique de cet artiste vraiment grec reprend tous ses droits. Par là, il montre que ce n'est point par manque d'imagination, mais par libre attachement à la révélation biblique qu'il se borne, dans ses effusions religieuses, à répéter des textes des livres saints. Il sait introduire dans la trame de chaque hymne un ou plusieurs épisodes dramatiques, où un dialogue vivant vient interrompre le récit ; il est inépuisable quand il s'agit de mettre de la variété dans ces compositions. Ainsi, dans un chant relatif à la trahison de Judas, il peint les anges étonnés de voir Jésus laver les pieds des apôtres ; ailleurs, au sujet du jugement dernier, il intercale un tableau du règne temporel de l'antéchrist, tel qu'on se le représentait dans l'Europe orientale ou occidentale, etc.

Cette manière de traiter son sujet est tout à fait caractéristique dans une hymne qui célèbre Marie au pied de la croix et dont la majeure partie est en forme de dialogue. Ici se montre avec une netteté remarquable la différence de conception qui sépare l'auteur du *Stabat Mater* et Romanos : le poète grec, en effet, traite son sujet en théologien dramatique.

Marie débute en demandant à Jésus où il va. « A des noces comme celles de Cana, pour y faire des miracles et changer l'eau en vin ? Pourquoi le Verbe n'a-t-il pas de verbe pour me répondre ? Hélas ! Faut-il que vous mouriez ainsi ! Le Hosanna des

enfants résonne encore et le chemin semé de palmes montre encore quelle réception on voulait vous faire. Et voilà que vous marchez seul au crucifiement ». Jésus répond : « Ne pleurez pas, mère ; ce jour n'est pas un jour de deuil ; c'est pour vivre ce jour que je suis descendu comme la manne du ciel, non sur le Sinaï mais dans votre sein. Par amour, je souffre de mon plein gré ». « Ne pouviez-vous donc pas sauver Adam, comme vous en avez guéri tant d'autres, lépreux, paralytiques ou aveugles ? Jusqu'à ces morts que vous avez ressuscités sans mourir vous-même ». « La maladie d'Adam n'était pas dans son corps, mais dans son âme et c'est de son libre vouloir qu'il s'est ourdi son malheur ». Marie ose encore questionner une fois. « Après avoir souffert, après être mort, me reviendrez-vous ? Ne dois-je pas craindre que vous ne sortiez plus de la tombe ? » — « Ne craignez rien et ne vous affligez pas ; je reviendrai et c'est à vous d'abord que je me révélerai ; ne vous alarmez point si toute la nature se met à trembler lors du crime épouvantable qu'on va commettre ».

Dix-huit couplets, composés chacun de vingt et une courtes lignes, développent la pensée dont nous ne donnons ici que l'idée fondamentale ; ils sont pleins d'allusions à des passages de la Bible et à des questions théologiques, mais on n'y rencontrera pas d'effusions lyriques. C'est ailleurs qu'il faut les chercher : on les trouve surtout dans les petits couplets qui servent d'introduction à chaque hymne

et auxquels, il faut le reconnaître, la conviction ardente du poète donne une beauté toute particulière ; mais, en général, c'est seulement dans ces proëmia que Romanos est poète comme nous l'entendons de nos jours.

Parmi les chants publiés jusqu'à présent, un seul a un caractère moins objectif. Il est consacré aux morts et, ainsi que cela résulte de la seconde partie, il a été écrit à propos du décès d'un moine. Toutefois cette seconde partie contient beaucoup de choses qui ne semblent pas être l'œuvre de Romanos.

Le poète débute en attestant qu'il examine les plaisirs de la vie et qu'en voyant combien ils produisent de douleurs, il estime que les morts sont bienheureux. Nul n'est affranchi de la souffrance ; la prospérité se transforme en adversité ; le riche humilie le pauvre et dévore son bien ; le paysan peine quand le maître de sa terre vit dans le luxe ; le pauvre produit à la sueur de son front ce que l'autre se hâte de gaspiller. Les gens mariés et les célibataires, les pères de famille et ceux qui n'ont pas d'enfants, tous sont accablés de soucis ; mais ces tracas ne provoquent chez les morts qu'un grand éclat de rire, car ils jouissent d'une joie inaltérable. On brave les périls de la mer et de la terre pour l'argent et pourtant tout n'est que vanité des vanités : seuls les morts sont en sécurité, car ils ne peuvent plus être victimes d'un naufrage. Ici une réflexion sur la soudaineté de la mort fournit au poète l'occasion de donner des conseils, et de faire des

observations sur la vie monastique. Mais il commence par confesser sa propre indignité et par engager ses lecteurs, comme il l'a déjà fait plusieurs fois ailleurs, à obéir à ce qu'il dit mais de ne pas imiter ce qu'il fait.

La langue de Romanos est simple ; son style fait beaucoup de concessions au grec parlé de son temps et il est rare qu'il emploie des expressions empruntées à la langue des épopées ou au trésor poétique des tragiques. Souvent, il est vrai, en évitant l'emphase, il appauvrit sa langue et la rend monotone. Mais, quand on connaît toutes les fautes que la tendance contraire a fait commettre à ses contemporains, on goûte le charme de sa simplicité.

Romanos est cependant fort influencé par la rhétorique ; s'il réussit, non sans peine, à se dégager du langage artificiel, il n'en reste pas moins l'élève des sophistes. C'est à eux donc qu'il faut imputer ce faux esprit, qui nous déroute dans presque chaque hymne, et qui se manifeste surtout par des jeux de mots et des subtilités. Ainsi, il fait constamment abus du Logos, le Verbe incarné en Jésus-Christ, pour construire des antithèses de mauvais aloi.

On en a déjà vu un exemple plus haut, quand Marie demande au Verbe s'il n'a pas de verbe pour répondre. Ailleurs, à propos de l'entrée de Jésus à Jérusalem, il dit que le Logos était monté sur un *alogon* ou bête de somme, comme pour dire : « La raison sur un animal sans raison ».

Un autre trait caractéristique, qui a la même

origine, c'est de mettre de subtils raisonnements là où l'on attendrait de la passion. Prenons, par exemple, la façon ingénieuse qu'emploie la femme de Putiphar pour persuader le chaste Joseph. Lorsqu'elle a échoué en recourant, selon le conseil du diable, à une coiffure gracieuse, des habits somptueux et d'abondants parfums et qu'elle n'a pu le séduire, elle lui dit : « Vous êtes mon esclave et devez me servir. Eh bien ! devenez le maître de votre maîtresse. Je ne m'abaisse pas en allant à vous, car il n'y a pas de différence entre le maître et le serviteur ; ne m'a-t-on pas enseigné que nous avons tous le même père, Adam, et la même mère, Ève ; étant tous de la même nature, nous sommes égaux en rang. Ne croyez donc pas que vous ferez quelque chose d'illicite ».

Dans tout Grec se cache un rhéteur, et on le voit ici à l'œuvre. C'était ainsi que, poussé par la manie si peu esthétique de raisonner, Sophocle écrivait ces vers d'Antigone, qu'on a souvent déclarés apocryphes, et où l'héroïne expose qu'il est plus facile de remplacer un époux qu'un frère.

Quoi qu'il en soit, le mauvais goût de Romanos nous blesse quand, dans des sujets qui sont sacrés à ses yeux comme le mystère de l'immaculée conception, il ne sait pas mettre un frein à son amour des subtilités. Dans certaines hymnes latines aussi, des moines traitent ces matières abstruses avec plus de détails que n'en demande le plaisir d'un lecteur moderne, et avec une façon de comprendre

la chasteté qui nous étonne ; mais il n'y a pas un seul chant des collections connues qui contienne des passages aussi choquants que l'hymne de Noël de Romanos, qu'on vante tant : après un brillant début viennent des descriptions dont le réalisme dégénère bientôt en insupportable platitude.

Le grand mérite des auteurs d'hymnes tels que Romanos, c'est de s'être efforcés d'exprimer des sentiments personnels dans une forme personnelle. Quand on se rappelle combien le passé, depuis Alexandre le Grand, a pesé en Grèce sur tout ce qui rompait avec la tradition, ce souvenir seul suffirait pour faire juger avec bienveillance quiconque a cherché sa propre voie. Il faut donc saluer dans ces hymnes byzantines une belle aurore, pleine de promesses et il importe peu que ces promesses ne se soient pas réalisées, que le soleil dont l'apparition était ainsi annoncée n'ait pas su percer les nuages. On eût pu espérer que la lumière allait devenir plus éclatante encore ; mais en vain, car dans, ce domaine aussi, les brouillards du classicisme s'épaississent au cours de la période suivante ; non seulement on n'a pas vu apparaître le grand poète qu'on pouvait attendre après Romanos, mais on oublia même ce modeste précurseur pour honorer davantage des artistes qui n'avaient ni son talent ni, surtout, ses excellents principes esthétiques.

L'art des mélodes est un art de moines. Pénétrés d'admiration pour leur religion, et soucieux avant tout du salut de leurs âmes, ils ne se préoccupent

point des grands événements, qui se produisent autour d'eux dans le monde. Il faut que leur foi soit menacée, pour qu'on trouve dans leurs poèmes quelque trace d'intérêt pour la vie de tous les jours : de là vient qu'on ne rencontre dans les hymnes de Romanos que de très rares allusions à des événements politiques, et qu'on ne voit qu'une seule fois les victoires remportées sur les ennemis de l'empire inspirer un clerc. Et même ce cas exceptionnel n'est rien moins que scientifiquement établi.

L'activité littéraire des moines ne s'est pas bornée à ces cantiques ; elle s'est manifestée aussi dans la composition de lectures édifiantes pour le peuple, ayant pour sujet la vie des martyrs et des saints. C'est seulement dans les siècles suivants que l'hagiographie a atteint son plus grand développement ; mais nous trouvons déjà, dès le quatrième siècle, des biographies de moines qu'on donne en exemple aux contemporains. Elles sont précieuses, parce qu'elles nous font connaître la vie de ces hommes, dont l'action, moins éclatante que celle des chefs d'armées, a eu tout autant d'importance pour le triomphe de l'hellénisme.

A cette catégorie d'écrits appartient un livre qui ne se lit pas seulement beaucoup en Orient mais qui, traduit en latin, a exercé son influence jusqu'en Occident. C'est le *Pâturage spirituel* de Jean Moschus, collection d'anecdotes, de paroles remarquables, de nobles actions et surtout de miracles qui se rattachent à la vie des moines et des ermites de

l'Orient. L'auteur, qui vivait à la fin du sixième siècle, tenait note de ce qu'il lisait ou de ce qu'il apprenait au cours des nombreuses visites qu'il faisait à des monastères d'Asie, d'Égypte et des îles grecques. Profitant aussi de son expérience, il composa une collection de courts écrits qui, dans leur variété, font de son livre « un pâturage pour le délassement et l'instruction des esprits » ou, comme le dit le sous-titre, un « paradis », où partout éclosent des fleurs des champs comme dans les tableaux de Fra Angelico et de Botticelli.

Les historiettes familières de Moschus, avec leur langue sans artifice (vraie mine d'or que les philologues n'ont pas encore exploitée), avec leur enfantine naïveté sans critique, peuvent encore divertir les lecteurs de notre temps. Pour les héros de ses récits, toute la philosophie consiste à méditer sur la mort et à souffrir des maux physiques, parce qu'ainsi ils peuvent espérer être sauvés de l'enfer. Aussi plusieurs d'entre eux consentent-ils à supporter la chaleur ou à se laisser dévorer par la vermine pour échapper au ver qui ne s'endort jamais et au feu qui ne s'éteint pas. Car, plus le corps souffre, plus l'âme s'épanouit. « Les pères ne se lavaient pas même le visage, tandis qu'aujourd'hui, il y a jusqu'à des moines qui se rendent aux bains publics ».

La maladie des couvents, bien connue aussi en Occident, l'*acédia* ou apathie morale, provient, nous dit-on, de ce qu'on ne se livre pas complètement à la contemplation des fins dernières, le ciel ou

l'enfer. Mais c'est le démon de la sensualité qui cause le plus de tourments. Ces pauvres moines, qui ne parvenaient pas à faire de leur chasteté une vertu au-dessus de toute lutte intérieure, voient dans chaque femme un instrument de tentations et, plus d'une fois, ils succombent. » Comme le sel qui provient de l'eau mais qui se dissout, et disparaît quand il prend de nouveau contact avec elle, ainsi les moines, nés de la femme, se perdent dès qu'ils s'occupent d'elle ».

Le temps qui leur reste quand ils ont achevé leur simple travail dans les champs (car ils vivent principalement de fèves trempées dans l'eau) et rempli leurs devoirs religieux, plusieurs d'entre eux le consacrent à écrire contre les Juifs et les hérétiques. Lorsque leur intelligence ne suffit pas à la tâche, la puissance divine vient en aide à leur argumentation. C'est ainsi qu'on déposa une fois un écrit contre l'impie Nestorius sur la tombe de St-Pierre, en priant le chef des apôtres de bien vouloir remédier aux imperfections de l'auteur : quarante jours après, on retrouva l'œuvre corrigée.

Implacable est la haine que les moines éprouvent pour tous ceux qui s'écartent de la pure doctrine. Brigands, libertins, ou assassins, ils en parlent avec une vraie charité chrétienne et les traitent de même, « car, dit un abbé, c'est faute de se connaître soi-même qu'on juge avec sévérité : quand on se connaît, on ne recherche pas les péchés de son frère ». Mais, pour les gens qui communient d'après un

autre rite, pas de grâce ! Celui qui célèbre la cène avec des hérétiques s'unit à eux, non seulement dans cette vie mais encore dans l'autre, où ils seront damnés de compagnie ; ceux qui participent à la vraie cène, qui est sainte, ne formeront qu'un seul corps dans le Christ.

Choisissons deux récits parmi les nombreuses anecdotes qui mettent en lumière ces sentiments passionnés. Voici le premier. « Quand j'étais encore dans le monde, nous dit un moine, j'avais une femme ; tous deux nous professions l'hérésie de Sévère. Un jour, je la trouvai communiant chez une voisine orthodoxe. Je la saisis à la gorge et l'obligeai à cracher la sainte hostie, que je jetai dans la boue. Au même moment, je vis un éclair en cet endroit, et, deux jours, après un nègre couvert de haillons vint à moi et me dit : « Nous sommes tous les deux condamnés aux mêmes supplices dans l'enfer ». Je lui demandai qui il était et il répondit : « Je suis celui qui a donné au Créateur de toutes choses un soufflet au temps de sa passion ». « Et voilà pourquoi, ajoute le moine, jamais je ne pourrai cesser de pleurer ».

Autre anecdote : « L'abbé Théodule vit un jour un moine syrien, adepte de Sévère, qui chantait des psaumes nuit et jour sans parler à personne ; frappé de son zèle religieux, il se prit à douter et demanda un miracle. Il l'obtint deux jours plus tard. Après avoir fixé les yeux sur le moine pendant une heure entière, il vit au-dessus de sa tête une colombe

malpropre et malodorante ; il comprit que ce vilain oiseau était le symbole de la foi de cet homme ».

Qu'on se garde pourtant de croire que ces zélateurs orthodoxes fussent incapables de concevoir une religion mettant l'esprit au-dessus de la forme. Un ermite voit un jeune moine sortir d'une auberge ; il le conjure de quitter la ville et de le suivre au désert. Le jeune homme lui répond : « Dieu ne nous demande qu'un cœur pur ». Et le vieillard de s'écrier : « J'ai vécu cinquante ans au désert sans acquérir la pureté du cœur ; mais ce jouvenceau, qui ne craint pas les auberges, la possède ».

La vie de ces hommes n'est qu'un tissu de miracles qui s'enchaînent. Une étoile lumineuse éclaire la cellule d'un pieux abbé qui sacrifie le repos de ses nuits pour lire la Bible ; pendant le jour, un autre peut courir dans le désert, grâce à un nuage qui intercepte les rayons d'un soleil de plomb. Les bêtes féroces obéissent aux moines : un lion réchauffe, durant les nuits froides, la cellule d'un ermite ; un autre fait office de chien de garde ou aide à porter l'eau.

Beaucoup de ces histoires semblent avoir une origine bouddhique. La traduction latine du livre de Jean Moschus a contribué à les répandre en Occident. Ainsi nous trouvons chez Maerlant, qui, à son tour, l'avait emprunté à Vincent de Beauvais, le récit de l'épisode du lion reconnaissant. Il ressemble bien peu, il est vrai, à l'anecdote d'Aulu-Gelle sur Androclès ; mais il correspond tout à fait à l'un des chapitres les

plus détaillés de Jean Moschus et a, parait-il, un parallèle dans un conte bouddhique de la Chine (1).

De toute la littérature byzantine, une seule branche est assez bien connue en dehors du cercle encore assez restreint des spécialistes: c'est l'historiographie. En général, méconnaissant leur caractère extrêmement original, on ne voit dans les historiens byzantins que des narrateurs d'événements qui, sans eux, nous fussent restés inconnus; ou bien des auteurs qui, parce qu'ils imitent à l'excès la forme des anciens, nous fournissent de précieux matériaux pour émender les textes, en nous servant, pour ainsi dire, de pierre de touche. Et pourtant, si l'on cherche à découvrir le lien intime des choses, il n'est pas de genre littéraire qui puisse mieux éclairer le développement de la civilisation byzantine.

Pendant les siècles qui suivirent la fondation de Constantinople, l'histoire profane est peu importante, et ce que nous en connaissons n'a rien qui soit spécialement byzantin. Des personnages tels qu'Eunape et Sosime sont des païens, qui, par leurs sentiments, appartiennent à la Rome d'avant Constantin. L'historien le plus considérable de cette époque, Ammien Marcellin, est bien un Grec de naissance et a habité Antioche; mais il est devenu tout à fait romain et a écrit en latin. Il ne peut se défendre d'une certaine admiration pour le courage des martyrs chrétiens, mais n'en désapprouve pas moins le fana-

(1) Voir aussi Tawney, The Katha sarit Sagara, II p. 596.

tisme religieux chez eux comme chez les païens.

Les ouvrages où la fusion de la pensée romaine avec la pensée grecque et chrétienne trahit l'apparition d'un peuple nouveau, sont consacrés à l'histoire de l'Église. Leurs auteurs font servir la vérité qui leur a été révélée à l'explication de ce qui, pour des gens moins favorisés, resterait entouré d'une certaine obscurité scientifique.

Au début du septième siècle, quand l'impérialisme romain règne sans frein sous Justinien mais qu'en même temps la langue et l'art des Grecs ont définitivement triomphé de la civilisation et des lettres latines, on voit entrer en scène des hommes qui continuent les traditions de l'antiquité, en la mettant toutefois au service du nouvel ordre de choses. Et alors apparaît une nouvelle série d'historiens, qui, en une succession presque ininterrompue, relatent l'histoire politique de l'empire jusqu'à la conquête de la ville par les Turcs et la chute de l'empire romain d'Orient. Les individus qui forment cette suite diffèrent entre eux naturellement ; mais il y a tant de points communs dans leur façon de concevoir leur tâche, qu'au premier coup d'œil, on est plus frappé de la continuité de la chaîne que de la diversité des chaînons.

Cette conformité est particulièrement frappante si, également ici, on commence par constater l'existence des deux directions bien distinctes, que prennent toutes les manifestations de la vie intellectuelle des Byzantins, et qu'ensuite on compare entre

eux les membres des deux groupes ainsi formés. De ces deux directions, l'une est rigoureusement *classique*, l'autre est *plus populaire*. La première ne connaît que la langue qui lui a été transmise par la voie de la littérature ; elle a des noms antiques pour les idées modernes, et devient peu à peu, avec le temps, de plus en plus inaccessible à quiconque n'est pas un lettré ou un demi-lettré. L'autre prétend s'adresser au peuple tout entier, reste moins attachée aux vieilles formes, et laisse plus de latitude aux goûts et aux antipathies personnelles. Nous avons déjà rencontré ces deux courants dans la poésie. Ils ne se sont jamais entièrement confondus et là, est incontestablement, la principale cause de la médiocrité de la littérature byzantine. D'un côté raideur, vanité, manque de sincérité, désaccord avec soi-même ; de l'autre, gaucherie, rudesse, pauvreté et médiocrité d'esprit. L'alternative est fâcheuse et chacun se décide d'après son tempérament, ou son éducation : tel préférera le verbiage sans vie d'un rapport officiel ; tel autre, un bavardage de commères. Dans les deux cas, il peut y avoir souvent quelque chose à apprendre ; rarement on trouve quelque jouissance littéraire.

La différence dont nous venons de parler nous amène à distinguer dans la littérature historique les historiens et les chroniqueurs.

Les historiens ont conscience d'être les continuateurs d'une tradition imposante ; ils suivent d'aussi près que possible les écrivains de l'antiquité grecque.

Tout d'abord pour la forme. Les uns prennent pour modèles Hérodote ou Thucydide, d'autres Xénophon ou Polybe, mais toujours avec une grande servilité.

L'étude constante que les historiens byzantins ont faite de leurs modèles grecs, leur a cependant enseigné quelque chose de plus que l'art de reproduire les vieilles formes. Ils lui doivent la méthode consciencieuse qu'ils emploient dans leurs études. Il en est beaucoup parmi eux qui ont une grande valeur scientifique. Ce qui distingue la plupart d'entre eux, c'est la variété de leurs recherches, la conscience qu'ils mettent à peser, et à soupeser les témoignages, l'emploi qu'ils savent faire de ce qu'on leur a communiqué de vive voix. En outre, l'étude qu'ils ont faite des écrivains appartenant à des époques différentes, leur a appris à comprendre des idées autres que celles dans lesquelles ils ont été élevés : talent inutile puisqu'ils ont si souvent à parler de peuples étrangers. Ils prennent pour objet de leurs récits les événements contemporains et, le plus souvent, ils sont à même de donner toutes sortes de détails caractéristiques, parce qu'ils ont rempli des fonctions importantes à la cour ou dans la magistrature. Dans les derniers temps, plus d'un d'entre eux a même revêtu la dignité impériale.

Les chroniqueurs se donnent un tout autre but. Comme ils le font remarquer dédaigneusement, ils ne se proposent pas de satisfaire la vanité humaine en retraçant, pour un petit nombre, le récit embelli d'évé-

nements que chacun est déjà à même de connaître; ce qu'ils veulent, c'est raconter tout ce qu'embrasse l'histoire de l'humanité et, par suite, ils commencent à la création du monde. Leur langue se modèle bien moins sur celle des anciens, et quelques-uns même écrivent la langue parlée. Mais, naturellement, la critique manque dans un travail de ce genre. Les historiens continuent régulièrement l'œuvre de leurs prédécesseurs, et nous donnent une histoire officielle; les chroniqueurs, par contre, se copient l'un l'autre, sans émettre de jugement sur les divergences et ne communiquent des récits différents que s'ils ont pris pour base de leurs livres des chroniques locales différentes.

S'il se trouve parmi les historiens des hommes qui ont occupé de hautes positions, et qui ont pris part aux événements qu'ils décrivent, les chroniqueurs, par contre, sont presque tous des moines, qui n'ont vu que peu de chose de la vie. Mais, pour l'étude de la civilisation byzantine, rien n'est précieux comme ces résumés populaires de l'histoire universelle, ne fût-ce que parce qu'ils ont été connus à l'étranger bien plus que les ouvrages détaillés des historiens profanes.

Procope (VI^e siècle) ouvre la série des historiens byzantins et c'est le plus intéressant de tous. La génération qui le suivit ne tarda pas à prendre pour modèle cet imitateur des anciens. Provincial de naissance, comme beaucoup d'autres auteurs byzantins, il chercha et trouva dans la capitale l'occasion de se

distinguer ; en sa qualité de secrétaire du général de Justinien, Bélisaire, il fut à même d'être dans le secret des événements, pendant la période des grands changements politiques de son temps. Il a décrit les guerres avec les Perses, les Vandales et les Goths en utilisant ses souvenirs et ses notes personnelles ; il montre dans ses récits une grande aptitude à comprendre les situations politiques et à les étudier consciencieusement et scientifiquement : il fait pour ainsi dire voir à ses lecteurs les pays et les gens dont il parle. Nous trouvons dans son œuvre même la preuve qu'il nous rapporte les faits avec un respect minutieux de la vérité. En effet, outre son ouvrage historique proprement dit, il a composé ce qu'il appelle « l'histoire secrète » de son temps, dans laquelle, comme il nous l'annonce dans sa préface, il dit ce que, pour des raisons politiques, il convenait de passer sous silence dans son grand ouvrage.

On ne peut pas prétendre que ces secrets soient bien intéressants ; ce sont les révélations d'un courtisan sur la vie privée de son seigneur et maître. La femme de Bélisaire serait une épouse infidèle, dont le mari aveuglé serait seul à ne pas connaître les dérèglements ; l'empereur est un démon à figure humaine, faisant souffrir quiconque est soumis à son autorité. Ses soldats sont tout aussi à plaindre que le peuple, qui doit payer de lourds impôts, jusqu'alors inconnus. Le dilettantisme théologique de l'empereur nuit aux intérêts religieux de l'empire. Les guerres d'Afrique et d'Italie sont aussi fatales au vainqueur

qu'au vaincu. Procope va même jusqu'à mentionner les griefs de certaines professions, ceux des avocats et des médecins, par exemple. Quant à l'impératrice, c'est un suppôt de l'enfer et ce n'est pas sans rougir que, bien des siècles plus tard, l'éditeur de Procope a publié le récit de la vie qu'elle a menée avant son mariage.

Le ton de cette histoire secrète a beau contraster avec celui du grand ouvrage historique — au point qu'on a même douté que Procope fût l'auteur des deux — la dissemblance réside presque entièrement dans l'exposition et non dans les faits. Quant aux guerres, il est beaucoup de choses passées sous silence, qu'on ne peut lire qu'entre les lignes, tandis que le pamphlet les développe en détail; mais il arrive bien rarement que, pour les faits, les deux ouvrages soient en contradiction. On peut considérer comme établi que Procope a travaillé simultanément aux deux livres et s'est servi de l'histoire secrète comme d'une soupape de sûreté, quand il sentait devenir trop fort le mécontentement qui ne pouvait pas se faire jour dans le récit officiel.

Peut-être, trouvant qu'il n'était pas encore assez prudent dans ses jugements sur le gouvernement de Justinien, lui adressa-t-on une de ces invitations qu'un courtisan ne peut décliner et lui demanda-t-on d'exposer un peu plus clairement au peuple les bienfaits du système impérial. Nous aurions ainsi l'explication de l'apparition d'un troisième ouvrage, son livre sur les monuments de Justinien. Il y

énumère les villes que l'empereur a restaurées ou fortifiées pour les protéger contre les invasions barbares, les églises qu'il a édifiées, les bains publics et les bibliothèques qu'il a fondés et, tout cela, dans le style d'un panégyriste qui n'a aucune réserve à faire. Dans ce livre, comme dans les deux autres, il semble que les faits soient rapportés exactement ; de sorte qu'on peut conclure que Procope est resté fidèle à la profession de foi qu'il exprime au commencement de son grand ouvrage historique « A la rhétorique sied la vigueur de l'expression, la poésie a la faculté d'embellir ; à l'histoire convient la vérité et c'est pourquoi l'auteur ne doit pas taire les fautes, même de ses amis ».

Hérodote et Thucydide sont les grands hommes qu'imite Procope. C'est à eux qu'il a emprunté cet exorde, dans lequel il expose ses intentions, le sujet qu'il traitera, la manière dont il l'envisage et le but qu'il poursuit ; comme eux, il insérera des discours de tout genre, et il leur devra aussi tout son style et presque tout son vocabulaire. Dans une œuvre qui prétend à une valeur littéraire, l'imitation peut, dans une certaine mesure, se concilier avec le jugement et le goût ; sous ce rapport, Procope a réussi autant qu'il est possible. Il est toujours clair, et, au fond, indépendant. On le voit par ses idées religieuses, qui sont celles d'un homme de son temps ; pourtant, c'est précisément à ce sujet qu'on lui a reproché, comme une faute, de sacrifier son opinion aux exigences de la forme antique.

Procope était chrétien. De nombreux passages de toutes ses œuvres en témoignent ; il y parle de Jésus comme fils de Dieu et Dieu lui-même. S'il lui arrive parfois de traiter de choses touchant au christianisme comme si elles lui étaient aussi étrangères qu'aux païens, c'est un pur artifice de savant, qui ne fait rien à l'affaire, et qu'il est facile de percer à jour. C'est ainsi qu'il parle « de ceux des chrétiens qui se sont le plus retirés du monde et qu'on a coutume d'appeler moines ». Son christianisme, toutefois, n'était pas militant comme celui des historiens ecclésiastiques qui l'ont précédé. De son temps, le christianisme et l'empire triomphaient, ce qui lui permettait de professer une paisible impartialité à l'égard des païens et des barbares.

Mais dès qu'il est question de puissances qui menacent l'Église, le chrétien byzantin reparaît. Pour lui, les ariens ne sont pas des chrétiens et c'est Dieu lui-même qui fait échouer leurs tentatives de convertir les orthodoxes à leur hérésie. Dans la *Guerre des Vandales*, il raconte que leur roi Honoricus fit couper la langue jusqu'à la racine aux chrétiens qui refusaient de se faire ariens, « Ces gens, ajoute-t-il, vivaient encore de mon temps à Byzance et parlaient sans difficulté, n'éprouvant pas le moindre inconvénient du châtiment qu'on leur avait infligé ; seuls deux d'entre eux, qui avaient fréquenté des femmes de mauvaise vie, ne purent plus dès lors proférer un son ». Que nous voilà loin de la haute conception qu'un

Thucydide se faisait de l'ordonnance du monde!

Procope, au cours de sa vie si agitée, avait été fortement frappé de l'impuissance des hommes : en dépit de leur courage et de leur vertu, ils ne peuvent atteindre ce qu'ils désirent, si souvent à bon droit. Et ses études l'avaient déjà préparé à cette constatation : « Celui que la fortune accompagne, atteint son but, même s'il commet des folies ». Ou encore : « Lorsque la fortune veut élever quelqu'un, elle fait ce qui lui plaît, au bon moment ; il n'est pas de volonté qui puisse résister à sa puissance ; elle ne s'arrête pas à la valeur intime de l'individu ; peu lui importe ce qui est juste ou ce qui ne l'est pas ; peu lui importent les plus violentes malédictions de l'humanité : elle ne voit que son but ».

La lecture des anciens ne pouvait que l'affermir dans ces idées, car ils ont souvent proclamé qu'en toutes choses la Fortune est souveraine. Mais, à la fin, Procope se dégage pourtant de ses modèles. Il n'a pas seulement l'habitude d'ajouter aux expressions de doute dont j'ai donné quelques exemples, ces mots : qu'il en soit comme Dieu le veut ; mais, en plusieurs occasions, il dit très clairement qu'il considère cette puissante Fortune comme un moyen dont Dieu se sert dans ses voies impénétrables.

« J'ignore ce que veut la Divinité quand elle élève des hommes ou des pays et qu'ensuite, elle les abaisse et les anéantit sans que nous puissions comprendre la cause de leur chute ; mais il serait impie de prétendre que tout n'arrive pas chaque fois pour un

motif raisonnable. La divinité, qui voit de loin ce qui sera, détermine comment elle veut que les choses se déroulent; mais, quand les événements se produisent ainsi, les hommes n'ont conscience d'aucune faute ni d'aucune bonne action frayant les voies à la Fortune, qui amène tout ce qui avait été résolu auparavant ».

On n'oserait prétendre que ce sentiment de la dépendance humaine ne soit pas chrétien. Il en est de même d'une autre opinion que Procope a exprimée deux fois, dans la guerre des Goths et dans l'Histoire secrète et que l'on peut regarder comme la quintessence de ce qu'il croit en cette matière. « Les affaires des hommes, dit-il, ne sont pas régies d'après leur bon plaisir, mais de Dieu vient ce qui décide; les hommes parlent alors de hasard, parce qu'ils ignorent les causes. Car quand un événement se produit autrement qu'on ne s'y attendait, on a l'habitude de l'attribuer au hasard. Mais, sur ce point, chacun pensera comme il le voudra ». Toutefois l'opinion que Procope professe au sujet des hérétiques nous a montré jusqu'où va chez lui cette liberté de pensée qui semble s'affirmer dans les dernières paroles que nous venons de citer.

Il y a parfois contradiction entre ce détermi nisme qui admet un Dieu et les efforts de Procope pour expliquer rationnellement les événements. Ce fait ne pourrait nous étonner que si l'auteur avait été l'homme d'un système précis, un doctrinaire et non un historien d'après les idées de Polybe, qui

veut que les événements soient décrits par ceux qui y ont pris une part active. Il ne faut donc pas trouver étrange, que le même écrivain qui assure que la victoire est due non au courage, à l'intelligence, à la prudence mais à la fortune, attribue ailleurs le triomphe des Romains sur les Goths au fait qu'ils avaient de l'infanterie montée ; et il ne faut pas non plus trop s'étonner qu'au début de son ouvrage il étudie avec soin l'organisation des archers de son temps, et l'oppose à celle de l'antiquité.

Si Procope avait été un homme vraiment religieux, on trouverait exprimé chez lui, outre le sentiment de l'humaine impuissance, le besoin de la grâce divine, comme c'est le cas pour Romanos. Mais, en fin de compte, il n'est qu'un fonctionnaire au service des empereurs, et ce n'est pas la passion de la justice qui l'anime : aussi ne s'afflige-t-il pas beaucoup quand il constate l'iniquité qui préside à la répartition du bonheur et du malheur.

Procope s'adresse à des lecteurs qui ne comprennent plus le latin, bien que son public se compose naturellement des gens les plus cultivés et revêtus des plus hautes fonctions. Il est fier de l'antique civilisation des Hellènes et, comme un homme qui se sent au-dessus des injures des faibles, il sait raconter sans se fâcher que les Goths, chaque fois qu'ils opposent les Romains d'Occident aux conquérants orientaux, traitent ces derniers avec mépris de « Graekoi », peuple de comédiens et d'écumeurs de mer, qu'il est aisé de vaincre à cause de sa lâcheté.

Il traduit et explique tous les mots latins qu'il doit employer, et ne fait exception que pour ceux qu'un usage journalier a précisés. Et ici il faut, sans aucun doute, tenir compte, du besoin de feindre que les auditeurs aussi connaissaient encore la langue de Thucydide et d'Hérodote, comme si elle n'avait pas subi de modification.

Cette fiction archaïque nous gêne assez quand nous voulons nous faire une idée des opinions de Procope. Lorsque, par exemple, il nous donne un récit naïf au sujet d'une perle merveilleuse, et qu'il ajoute que son anecdote ne paraîtra peut-être pas incroyable à plus d'un lecteur, nous ignorons si nous avons affaire ici à sa propre simplicité ou s'il imite la manière d'Hérodote. Ou, encore, après l'apparition d'une comète, il rapporte que les savants n'ont pas été d'accord sur la signification de ce phénomène et il ajoute qu'en racontant ce qui s'est passé ensuite, il permettra à chacun de comprendre l'événement grâce aux circonstances qui ont suivi ; n'est-ce pas tout simplement ici une réédition d'un passage de l'Anabase où Xénophon, à propos d'un oracle, fait précisément le même raisonnement ? Des doutes de ce genre sont toujours justifiés quand il s'agit de Byzantins ; il faut beaucoup de tact, il faut comparer les passages entre eux et avec l'ensemble pour se garder, en lisant leurs œuvres, du danger de voir à chaque page l'imitation d'un auteur classique.

Comme il n'est que juste de juger un groupe d'écrivains par leurs meilleurs représentants, je me

suis occupé un peu plus longuement de Procope, qui, pour la forme et le fond, est le type le plus parfait de la combinaison originale que pouvait produire, dans les idées d'un auteur, la fusion du christianisme avec l'empire universel gréco-romain. Il convient de passer sous silence les historiens qui lui succèdent et le continuent ; tels sont Agathias, auteur d'épigrammes qui, même dans ses récits historiques, ne parvient pas à oublier les termes poétiques et Ménandre, qui, à son tour, se modèle sur Agathias. Par contre, nous allons examiner d'un peu plus près l'historien qui clôture notre période, parce qu'il représente un type qui a trouvé des admirateurs à Byzance. Il s'agit de Théophylacte, dont le style prolixe et recherché nous plaira moins que celui de Procope ; car si ce dernier imite Thucydide, il l'a au moins étudié de très près.

Théophylacte Simocatta, d'origine égyptienne, vivait dans la première moitié du VII^e siècle ; il a écrit sur les règnes de l'empereur Tibère et de l'empereur Maurice, dont il a été le contemporain. Son récit, bien qu'un peu partial en faveur des empereurs, semble digne de confiance ; la passion qui mène à la falsification de l'histoire lui était certainement étrangère. Car ce qui lui importe, c'est moins le sujet qu'il traite que l'élégance dont il croit posséder le secret. Théophylacte n'imite ni Hérodote, ni Thucydide, ni Xénophon ; il a son style personnel et ce style, il faut bien l'avouer, est détestable. Pour lui, l'éloquence c'est l'art de n'appeler jamais les

choses par leur nom. Il se sert ainsi parfois d'expressions empruntées à d'autres écrivains. Il dit, comme beaucoup de Byzantins, *enfants de médecins* au lieu de médecins; probablement parce que dans Hérodote on lit « les enfants des Lydiens », au lieu des Lydiens; celui qui fait une guerre, il le nomme le père de la guerre, parce que Platon a parlé dans le même sens du « père d'un discours ».

Mais Théophylacte croit surtout atteindre son idéal en employant des expressions maniérées de son invention, et en faisant des variations sur une pensée sans importance. Veut-il, par exemple, annoncer que l'empereur Tibère mourut le lendemain et qu'on déplora sa perte par un deuil public? De ce simple événement, il fait une paraphrase dont je donne ici à peine la moitié : « Le lendemain Tibère, bien qu'il fût empereur, obéit à la loi commune de la nature; il quitta ces régions et laissa comme tente de son âme cette lourde chemise terrestre. Il s'éleva nombre de plaintes dans la ville, car, pour beaucoup d'yeux, commença le déluge et les glandes lacrymales furent violemment ouvertes par la douleur qui faisait la ronde dans la plupart des cœurs. La joie de la parure fut déchirée et on la remplaça par l'abattement des habillements. La nouvelle attira tout le monde à ce triste spectacle.... ».

Voici l'introduction qui précède le récit des événements dont la Perse était le théâtre : « Comme le temps renouvelle, falsifie, modifie toute chose, la modèle tantôt d'une manière et tantôt d'une autre et

fausse tout par le cours d'un embrouillement qui est toujours en mouvement, qu'il domine tout ce qui est stable par le cours des choses, qu'il est toujours mécontent et malade à cause de ce qui est solide ; comme il ne peut s'arrêter dans sa course errante et que, à raison du mouvement irrégulier d'action et de réaction, il n'a nulle fixité, il se produisit à cette époque pour l'empire des Perses des coups du sort renfermant un développement de récits qui ne manque pas de charme ».

Ce Byzantin n'aurait rien à envier aux excès les plus ridicules des gongoristes français ou anglais ; mais, chez lui, on ne trouvera pas trace de leur esprit et de leur originalité au meilleur sens du mot.

On peut s'arrêter ici pour se demander où Théophylacte et les esprits de sa famille allaient chercher les fleurs de rhétorique dont ils ornaient leurs pauvres écrits. Il est probable qu'ils n'avaient pas une connaissance bien étendue de la littérature classique; la preuve, c'est que leurs citations sont toujours les mêmes. Un Procope a certainement lu plusieurs fois Hérodote et Thucydide en entier ; pour Théophylacte, qui pille surtout Homère et Platon, on doit songer plutôt à quelque chrestomathie en vogue dans les écoles. Il est probable qu'on enseignait à la jeunesse certains morceaux des auteurs classiques ; plus tard, dans la vie, on faisait étalage de ces souvenirs du temps de collège. Dans ses autres ouvrages (lettres, questions d'histoire naturelle) il montre tout aussi peu de goût : on trouve,

par exemple, deux fois une réédition de l'esquisse des rives de l'Ilissus que Platon a tracée au début de son dialogue de Phèdre ; du reste, on rencontre souvent le platane aux larges branches qui y est mentionné, dans la littérature des temps postérieurs.

Le principal, ou pour mieux dire, le seul chroniqueur de cette période est Jean Malalas. Il est un excellent exemple de cette catégorie d'écrivains, dont il a tous les caractères les plus frappants. Sa chronographie, complètement étrangère à tout ce que nous pourrions appeler l'exactitude scientifique, fait exception, même à Byzance. Le grand public, en effet, peu cultivé, était incapable de lire des œuvres historiques de style archaïque, et prenait plaisir à écouter les faits divers des anciens temps ; aussi s'explique-t-on le succès qu'ont eu ces radotages insensés. Au dixième siècle encore il a paru une traduction slave et une version géorgienne de ce livre ; et les chroniqueurs byzantins ultérieurs ont, à leur tour, utilisé son incohérente sagesse.

Car tout est incohérent chez Malalas ; il est surtout au courant de choses dont on ne peut rien savoir et se tait quand il s'agit de ce qui est généralement connu. Il embrouille, en les mêlant, l'histoire d'Israël, la mythologie grecque et l'histoire de l'Egypte. On ne peut retrouver les sources de toutes ces insanités, car elles ne figurent pas dans les livres qu'il cite chaque fois. Son ouvrage montre qu'il a rompu avec la tradition historique, telle que l'avaient conservée ses prédécesseurs.

Chez lui, l'antiquité apparaît comme une période aussi peu connue que l'est, pour notre grand public, l'histoire de la Chine.

Les lecteurs de Malalas, autres que les savants, croyaient évidemment avoir rompu complètement avec le paganisme ; c'est ce que pensaient du moins ceux d'entre eux qui avaient quelque idée de ce que cette religion avait été pour leurs ancêtres. On ne considérait même plus les divinités de l'Olympe comme des démons, des puissances hostiles avec lesquelles on avait encore à compter ; un évhémérisme enfantin en fait des rois et explique, d'une façon rationaliste, tous leurs prodiges et le culte qu'on leur avait jadis consacré.

Quelques citations le montreront clairement. « Dans le temps dont nous venons de parler (l'auteur vient de raconter l'histoire d'Œdipe) naquit, dans la tribu de Japhet, Seruch qui, le premier, a inauguré le dogme hellénique (c'est-à-dire païen) en introduisant l'idolâtrie comme nous l'apprend Eusèbe. En l'honneur de guerriers et de chefs du temps passé, ou d'hommes qui s'étaient, dans leur vie, illustrés par quelque exploit, ou par quelque action vertueuse dignes d'être racontés; en l'honneur surtout de ceux qui, grâce à quelque puissance, avaient accompli des choses mystérieuses, on a dressé des statues, comme s'il s'agissait d'aïeux. On leur rendait à tous des honneurs divins, puisqu'ils avaient contribué à faire honorer la divinité. On leur offrait des sacrifices, parce qu'ils avaient créé des choses utiles grâce à leur art, à

leur science de constructeurs, à leur sagesse. On en faisait des dieux, comme nous les décrit le très savant Réginus en citant leurs noms divinisés. Mais les générations suivantes méconnurent les intentions qu'avaient eues leurs aïeux, en célébrant leur mémoire en qualité d'ancêtres et de bienfaiteurs, et se mirent à les honorer comme des dieux du ciel, et non comme des mortels animés des passions de mortels ». De même, ailleurs, on nous parle des actes du gouvernement de Zeus, de Mercure, de Vulcain, d'Apollon et leurs épithètes bien connues fournissent alors l'occasion de récits qui nous en expliquent l'origine.

« On divinisait Bacchus, parce que, avec la vigne, il a trouvé un aliment pour les hommes; il a, en outre, rédigé quelques écrits sur la vigne et l'agriculture ; et ce même Bacchus est devenu aussi très compétent dans les sciences occultes et quelques-unes de ses actions ont eu l'air de miracles ». — « Paris était un homme savant et très instruit ; il a écrit un panégyrique de Vénus Aphrodite, où il soutenait que ni Junon ni Minerve n'étaient des déesses plus puissantes qu'elle. Il disait qu'Aphrodite était le désir et il démontrait que tout naît du désir. Aussi raconte-t-on que Paris a jugé Minerve, Junon et Vénus et qu'il a donné à Vénus la pomme, c'est à dire la victoire, car, disait-il, le désir, c'est-à-dire Vénus, etc., etc. ».

Pour l'histoire grecque, il se livre, dans le fond et dans la forme, à des fantaisies du même genre.

Thémis (c'est-à-dire Thespis) et Auleas (peut-être Eschyle) ont été les plus anciens auteurs tragiques. Il range parmi les historiens « le très savant Thalès, Castor et Polybe et après eux (il faut peut-être lire avec eux) Hérodote »; presque à chaque page on lit : « à la même époque vivait..... » et, pour tous les personnages célèbres, aussi bien les héros d'Homère que Justinien, on nous donne un signalement au moyen d'un grand nombre d'épithètes. Hector, par exemple, « avait un teint sombre; il était de haute taille, très corpulent, très fort; il avait un beau nez, une épaisse chevelure, une barbe magnifique ; il louchait et grasseyait ; c'était un homme noble, un guerrier redoutable à la voix retentissante ». L'auteur n'a presque rien à raconter de l'histoire romaine ; il ne consacre à la république qu'une petite phrase. Sa langue, très intéressante au point de vue linguistique, est bien plus riche en mots latins que celle de Procope ; il n'ajoute jamais de traduction ; non qu'il suppose à ses lecteurs quelque connaissance du latin, mais parce que ces mots étaient devenus pour lui du grec pur.

Cet auteur, qui se complaît aux futilités, devient intéressant quand il en arrive aux évènements de son temps. Trouvant tout également important, il nous raconte, surtout quand il parle de sa ville natale, Antioche, des faits divers de la cité et nous donne des renseignements sur des personnes qui n'ont, il est vrai, pas le moindre intérêt pour la politique ; mais ils nous fournit ainsi d'utiles contri-

butions pour la connaissance de la vie et des mœurs du sixième siècle.

Parfois, d'ailleurs, on apprend de lui aussi des choses fort importantes. Il nous suggère par exemple une tout autre idée de Théodora que Procope, et il est probable que c'est lui qui a raison. Quand il nous rappelle brièvement que l'impératrice a visité une ville d'eaux de l'Asie Mineure avec un cortège de 4.000 hommes, et qu'elle a fait des cadeaux à toutes les églises rencontrées sur sa route, nous avons là un fait divers d'une époque qui ne nous a pas laissé de journaux.

Il y a, entre ces deux contemporains, Procope et Malalas, une grande différence : celle qui sépare un fonctionnaire de la cour, formé dans les universités, d'un impresario forain qui s'adresse aux badauds ; mais quand on les écoute avec attention, on constate qu'ils appartiennent tous deux au même peuple.

Les créations des arts entrent plus directement en contact avec la vie que celles de la littérature. Les chrétiens byzantins se contentaient sans peine de vers en mètres antiques, et de romans écrits en grec attique, mais leur culte ne pouvait s'accommoder de temples païens, et l'ornementation de leurs monuments ne tolérait aucun symbole payen. La littérature, œuvre de lettrés, s'adressait à des lettrés ; les églises étaient destinées au peuple tout entier, qui se souciait peu d'imiter de près l'antiquité. Aussi, la scission profonde que l'influence des idées chrétiennes avait amenée entre l'antiquité et les temps

ultérieurs, est-elle plus manifeste dans les arts et se produisit-elle plus rapidement dans cet état, qui devait son origine au christianisme dogmatique triomphant. Nous assistons pour la première fois à une éclatante renaissance. Deux siècles déjà après le transfert du siège de l'empire, l'art byzantin atteint sa pleine maturité ; si le sens artistique a péri en Occident, en Orient, il brilla d'un vif éclat.

L'art chrétien est, pendant les trois premiers siècles de notre ère, l'art d'une secte qui s'accroît lentement en nombre et en puissance ; il acquiert une grande influence dans la société tout en restant complètement étranger à la vie officielle de l'État. Les assemblées des premiers chrétiens se tenaient dans la demeure de l'un des membres de la communauté ; quand le nombre des membres grandit, on consacre exclusivement à ce but une maison spéciale. Mais cette maison continue à être une habitation, un lieu de réunion pour la communauté (ekklesia) et ne devient pas encore la demeure de Dieu (Kyriakon, de Kyrios, Seigneur). Aussi, à l'extérieur, cette construction ne se distingue pas beaucoup des maisons environnantes.

La cour ouverte qui se trouve au milieu de la maison, sert, avec son réservoir d'eau, à recevoir les catéchumènes, et c'est là aussi qu'on les baptise. L'espace qui s'étend derrière, destiné jadis à la vie intime de la famille, devient maintenant une salle où se réunit la grande famille des disciples du Christ. On peut encore reconnaître le plan primitif

dans les bâtiments qui s'élèvent depuis le troisième siècle et qui, perdant le caractère intime de lieu de réunion pour des exercices pieux, ont déjà adopté en échange un intérieur plus monumental. L'espace central de forme ovale s'est agrandi de deux voûtes latérales et la nef s'élève plus haut. L'augmentation du nombre des prêtres et la complication plus grande du culte réclament plus de place : on l'obtient par de nouvelles constructions. Pour ce développement, on emprunte ce que les monuments publics de l'État, notamment les halles, les basiliques offrent comme modèles. Auparavant déjà, les riches particuliers, parmi lesquels on comptait des chrétiens, avaient imité la forme des basiliques pour les salles superbes de leurs demeures.

A l'époque de Constantin le Grand, l'extérieur des églises chrétiennes est à peu près le même en Occident qu'en Orient. Seulement on trouvait d'ordinaire en Orient, au lieu de la cour ouverte, un avant-portail couvert et, en outre, une salle spéciale pour les baptêmes ; dans l'Occident, et spécialement à Rome, on rencontre parfois une nef transversale.

L'ornementation que connaissent les chrétiens de cette époque est aussi simple que leur architecture. Et, à proprement parler, le mot même d'ornementation, qui annonce l'intention d'embellir, n'est pas exact quand il s'agit des figures que l'on voit dans les monuments chrétiens les plus antiques, et notamment les catacombes. Car on devait chercher un sens symbolique aux images païennes, où l'on voyait

des signes avant-coureurs de la nouvelle religion : telle était la représentation d'Orphée, sous le nom duquel circulaient des poésies à tendances monothéistes ; telles ces couronnes, récompense de ceux qui avaient achevé la lutte de la vie ; tels ces paons, dont la chair passait pour être soustraite à la corruption. Il en était de même des représentations du bon pasteur, du poisson, de la colombe, de l'agneau, du palmier : on employait tous ces motifs pour rappeler à la communauté ses croyances et ses espoirs, au moyen de la langue de naïves images.

Ce qui attire dans cette symbolique, c'est un caractère de joie. Dans cet art de croyants souvent méconnus ou persécutés, on ne trouve pas trace d'affliction, d'irritation, de vengeance ou de terreur. L'histoire biblique faisait aussi l'objet de représentations ; mais c'étaient certains tableaux constamment reproduits; dont le but était toujours le symbole, le caractère obscur de beaucoup de ces symboles prouve qu'ils sont nés dans un cercle limité d'initiés. On n'invente guère de nouvelles formes d'art ; on préférait donner à d'anciennes représentations un sens nouveau et impropre ; ou bien encore on tolérait les images païennes quand elles ne choquaient pas les croyances chrétiennes. On allait fort loin dans l'emploi que l'on faisait ainsi de l'antiquité ; rappelons-nous, par exemple, cette mosaïque en petites pierres de couleur qui a servi à orner le sol : au milieu d'une couronne entourée de branches détachées, se lit dans un cadre carré l'inscription

suivante, qui serait mieux placée dans la bouche d'un stoïcien revêche que dans celle d'un humble chrétien : « Le juste est à lui-même sa loi ».

Ces courtes remarques sur l'art chrétien primitif, qui devait bientôt s'éclipser en Occident avec la civilisation classique, étaient nécessaires pour montrer plus clairement par le contraste, comment, en Orient, les changements politiques ont favorisé une renaissance artistique brillante. Ici l'ancienne civilisation ne périt point ; elle s'est même développée, mais en prenant une direction vers laquelle elle commence à peine à s'orienter dans l'antiquité classique. L'art des chrétiens n'est plus l'expression des sentiments d'une communauté libre, d'abord persécutée et, plus tard, tacitement tolérée. Il est maintenant au service d'une église dont les enseignements prennent de plus en plus la forme d'un système solidement établi ; le symbolisme passe à l'arrière-plan et l'art de l'Église triomphante, l'art joyeux qui chante victoire, devient historique et dogmatique.

Il va de soi que, là où se concentrait la force de l'empire, là aussi devait se manifester son art. C'est en Orient qu'était né le christianisme ; aussi, à l'origine, Antioche et Alexandrie eurent-elles, au point de vue du nouveau système, une plus grande importance qu'une capitale qui venait à peine de naître; mais, dès le quatrième siècle, en Asie mineure et sur le Bosphore se manifeste un art particulier, moins simple que celui de l'Occident.

L'art byzantin naît de ces éléments originaux, à la

fois orientaux et romains. Dès le début, avant même de se concentrer à Constantinople, il s'attache bien plus à retracer l'histoire dans tous ses détails qu'à exprimer des allusions symboliques. Au lieu de figures typiques, rappelant l'art classique de l'antiquité, apparaît une conception réaliste, qui, à son tour, devait se figer dans des reproductions schématiques : la haute taille des personnages, leurs mouvements, leurs attitudes, tout trahit, de bonne heure déjà, une tendance à la solennité. Quels sont les facteurs qui ont agi ici ? Il n'est pas toujours possible de le dire, car on ne connaît que bien imparfaitement encore les monuments de la Syrie et de l'Asie mineure.

Le plan de Constantinople était, dans la mesure du possible, calqué sur celui de Rome, avec sa division en quatorze quartiers, son cirque et ses forums ; toutefois les rues principales étaient, comme dans les villes de Syrie, bordées des deux côtés de colonnades, et les grands réservoirs d'eau reproduisaient un système déjà appliqué à Alexandrie.

Nous ne savons que fort peu de chose des palais et des édifices particuliers élevés pendant les premiers siècles après Constantin ; mais tout porte à croire que, par leur disposition et leur construction, ils étaient romains. Par contre, il est facile de se faire une idée des églises byzantines de ce temps, car nous pouvons encore admirer dans sa forme primitive presque intacte Ste Sophie, l'un des monuments d'architecture les plus impresionnants qui soient. La basi-

lique, construite sous Constantin et plus d'une fois restaurée sous ses successeurs, présentait déjà, dans la superbe mosaïque qui la décorait, le caractère de la période nouvelle ; mais, comparée à l'édifice qui allait la remplacer, quel aspect misérable elle devait avoir ! Quand un incendie eut réduit en cendres la vieille basilique, lors de la sédition de Nika, Justinien fit bâtir une église qui devait non seulement dépasser en beauté et en splendeur tous les temples de Constantinople, mais encore être plus grandiose que n'importe quel monument de tout ce vaste empire. On dépensa des sommes incalculables, si bien qu'il fallut créer de nouveaux impôts ; rien que la chaire monumentale d'où l'on donnait lecture des Écritures saintes engloutit le tribut que la province d'Égypte versait, pour une année entière, dans les caisses de l'Etat. De toute part affluaient des contributions en argent et en matériaux de construction, fournies par des particuliers.

Ste Sophie est une église à coupole, dont la partie visible du dehors a, de tout temps, été la moins importante, même avant que la construction des contreforts et des minarets turcs vînt empêcher de suivre aussi de l'extérieur les lignes de l'ensemble. Dans les temples païens, l'extérieur était pour le moins aussi important que l'intérieur ; mais les églises chrétiennes sont conçues autrement. C'est que le prêtre des Grecs et des Romains procédait aux sacrifices devant le temple, le visage tourné vers l'Orient, la foule l'entourant. Chez les chrétiens, au

contraire, toutes les cérémonies se font à l'intérieur, et quand le prêtre célèbre le sacrifice de la messe, s'il dirige aussi les regards vers l'Est, c'est en tournant le dos à la communauté. Cette différence entre les cultes nous explique pourquoi on ne peut transformer en églises chrétiennes que les temples païens d'une certaine dimension, et pourquoi, dans la plupart, il fallut encore transporter l'entrée de l'Est à l'Ouest. Il en fut ainsi, par exemple, pour le Parthénon, lorsqu'on en fit une église de la Sainte Vierge. C'est aussi cette modification des idées au sujet du culte qui nous fait comprendre pourquoi la brillante décoration des murs extérieurs avait, chez les païens, beaucoup plus de raison d'être que dans les temples chrétiens.

Au milieu de Ste Sophie s'élèvent quatre piliers gigantesques, reliés par des arcs, dont chacun est distant de plus de vingt mètres du mur extérieur de l'église. Au-dessus de ce carré s'élance la coupole, dont le bord inférieur touche le sommet des arcs et s'appuie, en outre, sur la base des triangles sphériques concaves qui relient les arcs entre eux. Ces parties surplombantes ou pendentifs, pour employer le terme technique, présentent la solution du problème consistant à construire une voûte circulaire sur une surface rectangulaire.

La coupole s'élance légèrement dans les airs et, de presque tous les points de l'église, on peut suivre jusqu'au sommet ses lignes courbes. Aux côtés est et ouest de cette voûte principale s'épaulent deux

grandes demi-coupoles, pourvues chacune de deux niches, tandis que la voûte de l'abside prolonge encore vers l'orient la profondeur du plan principal. Et l'on a ainsi obtenu un espace oblong, flanqué de nefs latérales à deux étages qui reposent sur des arceaux sphériques; à l'ouest, obliquement par rapport à l'entrée, se trouve un double narthex (également à deux étages); le second portique donne accès par neuf portes au vaisseau de l'église.

Ce que cette église avait de commun avec la basilique plus ancienne de Constantin, c'étaient l'extension de la partie centrale et le second étage des nefs latérales; de bonne heure déjà en Orient, on trouvait cet étage nécessaire pour assurer aux femmes des places séparées. Ce qui la distinguait des églises antérieures, ce qui en a fait le monument destiné à influencer, plus peut-être que tout autre, l'architecture des temps ultérieurs, c'est la manière géniale dont ses coupoles et ses demi-coupoles sont combinées pour attirer le regard vers le haut et pour créer, tout en maintenant le plan rectangulaire réclamé par les besoins du culte, un centre de lumière et d'air comme une clairière dans les bois.

Quand on voit pour la première fois l'église de St-Pierre à Rome, avec sa lourde splendeur, déparée en plus d'une place par de vains monuments funéraires, on ne s'aperçoit pas qu'on se trouve à l'entrée de la plus grande église de la chrétienté. Il faut avoir comparé à l'ensemble certaines subdivisions dont les dimensions sont appréciables à

première vue, pour se rendre compte des gigantesques proportions des allées de marbre et on doit tout examiner un certain temps pour remarquer combien la coupole est grandiose. Alors seulement on désapprouvera les paroles de Berlioz qui appelle l'église érigée sur la tombe de l'apôtre vénéré entre tous « la plus vaste salle de conversation du monde ».

L'aspect intérieur de Ste Sophie, au contraire, impressionne et subjugue immédiatement le spectateur ; ce n'est qu'à la longue qu'il se sent désenchanté par les caractères turcs au bord des pendentifs et le tapis rayé qui couvre le sol. Mais si l'impression que l'église nous fait est aussi forte de nos jours qu'elle l'était dans l'antiquité, elle est certainement d'une tout autre nature. Les musulmans ont rendu invisible la riche décoration des murs et du pavé, les autels ont disparu, il n'y a plus ou presque plus de mobilier d'église. De temps en temps entre un croyant, qui, après avoir accompli l'ablution prescrite, se prosterne pour prier l'Etre suprême que ne représente aucune image ni aucun symbole. Le temps a couvert l'éclat des murailles d'une teinte délicate de grisaille, qui, avec le vide austère de l'église et le caractère silencieux du culte, impose au visiteur occidental un profond sentiment de respect pour le grand mystère qui a créé ce monument et qui l'a conservé. Il emporte ainsi, en s'en allant, le souvenir de quelque chose d'infiniment délicat et d'infiniment élevé.

Mais combien il devait en être autrement sous l'empire byzantin ! Car les murs du temple étaient au moins recouverts de marbre aux mille nuances, quand, sur un fond d'or ou d'un bleu sombre, des mosaïques n'immortalisaient pas la splendeur de la foi et de l'Eglise, son histoire et les grands événements de l'ancien et du nouveau Testament auxquels elle devait son existence.

Dans le narthex, au-dessus de l'entrée principale, le Rédempteur, revêtu d'un manteau de soie blanche, trônait sur son siège impérial et, à le voir lever le doigt du milieu de la main droite, on reconnaissait en lui le *Logos*, la Sagesse suprême. A ses pieds, un empereur prosterné dans l'adoration. Les voûtes des coupoles et les arcades surmontant les nefs latérales sont pourvues de fenêtres, dont le nombre nous étonne aujourd'hui, mais qui, jadis, étaient indispensables pour rendre visibles à la communauté les figures représentées en mosaïque. Sur l'autel étincelaient partout l'or et les pierres précieuses ; au milieu de l'église se dressait la chaire de vérité, tribune de marbre à rampe d'argent ; puis, d'une colonne à l'autre, dans toute l'étendue de l'édifice, des milliers de lampes précieuses étaient suspendues à de longues chaînes.

Quand on pénétrait dans ce sanctuaire, fût-ce même en dehors des heures des offices et des chants, on devait être frappé de la beauté de l'ordonnance, mais surtout de l'éblouissante splendeur qui s'y étalait ; ce n'était pas, sans doute, la solennité du

milieu qui étreignait le visiteur d'un sentiment indéfinissable ; c'était bien plutôt la majesté joyeuse de la Foi triomphante qui s'imposait à lui.

Si l'on admet qu'après avoir brillé un moment à l'époque des Antonins, l'art romain perdit alors définitivement son éclat, on ne s'expliquera pas comment, au sein d'une décadence aussi profonde, un pareil chef-d'œuvre d'architecture antique ait pu être créé. Car il est visible que Ste Sophie est un produit de l'architecture classique. La construction des voûtes n'est pas liée aux colonnes sans cohésion ; loin de là, les colonnes accusent dans leurs chapiteaux une modification qui a un but et qui témoigne ainsi d'un développement organique : quand les colonnes ne sont plus jointes par des architraves, mais qu'elles servent de point d'appui à des arcs, il faut transporter la poussée vers le milieu du chapiteau ; il faut aussi que les volutes, dont aucun poids ne peut expliquer la courbure, ou bien disparaissent ou soient couvertes d'une pièce de transition ou second chapiteau, qui supporte les extrémités inférieures des arcs. Ces deux alternatives ont trouvé ici leur application et nous voyons ainsi se développer le nouveau système de construction.

Ce qui subsiste des centaines d'églises érigées du temps de Justinien montre clairement que, tout en appliquant le même principe de la coupole, on conservait dans l'exécution la plus grande liberté. Ainsi, saint Vital de Ravenne, par exemple, est une église à coupole et à pendentifs, mais qui est presque

circulaire. Cette indépendance et ce développement organique, dont nous nous bornons à signaler un seul exemple, prouvent que l'art byzantin est vraiment la continuation de celui de l'Hellade et de Rome.

Quelques louanges que l'on accorde à la puissance créatrice des architectes de Ste Sophie, Anthémius de Tralles et Isidore de Milet, cette puissance ne suffit pas à expliquer l'existence et le libre développement d'un style architectural byzantin, pas plus que le génie d'un Dante ou d'un Shakespeare ne rend à lui seul raison de l'efflorescence de la littérature au *quatro cento* ou au temps d'Elisabeth. Dans un cas comme dans l'autre, on est porté à chercher les précurseurs qui ont préparé l'avènement de la nouvelle période.

Comment la nouvelle Rome est-elle arrivée à ce mode de construction fondé tout entier sur un calcul ingénieux, où chaque détail est subordonné à sa fonction bien déterminée, où tout l'ensemble témoigne de la subtilité des architectes ?

Ce n'est pas dans l'Occident que l'on trouvera les précurseurs immédiats des maîtres byzantins. Il est vrai que les Romains, héritant de l'ancien art indigène et s'inspirant, en outre, des enseignements des maîtres grecs, montraient de la hardiesse à construire des voûtes ; mais, sans aller plus loin, ils ne surent qu'élever des voûtes rondes sur des surfaces également rondes. Le Panthéon de Rome, dont la coupole date du règne d'Adrien, en est le plus beau

spécimen. Mais quel contraste entre cette lourde calotte de pierre et la coupole de Ste Sophie, qui semble planer dans les airs !

Cette fois encore, c'est en Orient que se trouve la solution du problème. En effet, de Vogüé a découvert en Syrie, il y a plus de trente ans, les restes de très nombreux édifices, dont l'architecture nous fournit en bonne partie les chaînons qui nous manquaient. On n'ignore pas que le sud de cette contrée, c'est-à-dire la région qui s'étend au sud-ouest de Damas, a été, au deuxième siècle de notre ère, le siège d'une florissante civilisation, quand l'empire romain l'eut conquise et y eut porté l'ordre et la prospérité. En peu de temps, on vit s'élever des palais, des temples, des arcs de triomphe, des aqueducs et des bains publics ; et, pour ces édifices, comme d'ailleurs aussi pour les simples habitations des particuliers, il n'y eut d'autres matériaux que la pierre. Le pays ne produisant pas de bois de construction de quelque essence que ce soit, les habitants, poussés par la nécessité, apprirent à faire en pierre toutes leurs constructions, même les portes, même les armoires. Cette pénurie du bois eut donc l'important résultat de leur donner une habileté extraordinaire à employer comme toiture pour de grands espaces, des constructions en pierre, c'est-à-dire des voûtes. C'est là que de Vogüé a trouvé les premiers essais de coupoles élevées, sur une surface rectangulaire, et il a ainsi surpris le secret de la naissance des pendentifs byzantins.

Mais nous devons au même savant une découverte plus intéressante encore : celle d'une série de monuments dans le nord de la Syrie, au sud d'Antioche et d'Alep. Là, sur une superficie de moins de cinquante lieues, s'étendent de nombreuses villes, abandonnées depuis douze siècles, mais dont on peut encore étudier, dans leurs moindres détails, les rues, les maisons et les églises. Des tremblements de terre ont, en plus d'un endroit, fait tomber les colonnes et les voûtes. Mais la civilisation, qui est plus fatale aux antiquités que le temps lui-même, n'y a rien gâté ; car, seuls, les habitants de quelques hameaux nichés dans les ruines, ont été à même de vouloir et de pouvoir emporter le peu de bois que contenaient ces constructions. Ces antiques cités se sont donc conservées, parce qu'à l'empire romain a succédé un pouvoir central très faible ; incapable de porter son action si loin des côtes de la mer, il a laissé le désert envahir ces régions.

L'architecture qu'on retrouve dans ces ruines est analogue à celle de la Syrie méridionale mais adaptée aux besoins d'une société chrétienne ; ses dates extrêmes s'étendent du IVe au VIIe siècle. La nouvelle religion a triomphé. Partout s'élèvent de brillantes églises et des tombeaux précieux. De vastes maisons sont ornées de paroles tirées de la Bible ; à chaque pas on trouve des croix sculptées sur les chapiteaux de pierre qui surmontent les portes ; et sur une tombe, au-dessus du monogramme du Christ,

on lit ces mots : « Ceci a vaincu » ; c'est la réalisation de la vision de Constantin.

Nous retrouvons donc ici une civilisation qui, sous plus d'un rapport, ressemble à celle de Constantinople, si ce n'est que la vie politique n'y était guère développée. Pas d'inscriptions reproduisant un sénatus consulte ou mentionnant des fonctionnaires ; pas de traces non plus de théâtres ou de cirques. A cette disette d'actes officiels, à cette absence des fêtes populaires en usage dans les grandes villes correspond un autre fait : il ne se trouve presque pas d'inscriptions latines dans ces ruines ; de Vogüé ne nous en donne que deux.

Mais tout ce que ces débris nous apprennent sur la façon dont étaient construits et ornés les différents monuments, concorde avec ce que nous savons ou ce que nous pouvons conjecturer au sujet de Constantinople au IVe, au Ve et au VIe siècle. La prospérité plus grande des provinces orientales à cette époque explique l'avance qu'elles ont eue dans leur développement artistique.

Les villes abandonnées de la Syrie n'ont encore éclairci qu'une partie des questions que soulève l'étude des monuments de l'époque de Justinien ; mais, parfois, elles nous mettent aussi en face de problèmes nouveaux. Ainsi, on aimerait à savoir quel rapport il y a entre les constructions syriennes voûtées et l'antique art des Babyloniens et des Assyriens. Ne trouverait-on pas dans une région plus septentrionale, en Asie mineure, ce qui s'est

si admirablement conservé en Syrie grâce à des circonstances particulières? N'y aurait-il pas eu là des constructions, n'y a-t-il pas encore, dans quelque coin écarté, des ruines dans lesquelles le système des pendentifs se montre dans son complet développement, et qui nous fourniraient ainsi les derniers modèles de la plus grande, de la plus belle église de l'empire? Sainte Sophie est construite au moyen de briques et avec une espèce de marbre connu sous le nom de *peperino*, alors que les villes syriennes sont bâties en pierres taillées. Comment a-t-on appliqué, à de nouveaux matériaux, l'art qu'on n'avait appris à appliquer qu'à d'autres? Quelle a été ici la part des Romains? Et ne faut-il pas reconnaître que ce n'est pas un pur effet du hasard si les architectes de Sainte Sophie étaient tous deux originaires de l'Asie mineure?

Nous avons tout lieu d'espérer que, dans l'avenir, on parviendra à résoudre la plupart de ces questions; qu'il nous suffise d'avoir montré qu'en fait d'architecture aussi, Byzance a conservé, pour les générations suivantes, le trésor artistique qu'elle avait reçu des périodes précédentes et qu'elle a su l'accroître.

A ne voir que les vestiges de mosaïques qui ornent encore Ste Sophie, nous ne pouvons nous faire aucune idée de ce qu'était l'art décoratif des Byzantins. C'est à Ravenne qu'il faut aller pour comprendre combien ils aimaient la magnificence, combien ils désiraient que leurs œuvres fussent durables et monumentales; sinon, ils n'auraient pas

mis à la place de simples peintures ces images formées de matériaux précieux, et dont les couleurs, juxtaposées sans nuances, étaient destinées à frapper le spectateur à grande distance. Dans les temples dont la splendeur date du règne de Justinien, on voit l'empereur, entouré du cortège de ses courtisans, apporter des présents à l'Eglise, tandis que l'impératrice s'avance solennellement avec ses dames d'honneur. Ses vêtements sont surchargés d'or et de pierres précieuses ; dans ses cheveux, des colliers de perles s'enroulent autour de son haut diadème pour retomber sur ses épaules ; les longues robes sont brodées d'ornements symétriques ; au bas de la sienne, l'impératrice porte une représentation de l'adoration des mages. Ailleurs, dans la nef centrale de San Apollinare Nuovo, se déroule, tout au haut des murs, une majestueuse procession de saints ; bien qu'ils tiennent dans leurs mains des couronnes de martyrs, ils ne le cèdent en rien, pour la splendeur de leurs vêtements, au cortège impérial des autres églises.

La sculpture vint aussi, de plus en plus, se mettre au service de la décoration. Le christianisme attachait peu d'importance à la beauté physique de l'homme, et, de bonne heure déjà, des clercs avaient soutenu avec conviction que Jésus n'avait pas été beau. Aussi voyons-nous, par les statues peu nombreuses datant de l'époque la plus brillante de l'art byzantin, que les artistes ne rendent bien que les attitudes les plus ordinaires, le pli le plus banal des vêtements ;

quand, dans ce domaine, ils veulent faire œuvre personnelle, ils ne produisent que des figures grossières et gauches. Les visages ont toutefois quelque chose d'individuel ; on peut croire qu'il y a là une influence de traditions grecques relatives à l'art du portrait.

C'est à cause de ces modèles, à cause aussi du caractère propre de l'art byzantin, que les sculpteurs, n'ayant pas le goût d'étudier plus à fond le corps humain et devenant de plus en plus incapables de se livrer à ce travail, consacrèrent toutes leurs forces à traiter la partie ornementale ; aussi remportèrent-ils dans cette voie leurs plus éclatants succès. On traita les fleurs et les feuilles en serrant de près la nature ; les motifs qu'on rencontre sur les sculptures de Syrie, d'Asie mineure, de Rome, du II^e^ au IV^e^ siècle, prirent une vie nouvelle quand on les appliqua à l'architecture byzantine.

Nous aurons encore l'occasion de nous étendre sur la peinture des miniatures, qui est, sans contredit, l'une des manifestations les plus caractéristiques de la vie artistique des Byzantins, ainsi que sur l'orfèvrerie, dont on peut affirmer la même chose. Rien n'est important pour l'histoire du développement de l'art comme l'étude de ces deux catégories ; mais le mieux sera de l'aborder plus tard dans son ensemble. Pour donner, comme résumé de tout ce qui précède, une idée claire de la conception propre des Byzantins, qui, une fois formée et affermie, s'est maintenue pendant des siècles, il y a mieux à faire que de passer

en revue ce qui subsiste en fait de fragments du passé. Observons plutôt ce qui se montre encore de nos jours dans un milieu qui n'a presque pas subi de modifications. Ce milieu, c'est le Mont Athos, la montagne sacrée des Grecs.

Abandonnant donc l'ordre chronologique, nous recourrons dès maintenant, pour esquisser le caractère général de l'art byzantin, à ce témoignage contemporain.

La population du Mont-Athos se compose exclusivement de moines ; au nombre de plus de six mille, ils sont répartis entre de nombreux couvents, dont le plus ancien fut fondé au X^e^ siècle. Aussi aucune architecture, aucune ornementation ne provient de la période d'efflorescence de l'art byzantin ; et on ne trouve pas de peinture qui remonte au delà du commencement du XIV^e^ siècle ; la plupart même ne datent que du XVI^e^ siècle et des siècles suivants. On constaterait certainement des différences très intéressantes dans les parties accessoires, si nous pouvions comparer des églises et des couvents intacts du VI^e^ siècle : mais, quant à l'inspiration qui s'y manifeste, le tableau des deux périodes serait, sans aucun doute, le même.

Ici, nous ne parlerons que des églises qui appartiennent aux monastères et qui sont d'ordinaire encloses dans des murs solides, embrassant l'ensemble des constructions. L'architecte qui, de nos jours, assiste à la construction ou à la réparation d'églises de ce genre, peut, grâce à la seule technique

des ouvriers, apprendre beaucoup au sujet de l'architecture byzantine. Les maçons grecs de la Turquie actuelle imitent si fidèlement les procédés de leurs ancêtres, qu'on a pu dire que leur art est le meilleur commentaire des monuments byzantins.

On ne rencontre pas au Mont Athos le luxe des églises de Justinien. On trouve, pour couvrir le sol, du marbre multicolore et orné au moyen du motif de la croix, traité de beaucoup de manières différentes ; mais on ne s'en sert pas pour le revêtement des parois. Si l'on veut se faire une idée de la magnificence des murs incrustés de marbre, on peut en trouver encore de nos jours un brillant spécimen dans l'église de Parenzo en Istrie, qui date du VIe siècle. Il n'y a pas non plus de précieuses mosaïques au Mont Athos. Seuls les produits de l'ancienne orfévrerie ont une grande valeur vénale ; mais, naturellement, on ne met aucun empressement à les montrer aux étrangers. Dans notre étude, nous nous en tiendrons à ce qu'il y a de plus facile à voir et à comprendre, c'est-à-dire aux peintures qui couvrent tous les murs.

Les églises grecques peuvent se diviser en trois parties, au point de vue de la facilité qu'elles offrent pour l'ornementation ; le chœur, où les prêtres seuls peuvent pénétrer, et qui est séparé de la nef par une cloison pourvue de portes ; la coupole avec le reste du bâtiment, placée à l'ouest ; vient ensuite le portique ou l'avant-salle, le « Narthex » qui se rattache étroitement au reste, mais qui ne se rencontre pas

toujours. Chacune de ces parties ayant sa fonction propre, on trouve dans chacune d'elles des représentations spéciales. Le peintre est lié, pour ces sujets, non par une contrainte extérieure ou par la mode, mais par les exigences que lui impose la destination du lieu à orner. Ceci n'exclut cependant pas la liberté dont il a besoin pour concevoir et pour exécuter son œuvre. On a longtemps cru dans l'Europe occidentale que tout tableau, toute figure étaient prescrits à l'avance et que, jusqu'au pli des vêtements et la coupe de la barbe, tout était réglé. Mais cette opinion provient de l'ignorance ; on a mal compris un *Livre des peintres*, découvert il y a soixante ans : c'est l'élucubration d'un moine du Mont Athos, qui a essayé, au commencement du XVIII^e^ siècle, de dresser l'inventaire des données techniques et théoriques de son art et de composer ainsi un manuel pour ses jeunes confrères.

Malgré la grande unité du style, les différents morceaux ont leur originalité. Comme nous ne pouvons entrer ici dans tous les détails, nous nous bornerons à examiner ce qu'il y a de plus caractéristique.

Dans l'abside du chœur trône au haut de la voûte la Mère de Dieu avec son enfant, qu'adorent les archanges. En dessous est peinte la dernière cène ; de même que l'évêque à l'autel donne au prêtre à gauche le corps et à droite le sang du Seigneur, de même ici le Christ se trouve vêtu en archiprêtre et est représenté deux fois : il offre le pain et le vin

aux apôtres, qui viennent à lui en deux groupes. En dessous sont écrites les paroles du vingt-sixième chapitre de St-Mathieu (cf. St-Marc XIV, 22-24) : « Prenez, mangez, ceci est mon corps », « Buvez, tous, ceci est mon sang » ; ce sont les paroles que le prêtre officiant prononce comme Lui quand, debout devant l'autel, il a ce tableau sous les yeux. Les figures des Pères qui ont fixé la liturgie de l'Église orthodoxe, surtout Basile le Grand et Jean Chrysostôme, forment la décoration de la partie inférieure du mur. Dans les deux niches latérales, il y a place pour des tableaux du Christ sur le trône et au tombeau, de son sacrifice pour les péchés du monde, du sacrifice d'Abraham, et pour d'autres représentations des grands faits de l'histoire religieuse qui ont rapport au saint sacerdoce. C'est ainsi que toutes les peintures de cette partie forment une liturgie en images, qui agit d'autant plus sur le spectateur qu'il est mieux au courant de la signification des cérémonies de l'Église.

C'est vers la voûte de la coupole que montent les prières. « Abaissez vos regards sur nous et sur cette sainte maison. Venez, sanctifiez-nous et faites luire sur nous la lumière de votre face. Étendez votre main sur nous et bénissez-nous ! » Ainsi parlent les livres de prière de l'Église. Et les yeux qui s'élèvent voient dans toute église grecque, au sommet des voûtes de la coupole, Jésus-Christ le tout puissant, qui tient, d'une main, l'Evangile et qui lève l'autre pour bénir.

Tout le milieu de la coupole est occupé par ce tableau ; il y est écrit, d'une façon visible pour tous : « Jésus Christ le Tout Puissant ». Mais les prières nous représentent le Sauveur entouré d'anges. « Autour de vous se rangent les séraphins et toutes les puissances du Ciel vous louent et vous chantent ». Aussi l'art, d'accord avec le culte, représente-t-il également ces êtres célestes et place-t-il, en outre, à la coupole, les prophètes qui ont annoncé le Seigneur et, dans les pendentifs (au moins dans ces églises qui sont toutes postérieures au XII^e siècle) les quatre évangélistes, qui nous ont fait connaître ses actions.

L'espace restant de l'église est consacré au récit de la vie du Christ, telle qu'elle est commémorée dans les grandes fêtes ecclésiastiques. La naissance et l'enfance de Jésus ouvrent la série des tableaux que termine, au côté ouest de l'église, sa mort sur la croix. Pour la succession des évènements, on ne s'en tient pas à l'ordre chronologique avec une exactitude scrupuleuse ; mais on ne l'interrompt pourtant pas à la légère et il faut, pour qu'on le fasse, des raisons dérivant du sujet même que l'on représente. Sous les tableaux consacrés à Jésus, se succèdent les images des saints qui n'étaient pas revêtus de quelque dignité ecclésiastique ou qui n'ont pas souffert le martyre ; car il convient que l'ordre suivi ici bas reflète celui qui règne au ciel.

Dans le narthex on fait allusion, dans une forme plus sommaire, à ce qui est reproduit à l'intérieur de l'église en détail et à une place fixe. En outre, dans

le portique, on a l'occasion de figurer des représentations qui, dans l'église même, nuiraient à la souveraine majesté des puissances célestes. Ainsi nous avons déjà vu que dans Ste Sophie, au-dessus de l'entrée de l'église, se trouve une mosaïque représentant l'empereur ; mais, cette fois, il est aux pieds du Christ.

Les tableaux détachés exposés dans l'église, en différentes places et à différentes époques, et les peintures de la cloison, haute d'environ deux mètres, qui fermait le chœur, sont conçus dans le même esprit. On y retrouve l'union intime de la construction avec le culte et l'ornementation, qui, parfois, ne recule devant aucune conséquence pour suivre à la lettre la liturgie.

Donnons un exemple de cette particularité : c'est la *Maria platytera* ou représentation de la Ste Vierge, qui se fonde sur le texte d'une hymne où on lit : «Il a fait de votre giron un trône et rendu votre intérieur plus large (*platytera*) que les cieux ». Et un autre chant, consacré à Marie, dit : «Vous êtes plus large que les cieux, puisque vous avez porté notre Créateur que les cieux ne peuvent contenir ». L'art a rendu, je ne dirai pas cette pensée, mais ces mots, en représentant le Christ devant ou dans le corps de Marie, qui lève les mains pour prier.

Il faut avouer que cette façon de comprendre les choses montre la tendance rationaliste de ces Grecs qui, depuis Sophocle jusqu'à Romanos, ont mis en prose tant de passages de leur poésie. Celui qui

appelle l'art byzantin mystique, ou bien donne à ce mot un sens erroné, ou bien — et cela arrive encore ailleurs — dissimule, sous un nom qui ne lui est pas bien clair à lui-même, son ignorance des intentions des artistes.

Exposer l'influence que l'art des Byzantins a exercée sur celui d'autres peuples, même dans cette première période, nous entraînerait trop loin. Disons seulement d'un mot qu'on reconnaît de plus en plus que tous les pays méditerranéens ont subi cette influence à l'époque où l'empire de Justinien avait de nouveau fait de la Méditerranée un lac romain.

Sans vouloir se prononcer sur l'épineuse question de savoir si, déjà avant Cimabue, on peut parler d'une école nationale de peinture en Italie, il est facile de montrer que les artistes de l'exarchat de Ravenne se trouvaient fortement influencés par l'Orient. Les produits artistiques qu'on importait de l'Orient romain, ont dû servir de modèle aux maîtres peu ou point connus de nationalité italienne qu'on trouvait dans la péninsule des Apennins. Dans les siècles suivants, c'est surtout dans l'Italie du sud que se manifesta l'action de Byzance.

Mais la *question byzantine,* avant même d'avoir reçu une solution pour l'Occident, a pris une nouvelle importance depuis que, naguère, on a étudié plus attentivement les restes de l'art copte, et les vestiges d'anciennes églises chrétiennes de la côte septentrionale de l'Afrique. Les résultats de cette enquête semblent de voir montrer, de plus en plus, l'importance

du rôle de Byzance dans l'histoire de l'art.

On n'a pas encore examiné d'assez près ce que l'art des Arabes doit aux maîtres de Constantinople et de l'Asie mineure ; mais il est permis d'affirmer nettement que la conception des artistes byzantins a été prépondérante et l'est encore chez tous les peuples chrétiens de l'Orient. Elle a pénétré dans le Sud aussi loin que se sont étendues les conquêtes de la foi de l'Église orientale. Un voyageur français a vu naguère des fresques de style byzantin dans les églises très primitives de l'Abyssinie. Les sujets bibliques rappellent par leur forme, leur couleur, ainsi que par l'application des canons, l'art des moines du mont Athos. Mais il ne peut être question ici d'une reproduction servile de modèles employés depuis des siècles pour les mêmes sujets ; la preuve en est dans un tableau d'autel, dont le panneau de droite célèbre, en style byzantin, la victoire remportée par Ménélik à Adoua sur les Italiens commandés par le général Barattieri. Du ciel on voit descendre St-Georges, qui, armé de sa lance et de son glaive, se mêle au combat, où figurent des canons se chargeant par la culasse, et des mitrailleuses. Et c'est ainsi que Byzance survit encore dans les régions qui s'étendent au delà du territoire conquis par l'Islam.

---

# LIVRE DEUXIÈME

**Deuxième période** (641-1025).

*LES GRANDES GUERRES. — CONSOLIDATION DE L'EMPIRE*

## CHAPITRE III

### APERÇU HISTORIQUE ET POLITIQUE.

Les conquêtes de l'Islam. — Constantinople menacée. — Le feu grégeois. — Les Bulgares. — Troubles intérieurs. — Aristocratie terrienne d'Asie Mineure. — Léon l'Isaurien. — Les thèmes. — L'iconoclasme. — Les moines grecs. — Revision de la législation. — Situation de la population des campagnes. — Rétablissement du culte des images. — Les apôtres des Slaves. — La dynastie macédonienne. — Léon le Sage et Constantin Porphyrogénète. — L'Empereur et les cérémonies de la Cour. — Nicéphore Phocas, l'art militaire. — Augmentation du nombre des monastères. — Basile II le Tueur de Bulgares. — Les grands propriétaires. — Vladimir, prince de Kiew, se fait baptiser. — Les conseils de Cécaumène — Ses idées sur l'Empereur et sur le clergé.

Au moment où les Perses, qui avaient menacé les Grecs et les Romains pendant tant de siècles, venaient

d'être définitivement réduits à l'impuissance et où Héraclius avait atteint l'apogée de sa gloire, le vainqueur et les vaincus reçurent un message d'un peuple que tous deux méprisaient ; et, vraiment, à cette époque, ce message ne pouvait manquer de faire une impression de naïve arrogance. Il exprimait, en effet, le vœu de voir le prince grec et le prince perse embrasser la doctrine prêchée par Mahomet.

Le plus faible des deux empereurs répondit qu'en temps utile, il chargerait de fers le nouveau prophète. Le Byzantin, plus avisé et plus fort, lui envoya des présents, dans le but de gagner un nouvel allié et fit semblant de n'avoir pas remarqué la question théologique. Aucun des deux souverains ne comprit la gravité de l'affaire, pas même quand, l'année d'après, une bande de musulmans pénétra en Syrie.

Mais, quelques années plus tard, le successeur de Mahomet, Abou Bekr, envoya une grande armée dans la province romaine d'Asie ; la forteresse de Bostra à la frontière tomba par trahison aux mains de l'ennemi et, l'année suivante, en 635, la ville de Damas fut prise. On comprit alors combien était sérieux le nouveau danger. Héraclius en personne se rendit dans le pays menacé à la tête d'une grande armée ; mais rien ne pouvait résiter à l'élan des Arabes ; coup sur coup, l'empereur se fit battre ; il parvint, il est vrai, à sauver de Jérusalem « le bois de la croix qui donne la vie » ; mais la ville elle-même dut bientôt céder et la province entière fut perdue.

L'Égypte fut conquise tout aussi rapidement, si bien qu'en 641, à la mort d'Héraclius, la Syrie tout entière était au pouvoir des musulmans et, en Égypte, seule, Alexandrie résistait encore. La même année, la dernière armée du Chosroës de la Perse fut anéantie et tout le royaume subjugué.

L'histoire présente peu d'exemples d'une conquête aussi rapide. On ne peut l'expliquer uniquement par l'héroïsme des Arabes, car les Grecs aussi luttaient vaillamment et opposaient au fanatique mépris de la mort de leurs adversaires, la discipline de leurs soldats et, avant tout, la science de leurs généraux. Mais le mécontentement de la population de la Syrie et de l'Égypte favorisa les Arabes. Héraclius n'avait pu rendre les grandes sommes que l'Église et les couvents lui avaient prêtées, qu'en imposant de lourdes contributions aux provinces conquises : elles payaient ainsi bien cher l'honneur, qu'elles n'avaient pas ambitionné, d'appartenir à l'empire romain.

Combien d'ailleurs étaient lâches les liens qui les unissaient à Byzance ! Une grande partie de la population n'était pas orthodoxe aux yeux du clergé de Constantinople ; la tentative raisonnable qu'avait faite le patriarche Sergius de contenter leur monophysitisme en admettant que le Christ a bien eu deux natures, mais qu'il n'avait qu'une volonté, vint échouer contre la stricte orthodoxie de l'ouest et du nord de l'empire. En outre, les habitants de la Syrie tout au moins appartenaient plutôt à la race Sémite qu'à celle des Grecs, dont la langue était devenue

prédominante dans leur pays. Les conquérants arabes étaient, au surplus, des maîtres indulgents, se contentant d'une capitation modérée et, à cette époque, pratiquant beaucoup mieux les vertus chrétiennes que les chrétiens eux mêmes. Les églises et les synagogues furent respectées; l'exercice des cultes fut permis, avec cette seule restriction qu'on ne pouvait montrer des croix en public ni faire résonner les planches qui servaient de cloches. Dans les luttes les plus ardentes, on respectait la vie et la propriété des citoyens et des anachorètes vivant à l'écart; seuls, les prêtres pouvaient être mis à mort par les soldats. Et Abou Bekr avait expressément défendu de détruire les arbres et de voler le bétail, pratique habituelle, chez les Grecs, depuis la guerre du Péloponnèse.

La formation d'un puissant empire arabe était, pour l'avenir du christianisme, une menace permanente. Mais la famille d'Héraclius produisit des hommes d'état qui comprirent leurs devoirs, des guerriers qui surent défendre leur patrie. Dans les premiers temps, d'ailleurs, la paix ne fut pas trop profondément troublée : les défilés du Taurus et, plus encore, des discordes intestines chez les Musulmans empêchèrent d'abord leurs progrès. Des peuplades slaves, qui avaient pénétré dans la péninsule des Balkans, furent maintenues en paix par le paiement de tributs; en Italie, l'empereur Constant II (642-668) fit en personne la guerre aux Lombards; elle n'aboutit pas, il est vrai, au but désiré, leur expulsion

de la péninsule, mais elle affermit la prépondérance de l'empire en Sicile, où s'étaient réfugiés beaucoup de Grecs chassés de la Syrie.

Le fils de Constant, Constantin IV (668-685) eut à soutenir une lutte redoutable contre le premier des Ommiades, Moawia. L'attaque, cette fois-ci, menaça la capitale. Une flotte sarrasine pénétra par les Dardanelles et une puissante armée de terre vint soutenir ses opérations. Le blocus, qui semblait devoir finir par la chute de la ville, dura quatre ans. Mais, cette fois encore, Byzance tint bon contre l'ennemi. Un Syrien parvint à perfectionner l'emploi d'un moyen de défense connu depuis des siècles et en fit une arme terrible contre les vaisseaux arabes. Un grand nombre de navires furent armés en brûlots ou pourvus de couleuvrines crachant le feu grégeois, qu'on employait alors pour la première fois d'une manière aussi générale.

La composition de cet explosif, le plus ancien que l'on connaisse, est longtemps restée un secret ; le gouvernement byzantin, montrant ainsi toute sa solidité, a su le garder malgré le changement des empereurs, malgré les espions et leurs tentatives de corruption. S'il en donnait parfois à ses alliés, il avait bien soin de lui laisser ignorer comment il se fabriquait. Avant le X^e siècle, on n'a pas écrit sur la composition de cet explosif et, quand on le fit, ce fut en termes fort obscurs. Nous le savons maintenant, cette préparation se compose principalement de soufre, de salpêtre, de poix et de pétrole ; on la

projetait en rayons ou renfermée dans des grenades ardentes, lancées au moyen de catapultes. L'eau ne pouvait l'éteindre.

Quelque terrible que fût l'action de ce nouveau moyen de destruction sur la flotte, on fait tort aux Byzantins quand, avec la plupart des auteurs, on attribue à leur science, tous les succès qu'ils ont remportés sur les vaillants Arabes. La preuve en est dans la bataille qui amena la destruction de la flotte sarrasine et coûta la vie à trente mille Arabes. On conclut une trêve de trente ans à condition, pour les Arabes, de payer une lourde indemnité et de fournir un tribut sous forme de don annuel.

Toutefois l'empire byzantin ne sortit pas indemne de la lutte. La mer de Marmara ne vit plus, il est vrai, de flotte arabe ; mais la guerre continua sur différents points du territoire de l'empire. La Crète, par exemple, resta aux mains des musulmans, qui là, comme en Syrie, se montrèrent maîtres bienveillants.

Mais ces échecs partiels ne pouvaient ternir, aux yeux de la chrétienté, l'éclat du triomphe remporté par Byzance sur les ennemis de la vraie foi. Pour la partie civilisée de l'Europe, le vieil empire romain restait toujours l'empire chrétien par excellence et, mieux qu'on ne devait le faire huit siècles plus tard, on comprenait dans ces régions l'importance du triomphe des défenseurs de la même foi et de la même civilisation. Aussi d'Occident arrivèrent des ambassadeurs à Constantinople pour féliciter ceux qui avaient détourné le péril.

Pendant que l'empereur défendait l'empire contre l'Islam, sur la frontière du nord apparut une nouvelle puissance hostile, l'empire bulgare. Les Bulgares, d'origine ouro-altaïque, réussirent à unir les tribus slaves éparses et à en former une confédération, dont ils prirent la direction. Les Bulgares étaient moins nombreux que leurs alliés slaves; dans le cours du temps, ils désapprirent même leur langue. Mais le nouveau peuple formait une nation indépendante, qui allait menacer la Rome orientale pendant des siècles. Provisoirement, Byzance désarma, par des présents, ces nouveaux ennemis : il lui fallait la paix à tout prix.

A la fin de la vie de Constantin IV, la paix religieuse fut également rétablie par un concile, qui décida au profit des antagonistes la querelle du monothélisme (doctrine qui professe l'unité de la volonté dans l'homme-Dieu). Le monophysitisme, base du monothélisme, n'était plus en effet représenté ni défendu, depuis que ses plus chauds partisans, les habitants de la Syrie et de l'Égypte, étaient tombés au pouvoir de l'empire arabe.

Les vingt ans qui suivirent la mort de Constantin IV donnent, en raccourci, le tableau de l'histoire de Byzance, telle qu'on se la représente communément : un tyran cruel sur le trône, chassé par un de ses officiers, mutilé par lui et exilé. Puis, vivant en barbare, au milieu des barbares il parvient à se créer des partisans et à rentrer dans son palais. Là il règne en tyran jusqu'à son assassinat par de

nouveaux conjurés. Ajoutez à cela des intrigues de palais, des prodigalités, la honte d'échapper aux guerres en payant rançon aux envahisseurs, la perte de territoires : tel est le sombre tableau de Byzance à cette époque.

A la fin de cette période, l'empire est de nouveau sauvé comme après les temps violents de Phocas (ci-dessus, p. 66). Mais ce n'est plus Carthage qui délivrera cette fois l'Orient, car les Sarrasins l'ont conquise ; c'est de l'Asie Mineure que vient le héros qui prendra le pouvoir en main : Léon l'Isaurien (717-741).

Les Arabes n'avaient pas renoncé à leurs plans de conquête après l'échec de leur attaque contre la capitale. Le calife Soulaïmâne mit sur pied, trente ans après, une armée de quatre-vingt mille hommes. Cette armée traversa l'Asie Mineure ; en même temps une flotte de 800 navires devait opérer sur mer. La famine, pensait-on, finirait par forcer la ville de Constantin-le-Grand à se rendre. Mais le feu grégeois parvint chaque fois à rompre le blocus ; en outre, la ville était bien pourvue de vivres, mieux que les assiégeants, exposés, en outre, à une terrible gelée, contre laquelle ni leurs tentes ni leurs vêtements ne pouvaient les protéger complètement. Des renforts qu'on envoya au printemps servirent à prolonger le siège, mais sans amener la solution qu'on désirait ; et, à la saison chaude, les Arabes étaient assez affaiblis pour que Léon pût prendre l'offensive. Il les battit sur terre et sur mer et, finalement, l'ennemi

s'estima heureux de pouvoir regagner des ports sûrs avec le tiers seulement de son armée.

L'attaque des agresseurs était donc arrêtée définitivement. Il est vrai qu'il y eut encore plusieurs fois des incursions ; mais si la guerre contre l'Islam devait encore durer des siècles, l'existence même de l'empire ne fut plus jamais menacée par les Arabes. Quand Charles Martel défit en 732 les Sarrasins au centre de la France, il arrêta un dernier effort considérable de cette menaçante invasion ; mais déjà quatorze ans auparavant, on avait brisé le premier et le plus violent élan de la dangereuse attaque qui venait du sud.

Léon l'Isaurien devait la couronne aux aristocrates de l'Asie mineure, que l'empereur précédent avait persécutés. Ces grands propriétaires s'étaient révoltés contre le despotisme du maître de Constantinople et avaient su lui substituer l'un de leurs compatriotes, avec l'aide des troupes de l'Asie mineure, l'élite de l'armée byzantine. Mais quand Léon fut monté sur le trône, les circonstances montraient qu'il fallait un autocrate, un organisateur qui rendît une nouvelle force à l'armée et aux lois. Le nouvel empereur convenait parfaitement pour cette tâche et s'il a déçu, par son absolutisme, le parti auquel il avait appartenu, aucun juge impartial ne pourra nier que ses lois, notamment en matière religieuse, ne se soient inspirées des idées d'une élite, qui, se tenant à l'écart du milieu corrompu de la cour, réclamait une réforme générale de l'empire.

L'une des innovations de Léon eut pour effet de donner à l'empire plus de force de résistance : il supprima la stricte distinction que Dioclétien avait établie entre l'autorité civile et la force militaire, et la remplaça par une organisation militaire. Dans les régions qui couraient le plus de danger d'être arrachées à l'empire, la bureaucratie était déjà remplacée par l'autorité militaire, sans que cela fût formellement décrété ; c'est ainsi que nous voyons, dans les parties occidentales de l'empire, les chefs des armées usurper mainte fonction administrative. Au temps de Constant et de Constantin IV, quand commença avec l'Islam cette lutte dont l'enjeu était la vie ou la mort, on vit s'accroître la puissance du militarisme ; mais c'est seulement sous Léon que fut sanctionné législativement ce qui, auparavant, était un excès de pouvoir.

Les grands commandements ou corps d'armée, appelés plus tard « *themata* », deviennent plus qu'une simple circonscription militaire de l'empire ; leurs chefs sont chargés en même temps de l'administration civile ; les thèmes servent à désigner les circonscriptions. Pour un peuple engagé depuis des siècles dans une lutte sans merci, il était nécessaire de prolonger cette sorte d'état de siège. Telle était la force de cette organisation que les Arabes ne purent plus penser à la conquête de l'empire, et se bornèrent à des razzias : elles se produisaient régulièrement d'après un système précis qu'ils avaient déterminé ; mais elles étaient tout aussi systématiquement

repoussées par les Byzantins, et ne furent jamais suivies d'une conquête durable.

La puissance extraordinaire accordée à ces généraux, qui étaient en même temps gouverneurs, menaçait incontestablement le pouvoir central; mais cet inconvénient était compensé par l'unité obtenue ainsi dans l'administration; avec le temps, nous voyons les thèmes se multiplier et perdre de leur étendue; cette mesure a eu pour but et pour résultat de diviser la puissance et, par là, de la rendre moins nuisible.

Les historiens qui nous rapportent les faits et gestes de Léon et de sa maison sont presque tous des moines. Inutile de dire qu'ils ont donné libre cours à leur haine contre cet empereur hérétique, qui pensait comme un sarrasin. Malgré cela, il résulte de leur récit même, que Léon n'a pas agi en despote désireux de dominer l'Église, mais qu'il a sincèrement essayé de la purifier, et d'élever la religion des masses.

Quand on lit les vies des saints du temps de Léon, on a l'impression que le peuple, qui se croyait le champion de la doctrine chrétienne, professait, au fond, un véritable paganisme et n'avait de chrétien que le nom. C'est ainsi qu'à Thessalonique le culte de Dieu avait en réalité fait place à celui de Démétrius, le héros du pays; lorsque la cité est en péril, il déclare que son existence, comme celle d'un antique génie local, est liée indissolublement à celle de ses concitoyens. « J'ai, dit-il au Christ, pris part en

esprit à leurs fêtes ; je ne les abandonnerai pas dans le danger : je veux être sauvé avec eux ou périr avec eux ». Il apparaît corporellement et vivant au milieu de ses concitoyens, si bien que non seulement ceux qui sont initiés à la foi, mais même les Juifs, le voient ; couvert d'un manteau blanc, il court sur l'eau et sur la terre et frappe de son bâton les Slaves qui pénètrent dans la ville. La légende ne souffle mot de Dieu le père ; le Christ est le juge impitoyable du monde, sévère comme Jupiter ou le Destin et un archevêque parle même, comme d'une nouvelle trinité, du Christ, de St Démétrius et du Saint Esprit.

Ce que nous savons par hasard en détail de Thessalonique s'applique à la majeure partie de l'empire ; partout on voit l'étroitesse d'esprit et la plus grossière superstition règner à cette époque de guerre et de barbarie. Sans aucun doute, le clergé, sauf peut-être les moines, n'a jamais enseigné ni cru des extravagances aussi contraires à l'esprit du christianisme ; néanmoins il est responsable de cette survivance ou de cette renaissance du paganisme. Il a toujours proclamé, dans ses écrits savants, qu'on doit se garder de diviniser des hommes ; les reliques, dit-il, ne peuvent faire des miracles dans des cas donnés que grâce à la toute-puissance de Dieu ; il ne faut pas confondre les images des saints avec la divinité ou avec les saints eux-mêmes. Mais il n'a pas assez pris soin d'empêcher l'enseignement de l'Église de faire naître des malentendus dans l'esprit des laïques peu éclairés.

Pendant que les théologiens expliquaient, par de subtiles théories, le rapport des personnes de la Trinité, et se renvoyaient des anathèmes quand ils ne pensaient pas de même sur la volonté de Dieu, et ses manifestations, ils admettaient que le peuple, prenant parti sans comprendre suffisamment la forme ou le fond de la discussion, se contentât de donner des noms nouveaux à ses anciennes divinités, et se fît des fétiches d'un éclat de bois de la croix ou de l'os d'un saint. Depuis que l'Église, devenue infidèle à son origine, s'était laissé séduire par l'atticisme des classes élevées, elle pouvait bien encore agir sur l'imagination et le sentiment des masses, mais elle perdait son influence sur l'intelligence. Quelques concessions faites par des auteurs d'hymnes n'y pouvaient rien changer.

A cette époque, l'Asie Mineure était plus éclairée que l'Europe ; en outre, elle avait été, de temps immémorial, une pépinière de toute espèce de sectes hérétiques, combattant mainte nouveauté qui avait peu à peu pénétré dans l'Église. On se rappelle comment les autorités de Constantinople, usant de la force ou recourant aux concessions, avaient vainement essayé de ramener le clergé dissident d'Asie Mineure dans les voies tracées par l'Église. Or, au VII^e siècle, une hérésie dangereuse avait de nouveau gagné un grand nombre d'adhérents. A l'imitation des gnostiques du II^e siècle, ils admettaient une différence tranchée entre le monde spirituel et le monde sensible ; l'un avait été créé par Dieu,

l'autre était l'œuvre d'un démon malin, également auteur responsable du judaïsme ; ils rejetaient toutes les formes matérielles du culte, l'adoration de la croix des images et des reliques, aussi bien que le jeûne et la hiérarchie de l'Église. On les nommait Pauliciens.

Il fallut des siècles pour réduire ce mouvement à l'impuissance ; c'est surtout le côté négatif de cette doctrine qui semble avoir fait impression sur beaucoup de fidèles, révoltés par le sensualisme de l'Église. A cela s'ajoutait que la doctrine de l'Islam, quelque horreur qu'elle inspirât parce qu'elle blasphémait la majesté du Christ, n'était pas restée sans influence dans les régions qui confinaient à son domaine. Les reproches de polythéisme et d'idolâtrie amenaient les hommes éclairés à réfléchir, et en forçaient plus d'un à reconnaître que ces accusations seraient fondées si l'Église persévérait à ne pas combattre plus énergiquement la confusion qu'on faisait entre honorer et adorer.

Or le nouvel empereur provenait d'une société où règnaient ces idées. Elles le poussèrent à des actes qui avaient pour but la réforme de l'Église. Avant tout il s'en prit au culte des images des saints ; il les prohiba purement et simplement. On fit donc disparaître ces images et on badigeonna les fresques murales. Léon, pourtant, pas plus que ses successeurs, n'était un puritain, ni, bien moins encore, un impie ; il ne méprisait ni la joie ni le luxe. Ces mesures n'avaient absolument qu'un but : celui de

rendre au culte un caractère plus noble. Le rationalisme qui inspirait ses efforts eut de l'action sur le haut clergé qui réuni dans un concile (dont on peut, au surplus, contester la légitimité), rejeta le culte des images après une discussion de six mois ; mais il se brisa contre le fanatisme des moines, peu enclins pour divers motifs à complaire à l'empereur. La résistance armée qu'ils suscitèrent fut réprimée sans peine ; mais, à la fin, après une lutte de plus d'un siècle, on dut bien constater que le gouvernement n'était pas de force à détruire cet abus trop profondément enraciné.

A toutes les époques, il s'est toujours trouvé dans l'Église grecque des exemples de chefs temporels ou spirituels éclairés, que le fanatisme des moines a forcés de plier. Le monachisme orthodoxe, restant fidèle à ses origines, voulait échapper à la société, à une époque où l'Eglise, entrant plus étroitement en contact avec le monde et avec les autorités portées à imposer de lourdes charges, n'a pas tardé à perdre sa simplicité. On ne songeait plus à développer les dons reçus de Dieu ni à améliorer l'humanité ; on voulait, en renonçant à la nature humaine, se rapprocher de Dieu par l'ascétisme le plus rigoureux ; tel était l'idéal des moines grecs. Et l'Église reconnaissait sans restriction la légitimité de cet idéal aux yeux de Dieu ; aussi permettait-elle aux solitaires de vivre de longues années en dehors de sa communion, et donnait comme modèles à suivre les moines qui n'aidaient cependant sa propagande que fort indi-

rectement. C'est ainsi que les anachorètes venaient immédiatement après l'église nationale ; aussi, comme nous l'avons dit plus haut (p. 150), les Sarrasins les tolérèrent, voyant en eux des êtres inoffensifs. Mais abandonner le monde, c'est en même temps renoncer à la supériorité intellectuelle ; et les moines ne pouvaient agir sur le peuple que par la force communicative du fanatisme.

Il est vrai qu'on ne trouvait que chez les anachorètes l'application stricte et complètement logique du principe qu'il faut fuir le monde, parce qu'il est mauvais ; dans les couvents, on cultivait quelques branches des sciences, telles que l'histoire et l'hagiographie et surtout l'art ; on ne perdait pas non plus de vue les œuvres charitables ; mais, quand on examine l'histoire de monastères byzantins importants, tels que celui du Stoudion de Constantinople, on voit clairement que l'idéal des solitaires restait la principale affaire ; ils ne pouvaient donc progresser ni se développer au sens Occidental du mot.

De nos jours, l'intérêt que les moines grecs prennent à la société est réduit au minimum. C'est ce que prouve surtout l'histoire des missions chez les païens. Jadis, Byzance avait converti au christianisme les Serbes, les Bulgares et les Croates et avait envoyé bien loin ses apôtres dans le Nord ; l'église orthodoxe de nos jours n'a plus de missionnaires. Des moines grecs, on peut dire que la majeure partie d'entre eux vit «*Senza infamia e senza lode*». Rien ne peut les tirer de leur torpeur intellectuelle, si ce

n'est ce qu'ils considèrent, à tort ou à raison, comme une attaque contre leur religion. Complètement incapables de comprendre le but des réformes des empereurs, les moines du VIII^e siècle voyaient, dans les décrets dirigés contre les symboles, une déclaration de guerre à Dieu lui-même ; et leur apathie fit place à un fanatisme qui électrisa le peuple.

Car la violence n'a pas plus de prise sur la déraison que sur la raison elle-même. Le différend, qui ne portait que sur une question théologique, prit tout de suite un caractère politique, à cause de l'antagonisme existant entre les provinces européennes et les provinces asiatiques de l'empire. En attaquant le culte des images, si peu recommandable d'ailleurs, l'empereur se donnait pour adversaires la grande masse du peuple, qui y était fortement attachée et mettait ainsi en péril l'existence même de l'empire. La crise devait se terminer par la défaite complète des iconoclastes. Le parti qui n'admettait aucune réforme triomphait donc. Ce succès, qui condamnait l'Église à l'immobilité, devait fatalement la faire tomber sous l'autorité de l'État. Aussi n'est-ce qu'après la destruction de l'État qu'elle a retrouvé son indépendance.

Si l'on considère seulement la codification du droit gréco-romain, on comprend que, dans l'opinion de beaucoup de savants, il ne puisse être question d'un empire byzantin proprement dit avant le VIII^e siècle. Les lois de Justinien étaient romaines de forme et de fond ; or, le code de Léon, que nous avons encore, montre un tout autre caractère. On

aurait tort cependant d'en conclure que, de Justinien à Léon, il s'est produit un changement absolu dans l'état moral du peuple. Justinien ne s'était pas soucié du droit populaire ; Léon, au contraire, a voulu mettre les lois écrites en harmonie avec les coutumes et le droit canon. De là cette différence frappante entre les deux législations. Toutefois, l'influence du christianisme ecclésiastique, qui se manifeste si visiblement dans le Code de Léon, agissait déjà depuis des siècles. On ne saurait mieux caractériser ce code qu'en rappelant son titre ; c'est « une anthologie de lois et règlements du grand Justinien, améliorés dans un sens plus humain ».

Les considérants de la plupart des décisions sont des citations bibliques. On peut prendre pour exemple la législation de Léon sur le divorce. Le droit romain de Justinien ne reconnaissait au mariage aucune valeur sacramentelle, et le divorce était aussi facile et aussi licite que le concubinat. Mais l'Église pensait autrement à ce sujet : le mieux, c'était de ne pas se marier ; mais, pour employer les termes mêmes dont se sert Grégoire de Nazianze, « le mariage est légitime ; les secondes noces sont une concession (à la faiblesse de la nature humaine) ; un troisième mariage est illégitime ; le quatrième n'est que la vie d'un porc ». Acceptant cette manière de voir, Léon décide que le divorce n'est permis que dans des cas déterminés (adultère, impuissance du mari, tentative de meurtre, lèpre ; d'après le Deutéronome, XXIV, v. I). La folie de l'un des conjoints n'était pas plus

que chez nous un motif légitime ; bien moins encore le désir d'épouser une autre personne.

Voici comment il motivait ces dispositions : « Quand Dieu a créé l'homme, il n'a pas appelé la femme à la vie de la même façon, bien qu'il l'eût pu ; mais il l'a formée de l'homme, pour établir en loi que le mariage ne peut pas être dissous, puisque, visiblement, il y a là une seule chair unie en deux êtres. Et quand la femme, incitée par le serpent, a goûté la première le fruit défendu, Dieu ne l'a pas éloignée de son mari, et, quand, à son tour, Adam a enfreint l'ordre de Dieu, il ne l'a pas séparé d'elle ; mais il a puni le péché sans dissoudre le mariage. Cette loi évidente a encore été confirmée par le Créateur quand les Pharisiens lui ont demandé si un homme peut se séparer de sa femme, et qu'il a répondu que ce que Dieu a uni, l'homme ne doit pas le séparer, sauf en cas d'adultère. Nous aussi nous devons obéir à cette loi et ne pas décider autrement. Mais comme la malignité humaine est grande, et que beaucoup de personnes, quand elles ne s'aiment plus, invoquent des motifs futiles pour faire annuler leur union, nous avons trouvé bon de déterminer pour quels motifs le mariage peut être dissous ».

Cette indissolubilité du mariage a pour conséquence la communauté de biens complète pour les deux parties, et la substitution à la puissance paternelle des Romains, d'une puissance conférant aux deux parents des droits égaux ; l'un des deux vient-il à mourir, le survivant est chargé de la tutelle des

enfants ; l'autre conjoint décède-t-il à son tour, les enfants, au cas où les parents n'ont pas nommé de tuteur, sont confiés à une institution ecclésiastique, comme, par exemple, l'orphelinat de Constantinople.

La réaction qui se produisit plus tard a détruit sous beaucoup de rapports, les institutions de Léon, y compris ses lois ; mais si grande que fût la haine portée aux empereurs iconoclastes, leurs lois s'accordaient trop avec les idées du peuple pour qu'on pût revenir complètement au système de Justinien.

Et, pour le droit pénal, on ne l'a pas même essayé. Trompés par le titre annonçant que les lois de Léon sont plus humaines, nous sommes disposés à taxer l'empereur de cruelle hypocrisie quand nous voyons la prison ne servir que pour des détentions préventives, et les peines être corporelles, la plupart comportant des mutilations. Continuellement, on parle de couper le nez, d'abattre la main, d'aveugler ; la flagellation est l'une des peines les plus douces. Mais, ici aussi, il faut considérer deux circonstances capables de rendre notre jugement plus indulgent ; d'une part, les mutilations remplacent, dans le plus grand nombre des cas, la peine de mort statuée par les lois de Justinien ; d'autre part, on peut admettre qu'on les appliquait la plupart du temps avec une certaine modération.

C'est ainsi que nous savons que, pour aveugler, on n'arrachait pas d'ordinaire les yeux ; on obligeait le condamné à tenir un certain temps les yeux au-

dessus d'un bassin rempli de charbons ardents, ce qui ne détruisait pas toute la faculté visuelle, mais amenait un certain affaiblissement de la vue, suffisant, par exemple, pour rendre les délinquants politiques inoffensifs. L'ablation du nez et de la langue ne semble avoir été d'ordinaire qu'une marque au fer chaud ou un commencement d'amputation. La lettre et l'esprit de la Bible faisaient appliquer la peine de mort aussi peu que possible. Quant à la privation de la liberté, elle était, pour ces Orientaux contemplatifs, une peine beaucoup moindre que nous ne le pensons avec nos idées modernes, d'autant plus que la prison était subie en commun. Il s'ensuivit que l'application des peines corporelles se pratiqua avec une faveur qui ne disparut qu'au siècle dernier.

Il semble que Léon n'ait pas apporté moins de changements dans la situation des populations de la campagne. Avant comme après lui, on y rencontrait d'abord des petits propriétaires héréditaires formant des communautés étroitement unies. Chaque propriétaire devait personnellement l'impôt ; mais la communauté répondait du total des différentes contributions, de telle sorte que si l'un des membres restait en défaut, soit par suite d'un malheur, soit parce qu'il négligeait de remplir son devoir, les autres avaient à verser un supplément. C'était là une mesure très favorable aux intérêts du fisc ; mais, vu l'iniquité de son principe, il n'était pas toujours facile de l'appliquer. A côté de cette catégorie de paysans travaillant en commun, il y avait

les grands propriétaires, faisant labourer leurs terres par des fermiers ; quand ces fermiers avaient habité la propriété trente ans, ils y étaient attachés pour toujours et, ne pouvaient pas plus renoncer à leur bail que le maître de la terre n'avait le droit de les expulser.

Dans ces grands domaines, qui, souvent, relevaient de la couronne ou de quelque couvent, vivaient aussi des serfs attachés à la glèbe, cultivant la terre en échange du logement et de la nourriture et ne se distinguant guère des esclaves. Sous Léon et ses successeurs, les fermiers et les sujets impériaux obtinrent la liberté politique et, légalement du moins, la liberté économique ; mais ce fut contre le gré des grands propriétaires, qui ne cessèrent de lutter qu'après le rétablissement de l'ancien état de choses. Les propriétaires héréditaires continuèrent à subsister pendant le règne de Léon ; mais, à côté de l'antique institution de la propriété privée, grevée d'une responsabilité commune envers le fisc, on rencontre aussi dès lors des communes sans autres biens fonciers que des terres communales. Cette organisation, si peu en harmonie avec le caractère individualiste des Grecs et destinée d'ailleurs à disparaître à la longue, a dû être introduite par les peuplades slaves, qui, au VII^e siècle, inondèrent non seulement la Grèce continentale, mais aussi les îles.

La dernière année du règne de Léon (741) parut un code de lois sous son nom et celui de son fils. Ce

fils, qui lui succéda, continua son système ; mais, excité par l'opposition des moines et du clergé, il se montra plus violent et plus cruel que son père. Il s'acharna contre les couvents et le culte des saints, par mépris profond pour tout ce qui lui faisait l'effet de superstition. Son gouvernement énergique mit l'empire à l'abri des Bulgares et des Sarrasins ; aussi une grande prospérité lui est-elle due. Mais, en persécutant contre tout droit ceux de ses sujets qui pensaient autrement que lui, ou qui ne pensaient pas du tout, il prépara, pour l'avenir, l'échec définitif de ses plans de réforme et s'aliéna, dès l'abord, une partie de son peuple. Déjà du temps de son père, beaucoup de gens, décidés à ne pas renoncer au culte des images, avaient émigré dans le sud de l'Italie et, avaient ainsi hellénisé pour la seconde fois ces régions, que l'antiquité nommait déjà la Grande Grèce. Pendant quatre siècles, ils y firent fleurir une civilisation qui exerça une influence considérable sur le développement de l'art italien.

Les Papes étaient peu favorables aux iconoclastes ; mais, de part et d'autre, on évitait une rupture ouverte. On finit cependant par se brouiller, et le clergé de la vieille Rome se mit à rechercher de plus en plus l'appui du pouvoir temporel de l'Occident. Ainsi se prépara la division définitive de l'Europe en un empire d'Occident et un empire d'Orient, dont les frontières religieuses coïncidaient, d'ailleurs, avec celle des nationalités.

La réaction n'éclata que sous l'arrière-petit-fils de

Léon. Appelée à la régence pendant la minorité de cet empereur, Irène, sa mère, continua à gouverner quand fut expiré le temps de sa tutelle. Dans l'intérieur du palais éclata une révolution, à laquelle Irène mit fin en faisant crever les yeux à son fils. L'impératrice jouit cinq ans (797-802) de son triomphe, mais ne réussit pas à effacer ses crimes aux yeux de l'orthodoxie, en rétablissant le culte des images et l'adoration des saints. En Occident, le pape prit comme raison, ou plutôt comme prétexte, la présence d'une femme, sur le trône pour couronner un nouvel empereur, qui n'était autre que Charlemagne (800); et l'unité de l'empire brisée, en fait, depuis longtemps, cessa d'exister même de nom.

Mais le mouvement inauguré par Léon n'était pas définitivement arrêté. Pendant plus d'un demi-siècle, les provinces asiatiques combattirent le culte des images, qui leur faisait l'effet d'une horrible idolâtrie. Tout ce qu'elles y gagnèrent fut de donner aux moines plus de prestige que jamais, et la seule trace durable de cette lutte, c'est, dans l'Église grecque, la défense de faire des statues. A leur place on mit des peintures, dont certaines parties étaient en relief; la foule pieuse les baise et trouve, depuis des siècles, des motifs d'édification et de consolation dans cette p ratique superstitieuse, que la dynastie syrienne avait en vain tenté de détruire.

Toute l'histoire politique de Byzance pendant les trois quarts du IX$^{e}$ siècle peut se résumer en

quelques mots : pendant que le peuple massacre successivement ses empereurs et se livre aux pires excès, les Sarrasins font la conquête de provinces importantes, telles que la Crète ou la Sicile, non toutefois sans rencontrer de résistance. Heureusement, des succès d'un autre genre vinrent rendre quelque force à l'empire. Quand les peuplades slaves, qui avaient immigré en si grand nombre, tentèrent d'assaillir Patras avec l'aide d'une flotte sarrasine, elles éprouvèrent un échec, et celles qui ne se laissèrent pas helléniser furent lentement repoussées de l'Hellade. Mais l'action des deux apôtres des Slaves, Méthode et Cyrille, contemporains de cette période, fut bien autrement importante pour l'empire.

Avant eux, des missionnaires allemands avaient déjà tenté, sans grand succès, de prêcher le christianisme aux populations slaves. Mais les deux moines Grecs réussirent grâce à l'emploi de la langue de ceux qu'ils voulaient convertir, au lieu de s'obstiner, ainsi que les Allemands, à se servir du latin dans la liturgie. Le vieil alphabet slave est leur œuvre : c'est l'adaptation de l'alphabet grec aux besoins de la langue des païens. Méthode et Cyrille furent les fondateurs de la civilisation slave. La religion, l'art et la science des millions de sujets du tzar doivent leur existence aux Byzantins ; leurs mœurs et leurs coutumes s'expliquent, en grande partie, par leurs modèles byzantins. Il est donc tout naturel pour les savants russes de considérer comme

un devoir patriotique l'étude de la civilisation byzantine ; mais ce n'est que dans ces derniers temps, depuis que la langue a cessé d'être une barrière infranchissable, qu'on apprécie en Occident, à leur juste valeur, les importants résultats de leurs travaux.

Grâce à l'extension du domaine intellectuel, grâce aussi à l'excellence de l'administration financière, la situation économique de l'empire était favorable. Le commerce prospérait, en dépit des nombreux pirates qui faisaient de la Crète leur refuge favori. Les Sarrasins exceptés, les Byzantins n'avaient pas de concurrents sur mer ; car, seule, une puissance disposant d'une marine suffisante pour défendre ses convois, pouvait se risquer à pratiquer le commerce maritime. Dans les îles et le long des côtes, les habitants se retiraient loin du rivage et construisaient des observatoires pour pouvoir être avertis rapidement, si quelque danger les menaçait du côté de la mer. Nous voyons déjà par le code de Léon l'Isaurien que, de son temps, les transports maritimes ne se faisaient pas au nom d'une seule personne, mais que l'affréteur et le propriétaire du vaisseau se partageaient les risques.

Avec Basile, le fondateur de la dynastie macédonienne (867-886), s'ouvre une ère de gouvernement plus stable. Basile, paysan très peu dégrossi, était devenu empereur, grâce à son habileté, grâce aussi à l'avantage d'une force physique extraordinaire, qui le servait à merveille dans des aventures de genres

très différents, publiques ou très intimes. Il se montra aussi énergique envers ses sujets que redoutable à ses ennemis les Sarrasins. Son fils et son petit-fils n'avaient ni la puissance de volonté ni la force musculaire qui le distinguaient mais tous deux se sont acquis un certain renom comme littérateurs.

Son fils, Léon le Sage (886-911), qui rassembla et révisa les lois de l'empire, acheva ainsi l'œuvre commencée par son père. On sent que cette codification s'est faite dans un esprit de réaction contre les mesures de Léon l'Isaurien. Les Basiliques, pour donner à ces nouvelles collections de lois le nom sous lequel on les connaît, abolissent, quand elles le peuvent, les décrets des empereurs iconoclastes pour revenir à la législation de Justinien ; sous maint rapport, ce retour est plus apparent que réel ; pour mieux dire, il est plutôt théorique : témoin les novelles publiées par d'autres empereurs dans la suite pour maintenir les ordonnances de Léon l'Isaurien et de son fils. Mais le code n'en conserve pas moins son caractère chrétien et ecclésiastique et continue à prohiber, sous peine de mort, des institutions païennes, comme, par exemple, le concubinat. Après Basile et Léon, la législation ne subit plus de changements sur des points importants.

Constantin Porphyrogénète (912-959), qui exerça effectivement le pouvoir un an après la mort de son père, n'eut jamais qu'un rôle très insignifiant comme chef de l'Etat : aussi bien à l'époque de sa

minorité que lorsqu'il fut censé diriger lui-même son empire, il se borna à être le symbole de la puissance byzantine. Si grande que fût la splendeur dont s'entourait cette puissance, il a, plus qu'aucun autre empereur, contribué à la faire connaître de ses contemporains et de la postérité, par ses travaux archéologiques. Avec cette prédilection des esprits faibles pour l'éclat extérieur de leur dignité, il a écrit un exposé détaillé des cérémonies qui devaient constituer la vie de la cour impériale.

Justinien, reprenant une tentative de plusieurs de ses prédécesseurs et notamment de Dioclétien, avait définitivement établi le culte de l'empereur divinisé. Car la vénération témoignée au chef de l'état dans des solennités telles que les décrit Constantin Porphyrogénète, n'est rien d'autre que l'adoration du divin César Auguste, mal déguisée et continuée sous un nom chrétien. Il avait, comme empereur, à la fois le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif ; comme Basileus, il était le chef du monde hellénique, comme monarque unique ou *autocrator*, le souverain absolu non seulement des nombreux peuples qui lui étaient soumis, mais du monde entier, qu'il fallait conquérir à la vraie foi. Cette haute mission enlevait à l'arrogante prétention des empereurs des païens ce qu'elle avait de sacrilège. Dorénavant, on n'élevait plus de temples en l'honneur d'un chef, qui n'était qu'un homme ; mais cet homme était le vicaire de Dieu sur la terre, l'égal des apôtres, le chef de l'Église ; il gouvernait par le Christ et avec le Christ, dont le

nom et l'effigie ornaient les monnaies à côté de ceux de l'empereur. « Un seul Dieu, un seul empire », telle est la devise du césaropapisme.

C'est à peine si, légalement, le pouvoir absolu des empereurs est limité par le Sénat. Ce corps est le centre de ralliement de l'aristocratie, et l'empereur assigne à ses membres leurs fonctions en leur conférant différents titres qui sonnent pompeusement; ils jugent les procès politiques, donnent leur sanction à l'élection des empereurs et assistent ceux-ci de leurs conseils. S'il n'y avait eu que ces hauts et puissants seigneurs! Mais l'empereur doit surtout tenir compte de l'influence personnelle des innombrables courtisans qui l'entourent et, plus encore, des passions du petit peuple de la rue, si facile à émouvoir. C'est une société cosmopolite, qu'il faut pourvoir de pain, de vin et d'huile et que des prophéties de moines ou des miracles de saintes images peuvent soulever à chaque instant. Mais alors l'empereur, s'il a l'énergie d'user de son pouvoir, montre qu'il est l'*imperator* et brise sans pitié tout ce qui lui résiste.

Le développement de l'autorité des empereurs amena une constante extension de leurs palais. Sous Constantin le Grand, le terrain sur lequel s'élevaient les logements de la cour était relativement peu étendu; mais, à la longue, il dépassa en superficie l'enceinte de la vieille Byzance païenne; au temps de la plus grande prospérité de Constantinople, il comportait plus de cinquante hectares. A cette

époque, un mur entourait tous les édifices directement affectés à la cour et au gouvernement, de sorte qu'à eux seuls ils formaient une ville fortifiée, capable, comme le Kremlin de Moscou ou les palais impériaux de Péking, de soutenir un siège en règle. Dans cette enceinte se trouvaient des églises, parmi lesquelles Sainte Sophie, de vastes jardins, le cirque et, plus loin, un dédale de palais élevés par différents empereurs à côté des demeures déjà existantes, soit par amour du changement, soit par crainte de voir revenir l'ombre inquiétante de quelque prédécesseur assassiné.

Ce qui était réservé à l'usage personnel de l'empereur revêtait un caractère sacré ; la chambre à coucher impériale était sacrée et même les écuries l'étaient aussi. Le palais sacré communiquait avec la grande tribune du cirque et avec Sainte Sophie, pour le cas où le monarque eût voulu, comme un simple mortel, se livrer à ses dévotions dans le sanctuaire. Mais il était rare qu'il pût le faire. Un empereur désireux de se conformer en tout point au protocole, n'avait pas trop, pour cela, de tous les jours de sa vie : il lui fallait visiter différentes églises, recevoir solennellement des ambassadeurs, assister à des cérémonies où le peuple lui rendait hommage en des lieux déterminés, soit à l'intérieur, soit aux environs de sa résidence.

Pour un homme du caractère de Constantin Pophyrogénète, la splendeur de toutes ces solennités suffisait à remplacer la puissance qu'il n'avait pas.

Avec le sérieux imperturbable d'un maître de cérémonies accompli, il nous décrit les particularités de ces sorties solennelles à l'occasion d'innombrables fêtes religieuses ou profanes.

La veille de la fête, le chef des eunuques — il y en avait à la cour des centaines — se présentait devant l'empereur pour s'enquérir, dans les termes prescrits par le protocole, des désirs de Sa Majesté. Si l'empereur déclarait qu'il assisterait à la fête, une armée de serviteurs se mettait en devoir de décorer les rues où devait circuler le cortège, et les couvrait de sciure de bois parfumée, de plantes et de fleurs. On pavoisait les maisons de tissus de soie et de tapis multicolores. A l'heure dite, l'empereur quittait ses appartements sacrés ; après une prière dans la salle dorée, les hauts fonctionnaires chargés du soin de la garde-robe s'emparaient de sa personne. Les souliers rouges, insigne de sa puissance impériale, l'attendaient déjà. Après l'avoir revêtu d'un long manteau rigide, couvert d'or et de pierres précieuses, on lui remettait la couronne et le sceptre ; puis on le livrait aux dignitaires qui devaient le ceindre du glaive. Dans la salle en demi-lune se tenaient prêts la gardedu corps, la garde du palais et les courtisans de service.

Le cortège s'avançait alors par les rues, précédé de soldats frayant la voie. A plus d'une reprise, on faisait halte en route ; chaque fois, des députations de dèmes, les Verts comme les Bleus (voir p. 43) étaient de faction, prêts à saluer l'empereur par des

chants ; le peuple reprenait le refrain de leur cantate, et le chef de la députation remettait à l'un des chambellans le texte qu'on venait de chanter. Bien que le parcours ne fût pas long (parfois une demi-heure de marche du palais à l'église qu'on allait visiter), l'empereur avait à subir six de ces acclamations ou réceptions, comme on les appelait. A son entrée dans le sanctuaire, nouvelles cérémonies ; l'empereur déposait les insignes de la dignité suprême et changeait plusieurs fois de vêtements. Le retour se faisait par le même chemin et avec le même cérémonial qu'à l'aller.

Ce sujet, que nous ne faisons qu'effleurer ici, Constantin, avec une monotonie impitoyable, l'expose minutieusement à propos de toutes les fêtes. Rien n'avait échappé à ces rédacteurs du protocole : ainsi, l'impératrice devait accoucher dans une salle revêtue de porphyre afin que les rejetons impériaux naquissent réellement dans la pourpre ; le troisième jour, le clergé, en la personne de ses plus hauts dignitaires, venait réciter la prière de circonstance pour la mère et l'enfant ; le huitième jour, en vue de la réception solennelle des femmes des fonctionnaires les plus considérables de la cour, on tendait d'étoffes à larges bordures les appartements de l'accouchée. Formant une file interminable, elles entraient suivant un ordre prescrit, toutes chargées de présents pour le nouveau né ; puis suivaient les veuves des dignitaires et, enfin, les principaux courtisans. Lors du baptême, ou quand on coupait

les cheveux pour la première fois à l'enfant impérial bref pour tous les incidents auxquels la religion, la tradition ou la superstition attachaient quelque importance, on voyait se renouveler la comédie de ces automates vivants.

Mais jamais le déploiement de magnificence n'était plus imposant que pour la réception des ambassadeurs étrangers. Dans ces occasions, l'empereur occupait le trône de Salomon. Ce siège d'honneur scintillait d'or et de joyaux ; à côté des marches inférieures se trouvaient deux lions sculptés, qui, grâce à un ingénieux mécanisme, se dressaient et faisaient entendre un rugissement formidable. Non loin de là s'élevait un arbre en or, chargé d'oiseaux chanteurs, qui étaient faits aussi de métaux précieux. Comme bien on pense, toute cette recherche produisait grand effet sur les ambassadeurs, tout éblouis encore des magnificences qu'ils venaient de voir. Ils avaient, en effet, traversé une suite d'appartements, dont le sol et les murs étaient revêtus de mosaïques précieuses, dont les coupoles chatoyaient grâce aux peintures multicolores sur fond d'or qui les ornaient. Ces salles renfermaient, en outre, une profusion de vases et de lampes en métaux rares, empruntés, pour la circonstance, aux églises et aux monastères. Des tapis d'Orient et de lourdes dalmatiques de travail ancien témoignaient d'un long passé de luxe et de gloire. Comment risquer une guerre contre un empire qui disposait de pareils trésors ? Et les ambassadeurs, se soumettant à l'étiquette, se prosternaient

aux pieds de celui que revêtait tant de majesté. Immobile et muette comme un objet inanimé, la garde du corps s'alignait dans l'espace libre compris entre les palais, le long d'un ruisseau bordé de grands arbres. Chaque homme avait à la main gauche un bouclier d'or et, de sa droite, tenait une lourde hache à double tranchant, reposant sur sa cuirasse d'argent.

Si nous ne connaissions que par Constantin Porphyrogénète le cérémonial ainsi que la disposition des bâtiments, nous serions facilement tentés de soupçonner l'empereur d'avoir exagéré la magnificence de son entourage et la sévérité de l'étiquette. Mais nous possédons des témoignages de différentes époques, qui confirment la description qu'il nous en fait. Un évêque de Crémone, séjournant au X^e siècle à Constantinople en qualité d'ambassadeur de l'empereur Othon, a beau éprouver de l'antipathie pour les Grecs et lutter naïvement pour ne pas se laisser écraser par tout ce luxe ; force lui est d'avouer, quand il décrit les repas où on le traitait de haut comme un barbare, qu'il a vu là un raffinement dont l'Occident n'avait pas la moindre idée.

Des écrivains plus récents et d'autre nationalité, un voyageur juif et des géographes arabes, attestent aussi l'exactitude du récit impérial. De leur temps, la cour était fixée dans une autre partie de la ville, à savoir le quartier septentrional où le palais des Blackernes était devenu, sous les Comnènes, une solide forteresse où s'abritait la dynastie. La dispo-

sition différait, la splendeur était peut-être moindre qu'aux époques plus prospères. Mais le cérémonial subsistait toujours et le luxe était encore assez grand pour que des poésies occidentales célébrassent le palais de l'empereur comme un château enchanté, pourvu de toutes les merveilles créées par les hommes et les génies.

Constantin Porphyrogénète rapporte, non sans mélancolie, que la langue de la cour par excellence, le latin, a presque complètement disparu. Les titres pompeux sont latins encore, quoique souvent étrangement accouplés à des syllabes grecques ; c'est en latin encore que le peuple chante, ou plutôt nasille les compliments officiels, et les vœux de bonheur, sans trop les comprendre. Dans la bouche des mercenaires étrangers, le chant prescrit prenait des formes barbares, que l'empereur lui-même ne réussissait pas à saisir et que le génie des savants est parvenu, mais de nos jours seulement, à expliquer en majeure partie.

De tous les bâtiments qui formaient le palais proprement dit, rien ne subsiste. Nous devons nous contenter de descriptions, pour nous faire, de l'édifice, une idée naturellement très vague. On peut cependant affirmer d'une manière certaine que l'aspect extérieur de cette masse hétérogène n'avait de grandiose que l'extension des bâtiments. L'architecture était celle des églises ; mais, peut-être, visait-elle plus encore ici à rendre l'intérieur imposant. Les portes incrustées d'ivoire et d'argent devaient

faire ressortir plus fortement la banalité des murs extérieurs. La splendeur cachée de la gigantesque résidence se prêtait donc tout particulièrement à la vie tranquille d'empereurs tels que Constantin, dont l'amour pour les recherches archéologiques, et la passion de collectionneur trouvaient leur aliment dans une vie contemplative de savant, loin des dangers de la guerre.

L'occasion, était, toutefois favorable, car, pendant la première moitié du X^e siècle, la confusion s'était introduite dans l'empire des Arabes, simenaçant depuis des siècles. Des princes plus belliqueux que Constantin Porphyrogénète en auraient peut-être profité pour reconquérir les provinces perdues par Byzance. D'autant plus que les habitants de l'Asie mineure auraient désiré en finir avec leurs turbulents voisins, car les propriétaires fonciers souffraient beaucoup des attaques incessantes dont les frontières étaient l'objet. Mais leurs plaintes ne trouvaient pas d'écho dans la capitale. Aussi longtemps que ces attaques ne causaient pas de dommage sensible à l'empire, le pouvoir central s'en désintéressait et laissait à la population agricole le soin de réprimer l'anarchie qui régnait aux frontiéres.

Les propriétaires de ces vastes domaines limitrophes ne pouvaient pas compter sur l'appui de la capitale, parce que, depuis longtemps, leurs rapports avec les empereurs étaient très tendus. Les souverains voyaient avec regret disparaître les petits propriétaires fonciers et s'accroître les latifundia qui, jadis,

avaient causé la perte de l'empire romain d'Occident. Ils protégeaient dans la mesure du possible les paysans petits propriétaires héréditaires. Le sort de ces victimes des capitalistes ne les intéressait d'ailleurs, que parce que les revenus de l'État et le recrutement militaire étaient en jeu ; car, au fisc et à l'armée, il importait qu'il y eût beaucoup de contribuables, beaucoup de gens astreints au service militaire. Les petits cultivateurs rendaient le sol plus productif que ne le faisaient les grands seigneurs en le laissant à l'état de pâturage. Ceux-ci préféraient ce mode d'exploitation, parce que leurs esclaves suffisaient pour prendre soin des grands troupeaux, et que la facilité de déplacer cette propriété mobile rendait moins redoutables les irruptions des Sarrasins.

L'aristocratie terrienne éprouvait doublement le besoin d'agrandir son domaine vers le Sud depuis que le pouvoir central s'opposait à ses tentatives d'expulser les petits cultivateurs : car déjà l'accroissement normal du bétail exigeait par lui-même une extension des pâturages. D'autre part, en ces temps où la mer n'était pas sûre, et où l'on n'avait aucune institution du genre de notre marché monétaire, le capital des riches particuliers et des fondations religieuses ne trouvait d'autres placements que la terre.

Nicéphore Phocas, général du successeur de Constantin, et déjà investi du vivant de son maître d'une puissance sans mesure s'empara du pouvoir suprême (963) lors de la mort prématurée de celui-

ci. Il combla les vœux des grands propriétaires asiatiques, étant lui-même des leurs et comprenant parfaitement leurs désirs ; car sa famille aussi possédait de grandes propriétés à la frontière.

C'était le moment, ou jamais, d'attaquer les Sarrasins. Le califat, jadis si puissant, était morcelé. On ne craignait plus guère les petits potentats qui s'étaient partagé la succession de souverains comme Moawia et Haroûne al-rachîde et qui, au Nord, s'appelaient les émirs d'Alep et de Mossoul ; car, bien qu'ils fussent belliqueux, leurs divisions les paralysaient. Nicéphore commença par attaquer les infidèles dans cette île de Crète d'où ils menaçaient la chrétienté tout entière, et qui devait sa prospérité aux pirateries exercées dans toutes les eaux de la Méditerranée. Ce fut un triomphe complet pour Nicéphore, mais après une lutte acharnée. Puis vint le tour de l'Asie mineure, ensuite, celui de la Syrie. Et, toujours, les Byzantins triomphaient ; ils prirent la Cilicie, Antioche et diverses places fortes de la Syrie, sans toutefois parvenir à rétablir la domination grecque des siècles passés.

L'empereur était un homme aussi sévère pour lui-même que pour ses sujets ; il passa surtout dans les camps les années où, d'abord comme général, puis comme empereur-régent au nom des fils mineurs de son prédécesseur, il se trouva à la tête des troupes. Il devait ses victoires à ses talents stratégiques ainsi qu'à l'ordre et à la discipline de fer qu'il faisait régner dans l'armée. Dans le camp byzantin, tout était

inventorié jusqu'au moindre détail ; les meilleures traditions de l'armée romaine se conservaient dans de nombreuses études savantes, écrites par les empereurs précédents ; ce qui les empêchait de tomber au rang de formules sans vie, c'est qu'on les pratiquait même pendant les longues années où la tranquillité relative dont on jouit sous Léon le Sage et Constantin Porphyrogénète n'empêcha pas les escarmouches aux frontières. On étudiait avec soin la façon dont tous les peuples environnants faisaient la guerre, et la tactique des Byzantins se réglait d'après celle des ennemis. Grâce à des signaux transmis par des feux, on apprenait sans délai à Constantinople ce qui se passait aux limites de la Syrie. Constantin nous énumère les stations qui servaient à transmettre les nouvelles alarmantes à travers l'Asie mineure.

L'artillerie surtout était devenue une arme puissante ; des obstacles pour la cavalerie ennemie, des bombes à main remplies de feu grégeois, une intendance excellente, faisaient des troupes de Nicéphore des ennemis redoutables, même en rase campagne, pour les soldats aguerris d'Alep et de Mossoul. L'art de la guerre est la science que les Byzantins ont pratiquée avec plus d'originalité que toute autre.

Bien que Nicéphore fût pieux et même superstitieux, si nous le jugeons d'après nos idées, il n'aimait ni les couvents ni les prêtres. Alors qu'il laissait à la noblesse rurale pleine liberté de refouler les petits cultivateurs, il s'efforçait de maintenir l'équilibre des finances en combattant l'accroissement des biens

de main morte, et prenait son parti de l'impopularité que ses mesures devaient entraîner dans un état ecclésiastique ; car on expliquait tous les malheurs de l'empereur ou de l'Etat en déclarant que c'était le châtiment des offenses faites à Dieu quand il s'attaquait aux œuvres pies. Nicéphore ne pouvait se dissimuler que l'État s'affaiblissait d'une manière inquiétante par suite du zèle religieux, qui poussait un nombre toujours plus grand d'hommes vigoureux à fuir le monde pour vivre dans les cloîtres ou qui, tout au moins, les décidait à consacrer leur argent et leurs biens à des fondations pieuses. Et, de fait, il y avait à Byzance infiniment plus de couvents que n'en réclamait le droit à la vie contemplative aussi largement conçu que possible, si on voulait que ce droit ne nuisît pas à la prospérité de la société.

Quoi qu'il en soit, ce fut en vain que Nicéphore défendit de fonder de nouveaux couvents et, quelques années plus tard, une novelle impériale leva l'interdiction ; dès lors, la vie monacale continua à prendre de l'extension et à miner l'empire. Nicéphore s'était rendu extrêmement impopulaire par son administration économe et par l'horreur qu'il avait pour tout luxe, bien que ses dromons ramenassent, dans la capitale le butin des villes les plus riches du monde musulman. Aussi, quand son neveu, un Arménien qui était officier de cavalerie, l'assassina traitreusement à l'instigation de l'impératrice, le peuple byzantin accepta si bien le fait, qu'il décerna au meurtrier le

titre d'empereur régent pendant la minorité d'un descendant de la maison macédonienne.

Au dixième siècle, à Constantinople, comme autrefois déjà dans l'empire d'Occident ou sous les Califes d'Orient, le pouvoir suprême semblait devoir passer à des maires du palais, qui réduiraient les empereurs à n'être plus que le vain symbole d'un Etat sans constitution. Mais il n'en fut pas ainsi ; car, après un règne de courte durée, pendant lequel il combattit victorieusement les Bulgares, les Russes et les Sarrasins, après avoir obtenu du patriarche la sanction ecclésiastique de son pouvoir illégal grâce à la confession de ses fautes, le successeur de Nicéphore fut remplacé par le prince le plus énergique de la dynastie, Basile II (976-1025), surnommé le tueur de Bulgares.

Avec Basile II, qui régna longtemps, nous arrivons à la période la plus brillante de l'histoire de Byzance. Les tentatives que l'on fit pour placer à son tour ce prince redoutable sous la tutelle de généraux ou de ministres échouèrent. Dur et austère comme un ascète, il se montrait tantôt magnanime et tantôt cruellement inhumain, suivant que les circonstances semblaient l'exiger. Après une lutte de trente ans, il parvint à détruire le plus grand danger qui menaçait l'État, c'est-à-dire l'empire des Bulgares. Il avait, en effet, été attaqué par le prince des Bulgares et empereur des Romains, car tel est le titre plein de menaces qu'avaient adopté au commencement du dixième siècle les souverains de la partie occidentale

de la presqu'île balkanique. Si le sort avait favorisé l'agresseur, la guerre se serait terminée par l'anéantissement de la Rome d'Orient. La partie la plus occidentale de l'empire bulgare, la Macédoine et l'Albanie, constituait la citadelle dont la possession pouvait seule procurer la paix ; mais, pour pénétrer jusque là, Basile dut commencer par dompter la Bulgarie orientale, qui, bien que déjà soumise à la domination byzantine, était en révolution et faisait courir ainsi un grand danger à l'empire. Les conquêtes de Basile se firent lentement, mais sûrement. Quand une garnison byzantine rencontrait des Bulgares en force supérieure, elle achetait la paix par des présents ou par la reconnaissance de leur suzeraineté ; au contraire, une bonne récolte avait-elle mis les habitants à même de s'approvisionner pour longtemps, on fermait les portes et l'ennemi devait de nouveau employer toutes ses forces à disputer un poste avancé aux Byzantins, qui pénétraient toujours plus avant dans le pays. Quand, grâce à leur persévérance et à leur heureuse tactique, les Byzantins avaient atteint leur but, ils traitaient avec douceur le pays conquis et lui permettaient de conserver ses lois et son organisation religieuse. Mais le souvenir des cruautés commises par l'empereur n'en resta pas moins vivace; il était allé ainsi jusqu'à faire aveugler 15.000 prisonniers, n'en laissant qu'un sur cent en possession de l'un de ses yeux, pour qu'il pût servir de guide aux autres et les ramener au roi bulgare. De nos jours encore, le parti bulgare en

Macédoine se plaît à rappeler le traitement odieux que les coreligionnaires de l'empereur firent subir à leurs ancêtres.

Basile étendit l'empire vers l'Est en soumettant l'Arménie ; mais, en détruisant un État indépendant, il priva la chrétienté d'un puissant rempart contre les infidèles.

Dans ses nombreuses marches à travers l'Asie Mineure, l'empereur eut l'occasion de constater que les riches propriétaires n'avaient cessé de s'étendre aux dépens de la classe moyenne. Ici, comme partout ailleurs, il voulut anéantir de sa main de fer les forces qui lui résistaient. Son triomphe sur les Bulgares, en rétablissant les communications avec l'Adriatique et en mettant à l'abri des coups de main la Thrace si fertile en blé, avait rendu son ancienne puissance à la moitié européenne de l'empire. Dès lors, on ne dépendait plus entièrement de l'Asie Mineure pour l'importation des céréales. La couronne n'hésita pas à engager la lutte contre la noblesse des campagnes. L'empereur déclara tout haut que la formation de latifundia, contre laquelle avait déjà lutté la république romaine, était funeste aux intérêts de l'État. Un personnage, qui avait racheté tout un village pour s'en faire une résidence de campagne, se vit exproprier de force au profit des paysans, entre lesquels on répartit de nouveau les terres. En réformant l'impôt foncier, Basile chercha à arrêter aussi par des moyens légaux l'insatiable appétit des riches propriétaires. Mais on dut bien s'apercevoir qu'il

est plus facile de soumettre un peuple belliqueux que d'enrayer une évolution économique. Les grandes familles continuèrent à gagner de l'influence, et cet empire romain de soldats et de fonctionnaires commença dès lors à se transformer en une aristocratie féodale, destinée à périr finalement par sa propre division.

Sous des gouvernants faibles, cette évolution allait suivre paisiblement son cours. Lorsque enfin, au XIII^e siècle, les Francs eurent l'occasion de connaître la situation de cette population agricole, ils trouvèrent, pour quelques propriétaires féodaux, une quantité innombrable de pauvres paysans attachés à la glèbe ; et ils n'avaient pas tort quand ils comparaient la masse des cultivateurs à leurs propres *vilains* si méprisés.

En même temps, la civilisation et la religion de Byzance gagnaient du terrain. En Orient, comme en Occident, les mariages impériaux achevèrent et affermirent l'œuvre commencée par des marchands et des moines. Ainsi, en 987, la sœur de Basile, devenue l'épouse de Vladimir, prince de Kiew, partit pour la barbare Russie : elle était le gage des relations amicales des deux nations. Vladimir se fit baptiser avec tous ses sujets et fonda la première église sur les rives du Dniéper. On raconte qu'il ne prit cette grave détermination qu'après avoir fait établir, par une commission, quelle religion pouvait bien se dire la meilleure. Ni l'islamisme, ni le christianisme de Rome n'avaient fait sur ces sceptiques

autant d'impression que la pompe du culte byzantin ; c'était le ciel même qu'ils avaient cru entrevoir dans Ste Sophie.

La conversion officielle de la Russie procura d'inestimables avantages au commerce de Byzance. L'armée y recruta des troupes auxiliaires, bientôt admises dans la garde du corps de l'empereur. En Occident, longtemps avant cette époque, une princesse byzantine, femme d'Othon II, avait introduit l'art et les usages orientaux. Elle se montra bonne épouse, et, plus tard, mère judicieuse ; mais ses nouveaux sujets avaient prédit avec force lamentations que son luxe byzantin gâterait la simplicité des femmes germaines que, déjà à cette époque, les poètes célébraient dans leurs vers, tout en croyant qu'elles se compromettraient facilement. L'histoire a montré combien on avait eu tort de craindre que le contact de l'étranger ne changeât Thusnelda en Aspasie.

Nous possédons un livre de la seconde moitié du XI^e siècle, qui a une valeur toute particulière pour la connaissance de la société byzantine et du caractère byzantin. C'est un manuel dédié par un père à son fils ; il comprend une série de conseils et de considérations, qu'illustrent des anecdotes empruntées à la vie du grand-père de l'auteur, homme en vue du temps de Basile II. Cet écrit mérite que nous nous y arrêtions un moment.

Après avoir été l'ennemi de l'empereur de Byzance, Cécaumène, qui était, semble-t-il, d'origine armé-

nienne, finit par devenir son fidèle sujet, quand il se fut établi dans la partie européenne du royaume. Allié à une famille de boyards bulgares, il donne en mariage à l'un de ses fils une jeune Bulgare de haut rang, et conclut encore une autre alliance avec une lignée bulgare ou vlache. Sa généalogie, telle qu'il nous la donne, montre qu'il y avait aussi du sang grec dans ses veines. Ce mélange d'éléments étrangers se retrouve chez beaucoup de Byzantins, dont Cécaumène est, en quelque sorte, le type. Toutefois sa manière d'écrire ne trahit point en lui le Slave ni l'Arménien ; ce qu'on retrouve dans son livre, ce sont des élément grecs, romains et chrétiens.

Une grande partie du livre traite de l'art militaire — de là son titre — et, ici, l'auteur montre qu'il partage les sentiments romains. Les exemples qu'il cite, il les emprunte à la vie de son grand-père ou à l'histoire romaine ; il rappelle, il est vrai, les hauts faits de Pyrrhus et d'Annibal, mais les noms de généraux grecs, même ceux d'Alexandre le Grand ou de Démétrius Poliorcète, semblent inconnus à ce Grec. Il insiste beaucoup sur la science, la ruse et la prudence, même pour les choses de la guerre et il attend visiblement plus des espions et des éclaireurs que de l'impétuosité des braves.

Sa sagesse n'est, en général, pas fort attrayante et, au fond, elle pourrait se résumer en cette maxime : « ne mets ta confiance en personne et défie-toi surtout de ceux qui font des serments ». Cette méfiance universelle s'étend même à l'entourage le plus

proche et concerne avant tout les amis. Il n'est pas désirable d'avoir un ami qu'on voit tous les jours et avec lequel on habite. « Dans les petits malheurs il vous montrera son affection ; mais que personne ne vous fasse accroire qu'il vous restera fidèle dans une grande et durable adversité. Et quand vous aurez envie de manger ou de dormir, il aimera mieux veiller ou jeûner ; invitez-vous quelqu'un à un repas, il murmurera. De même que les hommes ont des visages différents, de même leurs idées diffèrent, bien que, parfois, il semble qu'il en soit autrement.

« Si un ami, fixé dans un autre endroit, s'arrête en passant dans la ville que vous habitez, ne l'installez pas chez vous, mais ailleurs, si vous le pouvez et envoyez-lui à cet effet ce dont il a besoin. Car, d'abord, s'il loge chez vous, votre femme, vos filles et vos brus, ne pouvant quitter leurs appartements, ne soigneront pas convenablement votre ménage. S'il faut, néanmoins, qu'elles apparaissent, votre ami tendra le cou pour les examiner ; en votre présence, il fera semblant de regarder devant lui ; mais resté seul avec elles, il notera curieusement leur démarche, leur attitude, la façon dont elles portent leur ceinture ; il cherchera à savoir ce qui leur paraît important ; en un mot, il les étudiera de la tête aux pieds, pour, plus tard, les imiter, au grand amusement des gens de sa maison. Puis il se mêlera de votre service, de votre table, de votre profession et vous questionnera sans réserve sur vos revenus. Bref, à l'occasion, il poursuivra votre femme de ses

regards amoureux et impudiques et, s'il le peut, il la séduira. Dans tous les cas, il plaisantera sur des sujets peu convenables.

» Un homme dont je tairai à dessein le nom, car il vit encore, avait une jolie femme, à qui l'empereur faisait la cour sans succès. On finit par l'envoyer comme juge dans un district éloigné ; mais sa femme continua à résister. Il ne fallut cependant, pour l'ébranler, qu'un jouvenceau qui se présenta comme son parent, quand le mari fut heureusement de retour chez lui après l'expiration de ses trois années de service. S'étant lié d'amitié avec le mari, l'étranger séduisit la femme et se vanta de cette action comme s'il avait accompli l'un des travaux d'Hercule ».

Il est bon, sans doute, d'avoir un esclave ou un homme libre en qui l'on puisse mettre sa confiance ; mais le plus sûr est toujours que cet homme, si possible, ne connaisse pas du tout votre fille. « Tenez vos filles sous serrures et verrous comme des condamnées et faites en sorte qu'elles soient invisibles, si vous ne voulez être mordu par une vipère ». Comme on le voit, les femmes de Byzance, celles de la haute société tout au moins, n'étaient pas beaucoup mieux partagées que les femmes turques. Nous voilà bien loin de la liberté d'allures des Doriennes, et, après elles, des femmes helléniques ; on en est revenu à la « vie dans l'ombre » des jeunes filles d'Athènes.

Laissons les conseils sur l'éducation, sur le devoir d'honorer ses parents, sur l'utilité qu'il y a à se

passer des médecins : ce ne sont que des trompeurs qui vous rendent malades. Souvent, pourtant, les remarques de l'auteur ne manquent pas d'originalité. Mais il faut citer ce qu'il dit de l'empereur et du clergé ; ces observations, complétant nos remarques précédentes, nous feront comprendre l'idée que se faisait l'aristocratie de l'Église et du Trône. « Nul n'a encore tenté de se soulever contre l'empereur ou l'empire, et de troubler la paix sans causer sa propre perte. C'est pourquoi je vous conseille, chers enfants que Dieu m'a donnés, de toujours vous ranger du côté de l'empereur et de son service. Car celui qui règne à Constantinople a toujours le dessus ». Le mieux est toutefois d'honorer et de servir ce puissant monarque de loin ; de l'avertir de la trahison qui le menace et de rester loyal au milieu des pires dangers, mais d'éviter tout contact personnel avec lui. « Si vous avez en propre quelque domaine, des places fortes ou des champs et que vous soyez propriétaire indépendant, ne vous laissez pas amener par de l'argent, des emplois honorifiques ou les belles promesses de l'empereur, à lui céder votre terre en échange de richesses et de biens. Non, dussiez-vous en recevoir le quadruple de ce qu'elle vaut, gardez-la, si petite qu'elle soit, si mince qu'en soit la valeur, car mieux vaut être un ami indépendant qu'un serviteur sans liberté.

» Aux yeux de l'empereur, aux yeux de tous, vous resterez un personnage considérable, honoré, prisé, noble aussi longtemps que vous et vos enfants et les

enfants de vos enfants, vous resterez en possession de votre terre et de votre indépendance. Si l'on vous chasse de votre propriété et qu'on vous dépouille de votre puissance, certes l'empereur ne cessera pas d'abord de vous aimer. Mais bientôt il vous méprisera et ne vous comptera plus pour rien. Vous comprendrez alors que vous n'êtes plus un ami mais un serviteur. Et, dès ce moment, vos inférieurs aussi deviendront redoutables pour vous ; car si vous avez le malheur de leur déplaire, ils iront trouver le maître et vous accuseront de machiner de méchantes intrigues contre lui ou de vouloir retourner dans vos terres ; peut-être même ne pourrez-vous pas comprendre de quoi l'on vous accuse.....

» A deux reprises différentes, un personnage considérable du midi fit visite à l'empereur ; mais, la seconde fois, on le retint deux ans dans la capitale, où il ne cessa de s'attendre à l'exil ou à de pires malheurs encore. Il recouvra enfin sa liberté et lorsqu'il eut franchi le pont de fer d'Antioche, il rassembla tous ses serviteurs et tous les commensaux de sa maison. Puis, se prenant la tête à deux mains, il leur demanda : « Qu'est ceci ? » « Votre tête, maître », répondirent-ils en riant. « Dieu soit donc loué », reprit-il, « de ce que je sois revenu ici avec ma tête entre les deux épaules ; car celui qui dresse des embûches, tombe dans ses propres pièges.

» Ainsi donc, soyez corrects dans vos paroles et dans vos actions et sachez vous contenter de votre lot. S'il vous prend envie d'aller rendre hommage à

l'empereur, de faire vos dévotions dans les saintes églises et d'admirer, par la même occasion, les beautés du palais et de la ville, faites-le si vous le voulez ; mais, après cela, vous serez un serviteur et non plus un ami ».

L'auteur est un homme pieux et son livre contient plus de passages de la Bible que les écrits de Platon n'ont de réminiscences d'Homère. Il engage ses enfants à observer tous leurs devoirs religieux et à ne pas aller à l'église pour y chercher du regard les jolies femmes ; leurs pensées mêmes, ils devront les garder pures ; seulement, il a quelques petites remarques à faire sur le clergé. « N'acceptez aucune haute fonction ecclésiastique, à moins que, illuminé par le jeûne et les veilles, vous n'ayez reçu de la divinité un ordre évident. Si ce commandement divin tarde un peu à se produire, ne vous découragez pas ; prenez patience, humiliez-vous devant Dieu et vous verrez la lumière, si, toutefois, votre vie, toute de pureté, s'est élevée au-dessus des passions qui vous enchaînent. Vous choisit-on pour revêtir la charge de patriarche, ne vous hasardez pas sans une révélation d'en haut à prendre en mains le gouvernail de la sainte Eglise de Dieu. La dignité acceptée, ne devenez pas un orgueilleux qui s'entoure d'une garde du corps, qui entasse des richesses et qui tourne son cœur vers l'or et l'argent, vers les repas luxueux. Que vos préoccupations aillent aux veuves et aux orphelins à secourir; ayez soin de fonder des hôpitaux, de racheter les captifs, de maintenir

la paix et de protéger les faibles. Ne songez pas à ajouter des maisons aux maisons, des champs aux champs et à vous emparer du bien de votre prochain sous le couvert de ce prétexte, que ce n'est pas à vos enfants, mais à Dieu et son Église que vous destinez tout cela. Car j'ai entendu des prélats tenir ce langage et grand a été mon étonnement de voir les ruses du démon, qui, pour nous tromper, se sert de ceux-là mêmes qui sont si pieux en apparence ».

Mais cette âpreté au gain n'était probablement pas plus grande chez les membres du clergé que chez les gens de la classe de notre auteur. S'il faut en croire les définitions que donne Aristote des différents âges de la vie, cette prudence de misanthrope ne serait due qu'à une très grande vieillesse; mais, en dépit des éléments que le hasard y a ajoutés, l'écrit de Cécaumène n'en reste pas moins un document remarquable de la conception que les Byzantins se faisaient de la vie.

---

# CHAPITRE IV

## LA LITTÉRATURE ET LES ARTS.

---

L'histoire byzantine est la suite de l'histoire classique. — Siècles obscurs : Jean de Damas et ses œuvres. — Photius ; « La Bibliothèque ». — Différence entre les encyclopédies du Xe siècle et celles de notre temps. — L'épopée de Digénis Akritis. — Son analyse. — La poésie populaire et le rédacteur. Ce poème est l'épopée de la noblesse terrienne. — Rapports avec la poésie classique et la poésie moderne. — L'art après la période des Iconoclastes. — Les miniatures. — Le manuscrit de la Genèse à Vienne. — Art hellénique ou art romain. — Le caractère monumental du manuscrit de Rossano et le fragment de Sinope. — L'art dans l'Empire d'Orient. Double courant dans la décoration comme dans l'historiographie. — L'illustration populaire des psautiers. — Les psautiers aristocratiques. — Leur rapport avec l'antiquité. — Évangéliaire de la Bibliothèque de Leyde. — Caractère ascétique de plus en plus marqué de l'art au XIe siècle. — La sculpture sur ivoire. — L'art et le luxe. — Modifications dans l'architecture.

Il ne s'est pas produit, dans l'histoire de la Rome orientale, une rupture violente avec le passé païen comme celle qu'a connue la civilisation de l'Occident ; aussi n'est-il pas question à Byzance d'une renaissance au sens strict du mot ; il y aura seulement un moment où l'intérêt pour l'antiquité s'accroîtra considérablement. En Orient, l'art antique et l'antique

littérature restent si bien la base de tout développement intellectuel, qu'aux temps où l'on néglige les anciens, toute la civilisation semble s'arrêter.

Jamais, pendant les longs siècles que dura Byzance, il n'y eut de période plus pauvre au point de vue de la vie intellectuelle que celle qui suivit la mort d'Héraclius et qui devait durer un siècle et demi. Quand on examine ce qu'on nous rapporte au sujet de la littérature byzantine, il semblerait que, à cette époque, l'art d'écrire ce que l'on pense fût complèment perdu, tant est grande la lacune dans la série des écrivains.

Les époques où la production littéraire semble s'arrêter ont une extrême importance pour la littérature ; tout ce qui est vieux périt et il naît des idées plus jeunes qui, après des années de lutte, finissent par inspirer les poètes et les écrivains. Quand la barbarie s'implante à fond, elle peut, semblable à un rigoureux froid d'hiver, faire mourir toute plante dont la racine est faible ou qui a quelque tare. Mais, au printemps, les plantes les plus vigoureuses de l'été d'antan, s'épanouissent et donnent de nouvelles fleurs. L'hiver au contraire est-il rude et sec, mais sans être trop froid, il ne fait point périr les plantes faibles ; au printemps, elles reprennent le dessus et les insectes nuisibles qui se cachaient dans le sol se montrent de nouveau tout aussi redoutables après leur sommeil d'hiver. L'Occident a eu cette gelée qui purifie ; et si même elle a détruit bien des choses qui eussent mérité de survivre, elle a du

moins rendu possible une vie nouvelle. C'est peut-être un bonheur pour la civilisation de l'Europe qu'il en ait été autrement en Orient. Nulle société ne peut fleurir quand elle est lancée dans la voie du progrès si une opposition conservatrice n'empêche les excès du mouvement qui l'emporte : l'Orient a été pour nous cet élément modérateur, en nous empêchant de rompre complètement avec le passé, et nous devons lui savoir gré du service qu'il nous a ainsi rendu.

A Byzance, on n'eut pas besoin de découvrir de nouveau les anciens, comme durent le faire Pétrarque et sa pléïade. Quand les écrivains se remirent lentement à l'œuvre, ils montrèrent qu'ils connaissaient encore les anciennes formules. Nous comprendrons cette perfection technique si nous lisons l'un des rares écrivains de ces siècles sombres, le seul d'ailleurs qui marque : hors des frontières de l'empire, sous la domination des sarrasins, il a maintenu les traditions de Grégoire de Nazianze et de Jean Chrysostôme. On a reconnu Jean de Damas. Son exemple nous montre que l'Église, même dans la première moitié du huitième siècle, comptait encore des hommes qui étudiaient les classiques. Dans l'introduction de son œuvre capitale, *La source de la connaissance*, Jean, après avoir enseigné la dialectique pour préparer l'étude scientifique de la foi chrétienne, réfute une centaine de systèmes hérétiques et compose une dogmatique complète de la vraie doctrine ; c'est dans le programme de ce célèbre manuel de l'Église

orientale, que l'auteur se prononce en ces termes sur les anciens : « Je donnerai d'abord, dit-il, ce qu'il y a de meilleur chez les sages hellènes (c'est-à-dire les païens, voir p. 22) ; car je n'ignore pas que si une chose est bonne, c'est que Dieu l'a envoyée d'en haut aux hommes, tout don précieux, tout présent parfait venant d'en haut, du Père de la lumière (St Jacques, 1, 17). Et s'il se rencontre quelque chose de contraire à la vérité, quelque sombre invention de tromperie satanique, quelque machination du mauvais esprit, j'imiterai Grégoire, le grand théologien ; comme les abeilles, je rassemblerai tout ce qui se rapproche de la vérité révélée, prenant ainsi même aux ennemis ce qui peut servir au salut. » Son ouvrage montre, qu'en dialectique, il est le disciple d'Aristote ; toutefois, il cite aussi Euripide et commente Homère.

Cette œuvre capitale de Jean a une importance considérable. Bien que son génie n'eût aucune force créatrice et que ses pensées fussent loin d'être originales, Jean est un savant qui avait le talent de systématiser : il a su composer un tout homogène en utilisant ses immenses lectures. Et il faut prendre à la lettre l'aveu loyal qu'il nous fait à ce propos : « Ici vous ne trouverez rien qui soit de moi ; je me suis borné à rassembler et à reproduire, avec toute la concision possible, ce que des maîtres éminents ont produit. » Mais c'est précisément cette façon de résumer et de systématiser qui a assuré à notre auteur une action si étendue. L'explication de la dogmatique

qu'il donne dans la *Source de la connaissance*, traduite en latin au XII^e siècle, à même été utilisée par les scolastiques de l'Occident, au point que, jadis, on allait jusqu'à le nommer le père de la scolastique.

De son vivant, Jean a été célèbre à cause de sa lutte contre les deux premiers empereurs iconoclastes, à cause aussi de ses hymnes. Quand on lit ses *Discours apologétiques contre ceux qui osent s'attaquer aux saintes images*, on doit reconnaître que le Père de l'Église fait preuve ici de raison et d'indépendance ; il montre une modération que, d'après les idées courantes, on s'attendrait plutôt à trouver chez un philosophe laïque que chez un moine. Son principal argument consiste à distinguer avec soin entre l'idée d'adorer, et celle d'honorer, et à mettre en lumière la nécessité qui s'impose, à l'homme, être matériel, de se représenter, sous une forme matérielle, les choses immatérielles. Quand on objecte la condamnation par le deuxième commandement du culte des images, il répond que la foi nouvelle a émancipé l'humanité de l'observation de la lettre de la loi juive, et c'est là un point de vue vraiment libéral. « Nous ne sommes plus, dit-il, sous la coupe d'un pédagogue ; nous avons reçu de Dieu la faculté d'apercevoir les différences qui échappaient aux anciens ; nous savons donc le sens de l'objet représenté, nous savons ce que l'image n'exprime pas ». La tradition, à laquelle il reconnaît une autorité aussi grande, ou même plus grande, qu'à la

Bible est favorable au culte des images ; telle est du moins son opinion, qui, on le sait, est fort contestable. Mais, surtout, il s'élève contre les mesures violentes des empereurs. « Ce n'est pas aux princes pieux de bouleverser les institutions de l'Église ; aussi les anciens souverains n'ont-ils pas agi de la sorte ; il faut persuader, et l'on peut qualifier de brigandage tout résultat obtenu par la violence. » Mais Jean Damascène croit-il que c'est faire acte de violence que d'établir la vérité par des coups de force ? Il est difficile de savoir ce qu'il pense à ce sujet.

Jean vivait loin du palais impérial, et cette circonstance explique comment, à une époque où le césaropapisme existait déjà depuis des siècles, il a osé proclamer ce que Jean Chrysostôme n'avait pu confesser qu'au prix de sa sûreté personnelle. A savoir « que nul empereur n'a le droit de prescrire des lois à l'Église ». Son erreur dans sa défense des images, c'est de ne tenir nul compte de l'influence que le culte des images et des reliques devait exercer sur des esprits moins savants, et incapables de distinguer les nuances comme lui ; obéissant à un sentiment aristocratique, il ne se soucie pas des périls que présente la prédication aux ignorants d'une théologie édifiée par des penseurs et pour des penseurs.

Les hymnes que Jean de Damas a composées témoignent du même dédain ; il n'a nullement cure de se faire comprendre de la grande masse. On voit

clairement, par son exemple, comment et pourquoi les promesses que semblaient donner les efforts de Romanos ne se sont pas réalisées. Au lieu d'adopter une forme et une langue simples, il s'attache à des ornements artificiels, et en revient aux principes d'une métrique fondée sur la différence de la quantité des voyelles ; cette différence, pourtant, n'existe plus depuis des siècles. Mais s'il nous est impossible de pénétrer dans le sens de la plupart de ces hymnes ; aux yeux des Byzantins elles paraissaient belles précisément à cause des particularités que nous condamnons comme des fautes. La forme savante des hymnes n'empêchait pas les simples d'y retrouver les idées qu'ils rattachaient au thème connu et qu'ils aimaient à entendre répéter. A l'époque surtout des persécutions, quand sévissaient les plus violents iconoclastes, on ne se lassait pas d'écouter des bénédictions bibliques et des vers consolateurs, cent fois répétés. L'élément dramatique devenait de plus en plus insignifiant, comme si l'édification ne dépendait plus que de la longueur des cantiques. Les poètes postérieurs à Jean, dont la prose était pourtant si simple, ont encore dépassé sa prolixe emphase.

Aux débuts de la période dans laquelle on se mit à étudier l'ancienne littérature avec un intérêt croissant, et où cette étude donna naissance à de nouvelles productions, nous rencontrons Photius. Deux empereurs, par leurs décisions arbitraires, élurent, déposèrent, élurent de nouveau ce patriarche pour le confiner enfin dans un couvent. C'est lui

qui fit éclater la haine de l'Église orientale contre Rome. Le différend religieux datait d'ailleurs de la fondation de Constantinople. N'eût été le césaro-papisme de Byzance, il aurait amené, bien des siècles avant l'entrée en scène de Photius, la rupture officielle qui se produisit deux cents ans après sa querelle avec le pape.

Nous avons déjà parlé à plusieurs reprises de l'attitude des deux grandes fractions de l'Église; leurs rapports furent toujours tendus, bien que les menaces de conflit fussent régulièrement suivies de rapprochements. Les prêtres mariés des Grecs faisaient horreur aux Occidentaux; par contre, les ascètes de l'Orient flétrissaient du nom d'impiété le peu de sévérité du jeûne des Occidentaux. Mais il y avait surtout désaccord sur un point de dogme; l'Orient professait que le Saint Esprit procède du Père; l'Occident, qu'il procède du Père et du Fils. Or, quand, au commencement du IX^e^ siècle, les Bulgares se convertirent en masse, ils se rattachèrent d'abord sur ce point aussi à l'Église occidentale. Photius saisit cette occasion pour manifester son opposition. Il ne pouvait supporter que les peuples de l'Orient, convertis en grande partie par des moines grecs et, qui avaient accepté la civilisation grecque, se rattachassent à ces demi-barbares de l'Occident. Car, à ses yeux, les Latins ne méritaient pas d'autre nom.

Il est facile de comprendre le dépit de Photius et de ses partisans. Profondément instruits dans la

littérature grecque, versés dans la philosophie, conscients d'appartenir à un état qui avait hérité de la puissance romaine, ils éprouvaient un profond mépris pour l'empire d'Occident, gouverné par un prince tel que Charles le Gros, retombé dans la barbarie, et où la connaissance du grec avait presque complètement péri. Il ne rentre pas dans notre plan de raconter le rôle politique de Photius, ni les efforts heureux qu'il fit pour ramener les Bulgares à l'Église orientale, et pour unifier celle-ci en vue de la lutte contre Rome. Mais il convient de définir d'un mot la place spéciale qu'il occupe dans l'histoire littéraire ; du même coup on aura quelque lumière sur la science byzantine de son temps.

Le patriarche Photius était extrêmement riche, et il a dû posséder une bibliothèque d'une importance extraordinaire. Quand on venait le voir dans son salon littéraire, il expliquait ses livres à ses visiteurs. C'était une espèce de société pour l'avancement des sciences ; mais on aurait tort de s'attendre à y rencontrer des séances de philosophie où, à la façon de Platon, les invités cherchaient en commun la vérité. Ils se contentaient d'y faire montre de science, de culture et de fermeté de jugement. Nous devons le livre remarquable qui est connu sous le nom de Bibliothèque de Photius ou *Myriobiblon* au désir du frère du patriarche d 'être tenu au courant de ce qui se disait dans cette société. Photius y examine 280 volumes, sans ordre appréciable, au hasard ; parfois il en donne des extraits, qu'il accompagne de courtes

remarques sur la vie des auteurs. Photius, en grand personnage qui ne veut point passer pour un savant de profession, a probablement saisi le prétexte que lui fournissait le désir de son frère, pour publier un aperçu de ses auteurs de prédilection. Impossible, en effet, d'admettre qu'il ait vraiment donné lecture, aux séances, de tous ces écrivains ecclésiastiques ou profanes, historiens, orateurs, médecins, romanciers ; impossible de le croire, quoique Photius le répète à chaque chapitre. Dans cette collection manquent beaucoup d'auteurs païens connus, la plupart des philosophes, de grands historiens et tous les poètes. C'est que Photius a probablement trouvé plus piquant de ne mentionner que les livres que ne lisait pas tout le monde.

L'auteur donne rarement son avis sur le style ; mais, quand il le fait, c'est toujours en quelques mots précis, qui témoignent d'un jugement profond. Ainsi, il dit de Lysias que « à première vue, il ne semble pas avoir beaucoup de force dans l'expression ; on croirait que c'est un auteur facile et, pourtant, il est bien difficile à imiter ». Tout aussi remarquable est l'avis qu'il émet sur Lucien. « C'est un de ces hommes, dit-il, qui, en somme, ne professent aucune opinion ; car, tout en raillant les croyances des autres, il n'avoue pas ce qu'il pense lui-même, à moins que l'on ne dise que sa croyance consiste à n'en pas avoir ». Le style de rhéteur de Théophylacte, sa manière de citer des sentences à tout propos et hors de propos lui paraissent venir

d'un manque de goût enfantin et d'une vanité qui voudrait en imposer ; néanmoins, il ne juge pas défavorablement sa langue, et lui accorde un éloge général, probablement parce qu'il est évident qu'il a lu beaucoup. Photius connaissait encore, en tout ou en grande partie, différents historiens dont nous ne savons que ce qu'il en dit ; et, par là, son œuvre a une valeur singulière et de tout premier ordre pour l'histoire de la littérature.

Ce n'est pas seulement dans sa Bibliothèque que Photius a déployé sa science, mais aussi dans un lexique expliquant les termes vieillis que ses contemporains ne comprenaient plus. Ses écrits théologiques semblent également plutôt des compilations érudites que des œuvres dues aux méditations savantes de l'auteur ; la sagesse y est répandue d'une main légère, comme dans la Bibliothèque. C'est qu'il n'avait pas, comme Jean Damascène, le talent de systématiser.

Depuis l'antiquité jusqu'à la chute de Constantinople (1453), nous avons, à Byzance, une série d'historiens comme n'en possède aucun autre peuple de l'Europe ; il y a cependant une lacune pour les deux siècles qui suivent la mort d'Héraclius (641). A la fin de cette période apparaissent des chroniqueurs, puis, bientôt après, des historiens proprement dits ; ils ont, chacun, une forte individualité. Mais, de même que les écrivains mentionnés plus haut (p. 102), ils se ressemblent sous beaucoup de rapports et comprennent tous leur tâche de la même manière.

Les grands événements ont donc bien pu modifier à Byzance la production littéraire, mais sans lui donner une vie nouvelle : jamais les révolutions n'ont, pour cela, pénétré assez profondément.

Nous savons, par la Bibliothè que de Photius, quell partie importante de l'héritage des anciens s'était conservée malgré tous les troubles. Dans le siècle qui commença quelques années après sa mort, on mit de l'ordre dans ces richesses. Le dixième siècle est l'époque des encyclopédies et ce fut l'empereur lui-même, Constantin Porphyrogénète, qui organisa ce travail académique. On fit des extraits d'ouvrages sur l'agriculture, la médecine, l'art de la guerre, la théologie, la zoologie ; quant aux lois, le prédécesseur de l'empereur, Léon le Sage, avait déjà entrepris une compilation et une refonte des codes. En réalité, Jean Damascène le premier avait donné l'exemple de semblables collections en réduisant l'ancienne théologie en système. Le même souci se montre encore plus clairement dans la Bibliothèque de Photius. Mais, avec Constantin, c'est devenu la tendance bien nette de toute l'époque : elle nous fait penser à la science actuelle, qui s'efforce d'inventorier, pour les différentes branches du savoir, la somme de nos connaissances dans des *corpus* ou des manuels. La différence entre la science byzantine et celle de notre temps, c'est que, de nos jours, le principal, c'est l'étude inépendante de la science, la recherche de vérités nouvelles. Ces gigantesques collections des Grecs et des Latins ne sont plus, à nos

yeux, que des matériaux qu'on utilise pour parvenir à une connaissance critique plus approfondie de l'antiquité. Au contraire, pour les contemporains de Constantin, l'âge d'or de la science profane, c'était le passé, et si l'on tenait à préserver de la destruction les trésors des générations antérieures, c'est qu'ils constituaient tout ce que l'on avait de meilleur. La science des ancêtres présentant mieux qu'un intérêt historique, les Byzantins pouvaient se contenter d'extraits donnant les résultats. Ils ne faisaient pas attention à la manière dont la recherche avait été menée, sauf dans le cas où l'appréciation esthétique était en jeu ; car leur propre méthode scientifique était, pensaient-ils, la même que celle des anciens ; en réalité, elle avait beaucoup moins de valeur. Pour nous, au contraire, le contenu des œuvres d'un écrivain comme Hippocrate n'a qu'une importance secondaire ; ce que nous voulons savoir, c'est ce qu'il connaissait des phénomènes de la nature, comment il raisonnait pour les expliquer, et d'après quels principes il appliquait ses idées en thérapeutiques.

Faire l'anthologie d'un auteur, c'est lui rendre un honneur qui ne peut manquer de lui être fatal ; car ce qui subsistera de ses œuvres, ce n'est pas ce qu'il a voulu dire, mais ce que ses admirateurs trouvent beau ; et il en sera ainsi, aussi longtemps que la majorité des hommes aimera mieux un bouquet composé par d'autres, que des fleurs qu'il faudrait cueillir soi-même dans un jardin. La trop grande

popularité fait tomber dans l'oubli et, de nos jours encore, nous le voyons pour plus d'un poète ; chez les Byzantins, elle a coûté la vie à maint ancien auteur, dont il nous reste à peine quelques extraits. Les poètes aussi, et, notamment les auteurs d'épigrammes, ont éveillé l'intérêt des Byzantins. Mais ici les compilateurs d'œuvres anciennes produisaient eux-mêmes des écrits du même genre, et ainsi se forma une collection extrêmement diverse ; à cause du talent que les épigones mettaient à imiter la manière des Alexandrins, elle fait le désespoir de tout littérateur désireux de déterminer l'origine des différents morceaux composant l'anthologie grecque.

Toutes ces collections, ces poésies, ces écrits, si l'on excepte quelques chroniques, ne parvenaient pas jusqu'au peuple, peu cultivé. De simples bourgeois auraient certainement pu en comprendre une bonne partie, car il y avait abondance d'écoles et tout l'enseignement reposait sur la fiction que la langue parlée était encore l'ancienne langue grecque. Mais les sujets traités ne pouvaient inspirer de l'intérêt qu'aux savants ou à ceux qui se tenaient pour tels. Aussi la vie littéraire était-elle concentrée dans la capitale, qui, comme Paris de nos jours, attirait le meilleur des forces intellectuelles de la province.

Il n'est pas question à cette époque à Constantinople de poésie populaire au sens où nous prenons celle d'Homère ; il y a trente ans, c'était un dogme pour tous les savants qu'avant les Comnènes, on ne pouvait trouver dans l'empire byzantin aucune poésie

destinée à la masse, et revêtant une forme populaire. Les quelques vers isolés que le hasard avait sauvés de l'oubli, les refrains satiriques que le peuple chantait, n'étaient pas assez nombreux pour qu'on pût en conclure à l'existence de poèmes importants qui se seraient perdus. Mais, actuellement, nous avons des idées plus exactes. Une épopée byzantine, conservée dans différents manuscrits, dont le plus ancien date du XIV^e^ siècle,le *Digénis Akritis*, contient des chansons populaires qui sont connues de nos jours encore à Chypre et dans l'Asie Mineure. Les exploits héroïques qu'elles chantent nous ramènent au X^e^ siècle, et dans un milieu bien différent de celui de Constantinople et de sa cour. On n'oserait soutenir que cette épopée, telle que nous l'avons, ait été composée à l'époque où se sont passés les événements qu'elle rapporte ou peu de temps après. Mais elle offre un moyen de connaître avec quelque certitude, à l'aide de fragments épiques actuels, un cycle perdu. Ce cycle était sans doute florissant à une époque où, aux frontières méridionales, des nobles campagnards, grecs et sarrasins, vivaient en lutte perpétuelle et où des chevaliers brigands de tout genre profitaient de l'énorme distance qui les séparait de l'autorité centrale de l'un et l'autre empire. C'est pour ce motif que cette épopée mérite d'être examinée ici.

Le nom du héros nous indique déjà son origine et sa mission ; et rien, mieux que ce nom, ne pouvait nous faire connaitre le lieu de la scène au début du

poème. Cet homme né de deux races (*Digénis*) est le fils d'un émir et d'une Grecque de race princière ; il est chargé de la garde des frontières (*Akritis*) et son attachement à l'empereur de Constantinople est garanti par son intérêt : possédant des propriétés aux confins de l'empire, il lui importe de repousser les attaques d'un ennemi de sa nation. Son père avait enlevé la fille d'un gouverneur de province grec, et, plutôt par amour pour sa femme que par crainte de ses beaux-frères et de leur armée, il s'était converti au christianisme. Puis il s'établit avec ses preux de l'autre côté de la frontière byzantine comme sujet de l'empereur de Constantinople. Le fils qui naît de ce mariage est un enfant miraculeux. A l'âge de douze ans, après avoir consacré trois années à apprendre toute espèce de science, il va à la chasse avec son père et son oncle. Il étrangle une ourse, déchire en deux une biche et fend la tête à un lion. Plus tard, il cherche femme et alors se répète l'histoire de l'enlèvement de son père ; mais c'est par son chant et sa musique qu'il décide son amie à le suivre. Il défait le père et les frères de sa jeune femme ; toutefois, quand ils sont vaincus, le héros fait en toute soumission une demande en mariage très correcte, qui, naturellement, est agréée. Pour défendre sa femme, Digénis doit combattre des animaux sauvages et un monstre, mais surtout des chevaliers brigands ou *apélates*, terme qui signifie littéralement « ceux qui emmènent les troupeaux ». Sa renommée est déjà si grande que l'empereur, en marche contre

les Perses, et arrivé dans le voisinage, désire le voir.

Digénis lui écrit une lettre dont la forme semble prouver qu'il se soumet, mais dont le contenu montre le sentiment de son indépendance. « Venez, dit-il, aux rives de l'Euphrate et vous pourrez me voir; ce n'est point par désobéissance que je ne réponds pas à votre désir; mais il y a, dans votre entourage, des hommes sans expérience, qui diraient peut-être des choses déplacées. Et alors je devrais certainement vous en priver en les tuant, car il peut arriver aux jeunes gens des choses de ce genre ».

L'empereur se rend sur les bords de l'Euphrate avec quelques fidèles, auxquels il a sévèrement enjoint de se garder surtout de prononcer un mot de blâme en présence de Digénis. Lui-même, il traite le héros presque comme son égal, se portant à sa rencontre et l'embrassant. Quand il l'invite à exprimer un souhait, Digénis répond qu'il ne désire ni argent ni biens, et qu'il demande seulement l'amitié de l'empereur. Il se borne à souhaiter que le prince aime ses sujets, qu'il ait pitié des malheureux, qu'il punisse l'injustice, qu'il soit miséricordieux, qu'il n'écoute pas les calomniateurs, qu'il ne s'enrichisse point par des moyens iniques, mais qu'il poursuive les hérétiques et protège les orthodoxes. De son côté, il promet à l'empereur de forcer la ville d'Iconium à lui payer un tribut considérable. Là-dessus, l'empereur nomme Digénis gardien en

chef des frontières ou margrave, et lui donne de grandes propriétés foncières.

Dans les nombreuses expéditions qu'il fait au loin pour châtier les apélates, le héros est d'ordinaire accompagné de sa femme. Parfois il s'éloigne assez d'elle pour avoir des aventures qu'il doit lui cacher. C'est ainsi qu'il rencontre au désert une jeune fille d'une beauté extraordinaire, que son ravisseur a abandonnée. Aussitôt il lui accorde sa protection, disperse une troupe de sarrasins qui la menacent, et la prend en croupe pour aller à la recherche de son infidèle amant. Mais la jouvencelle est trop belle, et, surtout, l'ennemi du genre humain, le prince des ténèbres, est trop puissant pour qu'il puisse vaincre sa passion. Quand, enfin, il a retrouvé l'amant, il le force à épouser la jeune fille, mais il se garde de lui dire ce qui s'est passé en route, « pour que le jeune homme ne le prenne pas en mauvaise part ». Lui-même, torturé par de terribles remords, retourne à sa femme, mais il a bien soin qu'elle n'apprenne rien de l'aventure.

Une autre fois, les plus puissants apélates, vaincus par lui dans plusieurs combats singuliers, ont réclamé contre lui le secours de la reine des Amazones, l'héroïque et belle Maximou. Il abat la tête de son cheval ; toutefois, elle-même, il l'épargne. Le lendemain, elle le prie de rompre encore une lance avec elle, mais en secret. Il la défait de nouveau et s'arrange encore une fois pour ne pas la blesser gravement. L'héroïne, pleine d'admiration pour sa beauté, lui

avoue qu'elle a juré de ne jamais appartenir qu'à celui qui la vaincrait en combat singulier. Digénis repousse d'abord cette déclaration, mais il succombe, comme avec la jeune abandonnée, quand il aide Maximou à se bander la main droite et que, demi-vêtue, elle le comble de caresses. Puis vient le repentir du héros, insuffisant toutefois pour le décider à faire à sa femme l'aveu loyal de sa faute ; loin de là, grâce à un petit mensonge, il sait dissiper la jalousie que lui cause la longue durée de l'entretien avec Maximou.

Les deux derniers livres de l'épopée racontent la vie active de Digénis après que, par son héroïsme, il a délivré le pays des ennemis : puis vient sa mort prématurée et celle de son épouse. Le poète nous décrit en détail le magnifique domaine qu'il s'est constitué aux rives de l'Euphrate. Son habitation est ornée de mosaïques, dont les sujets sont empruntés à l'histoire sainte ou profane ; on y célèbre les hauts faits de Samson, de David et de Moïse, ou ceux d'Achille, d'Ulysse et d'Alexandre le Grand. Mais il est une seule chose qui est refusée au héros dans ce lieu de délices : il n'a pas d'héritier de son nom ; rien, ni les bonnes œuvres, ni les prières, ne peuvent triompher de la stérilité de sa femme, que, avec elle, il regarde comme une punition de leurs péchés. Une grave maladie met fin à la brillante carrière de Digénis. Déchirants sont les adieux que le mourant adresse à sa femme ; il rappelle tous les événements de leur vie commune, et il termine en lui conseillant,

puisqu'elle ne pourra pas supporter le veuvage, de prendre un nouvel époux, comme sa jeunesse l'exige. Mais qu'alors elle ne recherche pas l'argent ou la noblesse ; qu'elle préfère le vrai courage et la vertu. La jeune femme repousse bien loin ces conseils, et Dieu exauce la prière par laquelle elle demande de pouvoir mourir avec son mari : elle tombe morte sur le lit du mourant. Et le poème finit par de pieuses considérations et des souhaits édifiants pour notre salut à tous.

Les chansons d'où est issue cette épopée appartenaient à la littérature de la noblesse qui vivait à la campagne. Mais, si nous nous en tenons à l'épopée même, nous y reconnaîtrons l'œuvre d'un catéchiste byzantin, qui croit racheter ses petits tableaux érotiques en les combinant avec des sermons moraux. Le badigeon dont le pieux auteur a recouvert son rude original pour masquer les transitions ne nous empêche toutefois pas de voir les fortes lignes et les vives couleurs du récit primitif. Aussi la lecture de cette épopée nous fait-elle souvent éprouver de grandes jouissances. La beauté et la véritable importance de la vie aux frontières se montre bien mieux dans les chansons populaires, quoique, dans le nombre de celles-ci, nous n'en ayons qu'une d'ancienne, que nous a conservée un manuscrit du XV^e^ siècle. Dans ces chansons, le héros s'appelle une fois le fils d'Andronicus, d'autres fois Armuris, Xanthinos ou Digénis ; mais il est visible que tous appartiennent à un même cycle. L'élément fourni par la théologie

chrétienne y fait presque complètement défaut, mais, partout, le dessin est plus vigoureux. On ne recherche pas, par des raisonnements, à rendre plus ou moins acceptables les actions surnaturelles du héros; après l'enlèvement d'une jeune fille, on n'assiste pas à une demande cérémonieuse en mariage; le héros ne meurt pas de maladie, mais dans une lutte terrible avec le dieu de la mort Charos, sur une aire de cuivre; et Digénis ne donne pas de conseils à sa jeune femme au sujet d'un second mariage : d'après les chansons, il la tue en la serrant dans une suprême étreinte.

Nous voyons le héros cultiver lui-même ses terres; son indépendance éclate dans les simples paroles qu'il dit : « Quand ma cause est juste, je ne crains pas même l'empereur ». Par contre, la situation particulière d'un noble de campagne à l'égard des maîtres de Constantinople et de leurs courtisans, qui abaissent dédaigneusement leurs regards sur ce grossier provincial, se marque mieux dans l'œuvre du diaskeuaste que dans les fragments qui nous ont été conservés par la tradition orale. On peut dire que la rencontre de Digénis avec l'empereur est une application des conseils que Cécaumène donne à son fils (ci-dessus, p. 196) : « Fuyez la cour et ne vous fiez à aucun prince qui veut vous éloigner de votre ferme ». La liberté de langage dont il ne craint pas d'user à l'égard de l'empereur prouve combien est fausse cette idée courante que, dans l'empire romain d'Orient, parto utet toujours, on faisait preuve,

devant l'empereur, d'une soumission servile et d'une basse flatterie ; il se peut que tel fût l'esprit des cercles de la cour et des écrivains qui menaient joyeuse vie aux frais des hauts dignitaires. Mais cela ne suffirait pas pour qu'on ait le droit de dire que tout servilisme rampant est du byzantinisme. Ce serait oublier des exemples plus récents et moins lointains donnés par les courtisans de maints souverains occidentaux.

A en juger d'après l'épopée, le fait d'habiter aux frontières donnait lieu aussi bien à des mariages, qu'à des combats entre Grecs et Arabes. Remarquons aussi que, tout en appliquant parfois une qualification blessante aux sarrasins, les auteurs ne les représentent pas comme des ennemis irréconciliables ; s'ils sont redoutés à cause de leur puissance, ils ne sont pas méprisables. Et il en est de même dans les chansons : on loue chez les sarrasins leur grandeur d'âme, leur caractère chevaleresque, leur douceur envers leurs captifs. Ces chansons diffèrent donc beaucoup, sous ce rapport, des poésies des Clephtes, qui, quand ils parlent des Turcs, ne les considèrent que comme des bêtes sauvages. Il ne faut probablement pas en chercher la raison principale dans les vertus plus grandes des Arabes ; les Turcs, eux aussi, ont quelque chose de chevaleresque, et, quand leur fanatisme n'est pas éveillé, ils montrent aussi une vraie bonté de cœur. Mais les Hellènes qui se trouvaient en face des sarrasins les égalaient en puissance ; le développement intellectuel

des deux peuples était pareil et de même espèce, puisque, l'un et l'autre, ils avaient hérité de la science militaire des Romains. Les Turcs, par contre, voyaient dans les Grecs un peuple soumis, qu'ils méprisaient profondément ; à leur orgueil répondait le mépris des Grecs pour leur barbarie et c'est pour ce motif qu'aucun mariage capable d'amener une fusion des deux peuples n'avait lieu.

Les réminiscences classiques fréquentes dans l'épopée, vers d'Homère ou de Pindare, la mention de détails mythologiques doivent, naturellement, être mises au compte du diaskeuaste. Les chansons qu'utilise le compilateur byzantin datent-elles du X^e siècle ? On ne peut répondre affirmativement qu'en partie. Dans les chansons qui vivent encore de nos jours, on rencontre trop de choses rappelant des idées du plus lointain passé, pour voir dans ces œuvres une manifestation nouvelle de la poésie grecque. Il est facile de constater dans le caractère de Digénis des traits qui montrent sa parenté avec Thésée ou, plus encore, avec Hercule ; dans l'une des poésies même on parle de son insatiable appétit, et l'on se rappelle que c'est là un détail utilisé par Aristophane et Euripide pour faire rire le public d'Athènes aux dépens d'Hercule. On a aussi montré des ressemblances avec les héros de l'Orient, ceux de la Perse et de l'Inde. Sans aucun doute, ces particularités étaient connues du peuple depuis des siècles ; le poète populaire, ici comme ailleurs, a appliqué ce qui en subsistait aux événements de son

temps et c'est dans cette adaptation que réside son mérite ; en cela il suivait l'exemple des grands poètes de la période classique ; car, pour ne citer qu'un seul cas, ces auteurs n'ont pas tiré de leur imagination joyeuse l'idée d'un dieu gourmand : évidemment, ils ont emprunté un motif de comédie à une vieille croyance populaire, qui, à son origine, n'était rien moins que joyeuse.

Le cycle des exploits de Digénis s'est répandu au delà des frontières de la Grèce. Les peuplades slaves ont des *bylines* où le héros figure avec son nom grec ; chez eux aussi la matière s'est modifiée selon les circonstances ; toutefois l'origine grecque se décède toujours clairement.

Le désaccord en religion et en politique qui, sous le règne des empereurs iconoclastes, menaçait d'anéantir les manifestations pacifiques de la civilisation, a aussi amené un arrêt dans le développement de l'art ; et cet arrêt est assez important pour qu'on ait le droit de parler d'une période antérieure aux iconoclastes et d'une période qui les suit. Mais fausse est l'opinion, jadis assez répandue, que l'art byzantin ne prend un caractère vraiment original qu'au siècle qui suit la fin de la querelle des images; si on la maintient, qu'on soit conséquent et qu'on regarde le chef d'œuvre de l'art romain d'Orient, cette Sainte Sophie si authentiquement byzantine, comme un pur anachronisme. Il s'est formé quelque chose d'indépendant, d'original à l'égard de l'Occident bien des siècles avant la dynastie macédonienne

et même bien des siècles avant celle d'Héraclius ; mais, dans les limites de ce byzantinisme proprement dit, il faut constater, il est vrai, des changements intéressants après la période des désordres.

Les empereurs iconoclastes ont eu plus qu'une influence négative sur l'art de leur empire. Nous verrons que, malgré leur défaite, l'art de leurs adversaires les plus puissants, les moines, montre encore des effets de leur action.

Les décrets qui défendaient les images ou qui ordonnaient de les détruire ou de revêtir d'un badigeon les murs ornés des églises, ont rendu tout art monumental impossible pendant quelque temps. Mais ils ne pouvaient empêcher que, derrière les murs des couvents, des croyants illustrassent leurs livres saints avec plus de zèle encore qu'auparavant ; en exerçant plus intimement leur culte, ils voulaient se dédommager de ne pouvoir manifester ouvertement leur religion. L'art qui trouva asile dans les monastères reflète sans aucun doute les mesures violentes de l'autorité séculière ; mais comme ce n'était plus une affaire d'état, ses productions montrent plus nettement leurs attaches avec le passé ; aussi son histoire se prête-t-elle parfaitement à une exposition d'ensemble. C'est pourquoi nous parlerons aussi ici des miniatures qui nous restent de la première période de l'art byzantin.

La bibliothèque de Vienne possède deux manuscrits, qu'on peut appeler les monuments les plus anciens de l'art de la miniature byzantine. L'un

comprend l'illustration d'une partie de la Genèse ; l'autre, le texte richement orné des œuvres du médecin Dioscoride. On connaît la date de ce dernier manuscrit ; elle nous est fournie par la dédicace, qui est adressée à une princesse de Constantinople vivant à la fin du cinquième siècle et au commencement du sixième. Le fragment de la Genèse, à en juger par l'écriture, doit être à peu près de la même époque. Différents artistes ont travaillé à cette Genèse de Vienne ; il est facile d'y constater une différence de style. Les savants modernes ont surtout été frappés de ce que certains tableaux sont combinés à la façon d'un récit dont les épisodes se déroulent devant nous. En outre, ils sont traités avec un réalisme original, résultant du caractère fugitif donné au dessin : l'artiste ne marque pas les rapports géométriques des lignes, mais, comme l'ont fait les grands peintres espagnols ou néerlandais du dix-septième siècle, ou les dessinateurs français du dix-neuvième, il laisse à l'œil le soin de former un ensemble des traits qu'il se borne en quelque sorte à indiquer. Le propre de ce système, c'est de ne pas fixer, comme le faisaient les classiques, un point central dans la suite des événements, mais de rendre le développement de l'action par une série de tableaux. Ce qu'il y a de sommaire dans le dessin donne à la représentation sa vie et son caractère moderne. Ces deux caractères devraient, selon certains auteurs, être attribués à une influence romaine. Et c'est ainsi qu'on en est venu à voir, dans ces

miniatures, et d'autres du même genre, des produits d'un art impérial romain, développé spontanément après l'efflorescence des écoles d'Alexandrie et de Pergame et dont le caractère particulier serait un vif sentiment individuel.

Une connaissance plus approfondie de l'art byzantin a fait justice de cette hypothèse éphémère. La manière narrative provient de ce que l'on eut d'abord à illustrer des rouleaux et non des livres analogues aux nôtres. Quant à la technique illusionniste, pour lui donner ce nom, qui, au fond, se ramène à la prédominance de la peinture sur le dessin, on la déduit de la technique de la peinture, c'est-à-dire de l'encaustique : avec une spatule de fer chauffée on brûlait dans le bois ou sur les murs les couleurs liées au moyen de cire. L'apparition de la peinture à l'huile a produit, dans des temps plus récents, une évolution analogue de l'art du dessin.

Il faut chercher chez les Byzantins l'origine de ces deux conceptions, qu'on voulait attribuer en propre à l'art impérial romain. Si cette façon de procéder avait été romaine,on devrait s'attendre à rencontrer une idée du même genre dans les miniatures latines les plus anciennes ; par exemple, dans celles de l'Itala (la plus ancienne traduction latine de la Bible) découverte à Quedlinburg ; or, il n'en est rien. D'autre part, si l'on étudie avec soin le naturalisme de quelques tableaux des illustrations de la Genèse — un admirateur, enthousiaste à l'excès, a dit que la représentation du rêve de

Joseph est une pastorale à la façon de Van Ostade — on peut en réalité les rapprocher à bon droit des descriptions de la nature que donnent les romans grecs, dont nul ne songera à contester le caractère hellénique.

Il est tout aussi peu vraisemblable que l'idée illusionniste ait une origine occidentale. Quand on examine les images des deux manuscrits de Vienne, ce qui frappe tout d'abord, c'est ce qu'on pourrait appeler une ressemblance avec les fresques murales de Pompéï ; aussi n'a-t-on pas hésité jadis à établir un rapprochement entre les particularités de Pompéï, et l'art romain proprement dit. Ceux qui ont eu l'occasion d'admirer, il y a quelque dix ans, les peintures égyptiennes exposées dans plusieurs grandes ville, par un marchand de Vienne, M. Graf, se rappelleront que les portraits placés sur les momies offrent la plus grande ressemblance avec les figures de Pompéï, dont tout le monde a vu des reproductions. Ceux qui ont fait cette comparaison trouveront qu'une représentation comme la Médée de Pompéï est une continuation de l'art égypto-hellène, dont la généalogie remonte jusqu'aux statues de bois si réalistes des anciens Égyptiens, bien plutôt qu'un type hellénique dont le génie romain aurait fait un portrait. On ne peut plus croire pourtant que ces portraits égyptiens, dont quelques-uns datent, semble-t-il, du temps de l'empire romain, aient subi aussi l'influence de ce qu'on nomme l'art impérial ; cette hypothèse est insoutenable depuis qu'on a découvert

de semblables images antérieures à la naissance de l'empire romain.

Nous voilà donc amenés à tenir l'art de Pompéï et l'ancien art chrétien pour des produits de l'hellénisme ; et il faut chercher l'explication de la technique et de la façon de concevoir dans les pays situés à l'est ou au sud-est de Rome ; bien entendu, en parlant ici de l'est, on ne peut avoir en vue, pour les premiers siècles de notre ère, ni Byzance, ni, plus tard, exclusivement Constantinople.

Toutefois, on rencontre dans les manuscrits de Vienne quelque chose de plus spécial que l'art héllénique. Le vrai byzantinisme commence à s'y montrer : les artistes qui les ont illustrés veulent donner une impression de magnificence, de majesté solennelle, de gravité théologique ; ce sera, naturellement, aux dépens de la naïveté. Le manuscrit des œuvres de Dioscoride, surtout, se distingue par un éclat de couleurs bien en rapport avec ce que nous savons du luxe de la cour de Byzance.

On voit se marquer encore plus le caractère monumental de l'art byzantin dans un évangéliaire manuscrit écrit en lettres d'argent sur un fond lilas foncé, le *codex purpureus Rossanensis*, ainsi nommé du nom de la ville de la Calabre où on le conserve actuellement. Dans les miniatures ornant ce manuscrit (elles datent probablement du temps de Justinien), on a, autant que possible, supprimé tout détail accessoire ; les figures se dressent indépendantes, comme si elles représentaient des statues et,

dans la dignité de leur isolement, elles rappellent les mosaïques de l'église de St Apollinaire à Ravenne (voir ci-dessus, p. 137). Une solennelle magnificence se montre aussi dans le fragment de l'évangile de St Mathieu, découvert récemment à Sinope en Asie Mineure et qui doit remonter au sixième siècle de notre ère. Le Christ est drapé dans un vêtement d'or : le fond lilas sur lequel est écrit le texte en lettres d'or et où il y a quelques miniatures, donne une impression de sombre majesté. Cet art est dur et cherche autre chose que la beauté destinée uniquement à charmer le regard ; il sacrifie tout à la mise en valeur d'un seul trait caractéristique.

Que le lecteur feuillette quelques livres donnant les reproductions de certaines des œuvres dont nous parlons, et il comprendra l'absurdité du reproche fait à l'art byzantin d'être fatalement morne et monotone. Les miniaturistes, travaillant moins pour le grand public que les entrepreneurs des vastes mosaïques des églises, étaient plus libres, leurs œuvres ont un caractère plus intime et ils pouvaient mieux affirmer leur individualité, bien qu'ils ne se soient pas toujours affranchis de l'influence de l'art monumental.

Il y a lieu, évidemment, de signaler ici un caractère commun, et le même phénomène s'est produit dans les vases grecs de l'antiquité, si différents que puissent être, d'ailleurs, les produits de plusieurs lieux d'origine très voisins l'un de l'autre. Peut-être pourrait-on défendre l'expression d'*art impérial romain*, à

laquelle a donné naissance l'étude des miniatures de la Genèse ; c'est l'art de l'empire romain d'Orient, dont on ne trouvera l'origine qu'à l'époque où l'Occident ne constituait plus le centre intellectuel. Sa période la plus brillante pourrait coïncider avec le moment où Justinien avait répandu la civilisation chrétienne sur toutes les provinces de l'ancien *Imperium romanum*.

Nous avons vu qu'au temps d'Héraclius les liens qui rattachaient l'Orient à l'Occident s'étaient de plus en plus relâchés. L'élément grec s'est assimilé tout ce qu'avaient introduit l'administration et le système militaire des Latins ; il est, en outre, entré plus étroitement en contact avec les peuples civilisés du sud-est, et, bientôt aussi, avec les voisins barbares du Nord. Cette assimilation s'est même continuée pendant les siècles plus troublés. Rien d'étonnant donc si, à la fin de cette période, c'est-à-dire à l'époque qui s'ouvre après les empereurs iconoclastes, l'art de Byzance montre un caractère plus spécialement oriental. A cette époque, la conception diffère tellement de celle de l'Occident que même l'œil le plus prévenu ne peut plus voir d'emprunts ; aussi est-on forcé de parler dans les manuels d'un art vraiment byzantin. Les iconoclastes, comme trace de leur effort orthodoxe, ont laissé dans les productions de l'art une préférence pour ce qui est décoratif ; et, ici, il faut positivement tenir compte de l'influence de l'Islam, qui n'a jamais transigé sur le deuxième commandement du décalogue.

Le caractère théologique de l'art, affermi par la lutte contre les infidèles et de plus en plus accentué par les couvents, hostiles aux réformes des empereurs, montre déjà, dès les débuts de la période qui nous occupe, où devait mener la tendance ecclésiastique. Avant tout, il devient évident que la renaissance, qui, dans la littérature, fait revivre l'antiquité, imprime aussi son cachet sur les arts plastiques. Les causes ayant amené, dans l'historiographie, la distinction entre chroniqueurs et historiens expliquée plus haut (p. 102), se font aussi sentir chez les miniaturistes, ils se séparent ainsi en deux groupes différents.

C'est dans l'illustration des psaumes, (les plus anciens spécimens datent du neuvième siècle) que ces deux directions s'accusent le plus nettement. Les psautiers faits par et pour les gens vivant cloîtrés, sont ceux où l'on a accordé à l'explication du fond plus d'importance qu'à la beauté de la forme ; leur style concorde avec celui des chroniqueurs, moines aussi et qui, partant, mettent la manifestation de l'élément théologique chrétien au-dessus de l'imitation de l'élégance des païens, avec leur goût pour les ornements extérieurs. Aussi ces psautiers ont-ils un caractère populaire. Les miniatures n'ont d'autre prétention que de pourvoir le texte d'un commentaire courant, au moyen de petites esquisses tracées sur les larges marges des pages, et d'attirer l'attention du lecteur sur les passages dont la valeur morale a le plus d'importance. Ces

miniatures, qui manifestent inconsciemment les préoccupations exclusives du milieu où elles se sont produites, ont, pour l'histoire de l'art, autant d'intérêt qu'en ont, pour l'histoire de la langue, les œuvres de chroniqueurs tels que Malalas : dans un cas comme dans l'autre, le but de l'œuvre a été l'utilité, et non la recherche consciente de la beauté de la forme.

Aucun livre de l'Ancien Testament n'a autant d'importance pour le culte que celui des psaumes. Dans l'Église orientale, on le lisait en entier une fois par semaine ; pendant le grand jeûne qui précède la semaine sainte, deux fois. Le contenu en est donc clairement connu de tous les fidèles et, plus encore, des moines. Aussi n'est-ce pas pour expliquer le texte qu'on l'orne : c'est pour le rendre plus vivant. Et ici on retrouve cette interprétation littérale, dégénérant maintes fois en platitude, que nous avons déjà signalée dans l'ornementation des églises (voir ci-dessus, p 144). Les moines grecs ou hellénisés de l'Orient n'avaient pas de goût pour le mysticisme comme on l'entend en Occident, et la symbolique de l'ancien art chrétien, avec ses promesses d'immortalité, avait disparu avec la foi naïve remplacée par le dogme fondé sur le raisonnement. On ne tenait plus à éveiller le souvenir de ce que la communauté des fidèles croyait et confessait jusqu'au martyre ; on préférait enseigner ce qu'on croyait avoir découvert au moyen de la théologie. Aussi ne s'écartait-on point de la lettre pour se livrer à des spéculations ou faire des allusions poétiques.

Quelques illustrations, empruntées à un psautier du neuvième ou du dixième siècle conservé à Moscou, et dont plusieurs sont connues grâce à des reproductions, peuvent faire clairement comprendre ce caractère original. Le 73e psaume dit des orgueilleux : « Ils élèvent leur bouche jusqu'aux cieux et leur langue se promène sur la terre ». Et voici comment le peintre a rendu ces images : deux hommes ont le haut de la joue allongé en forme de bec pénètrant dans un segment, couronné d'une croix, qui représente le ciel ; leurs langues se déroulent comme de larges rubans sur le sol. Il est vrai qu'on ne rencontre pas souvent de telles fautes de goût, fréquentes d'ailleurs aussi dans les psautiers occidentaux ; mais, là, c'est le fruit d'une imagination barbare. Par contre, l'exemple suivant est typique ; le verset 14 du psaume 34 dit : « Tenez votre langue loin du mal ». Et on souligne cette exhortation en représentant un homme qui tient la main devant la bouche. « Protège-moi, dit le psaume 40, v. 9, contre les filets qu'on m'a tendus et les rets des méchants ». Et l'on nous dessine des diables occupés à attraper dans un filet des âmes humaines comme des poissons. Le psaume 48, v. 7 et 8, que nous traduisons, comme les précédents, d'après le texte des Septante, dit que « ceux qui s'enorgueillissent de leurs richesses ne pourront pas payer à Dieu la rançon de leur âme ». Et ce texte est accompagné d'un dessin représentant le pesage de l'or.

De ces psautiers populaires à ces autres psautiers

qui, bien que faits aussi par des clercs, étaient du moins destinés à des cercles de gens plus haut placés, il y a loin ; c'est la même différence que celle existant entre les chroniqueurs et les historiens formés par l'éducation académique. Pour ces peintres, plus aristocratiques, comme pour les historiens, la beauté de la forme fait l'objet de tous les soins ; ils semblent avoir plus d'amour pour les traditions de l'art du paganisme que pour les exigences de l'Église. Aussi, au lieu de régler servilement leurs représentations d'après la lettre du texte, prennent-ils plutôt dans le contenu des livres saints l'occasion d'exprimer, par la couleur, les jouissances qu'ils leur font éprouver.

Un psautier de la bibliothèque de Paris, du neuvième ou du dixième siècle et l'un des plus beaux manuscrits illustrés du moyen-âge proprement dit, représente brillamment ce genre. En le comparant avec les manuscrits décrits précédemment, on pourrait le qualifier de psautier pour salons. Le texte n'est pas accompagné d'esquisses, mais quatorze grandes miniatures, comprenant chacune une page entière, en forment l'illustration, qui, fort librement, ne s'astreint pas du tout au contenu du livre. Les marges des pages sont richement ornées ; en somme, cet arrangement coïncide presque, par sa composition, avec celui des ouvrages illustrés modernes. Les sept premières miniatures représentent des scènes de la vie de David, auteur présumé du livre des psaumes. Nous le voyons successivement en berger,

jouant de la lyre dans un paysage d'idylle, en Hercule chrétien aux prises avec le lion attaquant son troupeau, en jeune héros tuant Goliath. Puis il est oint par Samuel, porté sur le pavois et proclamé roi. Ailleurs, de jeunes vierges d'Israël dansent en son honneur. Un autre tableau pourrait s'intituler l'apothéose du grand chanteur : vêtu en empereur byzantin, David se tient debout entre deux figures allégoriques, la Sagesse et la Prophétie. D'autres miniatures illustrent des prières et des hymnes bibliques ajoutées au texte des psaumes. C'est Nathan reprochant à David son péché ; ce sont les Égyptiens périssant au passage de la mer Rouge ; c'est Isaïe en prière au lever du soleil. Ces sujets, traités presque comme des tableaux librement composés, rendent l'impression que les récits de la Bible ont faite sur l'artiste.

Les miniatures de ce psautier n'éveillent pas seulement notre intérêt par la façon originale dont elles sont traitées ; mais leur beauté mérite notre admiration. Rien ne peut surpasser l'éclat des couleurs, surtout dans les dernières miniatures du manuscrit ; la représentation de la Nuit, exécutée en un gris très fin, est très émouvante. L'attitude vraiment sublime du roi Ezéchias en prière, les nobles mouvements de Moïse, étendant les bras vers les tables de la loi, et la force d'expression donnée au visage d'Isaïe suffiraient pour prouver d'une façon éclatante que la force du sentiment de l'art byzantin dans ses meilleures productions n'a à craindre de comparaison avec aucun autre art, si haut qu'on

le prise. Il faut être bien imprégné des préjugés courants contre tout ce que Byzance a produit, pour contempler sans émotion les miniatures d'un autre manuscrit de Paris, de date un peu plus ancienne et renfermant les sermons de Grégoire de Nazianze. Ni pour la beauté de la couleur, ni pour la force de l'expression, on ne peut trouver un plus grand maître que le moine anonyme qui a rendu ici la vision d'Ezéchiel.

Ce qui a cependant frappé les savants dans ces images, c'est l'élément antique dans la conception et dans la représentation. On rencontre, presque dans chaque miniature, des lieux, des vertus et des vices, des actions et des sentiments personnifiés, comme sur les vases ou les reliefs de l'antiquité : on ne s'attendait guère à les retrouver chez un chrétien du dixième siècle de notre ère. Sur David, pendant qu'il joue de la harpe, s'appuie avec confiance une femme drapée tout-à-fait à l'antique : c'est la Mélodie ; derrière une colonne, on voit apparaître la petite tête d'une nymphe du bocage, et, à l'avant-plan, un dieu des montagnes, à moitié nu, représente Bethléem. Le tout expliqué par des inscriptions, comme dans certains monuments de l'art antique. Quand David fait tourner sa fronde contre Goliath, une figure ailée, la Force, touche son bras droit, pendant qu'une autre femme, l'Orgueil, s'enfuit loin du géant. La Force, la Douceur, le Repentir, le Désert, la Profondeur de la mer, la Prière, toutes ces pures abstractions sont représentées comme des

êtres concrets, à la façon des anciens. Le caractère antique de cette manière de concevoir frappe tellement les yeux que, jadis, on admettait généralement (et certains modernes célèbres le croient encore) que ces miniatures sont des copies de représentations beaucoup plus anciennes, empruntées à des modèles païens, et remontant peut-être à la première moitié du quatrième siècle. Mais on ne peut croire qu'après une époque iconoclaste et révolutionnaire, il se soit encore trouvé un artiste en état de s'assimiler ainsi l'art antique, et d'en appliquer les idées à ses propres œuvres.

Les philologues savent avec quel talent d'imitation les écrivains de Byzance de tous les siècles ont copié des modèles, ou classiques ou, tout au moins, antiques ; on admettra donc aisément des adaptations réussies d'idées païennes même au neuvième et au dixième siècle après Jésus-Christ. Le monde savant a longtemps tenu un petit écrit byzantin pour une œuvre de Lucien, sous le nom duquel il courait. Or, maintenant encore, bien que la critique savante, se fondant plutôt sur le contenu que sur la forme, ait établi que le *Philopatris* (tel est le titre du dialogue en question) doit avoir été composé après le deuxième siècle de notre ère, on voit que des savants discutent la question de savoir si l'œuvre appartient au septième ou au dixième siècle. Il est évident que de telles questions se présenteraient encore bien plus souvent si le contenu même des écrits ne suffisait à les écarter ; et l'on se rappellera, à ce

propos, que les Grecs de tous les temps ont été fort habiles à pasticher l'antiquité. Mais, pour les miniatures, nous n'avons pas le droit de porter une accusation de ce genre ; ici, on n'a pas imité, dans un but de fraude, une forme d'art depuis longtemps oubliée ; on a, en réalité, poursuivi dans une période déterminée, avec une nouvelle ardeur, l'étude des anciens modèles qui n'avait jamais cessé. On trouve des personnifications de localités déjà dans les plus anciennes mosaïques chrétiennes : comme, par exemple, dans une représentation du baptême de Jésus-Christ, où un dieu fluvial représente le Jourdain. En Occident aussi, cet usage était si répandu, que Charlemagne lui-même a vainement déployé tout son zèle pour combattre l'habitude de représenter sous des formes humaines le soleil, la lune, les douze vents, les mois et les saisons ; en vain pensait-il que cette pratique était contraire à l'esprit des Écritures Saintes.

Quant aux miniatures du psautier de Paris, l'influence de l'étude des Anciens se trahit surtout dans les figures qui entourent les personnages principaux ; mais il serait injuste de prétendre que ces figures principales, avec leur pur caractère byzantin, soient gauches, lourdes d'expression et qu'elles déparent misérablement leur entourage classique. Nous trouvons l'Isaïe en prière, avec sa belle figure resplendissante de foi, plus sympathique que les insignifiantes représentations de la Nuit et de l'Aurore qui se dressent à ses côtés. De telles

miniatures montrent, mieux que toute autre preuve, que l'idéal de l'art byzantin, ou pour mieux dire, de toute la civilisation byzantine, était double : païen (antique) de forme et chrétien d'inspiration ; selon les temps ou les personnes, l'un des deux éléments l'emporte sur l'autre.

Cette observation a une portée générale et s'applique encore à d'autres exemples. Dans le Codex Rossanensis, on représente St Marc occupé à écrire son évangile, devant lui se tient une femme, dans laquelle on s'accorde en général actuellement à voir une représentation de la Sagesse inspiratrice de l'auteur. Dans le psautier de Paris, dont il a été question plus haut, on retrouve aussi la Sagesse ; mais combien différente est la conception des deux manuscrits ! Le plus ancien de ces miniaturistes, vivant dans un temps plus proche des Anciens et avant la période des iconoclastes, représente la Sagesse comme une femme biblique, la tête enveloppée des plis d'une robe qui lui descend jusqu'aux pieds et fixant un regard sérieux sur St Marc, qui est assis ; par contre, l'enlumineur du manuscrit de Paris dessine, à côté de David, une jeune femme vigoureuse, ayant un bandeau sur sa tête découverte et ne se distinguant d'une figure païenne que par son auréole. A première vue, les différentes parties de la composition ne paraissent pas former un ensemble harmonieux. Il y a deux images, placées chacune sur une éminence et représentant, l'une, la Sagesse et l'autre, la Prophétie ; entre elles, sur un

piédestal isolé, se dresse la figure vraiment byzantine de David, revêtu du manteau impérial ; et si même elle ne plaît pas à ceux qui s'en tiennent à la conception classique, on doit reconnaître cependant son caractère individuel profondément accusé. Il ne faut pas dire que ce groupement hiératique n'est qu'une maladroite juxtaposition ; c'est plutôt une manifestation de la préférence des Romains orientaux pour ce qui est cérémonie, ou, pour mieux dire, représentation.

Puisque la civilisation byzantine est double, il est peu vraisemblable à priori que tout doive être uniforme dans l'art. Entre la tendance historique et la tendance plus populaire, on constatera beaucoup de nuances, suffisantes pour réfuter le reproche de monotonie que, seul, le préjugé des ignorants fait encore à l'art byzantin. L'illustration des Évangiles et des livres liturgiques, dont on trouve d'admirables exemplaires dans les grandes bibliothèques de Rome et de Paris, nous met aussi en présence, ou de peintres, pour qui l'art est une manifestation de sentiments individuels et qui signent même leurs œuvres, ou de modestes ouvriers, qui répètent simplement, avec leurs couleurs, ce que le texte exprime.

Cette différence dans l'art byzantin ne se montre pas seulement dans les images des manuscrits célèbres imparfaitement publiées par les manuels, puisqu'ils n'en reproduisent pas les couleurs ; un évangéliaire de la bibliothèque de Leyde, qui est pour ainsi dire inconnu, ou dont on ne cite du moins

jamais les miniatures, suffit pour réfuter le reproche de raideur morose que l'on aime à faire aux Byzantins. Il est fort regrettable que ses miniatures ne soient pas plus nombreuses et que plusieurs d'entre elles aient souffert des atteintes du temps. Mais on peut encore voir très distinctement une Madone, dont le visage a une expression si douce et dont l'attitude de pieuse oraison est si frappante, qu'on peut sans crainte la comparer aux figures de Fra Angelico. A une autre page, on représente l'Annonciation ; l'ange Gabriel est peut-être un peu lourd de formes et l'expression du visage est manquée ; mais, ici aussi, la madone est excellente, bien que tout à fait différente de celle de Paris. Dans notre image, plus grande d'ailleurs, le visage de la Vierge, se conformant davantage à la convention byzantine, exprime une dévotion plus grave et, comme dans les œuvres modernes, présente une expression mélancolique, que lui donne probablement la forme de certains traits, telle que la courbe hardie du nez. Par contre la bouche et le menton ont quelque chose d'aimable. L'attitude que la Vierge a prise pour regarder l'ange en laissant reposer son rouet, est pleine de vie. Les miniatures ne paraissent pas être plus récentes que le commencement du onzième siècle.

Au onzième siècle, l'art byzantin commence à prendre quelque chose de cette raideur hiératique, qui provient de la prédominance dans l'art des tendances ascétiques des moines et qui, dégénérant, aux

siècles suivants, en formalisme machinal, a été la principale cause du mauvais renom qui s'est longtemps attaché, dans l'Europe occidentale, à toutes les productions byzantines. Les mosaïques qui se trouvent encore sur les murs de deux célèbres couvents grecs, offrent des spécimens de ces formes de transition du style byzantin. Une image du Christ dans le monastère de St-Lucas en Thessalie présente déjà un long visage émacié, aux traits durs et vieillis ; la Madone, non plus, n'a pas conservé la grâce juvénile de l'art antérieur. Son image peinte sur les murs du couvent de Daphni, aux environs d'Athènes, montre beaucoup de ressemblance avec la Madone du manuscrit de Leyde. Mais si l'ovale du visage est aussi beau, si l'expression est tout aussi profonde, par contre, l'artiste a donné à la bouche cette expression hystérique que les miniaturistes devaient encore exagérer dans la suite et qui, loin de nous paraître sublime, nous déplaît profondément. Quand enfin la tendance ascétique a triomphé complètement, les visages du Christ et de Marie montrent bien qu'aux yeux des Byzantins, l'Évangile est, pour parler avec St Paul, une force divine pour le salut. Mais ce n'est pas, pour eux, une force divine qui donne la joie, comme on peut le constater plus tard dans les peintures pleines d'allégresse qui ornent les murs du couvent de St Marc à Florence.

La sculpture monumentale des Byzantins n'a jamais rien produit qui puisse être comparé aux chefs-d'œuvre de l'art classique. Déjà au cinquième siècle,

la sculpture sur pierre, si étroitement unie au culte des païens, passe au second plan et la faveur va à des arts plus intimes et moins robustes: ceux des orfèvres, des ivoiriers, des émailleurs et des brodeurs. L'art chrétien antique avait déjà créé des ivoires remarquables, conservant ainsi des traditions qui, depuis le temps de Phidias, ne s'étaient jamais perdues dans l'Hellade ou à Rome. Innombrables sont les objets ornementés d'ivoire (notamment une quantité énorme de peignes) que nous ont donnés les catacombes. Mais ce qu'il y a de plus instructif pour l'histoire de la sculpture sur ivoire, ce sont les diptyques où l'on consignait, pour les honorer, les noms des consuls ou, plus tard, ceux des bienfaiteurs des communautés chrétiennes ; on les offrait en présent à des personnages importants, quand l'Église ne les gardait pas comme de précieuses archives. C'est ici, en effet, que se montrent le plus clairement les liens avec le passé.

Ces matériaux coûteux répondaient tout à fait au goût que la cour byzantine avait pour la magnificence. Aussi la majesté des figures se manifeste-t-elle surtout à l'époque où l'Empire, après avoir triomphé des iconoclastes, avait retrouvé une nouvelle splendeur. Les productions antérieures à ce temps, quoique non sans mérite dans leur libre imitation des modèles antiques, ne comptent pas quand on les compare avec les représentations, datant du dixième ou du onzième siècle, qu'on trouve sur les reliures des manuscrits ou sur les

couvercles et les parois latérales de coffrets destinés à des usages ecclésiastiques.

Pour nous rendre compte, autant que possible, de l'impression que cet art donnait aux contemporains, nous devons, bien plus que lorsqu'il s'agit de miniatures, nous en représenter les productions sous une forme un peu différente de celle qu'elles nous offrent dans beaucoup de collections particulières et surtout au South Kensington Museum de Londres. Le temps a fait disparaître la polychromie qui, sans aucun doute, vivifiait ici aussi le relief ; les parties saillantes, telles que le nez, sont parfois endommagées ou usées ; impossible souvent de reconstituer l'ensemble, parce que les parties intégrantes des petits ou des grands meubles, ornés de feuilles d'ivoire incrustées, se sont dispersées. Si nous parvenons à le rétablir dans notre esprit, nous constaterons une concordance frappante avec les Madones et les saints des miniatures ; la Vierge des ivoires unit aussi la grâce à la noblesse et l'image qu'elle nous présente nous fait connaître le caractère personnel de l'artiste, mieux que mainte image plus correcte au point de vue de l'anatomie, ce côté faible des maîtres byzantins. La matière employée contribue, sous certains rapports, à rendre l'impression plus profonde encore ; ainsi, par exemple, la matière rebelle que travaille l'ivoirier s'accommode mieux que la peinture des lignes dures de la draperie ; d'autre part, la couleur mate de l'ivoire donne aux visages une distinction que le miniaturiste réussit

bien moins à produire avec les moyens dont il dispose.

La valeur commerciale de la matière a sauvé jusqu'à nos jours une grande quantité de créations de l'orfèvrerie byzantine. Les fournisseurs de la cour de Byzance se distinguent surtout dans la fabrication de ce qu'on appelle les émaux cloisonnés: ils versaient des matières précieuses en fusion dans de petites cloisons de métal et les réunissaient en mosaïque pour représenter des figures. Quand on ne dispose pas de reproductions à mettre sous les yeux du lecteur, on retombe fatalement dans des généralités et des répétitions, si l'on veut décrire cet art de plus près après avoir parlé de l'art des peintres et des ivoiriers. Il en est de même pour la broderie sur soie ou pour le sertissage des joyaux. Il serait injuste de n'expliquer la valeur de ces objets que par le prix des matériaux et le mérite de la difficulté vaincue dans le travail; rien que le sens des couleurs, qui va souvent même jusqu'à l'afféterie, doit nous préserver de jugements empreints d'une telle sévérité. Mais il faut reconnaître que nous rencontrons ici un caractère particulier de l'art byzantin, qui le met en opposition avec la plus belle qualité de la vie grecque de l'antiquité, telle qu'elle se manifeste dans l'art d'Athènes au cinquième et au quatrième siècle.

A Athènes, l'amour du luxe passait pour un défaut de barbares; l'or et l'ivoire, pris en eux-mêmes, n'étaient pas plus importants pour l'artiste que la pierre ou l'argile. La civilisation si harmonieusement

développée des contemporains de Périclès n'était pas due à cette circonstance que la bourgeoisie pouvait vivre de ses revenus en laissant faire tous les travaux par des esclaves ; mais (les manuels d'économie politique de toute tendance ont beau prétendre le contraire) elle provenait de l'union que l'on ne connaît pour ainsi dire plus de nos jours du sentiment du beau avec la modération des besoins. A Byzance, ou tout au moins à Constantinople, ville d'industrie et de commerce, on était plus près de la conception moderne ; le beau, disait-on comme chez nous, est tout d'abord destiné à ceux qui peuvent payer et là où il y a de l'argent, l'art se produit spontanément. Toutefois les patriciens de Byzance n'avaient pas au même degré que certains de nos contemporains la manie d'entasser, dans leurs salons, des trésors artistiques ou des productions considérées comme tels. On a le droit de l'affirmer quand on constate une certaine sobriété dans l'ornementation des manuscrits, et l'absence de détails superflus dans les œuvres d'art. C'est ce que prouve encore la survivance de la tradition dans des régions considérables de l'Orient, qui n'ont pas subi l'influence européenne.

Toutes les branches de l'art byzantin ont été prospères dans cette seconde période, et l'architecture n'est pas restée en arrière. De cette époque date l'agrandissement du palais impérial et l'arrangement qui en fit le luxueux séjour dont nous avons parlé quand il a été question du cérémonial minutieux de

la cour (voir p. 176). On bâtit une foule d'églises, toutes du style qui avait trouvé sa plus belle expression dans Sainte Sophie. Les mêmes raisons qui nous ont engagé à nous résumer quand nous avons parlé de l'art des ivoiriers et des orfèvres nous engagent à nous abstenir ici de tout détail. Aussi bien n'avons-nous pas à signaler de profondes modifications dans la manière de construire ; notons toutefois que la sveltesse, toujours plus grande dans les figures des arts plastiques, se montre aussi dans l'architecture religieuse de cette période. C'est ainsi, par exemple, que les coupoles qui couronnent les églises s'élèvent sur de hauts tambours au-dessus de la nef ; des colonnes élancées remplacent les lourds piliers des églises anciennes ; il y a plus de fenêtres qu'auparavant. Tout cela témoigne d'une recherche d'élégance, qui, d'ailleurs, s'applique, maintenant plus qu'au temps de Justinien, à l'extérieur des constructions.

---

# LIVRE TROISIÈME

**Troisième période** (1025-1453).

*DÉCADENCE ET RUINE DE L'EMPIRE.*

## CHAPITRE V

### APERÇU HISTORIQUE ET POLITIQUE.

Le livre de Gibbon sur la décadence et la chute de l'Empire. — Solidité de la dynastie. — Affaiblissement de l'État. — Alexis I Comnène. — Privilèges accordés aux Républiques commerçantes d'Italie. — Les croisés et Alexis Comnène. — Ses successeurs. — Opposition contre la puissance croissante des Francs. — La maison Angelus. Perte de la Bulgarie. — La croisade latine. — Les mots italiens en grec moderne. — Reprise de Constantinople. — Décadence générale. — Le concile de Florence. — La chute de l'Empire. — L'Église nationale.

Gibbon, dans son ouvrage monumental, l'histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, fait commencer la période du déclin à la fin du temps des Antonins ; pour lui, l'extension considérable de la puissance de Justinien n'a été qu'un brillant

épisode sans lendemain. Mais celui qui aurait à retracer à notre époque les événements dont le titre du livre de Gibbon donne le programme, devrait commencer son histoire neuf siècles plus tard, car c'est la mort de Basile le Tueur de Bulgares (1025) qui inaugure la période d'épuisement progressif, préludant à la mort du grand empire chrétien. Et une représentation graphique du cours de cette maladie ne nous donnerait pas une ligne descendant constamment ; sans plus jamais remonter au niveau de son point initial, elle suivrait, pour plus du tiers de sa longueur, une direction presque complètement horizontale, tomberait alors subitement jusque près du point le plus bas du schéma, et, de là, elle courrait, avec quelques variations, jusqu'au point final. La ligne horizontale, c'est la période des Comnènes ; la chute subite, c'est la conquête de Constantinople par les Latins (1204) ; la suite symbolise l'agonie de l'empire sous les Paléologues.

La dynastie macédonienne, grâce à ses conquêtes et surtout à celles de Basile II, s'était plus solidement affermie qu'aucune autre famille antérieure. L'idée d'une royauté légitime, inséparable d'une bureaucratie puissante, avait poussé de si profondes racines au dixième siècle, que toutes les folies commises par les successeurs immédiats de Basile ne suffirent pas à rendre acceptable aux yeux du peuple un changement de gouvernement. Une nièce de Basile, qui avait le tempérament d'une Catherine II mais non ses talents, put impunément

accorder ses faveurs et abandonner l'exercice du pouvoir à quatre hommes successivement. Sans être précisément tous insignifiants, ces favoris ne se montrèrent toutefois pas à la hauteur de la tâche difficile de maintenir l'empire en des temps de grave péril.

Un général d'un talent extraordinaire, Maniacês, victorieux en Asie et en Italie d'ennemis dangereux, eût peut-être été en état, comme un nouvel Héraclius, de sauver l'empire. Malheureusement, au moment où, proclamé empereur, il allait marcher sur Constantinople, un fatal accident lui coûta la vie. Les Normands, admis primitivement comme auxiliaires par les empereurs byzantins et devenus ensuite leurs ennemis les plus dangereux, se trouvèrent tout puissants en Sicile et dans le Sud de la presqu'île des Apennins après la mort du seul général qui se fût montré capable de leur tenir tête. Ainsi disparut la dernière trace de la puissance de Byzance en Occident. La séparation qui, depuis Photius, existait aussi dans le domaine de la pensée religieuse entre l'ancienne et la nouvelle Rome, prit un caractère définitif, quand, en 1054, le Patriarche et le Pape s'excommunièrent réciproquement. Cet irréparable malheur se produisit à l'occasion de la soumission à l'Église romaine des régions conquises par les Normands ; mais les causes étaient plus profondes et elles existaient déjà quand surgit en Orient une puissance qui ses entait supérieure à l'Occident, sans avoir toutefois la force de lui imposer l'obéissance.

Au nord, l'empire tenait avec peine à distance les Barbares, c'est-à-dire les Tartares Petchénègues ; au sud-est, les victoires remportées par les Byzantins sur les Arméniens devaient leur être plus fatales que leurs défaites en Italie. L'Arménie, bien pourvue de forteresses solides, avait eu, pour Byzance, aussi longtemps qu'elle garda son indépendance, la valeur d'un état tampon contre les hordes turques. Soumise à Byzance, elle devint une province peu sûre ; comme il fut bientôt impossible de l'occuper en force suffisante, elle ne tarda pas à succomber sous les coups des Seldjoucides.

A la mort de l'impératrice, dernière descendante de la dynastie macédonienne, le parti de la cour et la bureaucratie perdirent le prestige dont ils avaient joui si longtemps aux yeux du peuple. La noblesse guerrière de l'Asie mineure, formant le parti des grands propriétaires, fit valoir ses prétentions et parvint à faire couronner empereur l'un des siens, Isaac Comnène (1057). Mais son règne ne dura que deux ans ; et ce fut une époque d'abaissement pour les grands de la capitale, parce que l'empereur avait vigoureusement empêché le gaspillage du trésor au profit des fonctionnaires de la cour et du clergé. Sous ses successeurs, les empereurs de la maison des Ducas, se produisit une vive réaction. Depuis les conquêtes de Basile II, on n'avait plus besoin des régions de l'Asie mineure pour fournir le blé à Constantinople ; la péninsule balkanique, grâce à la paix qui régnait, en produisait assez pour que l'empire

ne dépendît plus des grands propriétaires fonciers de l'Orient. En outre, on avait à craindre des séditions militaires, surtout dans ces régions, et on n'avait pas assez nettement conscience que, pour Byzance, la force de son armée était la condition primordiale de son existence. Il n'était ni facile ni même désirable d'étendre le territoire, et le danger dont menaçaient les Seldjoucides paraissait chose négligeable, puisque, comme l'histoire le montrait, les Arabes, bien plus redoutables que les Seldjoucides, n'avaient pas su assurer la victoire à l'Islam.

Les empereurs de la famille des Ducas ne se sentaient donc pas coupables d'une blâmable incurie quand ils s'abandonnaient à leur goût personnel pour l'art et la littérature ; quant à la bureaucratie, elle se gardait bien d'encourager des exploits dont le succès aurait pu amener, dans la capitale, des maîtres qui préfèreraient de vaillants soldats à des fonctionnaires bien au courant des rubriques. Mais, en négligeant l'armée, les hommes politiques de Byzance préparaient la ruine de l'empire. Provisoirement, la richesse de la capitale, où affluaient toutes les contributions, était encore assez grande pour donner l'illusion de la prospérité ; mais on devait bientôt voir clairement combien s'était affaibli l'empire, en ne s'organisant que pour une période de paix.

La tribu des Turcs seldjoucides, ainsi nommée d'après le prince qui, au commencement du onzième siècle, transforma ces pillards païens en musulmans

conquérants, menaçait l'Asie mineure. L'empereur alors au pouvoir et qui, cette fois, était un guerrier de talent, Romain Diogène, fit ce qu'il put pour rendre à l'armée, trop négligée et composée alors en grande partie de mercenaires étrangers, son effectif complet et la discipline des anciens Romains. Il se porta lui-même à la rencontre de l'ennemi ; mais ni l'énergie qu'il avait mise à préparer la campagne, ni ses talents, ni l'héroïsme avec lequel il mena la guerre ne servirent de rien. L'armée byzantine fut anéantie dans la grande bataille de Malazkerd (1071) et l'empereur, fait prisonnier. Le sultan turc se montra plus généreux que les fonctionnaires de la capitale, dont la négligence routinière était la cause du désastre. Quand, après une courte captivité, l'empereur revint à Constantinople, il fut aveuglé, puis assassiné ; et, de nouveau, le parti de la paix reprit, au milieu de la guerre, les rênes du gouvernement. Quelques années après, il y eut une révolution militaire qui mit sur le trône un empereur, et celui-ci, à son tour, dut, trois ans plus tard, céder la place à l'un de ses généraux.

C'est ainsi qu'en 1081, cinquante-cinq ans après la mort du grand Basile, l'empire eut de nouveau un maître, qui, sous tous les rapports, semblait à la hauteur de sa tâche. C'était Alexis Comnène (1081-1118). Lui non plus, il ne pouvait l'impossible ; mais son administration a cependant contribué à retarder d'un siècle la catastrophe qui menaçait l'empire.

Pendant le demi-siècle qui sépare le règne de

Basile II de celui d'Alexis, le territoire de l'État avait diminué de moitié. L'Asie Mineure était aux mains des Seldjoucides ; seule, une bande étroite de terrain le long de la côte résistait encore. Les Normands, les Petchénègues et les Bulgares menaçaient les provinces européennes. Le nouvel empereur, pendant les trente-sept années que dura son règne, ne négligea aucun moyen pour conserver ce qu'on pouvait encore sauver et même pour faire des conquêtes, quand se présentaient des occasions favorables. Il récompensa le parti militaire qui l'avait mis sur le trône, sans grever les caisses de l'État : il conféra à ses partisans des titres et des honneurs. Pour les Barbares, il suivit les vieilles traditions byzantines, en les réduisant avec l'aide d'autres Barbares. Ainsi, par exemple, s'alliant aux Cumanes, il anéantit à jamais les Petchénègues. Des survivants, il fit des soldats et des colons après le massacre où les hommes, les femmes et les enfants périrent par dizaines de mille. Quant au danger de voir ses alliés se substituer à ses ennemis vaincus, il y para en leur accordant une part considérable du butin.

Mais les Normands étaient des adversaires plus redoutables et les auxiliaires auxquels on pouvait recourir contre eux étaient plus dangereux que les hordes sauvages du Nord. Les Vénitiens demandèrent et obtinrent, en échange de l'assistance de leur flotte, des privilèges qui devaient leur assurer à l'avenir l'hégémonie économique sur les pays du Levant. On leur permit d'acheter et de vendre dans

presque tout l'empire byzantin sans payer de droits de douane ou de port ; aucune douane n'avait même la faculté de visiter leurs marchandises. Plus de trente ports, y compris Constantinople, leur étaient ouverts; seules, les villes de la Mer Noire ne figurent pas sur la liste des ports francs ; probablement, comme on l'a conjecturé, pour empêcher les Vénitiens au moins de mettre la main sur le commerce des grains. Dans la suite, l'empereur se vit contraint d'accorder à d'autres Italiens aussi des privilèges du même genre.

Les républiques commerçantes de l'Occident, Venise, Pise et Gênes, avaient donc des factoreries dans les ports les plus importants ; les richesses du commerce, qui, dans d'autres siècles, avaient permis à l'empire de réparer ses pertes les plus graves, étaient passées aux mains d'étrangers. Les Occidentaux étaient plus forts que les indigènes, non seulement à cause de leur position privilégiée, mais aussi à cause de leur science. Leur supériorité provenait de la puissance de leur marché monétaire, de l'excellente organisation de leurs banques et de la perfection de leur droit commercial : toutes choses que les Grecs ne connaissaient pas. Les riches banquiers des villes italiennes restaient ainsi maîtres de diriger les actes des commerçants aventureux qui, selon les occasions ou les ordres de leur patrie, s'appliquaient, en d'autres pays au pillage légalement toléré ou contraire à toute loi. Le commerce des Grecs n'avait plus aucune vitalité ; bien que

les galères italiennes eussent mis fin à la piraterie musulmane, le commerce maritime des Byzantins ne fit que décliner ; ils durent, en somme, se contenter des avantages équivoques résultant de la présence de riches étrangers qui ne deviendraient jamais grecs.

Si Alexis a accepté les graves inconvénients de ces mesures, c'est évidemment pour éviter un danger plus grand encore : il était trop perspicace pour ne pas prévoir les conséquences de ses actes. Il avait le talent, en donnant et en reprenant aux moments critiques, de faire d'un ennemi plus puissant que lui un instrument de sa volonté. Il l'a bien prouvé quand il dut s'entendre avec les croisés qui, plus rudes que lui et tout aussi perfides, étaient cependant moins rusés. Les admirateurs des croisés, aveugles pour les défauts de leurs héros, ne trouvent pas assez d'épithètes pour flétrir la mauvaise foi de l'empereur grec. On soutient qu'ayant appelé les Occidentaux, il a tout fait pour les exploiter et pour se soustraire, par la ruse et la tromperie, aux obligations qu'il avait contractées. La première croisade, ajoute-t-on, a été définitivement décidée à cause de la lettre d'Alexis à Robert, comte de Flandre, par laquelle il invitait les princes de l'Occident à la guerre sainte. Cette lettre portait, dit-on, « qu'il vaudrait mieux remettre Constantinople aux mains des princes de l'Occident que de la laisser tomber au pouvoir des païens ». Mais il est bien démontré maintenant que ce document,

dans sa forme primitive, contenait seulement la demande de quelques troupes auxiliaires et qu'il a été falsifié et remanié en Occident dans un but de propagande. Si l'on n'avait des preuves évidentes de ce remaniement, le texte seul de la phrase que nous venons de citer suffirait pour la rendre suspecte.

Quand on apprit à Constantinople comment les croisés commençaient leur expédition, on conçut de vives inquiétudes en voyant s'approcher ces foules composées d'éléments hétérogènes. En Allemagne et en Bohême, les croisés avaient massacré ou pillé les Juifs en masse; partout où se montrait leur bannière, on avait à craindre l'incendie, le vol, le viol. Ceux des croisés qui partaient pour l'Orient par conviction religieuse n'étaient pas en état d'empêcher les violences de la tourbe qui s'était jointe à eux pour piller, ou qui, dans son fanatisme, croyait les moyens justifiés par la fin. Et même les chefs de l'expédition, des hommes comme Godefroid de Bouillon, malgré leurs aspirations élevées, oubliaient parfois l'honnêteté et la bonne foi pour atteindre plus rapidement leur but.

Alexis était lui-même un croyant convaincu, s'intéressant aux questions théologiques et ne souffrant point les hérésies ; aussi se sera-t-il certainement réjoui des maux dont l'Europe menaçait les musulmans infidèles. Mais, en même temps, l'empereur était un diplomate rusé, sachant concilier son intérêt avec sa foi et craignant, non sans raison, autant ses

ennemis déclarés que ses amis animés du désir sincère de le délivrer de ses adversaires. En outre, son armée était faible et la population n'avait aucun penchant à partager l'enthousiasme des Occidentaux, même quand il était pur et sincère ; car si la croisade avait pour la France et la Flandre tout l'attrait d'une nouveauté, pour l'Orient, ce n'était que la continuation d'une lutte séculaire, à laquelle la raison seule conseillait de prendre part. En effet, le désir passionné de délivrer la Terre Sainte avait éclaté en Orient aux jours d'Héraclius, qui avait même fait promettre par le clergé la couronne du martyre à tous ceux qui tomberaient dans la lutte contre l'Islam ; mais, au onzième siècle, Byzance professait sur les croisades, la même opinion que plus tard l'Europe, au quinzième siècle et au seizième.

Quand donc les croisés eurent franchi les limites de l'empire et montré leurs défauts, les Grecs virent en eux avant tout des barbares, plus dangereux que les Petchénègues, parce qu'ils connaissaient mieux l'art de la guerre. L'empereur ne pouvait pas leur refuser de pénétrer sur son territoire ; il promit de les aider, surtout en vivres et denrées ; en échange, il obtint l'assurance que toutes les provinces qui avaient jadis appartenu à la Rome de l'Orient lui seraient rendues ou que, en tout cas, les conquérants le considéreraient comme leur suzerain. La tactique d'Alexis ne varia jamais : à l'approche d'une armée, il envoyait des ambassadeurs, qui apportaient des présents, et qui n'étaient

pas avares de belles paroles, traitant les envahisseurs de fils au nom de l'empereur ; mais, comme arrière-garde, ils avaient des soldats impériaux pour arrêter les pillards dans la mesure du possible et pour les pousser plus loin sans en avoir l'air.

On réussit ainsi à faire passer les croisés sur la côte de l'Asie mineure, où leur supériorité numérique écrasante — au début de l'expédition ils comptaient 300.000 hommes — leur valut des victoires, qui rendirent pour longtemps inoffensive la puissance des Seldjoucides. Mais, en même temps, le climat dont ils n'avaient pas l'habitude, des privations de tout genre éclaircirent fortement leurs rangs, et il ne resta bientôt plus que le dixième de l'armée, ou moins encore. Dans toutes les négociations entre les Grecs et les chrétiens occidentaux, qu'il s'agît de secours à accorder ou de la répartition des avantages de l'entreprise, la diplomatie byzantine se montra extrêmement habile, et triompha non seulement des chrétiens sincères qui se trouvaient parmi les croisés, mais aussi des politiciens ; ils furent toujours déçus, quoiqu'ils ne fussent pas plus scrupuleux dans le choix des moyens. Voilà ce qu'on n'a pas su pardonner aux Byzantins et voilà pourquoi Alexis nous est représenté dans l'histoire comme un monstre de perfidie.

Le successeur d'Alexis trouva l'empire dans une situation plus favorable que lors de l'avènement de son père. Il suivit la même politique, et, comme il disposait d'une puissance plus réelle, il n'eut pas

de peine à éviter ces actions équivoques auxquelles les circonstances avaient contraint Alexis. Il continua les conquêtes en Asie mineure, mais, grâce à sa prudence, il sauvegarda les finances de l'État et mérita ainsi le nom de Jean le Bon (1118-1143). Toutefois il ne parvint pas à rétablir la prospérité commerciale et cet échec devait avoir, dans l'avenir, les plus fâcheuses conséquences. Il essaya d'enlever aux Vénitiens les privilèges qu'Alexis leur avait accordés; or sa flotte de guerre n'était pas de force à protéger les côtes contre les pirateries de Venise et, bientôt, il fallut se soumettre de nouveau à la tyrannie économique de l'Occident. Les ports de Syrie, où les Italiens avaient la suprématie, accaparaient en grande partie le commerce avec l'intérieur. Pour les marchandises de Perse, d'Égypte et de Syrie, la principale échelle avait été Constantinople; dorénavant ce fut Venise ou Gênes. Ce déplacement amena une rapide décadence, que la diminution des revenus de la douane ne permettait pas de dissimuler.

Le fils de Jean avait beaucoup trop adopté l'idéal chevaleresque des barons occidentaux pour gouverner un empire auquel il eût fallu un souverain à la fois administrateur et guerrier. Il fit beaucoup de guerres heureuses; mais il épuisa ainsi le trésor public, et porta une mortelle atteinte à la puissance politique de l'empire. Admiré et chanté de son vivant, il légua à ses successeurs une situation telle que, seul, un nouvel Alexis eût pu sauver l'État.

Le nouvel empereur ne manquait pas de talent, mais il n'avait ni convictions sincères, ni sagesse. Il était monté sur le trône comme représentant du parti national, qui eût voulu anéantir d'un coup la puissance croissante des Francs, auxquels son prédécesseur s'était plu à montrer de la sympathie et du bon vouloir. La haine nationale éclata chez le peuple byzantin qui, dans son propre pays, se voyait réduit à la misère par des étrangers ; aussi la plèbe les massacra-t-elle par centaines, sans épargner ni les femmes ni les enfants. On comprend l'origine de cette révolte du peuple grec contre l'Occident, si horrible qu'elle ait été dans sa manifestation ; mais elle ne pouvait manquer d'amener une terrible réaction, car le gouvernement se trouvait impuissant à la réprimer ou à la modérer. Le parti au pouvoir ne se montra pas moins cruel à l'égard des ennemis des classes commerçantes et agricoles : la noblesse de campagne et les fonctionnaires qui exploitaient sans merci les petits cultivateurs et faisaient de la Grèce un état féodal. On eut beau multiplier les confiscations et les peines corporelles ; on ne parvint pas à anéantir l'opposition. Il y eut une nouvelle sédition militaire ; elle porta sur le trône la dynastie sous laquelle l'État allait recevoir un coup dont il ne devait pas se relever.

Deux frères de la maison des Angelus occupèrent ensemble le trône. Ils étaient incapables, tous les deux lâches et perfides, même entre eux. Sous leur règne, l'empire, une fois encore, perdit des provinces

importantes. Et tout d'abord la Bulgarie. La force d'assimilation du peuple grec n'avait pas suffi pour transformer les vaincus de Basile II ; ils n'avaient jamais abandonné leur langue et leurs institutions, ni renoncé au projet de s'affranchir de la domination des Byzantins ; aussi bien les impitoyables agents du fisc ne pouvaient que les pousser à la révolte. Plusieurs fois des émeutes avaient éclaté et avaient été réprimées. Mais, sous le règne des Angelus, les Slaves surent se rendre indépendants des Grecs ; et, cette fois, définitivement. L'un des empereurs menait en personne une campagne ; son frère profita de son absence pour le déclarer déchu du trône ; à son retour, il s'empara de lui et le relégua dans un monastère après l'avoir fait aveugler. Ce crime fournit aux Vénitiens le prétexte qu'ils cherchaient pour attaquer Byzance.

De même qu'Alexis Comnène avait su amener les chevaliers de la première croisade à servir sa politique, de même Venise réussit à décider les armées qui allaient en Terre sainte à exécuter ses plans. La république commerçante savait très exactement ce qu'elle voulait ; cela suffisait contre les croisés, animés de sentiments bien différents. La politique de Venise n'avait rien de noble. Par d'habiles manœuvres, elle amena les pauvres chevaliers à s'endetter ; il lui fut facile alors d'obtenir que ces champions de la foi chrétienne l'aidassent d'abord à forcer à l'obéissance une ville qui s'était révoltée contre elle, et prêtassent ensuite leur assis-

tance pour replacer l'empereur déposé sur son trône. Une expédition contre l'opulente Constantinople promettait plus de butin qu'une guerre contre des princes musulmans, avec lesquels on entretenait d'ailleurs d'importantes et amicales relations commerciales.

C'est en vain que le pape protesta contre cette honteuse violation du serment des croisés ; forcés en partie par la nécessité, en partie attirés par la perspective des richesses à conquérir à Constantinople, les chevaliers avides d'argent, et les fanatiques qui s'étaient joints à eux, désireux de se procurer des reliques, suivirent l'impulsion de Venise. Sans rencontrer de sérieuse résistance, les alliés atteignirent leur but. L'usurpateur abandonna la ville à son malheureux sort ; provisoirement, les croisés durent se contenter de piller les habitants ; ils se récompensaient ainsi eux-mêmes du service qu'ils prétendaient leur rendre en rétablissant un indigne empereur. Le peuple, perdant enfin patience, massacra les Francs qui étaient dans la ville et ferma les portes de la cité. Les croisés tenaient enfin le prétexte qu'ils cherchaient. Ils préparèrent avec soin une attaque ouverte contre cette cité si forte, et, après une lutte furieuse, Constantinople fut prise (1204).

Quand la porte qui arrêtait l'armée des croisés eut cédé, et qu'on eut éteint un incendie qui rendait difficile l'accès de la ville, on commença, de sang froid, à piller et à massacrer, mais surtout à piller. Dans cette armée composée de tant de nations et qui,

en entreprenant la croisade, avait juré de ne s'en prendre ni aux biens ni à la vie des chrétiens et d'observer la plus sévère chasteté, chaque peuple se livra avec excès aux vices qu'il préférait ; mais, dans le pillage, régna la plus complète unité. Les croisés s'emparèrent des marchandises précieuses que contenaient les magasins ; ils dépouillèrent les églises de leurs trésors, brisèrent ou fondirent, pour en faire de la monnaie de cuivre, les œuvres d'art dont, depuis la fondation de la ville, les empereurs avaient orné les monuments et les places publiques. Un témoin oculaire byzantin, Nicétas, dont on peut contrôler la véracité par le récit qu'un des barons français a fait de l'expédition, donne le total des statues que les Latins détruisirent à cette occasion.

Pendant trois jours, chacun pilla pour son compte. Ensuite, les chefs parvinrent encore à rassembler une somme de plus de dix-huit millions de francs en or et en argent, qu'on se répartit publiquement. Dans la ville dépouillée, on proclama Baudouin de Flandre empereur ; de petits états féodaux, soumis à la suzeraineté de l'empereur, surgirent dans le reste de l'empire, partout où les barons réussirent à triompher de la résistance que le manque d'organisation des populations rendait inefficace. Les Vénitiens s'emparèrent des trois huitièmes de l'empire ; ils choisirent de préférence les îles et les ports, montrant, ici encore, la supériorité de leurs vues pratiques ; longtemps après que les baronnies, séparées de l'Europe, eurent disparu, les Vénitiens se mainte-

naient encore dans les villes maritimes, où ils étaient en contact avec leur flotte. Bien que, de tous les étrangers, ils fussent les plus détestés, leur domination, malgré la haine qu'on leur portait, a exercé la plus grande influence sur la civilisation grecque.

Ici aussi la langue constitue un témoignage historique et reflète la marche des événements. De toutes les langues étrangères, c'est l'italien qui a fourni le plus de mots au grec ; et, parmi les dialectes de l'Italie, c'est le Vénitien qui vient en première ligne. Pour juger l'importance des éléments étrangers d'une langue, ce n'est pas le nombre des emprunts qui importe, mais bien leur nature. Si l'on se place à ce point de vue, on verra que les mots pris par le grec à l'italien s'appliquent à différentes couleurs, à des idées abstraites et à des degrés de parenté ; que le grec a adopté différents suffixes de l'italien : preuve de rapports très intimes entre les deux peuples . Les mots étrangers venant de l'Ouest sont aussi beaucoup plus répandus dans toute la Grèce que, par exemple, ceux des langues slaves.

Il est, naturellement, trop facile d'abuser de ce témoignage, et d'en tirer des conclusions téméraires. Si les mots désignant le métier de charpentier et quelques-uns de ses outils sont empruntés à l'italien, on n'a pas le droit d'en inférer que l'art du charpentier a dû être introduit de nouveau à Byzance par les Occidentaux : l'histoire est là pour contredire cette conclusion ; ou, parce que le mot de *colonna* est étranger, on ne peut soutenir que la colonne ne joue

presque pas de rôle dans l'architecture byzantine. Ces exagérations de quelques savants ne s'attachant qu'à un côté de la question, doivent nous engager à la prudence, sans, pour cela, nous faire renoncer à une méthode utile ; car, dans les questions de ce genre, l'étude systématique de la langue grecque promet encore beaucoup, selon les temps et les lieux. Ainsi, par exemple, la décadence de la marine de Byzance et l'abaissement de son commerce au profit des marchands et des banquiers italiens se manifestent dans une langue, où presque tous les termes de marine et les mots tels que capital, caisse, change, crédit sont d'origine italienne. Le purisme du dix-neuvième siècle a voulu transformer ces termes en vocables ayant un air de grec ancien. La tentative a parfaitement réussi pour la finance ; mais les matelots et les marins grecs, les pêcheurs d'éponges et les petits caboteurs ont conservé les dénominations et les commandements dont leurs pères se servaient quand ils anéantissaient les croiseurs turcs. Et l'état a dû se contenter de traduire en grec actuel ces nouvelles expressions antiques dans ses règlements maritimes.

Après la conquête de Constantinople, il fut bientôt visible que l'empire latin n'aurait qu'une courte durée. Les treize mille hommes qui avaient pris cette ville en étaient réduits à leurs seules ressources, dans un vaste pays dont la population indigène les considérait comme des barbares et des brigands. La flotte des Vénitiens put seule empêcher l'armée

des croisés, qui fondait rapidement, de céder plus tôt aux chefs grecs, qui, avec beaucoup d'audace et, parfois même, avec quelque apparence de légitimité, continuaient la tradition de l'empire byzantin. Les plus puissants de ces chefs étaient les souverains de Nicée, en Asie mineure ; leurs talents militaires avaient forcé pour longtemps les Seldjoucides à garder la paix, et leur gestion économe avait procuré au royaume fondé par eux tout l'argent nécessaire pour la guerre. Les deux rivaux grecs de ce nouvel empire, le tyran d'Épire et le souverain de Trébizonde, durent renoncer à leur espoir de s'emparer de Constantinople ; le premier, en dépit de l'aide que lui donnèrent les Francs, fut battu et son territoire annexé ; quant à l'autre, il dut se contenter d'une partie de l'ancien royaume du Pont, où ses descendants végétèrent encore quelques années. Sous un usurpateur de la famille des Paléologues, les Grecs de Nicée parvinrent enfin à reconquérir sans trop de peine la vieille ville impériale, en l'enlevant aux misérables Francs qui restaient. Ainsi finit une domination de cinquante-sept ans, aussi fatale aux vainqueurs qu'aux vaincus, non seulement à son début mais encore pendant toute sa durée.

L'ancien empire romain d'Orient était donc rétabli ; mais en le comparant même à ce qu'il avait été pendant les années difficiles où Alexis Ier ne disposait que de faibles ressources pour tenir tête à des ennemis l'assiégeant de toutes parts, il faut reconnaître qu'il ne présentait plus qu'un reste insi-

gnifiant de son ancienne splendeur. En Europe, les Bulgares et les Francs avaient entamé le territoire de l'empire ; dans les îles, c'étaient les Vénitiens qui dominaient ; à l'Orient, la tribu turque des Osmanlis prenait de plus en plus d'importance. Il est pourtant permis de croire que tous ces ennemis, par quelque heureuse faveur de la fortune, par le génie d'un grand général, ou surtout à cause de leur manque de cohésion, auraient pu, une fois encore, succomber devant la ténacité et l'habile gouvernement des Byzantins, si la force économique de la capitale n'avait pas été brisée à jamais. L'importance de l'état avait cessé avec la décadence du commerce de Constantinople ; la science, la sagesse des hommes d'état purent bien retarder encore sa chute ; mais la force vive qui permettait de lutter était épuisée. Les deux derniers siècles de l'existence de Byzance répondent parfaitement au tableau qu'avec ses préjugés, l'Europe occidentale a coutume de se faire de l'histoire entière de la Rome orientale. Byzance avait perdu son importance comme boulevard de la civilisation de l'Europe et peu de mots nous suffiront pour esquisser la marche de sa décadence définitive.

Une armée de mercenaires siciliens, appelée par un empereur byzantin, obtient quelques avantages en Asie Mineure, mais, se retournant bientôt contre son chef, pille une grande partie de l'empire et, à son retour d'Asie, abandonne définitivement aux musulmans les provinces orientales. Un autre empereur, Cantacuzène, demande secours aux Serbes, aux

Turcs même et tombe ainsi sous la tutelle des ennemis les plus acharnés de l'empire. Un instant on put croire qu'une invasion des Tartares en Asie Mineure offrirait aux chrétiens une dernière chance de se délivrer des Turcs ; mais ce ne fut qu'un vain espoir. Les Paléologues essaient sans succès d'obtenir l'aide de l'Occident, même en sacrifiant ce qu'on avait considéré pendant des siècles comme le palladium de l'Empire : la foi orthodoxe. Plus d'une fois, pendant les temps périlleux, on avait fait savoir à Rome que la réunion des deux Églises n'était pas impossible ; mais la proposition de se soumettre au pape n'était, au fond, pas sérieuse. Le premier empereur de la famille des Paléologues s'était, dans son angoisse, tourné vers le pape, promettant d'accepter son autorité spirituelle ; il voulait échapper ainsi à Charles d'Anjou. Il le fit quand il se trouva dans le plus extrême danger, quand les Serbes refusèrent de l'aider et que Venise, qui avait quelque temps soutenu l'empire, se montra disposée à faciliter, comme trois quarts de siècle auparavant, aux chrétiens d'Occident la conquête de Constantinople, assez riche encore pour tenter leur convoitise. L'initiative de l'empereur était heureuse, puisqu'elle pouvait amener immédiatement un résultat favorable ; ce n'était toutefois qu'un expédient peu digne d'un politique prévoyant l'avenir. Quant au peuple, l'union lui faisait horreur et la partie la plus intelligente et la plus sincère du clergé refusa de céder.

Le fils et successeur de cet empereur ne voulut

d'abord pas accorder à son père des obsèques impériales, ni même le faire enterrer en terre sainte ; la veuve de l'empereur fut forcée de révoquer l'acte impie de son mari et de condamner sa doctrine, qui faisait horreur aux Grecs. Cette conversion apparente n'avait donc eu d'autre résultat qu'une plus grande animosité contre l'Occident ; et ce rapprochement sans sincérité rendit encore plus difficile l'union des états chrétiens contre l'Islam. Une autre tentative, essayée un siècle et demi plus tard, eut la même issue, bien que, cette fois, les Byzantins eussent fait toutes les concessions à Rome. Au concile de Florence (1439), l'avant-dernier empereur de Constantinople passa au catholicisme ; de retour dans sa capitale, il resta fidèle à sa foi latine, malgré l'irritation du peuple et du bas clergé, qui déclaraient ouvertement mieux aimer être turcs que papistes.

On sait que tout cela ne servit de rien. Le pape ne put porter secours et les princes occidentaux ne le voulurent pas. Abandonné de tous, Constantin XI fit un suprême effort ; quand, enfin, après une défense héroïque, la ville succomba, il mourut à la tête de ses concitoyens dans les rues de sa capitale.

Le sultan victorieux avait conquis un empire affaibli, mais l'hellénisme n'était pas, pour cela, anéanti. Il trouva asile dans l'église nationale pendant les longs siècles de la domination turque ; par sa puissante influence en bien et en mal sur les descendants des Grecs et des Byzantins, il a montré sa force impérissable ; mais cette force n'agit plus de nos

jours que sur une faible partie de l'Europe; même dans la péninsule balkanique, l'hellénisme rencontre en face de lui une civilisation dont il ne triomphe qu'en partie. La Macédoine actuelle lutte ouvertement et avec ardeur pour obtenir l'hégémonie, qui a jadis appartenu à Byzance. Les Slaves, qui semblent rester ici maîtres du terrain, continueront-ils à refouler les Hellènes? Cela est douteux; mais il est évident que leurs succès, aussi bien que les échecs des Grecs, affaiblissent le prestige des vainqueurs des Byzantins, ces Turcs dont l'empire est entré dans une période de décadence qui rappelle les derniers siècles de la Rome de l'Orient.

---

# CHAPITRE VI

## LA LITTÉRATURE ET LES ARTS.

---

La science des Byzantins. — La théologie. — Rapports avec la théologie occidentale. — La secte des Hésychastes. — Influence de la philosophie païenne. — Un traité de Démétrius Cydonius. — Le caractère confessionnel de la pensée byzantine entrave le développement des sciences. — La géographie. — La médecine. — Les hôpitaux. — Les sciences physiques. — Psellus. Sa jeunesse et sa vie publique. — Variété de ses connaissances. — Son caractère. — Sa puissance de travail et sa fécondité. — Son philhellénisme. — Usage qu'il fait de la langue populaire. Sa verbosité et son manque de goût. — Son langage. — Étude de la philologie à Byzance. — La métrique devenue une question d'orthographe. — Attachement aux trésors littéraires de l'antiquité. — Les philologues du temps des Paléologues. — Influence sur les savants occidentaux. — Le cardinal Bessarion ; comparaison avec Psellus. — La Marciana à Venise ; les humanistes. — L'historiographie. Anne Comnène. — Les historiens postérieurs. — Les savants besogneux à Constantinople. — Prodrome et Tzetzès. — Opposition contre le classicisme. — Poèmes satyriques, attribués à Prodrome. — Le poème de Spanéas. — Le roman de Callimaque et Chrysorrhoé. — Influence de l'Occident sur la civilisation byzantine. — L'originalité des Grecs se manifeste même dans leurs imitations. — Le poème sur la conquête de la Morée. — Le roman de Belthandros et Chrysantza. — Le roman de Lybistros et Rhodamné. — L'épopée des animaux. — Rapports de la littérature populaire en Orient et en Occident. — L'ascétisme dans

l'art byzantin. — Différences selon les époques et les lieux ; le mont Athos. — Mistra : influence de l'Occident à côté du traditionalisme dans l'art. — Trébizonde. — Chypre. — Caractère occidental de l'architecture. — La littérature et, plus encore, la langue populaire attestent la supériorité de l'élément héllénique. — Caractère indestructible de l'Hellénisme. — Conclusion.

La dernière période de l'histoire de Byzance a été très riche en écrivains de tout genre et surtout en savants ; leurs œuvres ont presque exclusivement un caractère archaïque, car les événements les plus désastreux qui se passaient autour d'eux ne parvenaient pas à les distraire de la science qu'ils cultivaient dans le silence du cabinet.

Il convient de dire ici un mot sur les sciences des Byzantins en général. Une branche de la recherche scientifique éveillait l'intérêt de tous les Byzantins cultivés : c'était la théologie. Nous avons dit plus haut (p. 24) que toutes les classes de la population s'intéressaient aux questions théologiques. Mais il ne s'agissait pas d'un dilettantisme d'ignorants, comme c'est d'ordinaire le cas pour les sciences à la mode que cultivent des amateurs. Non seulement les clercs, mais aussi les personnes vouées aux affaires de la vie publique connaissaient les théologiens des temps antérieurs pour en avoir fait une lecture très étendue ; plus d'un empereur était un controversiste redoutable : il suffira de citer Justinien, Héraclius, Alexis Ier et Cantacuzène. Mais, par malheur, si ces théologiens d'occasion possédaient de

solides connaissances, ils n'avaient aucune liberté d'esprit. Ils étaient les esclaves de la tradition et ne se permettaient aucune recherche, même sur les sujets que n'avaient pas traités les autorités infaillibles telles que la Bible ou les conciles. Et c'était déjà Jean de Damas qui avait donné l'exemple. Pourtant la théologie byzantine aurait eu deux moyens d'acquérir quelque originalité : elle eût pu étudier la théologie occidentale ; ou bien encore, il lui eût été loisible de se rajeunir par son propre effort, à savoir en étudiant objectivement la philosophie païenne. Des essais furent faits dans ces deux voies, mais sans succès.

La division de l'Empire romain en deux parties devenant, avec le temps, de plus en plus étrangères l'une à l'autre sous tous les rapports, amena l'Orient à dédaigner sans cesse davantage l'Occident hérétique et barbare. Dans les derniers siècles de l'Empire seulement, on traduisit les grands théologiens latins, à une époque où, plus que jamais, leur seule qualité de Francs suffisait à les rendre odieux à la grande majorité du peuple. A mesure que la puissance politique avait décru, l'Église était devenue de plus en plus l'incarnation de la nationalité et il suffisait de montrer de la sympathie pour les idées latines, quelles qu'elles fussent d'ailleurs, pour se faire regarder comme traître à la patrie. Et il ne faut pas s'en étonner, car le peuple se rendait clairement compte que les essais de réconciliation avec l'Occident avaient une origine politique.

Les innombrables ouvrages polémiques qu'on écrivit sur le point le plus controversé, c'est-à-dire la procession du Saint Esprit, trouvaient certainement plus de lecteurs que nous ne pouvons l'imaginer à une époque où nul ne s'avise de les tirer de la poussière des bibliothèques pour les éditer. Mais toute cette dépense d'érudition ne convertissait personne, parce que les adversaires avaient, pour ne pas se laisser convaincre, des raisons étrangères à l'objet du débat. Le seul résultat de ces querelles, était d'augmenter l'animosité des partis et de les diviser encore davantage. Et déjà la façon toute byzantine de discuter devait produire cet effet, puisque les arguments principaux c'étaient les affirmations des Pères de l'Église, revêtues de tant d'autorité que l'exégèse même de la Bible devait s'y conformer ; telle était, en effet, la décision d'un concile. On perdit de vue ainsi de plus en plus la question en elle-même, puisqu'on dut se borner à juger les critiques et les commentateurs.

Les convictions ne se formaient donc plus par les lentes expériences de la vie ; elles avaient pour base de subtiles argumentations, s'appliquant à des points spécialement controversés. Aussi ne faut-il pas s'étonner que des savants avancés en âge aient souvent changé d'opinion. L'un des patriarches les plus instruits, Bekkos, qui avait débuté en écrivant contre les Latins, fut converti par la lecture des distinctions théologiques d'un autre théologien, ténues comme des fils d'araignée. Se rangeant à

l'avis de l'empereur, qui attendait du secours de l'Occident, il publia des livres de tout genre pour plaider la cause de l'union avec Rome. Mais, dans la suite, déposé et banni, il changea encore une fois d'avis et se prononça contre l'alliance des deux Églises.

La théologie nationale, fortement établie dans les couvents du Mont Athos, remporta la victoire, et elle n'eut pas toujours besoin pour cela d'accumuler des passages d'autorités ecclésiastiques. La querelle dogmatique qui, au quatorzième siècle, a, sous le nom de controverse des Hésychastes, fait couler tant d'encre, n'était, au fond, que la révolte de la théosophie orientale contre la scolastique occidentale, pénétrant en Orient avec les croisades. Les Hésychastes croyaient, grâce à une prière ininterrompue prononcée en contemplant leur nombril à la manière des fakirs, parvenir à voir la transfiguration du Christ à laquelle St Pierre, St Jacques et St Jean avaient, au rapport de St Mathieu, assisté sur la haute montagne. Cette croyance et cet ascétisme, orthodoxes ou non, mais qui choquent si fort notre raison, furent combattus ou défendus par des hommes de grande science, et, finalement, reconnus par l'autorité ecclésiastique comme justifiés aux yeux de l'orthodoxie. Et cette décision fut, avant tout, un triomphe qu'on remportait sur la théologie de l'Occident.

La théologie, que le contact avec l'Occident n'avait pu rajeunir, comme on vient de le voir, ne fut pas

non plus réformée par ceux qui tentèrent de lui appliquer les idées des anciens philosophes. En effet, la tentative que Psellus fit en ce sens, au onzième siècle, échoua complètement.

Nous avons déjà dit plusieurs fois que Byzance n'avait jamais rompu avec la tradition des penseurs païens. Mais il y a quelque chose de nouveau dans la manière dont Psellus les a étudiés, notamment Platon ; le mouvement qu'il inaugura peut être comparé à la Renaissance dans l'Europe occidentale. Déjà le grand patriarche Photius connaissait fort bien Aristote ; un de ses élèves, Aréthas, nous a laissé des remarques sur Platon ; c'est même de sa bibliothèque que provient le fameux manuscrit de Platon qui est la base de l'étude que les modernes ont faite du texte de cet auteur. Mais ces deux savants se bornaient en réalité à conserver les trésors de l'antiquité. Or Psellus va plus loin. Sa philosophie n'est pas le néo-platonisme, mais le système même de Platon, qu'il mit en rapport immédiat avec sa foi de chrétien. Il voit dans les philosophes grecs des prophètes et, au-dessus d'eux tous, brille Platon, auquel il sait gré de s'être élevé « de la vallée des Grecs aux hauteurs du Christianisme ». Mais ses cours (il était professeur à l'université de Constantinople) n'ont pas eu, sur ses contemporains, l'influence qu'on aurait pu attendre d'une étude indépendante de Platon. Les causes principales de son insuccès proviennent de la civilisation de son temps ; la notion même d'un art élevé ou d'une science véritable

était perdue à Constantinople et les efforts de savants ou d'artistes isolés ne pouvaient pas remonter le courant.

Il ne sera pas sans intérêt d'examiner d'un peu plus près ne fût-ce qu'un écrit de la littérature philosophique de la dernière période byzantine pour faire voir où, même chez les meilleurs, avait mené l'étude exclusive des modèles de l'antiquité. Nous reviendrons à Psellus ; mais arrêtons-nous d'abord à l'œuvre d'un théologien, qui, environ trois siècles plus tard, montre à quoi a abouti en Grèce l'adoration par laquelle Psellus avait voulu faire revivre Platon.

Le livre en question est un essai de Démétrius Cydonius, le fidèle ami de Cantacuzène (seconde moitié du XIV^e siècle). L'auteur est un savant versé dans beaucoup de sciences différentes. Il avait vécu un certain temps à Milan, y avait appris le latin et s'y était familiarisé avec la théologie et la philosophie de l'Occident. C'est à lui qu'on doit les traductions de St-Augustin, d'Anselme de Cantorbery et de St-Thomas d'Aquin ; dans les deux controverses de son temps, la procession du Saint-Esprit et l'orthodoxie des Hésychastes, il se prononce pour l'opinion des Occidentaux. Il prouve, dans ses lettres, qu'il comprend parfaitement la situation critique de sa patrie, et qu'il se rend compte que, seule, une union intime avec l'Occident pouvait fournir les moyens d'arrêter les conquêtes des Turcs. On devrait donc attendre de lui, plus que

de tout autre, qu'en traitant une question philosophique, il exprimerait des pensées et des sentiments personnels. Mais on est étrangement déçu quand on lit, sous cette impression, la volumineuse dissertation où il montre combien est déraisonnable la crainte de la mort. Laissons de côté la langue, qui n'a rien d'original et qui n'est qu'un centon de Platon et des Pères de l'Église du quatrième siècle ; tenons-nous en tenir au contenu. Si l'on ne savait par d'autres écrits que l'auteur est un chrétien convaincu, on ne reconnaîtrait point, çà et là, dans son œuvre des pensées qui rappellent la foi qu'il professe. Tous ses exemples sont empruntés à l'antiquité : il parle des Spartiates et de leurs ilotes, des disciples d'Épicure, des deux Ajax comme si c'étaient des contemporains un peu plus anciens; par contre, pas un mot de l'Ancien ni du Nouveau Testament. Ce traducteur de Thomas d'Aquin ne lui emprunte qu'une fois un argument ; c'est même le seul passage où il exprime un sentiment humain. Tout le reste n'est qu'un groupement factice de considérations empruntées à Platon et à Basile le Grand ; mais il n'a plus, comme ses grands modèles, ni cet idéalisme qui illumine leurs œuvres, ni cette ferveur religieuse qui leur fait reconnaître dans la Bible une bonne nouvelle annonçant le bonheur. Démétrius n'a l'air de connaître ni le drame de la résurrection, ni les paroles consolantes que Jésus a prononcées, ni aucun des exemples que les martyrs et les saints de l'Église ont donnés à tous les fidèles. Avec ses petits syllo-

gismes, il voudrait mettre au pilori, comme n'ayant pas de cause, la grande angoisse de l'humanité. Sa démonstration fait penser à l'éloge de la vieillesse par Cicéron ; quand le grand orateur romain, plus éloquent d'ailleurs que Cydonius, a bien prouvé que la vie humaine n'est belle qu'à son déclin, son lecteur est convaincu, mais ne peut s'empêcher de constater avec terreur que ses cheveux, blanchissant, lui annonçent une mort prochaine.

« Comment en vient-on », s'écrie Démétrius « à regarder la mort comme le plus grand malheur ? » Il nous le dira. Il faut diviser les calomniateurs de la mort en trois groupes qui, comme dans les sermons à la vieille mode, seront tour à tour réfutés. « Les hommes les plus légers, mais en même temps les plus sincères, et sachant le moins cacher leur honte sous des fleurs, déplorent d'être privés des jouissances des sens, et jugent que la perte de ces plaisirs doit être la chose la plus désagréable et la plus terrible du monde. Les esprits plus raffinés, qui rougiraient de faire ou de permettre quelque immoralité, disent que la vie et le désir de vivre sont naturellement innés dans tous les hommes ; et quand quelque chose vient enlever l'objet des désirs de tous, chasser l'existence, apporter la destruction et répandre, par la corruption, la laideur sur ce que la nature a fait si plein de beauté, qui ne tremblerait pas devant cette chose terrible, qui ne la haïrait, qui ne repousserait pas, jusqu'au nom de cet ennemi de la nature ? Et cette chose n'est pas seulement l'ennemi

de la nature ; elle l'est aussi de Dieu. Dieu n'a-t-il pas seul, en effet, une complète immortalité ? Y a-t-il rien de plus contraire à sa volonté que la mort, puisqu'elle détruit et décompose ce qu'il a voulu produire et conserver ? Ainsi parlent les savants qui invoquent la nature pour prouver combien leur aversion est légitime. Le troisième et dernier groupe, composé de gens plus modestes et plus réfléchis, s'attribuant des vues plus raisonnables que celles des autres, ne trouve pas équitable de déclarer la mort mauvaise pour les raisons précédentes. Leur motif, c'est qu'après avoir quitté la vie, nous serons forcés de rendre compte de nos œuvres, et de subir éternellement les châtiments les plus pénibles et les plus douloureux ; or nous ne les éprouverions pas si la mort ne séparait l'âme du corps et ne la livrait aux lois et aux enquêtes au delà de la tombe. Quelques personnes qui, par ces raisonnements, s'effraient et effraient les autres, se troublent déjà au seul mot de mort et portent leurs semblables à partager leurs terreurs ».

Avec cette prolixité, avec ces synonymes qu'il accumule sans avoir à exprimer des idées différentes, l'auteur a la prétention de guérir les hommes, qui, comme le dit la dernière phrase, s'inspirent mutuellement la crainte de la mort ; il suffira de leur faire remarquer que les jouissances des sens sont condamnables, que la libération de l'âme mérite la préférence et que c'est chose utile et agréable de mener une vie vertueuse.

La dissertation de Démétrius a été imprimée quatre fois au seizième siècle, et, dans la suite, trois fois encore. Les admirateurs de l'auteur se sont-il bien rendu compte qu'à parler ainsi de la mort, un chrétien renie le livre tenu par lui pour révélé ? Mais gardons-nous de trop blâmer Démétrius ; du grand nombre des mauvais écrivains, il était l'un des meilleurs et son admiration pour Platon est sincère. Pas plus qu'aucun de ses contemporains grecs, il n'a, il est vrai, retiré de l'étude de ce noble philosophe cette inspiration qui doit mener à l'indépendance de la pensée ; malgré cela, l'œuvre entreprise par Psellus n'a pas été sans porter des fruits. Mais nous verrons plus loin que c'est précisément l'Occident si méprisé qui en a profité.

Le caractère confessionnel de la pensée byzantine explique assez pourquoi la science indépendante ne pouvait vraiment fleurir dans la Rome orientale et pourquoi ces hommes studieux, malgré leurs connaissances étendues, malgré leurs nombreux livres, n'ont fait aucune grande découverte de quelque genre que ce soit. Ils ont conservé l'héritage de leurs ancêtres, mais n'y ont ajouté aucune invention méritant d'être signalée. On se rappelle une parole d'un historien arabe du dixième siècle : « Le doute est la première condition pour parvenir à la science ». Jamais, à Byzance, on n'a proclamé un tel principe ; il n'a pas manqué à Constantinople de sceptiques aimables ou de chrétiens attachés aux enseignements de l'Église par mode ou par intérêt personnel et ils

ont dû être nombreux, surtout au temps des croisades. Mais l'histoire ne cite, parmi ces savants, aucun sceptique qui, au lieu de se borner à mettre en question la justesse de quelque point spécial de l'exégèse traditionnelle, ait voulu examiner les fondements mêmes sur lesquels s'appuient tout raisonnement et toute explication.

Quand, dans un livre infaillible, on possède la vérité sur les questions les plus importantes, quand elles sont éclairées dans leurs détails par des hommes dont l'autorité est garantie par des conciles inspirés de Dieu, on n'est plus fortement poussé à examiner personnellement ces questions, ni même d'autres ; l'esprit auquel l'autorité rappelle continuellement les limites qu'elle lui défend de dépasser, borne de plus en plus le champ de ses investigations et use ses forces à faire des distinctions subtiles. Si le savant n'a plus d'autre tâche que d'examiner de plus près ou d'appliquer pratiquement des vérités établies une fois pour toutes, son besoin d'idéal ne pourra plus se satisfaire que dans le mysticisme et, rompant avec les exigences de la raison, il se réfugiera dans l'extase. D'autre part, les savants byzantins n'avaient pas d'imagination ; or, bien que l'importance de cette faculté ait été souvent méconnue, on ne peut nier que, sans imagination, il est impossible de produire une œuvre vraiment scientifique ; seule, la poésie fait les grands savants comme les grands artistes.

Ce que nous venons de dire motive notre jugement

défavorable sur la science byzantine. Confirmons-le en faisant quelques remarques sur la manière dont les Byzantins cultivaient les différentes branches des connaissances humaines.

Les Allemands et les Hollandais ont montré, au XVI^e^ et au XVII^e^, siècle que les notions pratiques du personnel de la marine marchande peuvent mener à une étude théorique sérieuse de la géographie. Mais le commerce de Byzance n'est pas allé aussi loin ; il s'est borné à compiler des descriptions exactes des pays soumis à l'autorité impériale, de bons manuels de navigation, des guides à l'usage des soldats, des marchands et des pèlerins. L'histoire de Byzance n'a pas à citer des noms comme ceux de Copernic ou de Keppler, ou, si l'on veut se contenter de moindres mérites, de Snel et de Plancius. Ici aussi c'était la religion qui faisait obstacle : on craignait d'avoir à contredire la lettre de l'Écriture Sainte. Le seul géographe qui ne poursuit pas de but pratique, Cosmas Indicopleustès, contemporain de Justinien, écrit de son propre aveu « pour ceux qui veulent rester chrétiens et contre ceux qui pensent que le ciel est sphérique à l'intérieur ». Il combat l'opinion, déjà défendue autrefois par les disciples de Pythagore, que la terre est une sphère ; il s'attaque surtout au système de Ptolémée, où cette opinion était scientifiquement établie. Il est vrai que certains Pères de l'Église, comme Basile le Grand et Grégoire de Nysse, étaient plus éclairés que Cosmas et défendaient la sphéri-

cité de la terre, disant qu'elle ne contredit pas la Bible. C'est grâce à leur exemple que les Pères de l'Église latine se sont déclarés en faveur de la conception des Grecs anciens, que les savants européens devaient faire triompher plus tard. La plupart des exégètes de Byzance et, parmi eux, des Pères célèbres, maintenaient l'opinion que la terre est un disque et que l'univers est divisé en étages. Ici donc la science byzantine est inférieure à celle des Grecs, sinon pour les résultats, tout au moins pour la méthode. Héritiers directs des classiques, les Byzantins n'ont pas su faire bon usage des trésors que leur léguaient leurs ancêtres ; ils ont laissé aux Arabes la gloire de les utiliser et de les augmenter encore.

Notre jugement sur la médecine ne sera pas plus favorable. Hippocrate et Galien furent longtemps les autorités qu'on osait à peine critiquer. Au dixième siècle, se produit une renaissance, mais elle est due à l'influence des docteurs arabes ; quant aux Byzantins, ils n'étaient de grands maîtres que pour la préparation de recettes miraculeuses ou pour inventer des formules de conjuration. Leur thérapeutique, toute composée de remèdes familiers, a joui d'une réputation extraordinaire, comme le prouvent les innombrables manuscrits qui ne donnent en réalité qu'une pharmacopée insensée et charlatanesque. Ils sont, pour la plupart, rédigés en grec vulgaire et méritent ainsi d'inspirer quelque intérêt aux linguistes. On ne doit naturellement pas prendre

ces œuvres déraisonnables pour les légitimes représentants de la science médicale des Byzantins : la langue seule suffirait à le prouver ; mais les adeptes sérieux de la médecine semblent aussi, au jugement des savants compétents, avoir produit peu de travaux originaux. Ici, de même, c'est le manque d'idéalisme qui est la cause du mal : aux universités, on formait, il est vrai, d'excellents praticiens, qui devaient toute leur science aux manuels des Arabes ; mais il ne s'est pas produit d'école qui ait étudié la pathologie et la thérapeutique pour elles-mêmes.

Quoi qu'il en soit, nous savons que, dans la capitale, l'organisation des soins à donner aux malades avait atteint une perfection admirable. On peut en parler avec assurance, parce que nous possédons encore les statuts d'un couvent fondé par un empereur de la maison des Comnènes ; or ils nous donnent différents détails sur l'arrangement de l'hospice, le *Xenon*, qui était rattaché à la fondation. L'hospice était monté pour cinquante lits. Il s'y joignait une ambulance pour les malades du dehors ; c'était donc une polyclinique. L'hôpital proprement dit comprenait cinq divisions : une division de chirurgie avec cinq lits ; une autre, de huit lits, pour les maladies aiguës et très graves ; deux pour les affections ordinaires, chacune avec dix lits ; et une division gynécologique, pourvue de douze lits. Chaque division avait deux médecins, cinq assistants et deux domestiques. Dans la section des femmes, une femme médecin était adjointe aux deux docteurs ;

la nuit, c'étaient les assistants qui veillaient. Tous les employés étaient salariés ; dans certaines occasions, par exemple lors de la fête des patrons des médecins, St Côme et St Damien, ils recevaient, en outre, un cadeau extraordinaire. S'il se produisait un cas grave à la polyclinique, il fallait, d'accord avec les directeurs, appeler un second médecin en consultation. Tous les jours l'un des directeurs visitait toutes les chambres de malades, examinait si leur nourriture était bonne et s'informait s'ils étaient satisfaits de la manière dont ils étaient traités.

L'hôpital avait une pharmacie propre, régie par un directeur avec cinq aides, et pourvue d'une étuve à bains d'une boulangerie et d'une église. Enfin, à l'établissement se rattachait une institution chargée d'entretenir continuellement vingt-quatre vieillards qui ne pouvaient plus travailler ; les statuts réglaient avec soin tout ce qui concernait cette division. Nous savons, de plus, que tout malade admis à l'hôpital recevait du linge et des vêtements propres ; ceux qu'il avait apportés étaient lavés et on les lui rendait à sa sortie.

Tous les détails que nous donnons ici ne sont pas toujours complètement compréhensibles. On s'étonnera probablement du grand nombre des médecins et l'on se demandera si, dans un hôpital où il y a presque autant de personnes qui soignent que de personnes soignées, peut régner la tranquillité nécessaire. Les gens compétents expliqueront les choses ;

il se peut que les assistants fussent, en même temps, des étudiants qui devaient se former à la pratique ; ou, encore, qu'un lit ait parfois reçu plus d'un malade en même temps. Il n'en est pas moins certain que cet hôpital du douzième siècle de notre ère peut, pour son organisation, être comparé avec des fondations de notre temps. Les *hôtels-Dieu* et les *alberghi dei poveri* de l'Europe occidentale du moyen-âge, auquel le haut pourcentage de leur mortalité a valu une si mauvaise réputation, sont ici dépassés de beaucoup.

Dans les sciences naturelles, les Byzantins ne sont, en général, pas allés fort loin et n'ont guère eu qu'une connaissance empirique des faits. Dès qu'ils se risquaient à parler d'autre chose que des nécessités pratiques, ils se livraient à de véritables radotages ; la minéralogie devenait la science des vertus secrètes des pierres, la zoologie décrivait des monstres, l'astronomie ne sortait pas de l'astrologie ; ici, toutefois, l'influence de la science persane et arabe amena quelques progrès.

Toutes ces particularités de la civilisation byzantine dans la période dont nous nous occupons s'incarnent, pour ainsi dire, dans le remarquable polygraphe Psellus, dont nous avons déjà apprécié d'un mot la philosophie. Psellus, dans un panégyrique de sa mère, nous raconte que, grâce à l'énergie de cette femme remarquable, il reçut une éducation qui lui fit connaître, à lui né de parents sans fortune, toutes les sciences où l'on pouvait exceller de son

temps. Son robuste cerveau résistait aux leçons où, pendant le jour, on lui inculquait les sciences et aux répétitions que, sous la direction de sa mère, il prolongeait jusque fort avant dans la nuit. L'écolier sage dont nous parle un poète emploie, huit siècles après lui, les mots mêmes dont Psellus se sert pour nous raconter ses études : « Le jeu, pour moi, c'est d'étudier et mon étude est un jeu ». A l'université, Psellus se lia avec des jeunes gens intelligents, qui faisaient figure dans le monde. Grâce, en partie, à ses talents innés, grâce aussi à l'influence de ses puissants amis, il put, de la position subalterne qu'il dut d'abord accepter pour gagner son pain, s'élever aux plus hautes fonctions de l'état. Il fut ministre sous cinq empereurs et, en même temps, pendant une certaine période, professeur de philosophie à l'université de Constantinople. Pour comprendre le rôle qu'il jouait dans l'empire, il faut se rappeler que le gouvernement effectif se trouvait aux mains des fonctionnaires principaux ; car la plupart des empereurs étaient, à cette époque, confinés dans le palais ; personnages purement décoratifs, ils n'en sortaient qu'à propos de certaines solennités, quand on voulait donner au peuple l'occasion de satisfaire son besoin inné de pousser des acclamations.

Quand Psellus et les siens furent au pouvoir, on put croire à l'avènement de cet âge d'or, où, comme Platon le souhaitait, les philosophes seraient devenus rois. Mais son Excellence le professeur de philosopie n'était pas philosophe ni même homme d'état

au sens le plus modeste du mot. Les discours politiques ne lui coûtaient aucune peine ; grâce à ses lectures étendues, il n'avait pas à fuir les débats sur la stratégie ou la tactique ; mais son regard ne dominait pas l'ensemble des événements et, n'ayant pas de principes arrêtés, il ne savait diriger convenablement la politique de l'état. Quand, en sa qualité de ministre, il se trouvait aux côtés de son ancien élève Constantin X de la maison des Ducas, il pouvait bien l'aider à rédiger des actes dans le goût plein d'afféterie de l'époque ; mais il était incapable de guider un souverain qui n'avait pas le moindre soupçon de la situation critique de son empire.

Psellus savait tout ce qu'on pouvait savoir et même plus encore ; mais c'était une science d'écolier, ou de savant de cabinet. Sous beaucoup de rapports, il nous rappelle les grands hommes de la Renaissance italienne ; mais il n'avait que leurs qualités inférieures. Comme un Alberti, un Léonard de Vinci, il possédait un savoir encyclopédique, mais non cette force d'action qui les distinguait ; quand il fallait agir, son inutile science ne servait qu'à écraser son âme sans vigueur. Avant tout il manquait de caractère. A chaque changement de monarchie, il s'accommodait aux circonstances ; il salue du nom de « roi soleil » le prince qui vient à peine de monter sur le trône ; à l'empereur Isaac Comnène, qui est fou de la chasse, il écrit qu'il lui serait doux d'être cerf, lion ou panthère pour avoir l'honneur d'être traqué par sa Majesté. Ce sont ces folies qui ont

valu à Psellus la réputation d'être un lâche flatteur, un vil intrigant; toutefois, ces épithètes ne nous donnent pas les traits essentiels de son caractère.

Au fond, c'est plutôt un homme bienveillant, d'une vanité sans bornes, et trop faible pour résister aux tentations lui donnant l'occasion de faire étalage de son talent de beau parleur. S'il avait été chargé d'un emploi tranquille, loin de la cour, où il eût pu se livrer exlusivement à la science, sa vie aurait fourni le sujet d'une biographie agréable, où il aurait été question de la tendresse de ses sentiments pour ses parents et ses petits-enfants. Mais cet homme, qui, comme le montrent ses lettres, avait beaucoup de dispositions pour « l'art d'être grand-père », devint un politicien et sa bonhomie naturelle dégénéra en une lâcheté toujours prête à plier et à s'accommoder. Quand l'empereur byzantin, fait prisonnier dans la guerre contre les Seldjoucides, revit sa patrie grâce à la générosité de son vainqueur (voir plus haut, p. 252), Psellus s'était déjà assuré l'amitié du parti qui avait déclaré le prince infortuné déchu du trône et qui, ensuite, le fit emprisonner et mutiler. Malgré cela, il se sentit porté à écrire une lettre qui mérite le nom de modèle d'hypocrite compassion, car Psellus était, sans aucun doute, moralement complice du crime dont le malheureux empereur fut la victime. « Louez le Seigneur, y est-il dit, qui d'homme vous a fait ange et qui, en vous privant de la lumière, vous a trouvé digne d'une lumière plus haute. Il vous a rangé parmi

ses nobles champions, et, en vous enlevant une couronne terrestre, vous a orné de cette guirlande qu'on tresse au ciel ». Et pourtant, quand on lit avec attention ce factum, on se sent forcément convaincu que l'auteur éprouvait vraiment de l'admiration pour cet empereur lâchement trahi.

Psellus se donne lui-même le témoignage que « pour l'étude de la science, il est un homme, mais qu'il a un cœur de femme ». Cette tendresse se manifeste dans la façon dont il parle de ses amis et de la vie de famille. Du mariage, il dit en plus d'un endroit « qu'il doit être l'union de deux âmes », et, dans la bouche d'un Grec, cette déclaration semble presque sentimentale. La faiblesse humaine trouve en lui un juge condescendant; il estime que la pitié est une vertu plus grande que la fermeté des convictions. Il compare l'un de ses amis à un portrait dont les yeux semblent suivre du regard le spectateur, de quelque côté qu'il se trouve. « Il n'avait pas la vertu intolérante et farouche d'un Phocion ou d'un Caton, incapable, de se plier aux circonstances au milieu desquelles ils vivaient; lui, au contraire, connaissait l'art de s'accommoder aux événements ». Etant ministre, il engage à l'indulgence un gouverneur de province qui se plaignait d'un employé malhonnête. « Nous ne pouvons tous être des apôtres et des prophètes, ou, pour parler dans votre sens, des juges à l'instar de Minos et de Rhadamanthe ». Cette indulgence, il en use aussi pour ses propres défauts et l'on ne voit nulle part dans ses lettres qu'il ait

conscience de ses fautes : une confession sincère l'eût rendu intéressant, même s'il avait commis de plus grands crimes.

Mais quand sa vanité personnelle est blessée, il perd sa bonhomie. Il accable d'invectives ceux qui osent douter qu'il soit digne d'être professeur à l'Université ; il n'a pas assez d'injures pour ceux qui lui portent envie, ne souffrant pas, comme il le dit, de voir des Celtes ou des Arabes venir à Constantinople pour s'initier sous sa direction à la philosophie de Platon : il les traite de « grenouilles coassantes, de chiens qui aboient, d'insectes stercoraires ». Et ces querelles de savants s'envenimèrent tellement que l'empereur fut forcé de fermer l'université. Psellus se retira donc un certain temps de la vie publique. Il se fit moine et alla habiter le mont Olympe, sur l'autre rive du Bosphore. Mais les moines dédaignèrent sa sagesse païenne, et Psellus, guéri de ses illusions sur le calme du couvent, préféra bientôt la cité cosmopolite, avec toutes ses charges, à la société de ces saints compagnons aussi peu commodes que ses collègues de la ville. L'un d'eux, un certain Jacques, fit à son sujet, quand il quitta la sainte montagne, quelques vers malicieux :

« Père Zeus, roi redoutable,
toi qui envoies tes foudres avec tant de fracas,
L'Olympe n'a pas été longtemps ta demeure ;
Tu n'y as pas trouvé tes déesses,
O Père Zeus ! »

Psellus ne fit pas attendre sa réponse. C'est une satire en forme d'hymne et donnant, en acrostiche, les mots suivants : « Je chante en rythme l'ivrogne Jacques ». Sans aucun doute cette parodie d'une hymne sainte eut grand succès dans la capitale ; on aura certainement admiré cette virtuosité dans l'injure, sans se scandaliser de ce qu'une réponse profane de ce genre avait de peu digne. Quand l'Église est sûre de la foi de ses ouailles, elle pardonne facilement une plaisanterie déplacée.

Psellus doit avoir eu une incroyable force de travail, car, malgré les tracas politiques de tout genre qui l'accablaient, il a trouvé le temps d'acquérir des connaissances extrêmement étendues et de les étaler dans un nombre effrayant de livres. Les quelques milliers de pages que contient l'édition de ses œuvres ne forment qu'une partie de ce qu'il a écrit. Des études théologiques et des dissertations sur des textes en forment la partie principale. Viennent ensuite une histoire du temps de Psellus, des explications de questions juridiques, des exposés d'anatomie, des considérations philosophiques. Le tout entremêlé de compositions en prose ou en vers sur les questions les plus étranges : le but de la géométrie, les vertus des astres et des pierres, la possibilité de mettre au monde à volonté des enfants du sexe masculin ou féminin. Tout est occasion pour Psellus de noircir du papier. Il fait le panégyrique de la puce, du pou, de la gale et de la grammaire ; il engage ses élèves à être plus assidus aux cours et,

par exemple, à ne pas rester chez eux parce qu'il pleut. Il daigne même parler des proverbes et des superstitions populaires. Dans ses lettres, qui se comptent par centaines, il note beaucoup de particularités locales.

Les morceaux les plus précieux de ce fatras littéraire sont les écrits où Psellus parle de l'antiquité. Il a conscience d'être vraiment de la famille des Grecs de l'époque païenne, et l'on trouve déjà chez lui trace de philhellénisme ; car il regarde les Hellènes chrétiens ou païens comme un seul peuple. Avant lui, les Byzantins étaient surtout chrétiens et les plus importants d'entre eux se considéraient comme héritiers de Rome aussi bien que de l'Hellade et de sa gloire. Psellus s'en tient au monde grec, dont il aime les vestiges comme un archéologue moderne. Il voudrait communiquer aux fonctionnaires qu'il envoie en Attique quelque chose de sa piété filiale ; il refuse de recevoir d'eux, comme d'autres de ses favoris, des produits des champs ou de la chasse, mais il leur enjoint de veiller aux monuments de l'antiquité. Il ne professe ni le néoplatonisme, ni le système d'Aristote, quoique l'Église le loue ; il trouve ce système confus et, quant au panthéisme des néoplatoniciens de Syrie mélangé de démonologie orientale, il le combat, puisqu'il y voit une hérésie bien plus éloignée du christianisme que le système de Platon. Dans toutes ses phrases de rhéteur on sent l'ardeur de sa conviction quand il parle du grand penseur et qu'il s'écrie à plusieurs

reprises : « Il m'appartient, à moi ». Mais c'est toute l'antiquité grecque qu'il aime. Dans un discours adressé à ses élèves, il dit que « la Sagesse grecque s'est fait une idée fausse de la divinité, mais elle a compris la nature comme le Créateur l'a faite ».

Dans son enseignement, il allait encore beaucoup plus loin ; pour lui, les anciens poètes avaient été des voyants, qui, sous une forme allégorique, avaient déjà annoncé les vérités du christianisme. Avec ses amis, il reconnaissait dans l'Hercule enchaîné « la volonté de la passion liée par la raison » et quand Ulysse parle de sa patrie, il n'a pas en vue Ithaque, « mais la Jérusalem céleste, qui doit être le but de nos efforts, si nous ne voulons pas que nos voluptés trompeuses nous métamorphosent en animaux ».

Chez Homère, non plus, il ne faut pas « s'en tenir à la lettre, ni se laisser ensorceler par son harmonie, mais chercher les beautés cachées ; et c'est aussi dans le même esprit qu'il faut lire Pindare, Épicharme et Archiloque ».

Il retrouvait ces allégories dans l'Écriture Sainte. « Rien dans l'Évangile, nous dit-il, n'est sans importance, même les moindres choses. Le nombre des poissons, celui des apôtres, la ceinture de St Jean-Baptiste, tout, en un mot, a un but qui reste caché à la grande masse ». Et ainsi se produit, entre les écrivains sacrés et les auteurs profanes, une véritable unité. C'est ne pas comprendre Psellus que de l'accuser pour cela d'hétérodoxie, bien que l'Église vît dans son culte pour Platon un penchant

dangereux pour l'hérésie. Car il avoue que son admiration pour l'esprit profond des penseurs de l'antiquité ne l'empêche pas de tenir leurs affirmations pour fausses dès qu'elles contredisent la doctrine chrétienne ; mais, à son sentiment, ce n'est qu'une exception et il suffit de comprendre le sens profond de leurs idées. C'est ainsi qu'il se défend contre les accusations de ceux qui le jalousent. Quelquefois Psellus, semble-t-il, cède à une crainte humaine quand il accentue la supériorité qu'il reconnaît aux enseignements de l'Église sur les affirmations de Platon ; mais, dans son ensemble, son apologie était de bonne foi. Si même il tirait parfois sur la chaîne par laquelle sa profession de foi le retenait, il n'a jamais songé un moment qu'il lui fût possible de la rompre. Dès que, comme savant, il se trouve en conflit avec le credo religieux, il cesse ses recherches ou avertit qu'on ait à s'en défier. Trop vaniteux pour se taire quand il sait quoi que ce soit, et, d'autre part, plein de terreur devant les forces cachées de la magie noire, il parle à mainte reprise de la puissance des démons et des arcanes de l'astrologie ; mais, chaque fois, il assure qu'à ses yeux toutes ces forces impies sont condamnables ; il a horreur des amulettes, des recettes de magie, des imitations mystérieuses de phénomènes cosmiques. Et son anathème est assez explicite pour nous fournir un tableau remarquable de la superstition de son entourage.

Comme philosophe, Psellus, si nous le jugeons

bien, est un véritable savant; pour les autres branches du savoir humain, ce n'est qu'un érudit sans jugement. Ses études médicales et juridiques semblent avoir consisté uniquement dans l'explication de la terminologie scientifique; quand Psellus traite un sujet emprunté aux sciences naturelles, il ne se distingue sous aucun rapport de ses contemporains ni de ses prédécesseurs byzantins : lui aussi, il attendait tout du raisonnement et regardait l'observation comme un simple accessoire; tout au moins, il acceptait sans critique les cas merveilleux que d'autres prétendaient avoir constatés et en faisait la base de ses théories. Puisqu'il ne se sentait chez lui que dans les murs de Constantinople, son genre de vie pourrait expliquer son insensibilité à l'égard de la nature. Mais la manière analogue dont Psellus traite les questions de grammaire montre que cette indifférence tenait à la tournure même de son esprit. C'est un des représentants les plus importants de l'espèce non encore disparue de ces philologues qui s'attachent plus à la transcription traditionnelle des lettres qu'à l'étude des sons et à la manière dont ils sont perçus.

A ne s'en tenir qu'aux titres, on pourrait penser que Psellus a plus aimé que ses compatriotes la langue populaire, si profondément méprisée à Byzance. Un savant de notre temps le loue « d'avoir interprété les idiotismes et les coutumes du petit peuple avec autant de zèle que la langue d'Homère et les faits et les institutions dont il nous parle ».

Mais quand on lit l'une ou l'autre des dissertations qu'il consacre à de tels sujets, on s'aperçoit bientôt qu'il ne peut être question ici d'intérêt pour la langue ou la vie du peuple. Il recueille des expressions comme on étire des fils d'or, dit Langendijk, dans le but d'en composer des sermons. Nous devons à ce procédé, qui fut toujours en faveur à Byzance, un peu de folklore, sans que l'auteur ait eu l'intention de nous le faire connaître. L'explication s'éloigne en général beaucoup du sens très visible des textes ; aussi ne peut-on croire que les savants aient eu, le moins du monde, l'intention de donner un véritable commentaire. Ce qui a donné naissance à ces tissus de proverbes et de traditions populaires, c'est le besoin de chercher au fond de tout une signification secrète, compréhensible seulement pour les esprits cultivés, polis ; c'est aussi l'idée que les simples d'esprit sont comme les enfants et manifestent inconsciemment des vérités que les sages doivent tirer de profondeurs cachées.

En voici un exemple, emprunté à Psellus : « Un fou lance une pierre et dix sages ne parviennent pas à la ramasser ». Commentaire : « La pierre, c'est le Seigneur, notre pierre angulaire, qui a réuni ce qui était séparé et a rassemblé ce qui était dispersé. Ne jetez pas cette pierre : mettez au milieu, pour que nous puissions nous y installer, celui qui croit à la folie de la Bonne nouvelle, celui qui s'est élevé plus haut que la sagesse des hommes et qui, animé par l'esprit de Dieu, est en réalité rempli de la divinité.

Les sages qui ne peuvent ramasser la pierre, ce sont les sages d'après le monde, qui ne possèdent pas la vraie science et dont il a été dit : « Je vous remercie, o mon Père, que vous ayez caché ces choses aux sages et aux hommes intelligents pour les révéler aux petits enfants ».

L'exemple de Psellus que nous venons de donner est l'un de ceux où il montre le moins de mauvais goût ; il est facile de comprendre quels résultats insensés a dû donner cette méthode quand elle a été employée par des écrivains moins intelligents que lui.

Toute la science de Psellus n'aurait certainement pas suffi pour faire de lui l'homme le plus fêté de son siècle, s'il n'avait pas été avant tout un bel esprit. L'éloge qu'il prodigue à ses amis, celui « d'avoir la langue bien pendue », s'applique avant tout à lui-même. « L'art de disposer les mots, dit-il quelque part, « m'enchante » et toute son œuvre vient confirmer cet aveu. C'est pour lui un besoin d'unir la prolixité à une élégance exquise. Il gagnait ainsi l'admiration des cercles de la cour où il fréquentait. On dit que l'empereur fut positivement enthousiasmé quand il reçut la lettre suivante, qui accompagnait un présent de trois poissons : « De nouveau je vous offre, ô mon Maître et Seigneur, trois poissons psittacins. Le nombre est mystique et, par son énoncé même, divin. Le blanc qu'on y voit manifeste votre pureté et, en outre, le psittacin est, seul de tous les poissons, doué de parole ; c'est, pourrait-on

dire, un poisson voué aux Muses : en cela aussi il constitue un symbole de votre langage élégant et musical. Que cette trinité vous garde ; que la blancheur des vertus vous couvre de ses rayons. Puissiez-vous, par votre langage, donner expression au divin, ô Prince plein de bonté et de justice ! »

Cette manie d'accumuler des phrases sonores et ce besoin de faire parade à tout propos d'une sagesse apprise dans les livres, enlèvent à l'auteur tout contrôle sur son imagination. Dans un éloge funèbre de sa fille, dont maint passage témoigne cependant d'un sentiment sincère, sa passion pour un indiscret bavardage l'amène à s'étendre sur la beauté de la jeune fille ; et ce qu'il en dit dégénère peu à peu en une dissertation anatomique de quatre pages serrées. Il ne nous fait grâce d'aucune partie du corps ; là où le médecin qui visite les morts se refuserait à dire ce qu'il a vu, notre père désolé cite l'Aphrodite de Cnide et rappelle une anecdote peu convenable ; il s'inspire en cela d'un tableau cité par un auteur qui pense comme lui. Et l'on admirait tout cela ! Bien mieux ! La langue de Psellus continuera à trouver des admirateurs, si l'on ne cesse de croire que des pensées viles peuvent s'exprimer en langage poétique, que des poètes peuvent revêtir leurs idées de formes banales. On finira par comprendre un jour que notre admiration ne doit pas aller à la langue grecque, mais uniquement aux plus nobles des Grecs ; alors aussi on ne prétendra plus que Psellus est un artiste dont

les pensées méritent autant d'admiration que la forme dont il les revêt.

Aucun écrivain de l'antiquité n'est plus éloigné de notre polygraphe byzantin au point de vue du style que Platon qu'il prétendait imiter. Il ne s'est jamais aperçu, en effet, que le charme du philosophe athénien provient de l'unité de la forme et du fond ; il n'a jamais vu que Platon écrivait comme il pensait et parlait, et qu'il savait faire toutes les concessions auxquelles les écrivains à tempérament dogmatique ne savent pas se résigner. C'est, d'ailleurs, ce que les contemporains de Psellus ne comprenaient pas ; aussi admiraient-ils son habileté technique comme un modèle de bon goût. Il est devenu le précurseur de la renaissance sous les Comnènes, et a été l'un des personnages principaux de ce mouvement, qui s'est borné à remettre en honneur les ornements démodés des ancêtres. Moins les temps actuels étaient glorieux, plus on se sentait attiré par les formes du passé (le fond ne devait-il pas suivre ?) et plus les temps s'éloignaient plus on consacrait d'attention aux particularités extérieures des anciens. C'est ainsi que le purisme n'est jamais plus en honneur qu'aux temps de décadence nationale, jusqu'à ce que, par ses excès, il provoque une réaction remettant en honneur les formes plus générales, et plus ordinaires. Avant d'examiner en détail quelques représentants de ces deux tendances de la littérature des derniers siècles de l'empire, il sera bon de rechercher en quoi les Byzantins ont bien mérité de

l'étude scientifique de la littérature, en quoi ont consisté exactement leurs études philologiques.

Les Byzantins ont manifesté les mêmes tendances dans l'étude de toutes les sciences. On ne peut donc pas s'attendre à trouver, chez leurs philologues, une grande indépendance de recherches ou un désir sincère d'approfondir, plus que leurs prédécesseurs, la connaissance des rapports qui unissent les phénomènes linguistiques. Leur admiration malencontreuse pour les anciennes formes du langage imprima bientôt un caractère faux à leur enseignement. Les grammairiens n'admettaient pas qu'on étudiât les phénomènes linguistiques contemporains. Ils aimaient mieux copier leurs prédécesseurs et faisaient rentrer de force, dans le système grammatical créé de longs siècles auparavant par d'autres hommes avec d'autres vues, les faits nouveaux qui se produisaient sous leurs yeux. L'orthographe strictement historique du grec, qui avait subi de si fortes modifications précisément dans la composition des sons, forçait de sacrifier les meilleures années de l'école à une étude aride ; écrire sans faire de fautes d'orthographe, c'était là un art que la plupart ne possédaient pas et dont on croyait avoir le droit de s'enorgueillir démesurément. Pour acquérir cette science si enviée, la meilleure méthode, à coup sûr la seule pratique, était aussi celle qui devait être la plus mortelle pour l'esprit. On ajoutait aux textes un commentaire courant des mots difficiles, ou même une traduction interlinéaire complète et on

forçait les enfants à la copier et à l'apprendre par cœur. Le traduction, sans être en langue vulgaire, avait cependant une forme s'en rapprochant beaucoup ; si l'œuvre n'était pas faite pour exciter à penser, on apprenait tout au moins à penser plus raisonnablement ; de plus, ce système n'avait pas l'inconvénient de faire étudier aux enfants leurs propres fautes, ce qui arrive quand on emploie ce qu'on appelle les grammaires raisonnées. Grâce à la lecture des textes entreprise aussitôt que possible, grâce à la persévérance qu'on mettait à poursuivre cette étude à l'infini, les esprits vifs finissaient par acquérir une grande habileté à imiter, au moins en gros, les modèles étudiés ; l'œil des élèves s'habituait aussi à reconnaître l'identité des sons même rendus par des représentations aussi diverses qu'arbitraires.

Après l'orthographe, c'était au tour de l'étude des formes. Les savants, ainsi que les pédagogues ne s'occupaient point de ce qu'il y a de plus caractéristique dans une langue, c'est-à-dire de la construction de la proposition et du rythme. Le rythme de la prose des classiques était déterminé par la quantité des syllabes ; quant aux prosateurs de Byzance qui se servent des formes antiques, ils introduisent aussi dans leurs phrases une cadence particulière, réglée par l'intensité de l'accent. On n'avait donc plus le sens de la partie la plus intime de l'art des anciens auteurs et des écrivains comme Démosthène ou Thucydide ; s'ils avaient pu revivre

pour juger leurs successeurs, ils auraient éprouvé la même impression qu'un Français entendant lire sa langue par un Anglais. On ne tenait compte de la quantité des voyelles qu'en poésie, parce que la forme même dont les auteurs voulaient se servir suffisait à leur rappeler qu'ils ne parlaient plus l'ancienne langue. La métrique, devenue dorénavant une subdivision de l'orthographe, était soumise à des règles arbitraires et ne se réglait plus sur les exigences de l'oreille. On a vu plus haut (p. 80) combien on poussa loin cette technique. Mais plus les rimeurs devenaient habiles à faire des compositions artificielles, plus ils cherchaient à se surpasser, jusqu'à tomber dans le ridicule. Jadis déjà on avait montré du goût pour des poésies dont les vers, tantôt longs et tantôt courts, se suivaient de façon à présenter la forme d'un vase, si l'on avait soin, en les copiant, de bien observer la disposition voulue ; sous les Comnènes, on prit plaisir à vaincre de plus grandes difficultés encore. On écrivit des poésies dont chaque ligne comprenait les vingt-quatre lettres de l'alphabet ou des vers exprimant le même sens, qu'on les lût en commençant par un bout ou par l'autre. Des poètes entreprenants inventèrent des poésies en échelons, le mot final de chaque vers revenant en tête du vers suivant, etc.

Le principal mérite des philologues byzantins, on ne pourrait le nier, c'était un zèle que rien ne faisait reculer et qui leur permettait d'acquérir une science merveilleusement étendue. Si l'on veut bien ne pas

examiner leur valeur réelle et qu'on se borne à les comparer avec leurs contemporains occidentaux, ils méritent d'être jugés plus favorablement. Si l'art de la critique peut s'apprendre en suivant une bonne méthode, ils savaient certainement mieux travailler, grâce à leur étude de l'antiquité, que les moines de l'Occident. Ces moines, en effet, vivant dans un milieu où le droit du plus fort avait plus d'importance que la science, se livraient isolément à leurs labeurs ; mais déjà quelques hommes extraordinaires de l'Occident pouvaient faire prévoir que cette suprématie de l'Orient n'aurait pas de durée ; pendant que l'empire byzantin vivait sur son ancienne gloire, les germes d'une civilisation plus noble commençaient à se développer dans l'Europe occidentale.

La science des philologues byzantins s'est principalement bornée, pendant les siècles antérieurs aux Comnènes, à conserver avec intelligence les restes de l'antiquité. Beaucoup d'écrits se sont perdus au temps des empereurs iconoclastes ; mais nous devons à des hommes tels que Photius et ses amis de posséder, malgré tout, beaucoup d'œuvres des principaux écrivains. On regardait les manuscrits comme des objets de haute valeur ; on les estimait en proportion des qualités et de la correction de l'écriture ; on les copiait avec soin. A l'époque des Comnènes, ils devinrent, plus que jamais, l'objet du zèle des commentateurs ; avec toutes leurs explications maladroites, ils nous ont cependant donné, grâce surtout à leur connaissance d'écrits maintenant

perdus, bien des éclaircissements pour la bonne intelligence définitive des auteurs. Eustathe, qui a ainsi traité Homère, est l'un des meilleurs exemples de ce que valaient les savants de cette période. Plusieurs d'entre eux utilisèrent les matériaux que leur fournissaient leurs lectures assidues et leurs notes soigneusement conservées, pour compiler différents lexiques de valeur fort inégale. L'un des meilleurs, qui date d'ailleurs d'un temps un peu plus ancien, le lexique de Suidas, n'explique pas seulement les mots; il donne aussi beaucoup de définitions de choses, beaucoup de citations d'écrivains; aussi ceux qui étudient l'ancienne littérature grecque rencontrent souvent chez lui des faits qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Les philologues du temps des Paléologues présentent un autre caractère. La renaissance commencée sous Psellus a aussi exercé de l'influence sur la manière de traiter les auteurs. On veut se rapprocher du texte primitif plus que ne le permet la seule étude des manuscrits, on risque des conjectures avec plus de hardiesse qu'auparavant, on ne craint pas de changer ce qui est inexplicable, on corrige la tradition et on la débarrasse de mainte erreur, bien entendu non sans en commettre de nouvelles. Mais il y aurait ingratitude à en faire aux Byzantins un reproche trop sérieux. Il est plus équitable de voir en eux des confrères, faillibles comme les critiques modernes, mais parfois très ingénieux; même dans leurs tentatives les moins

heureuses d'améliorer les textes, ces philologues contemporains des Paléologues ont émis des conjectures que plusieurs générations de savants ont regardées comme la leçon originale : on ne s'en est avisé qu'au XIX^e siècle.

Il est vrai qu'ils ne distinguent pas assez exactement la leçon du manuscrit des corrections de l'éditeur ou d'autres savants ; leur appareil critique, jugé avec nos exigences actuelles, laisse beaucoup à désirer ; mais, dans le nombre de ces savants, il en est qui peuvent soutenir la comparaison avec les modernes.

Si la philologie des derniers siècles de l'empire romain de l'Orient nous paraît si importante, c'est qu'elle a exercé une grande influence sur les humanistes de l'Occident. Grâce à elle, l'Hellénisme a pénétré en Occident et est devenu l'un des facteurs de la Renaissance et des phénomènes politiques et religieux de ce grand mouvement. Pendant le moyen-âge, l'Occident n'a jamais perdu la connaissance du grec ; mais on étudiait cette langue presque exclusivement dans l'intérêt des relations commerciales avec l'Orient, ou comme moyen d'apprendre à connaître les idées de ses adversaires dans les différends politiques et religieux. L'étude de l'antique langue de l'Église dans les monastères n'a exercé aucune action sur la civilisation des laïcs. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIV^e siècle que l'exemple de Boccace et de Pétrarque fit étudier le grec, même en dehors du cercle des savants de

profession ; de là son importance pour la formation du goût artistique des contemporains, bien plus grande, par exemple, que celle de l'hébreu de nos jours.

Mais, même à l'époque où tout le monde s'intéressait au grec, c'était encore un privilège difficile à conquérir que d'apprendre quelque chose de plus que les premiers principes de cette langue.

Boccace avait obtenu que son maître, un Grec de l'Italie méridionale, Léonzio Pilato, fût nommé professeur à l'Université de Florence. Mais l'inconstance du personnage lui fit abandonner sa chaire trois ans après et les Italiens avides d'apprendre qui voulurent continuer leurs études, durent se rendre à Constantinople. C'est ce que firent plusieurs jeunes gens de grande famille ; mais le voyage était long, dangereux, coûteux et le séjour de la capitale, à cette époque, rien moins qu'agréable. Ces élus ne formaient donc qu'une fraction minime de ceux qui se sentaient la vocation d'étudier l'Hellade. Quand les malheurs de leur patrie forcèrent les savants grecs à s'exiler, alors seulement l'Hellénisme fit, pour la seconde fois, une entrée triomphale en Italie. Déjà cinquante ans avant la chute de Constantinople, de nombreux savants se rendaient en Italie, attirés surtout par ce que leurs élèves ou admirateurs italiens leur racontaient sur l'honneur et la considération dont jouissait la science à Rome et dans les opulentes républiques de l'Italie.

La plupart de ces savants n'étaient point des gens

d'un mérite extraordinaire; mais ils pouvaient donner ce qu'on attendait d'eux. En lisant leurs biographies ou en étudiant leurs écrits, on est frappé des traits spéciaux communs à eux tous et on ne constate chez aucun d'eux une individualité puissante. C'étaient encore des hommes du moyen-âge, différant en cela des humanistes avec leur caractère personnel aux traits fortement marqués. Il est facile de le voir : la génération qui s'élève va dépasser ces maîtres ; pendant quelque temps encore ils connaîtront mieux qu'elle l'ancienne littérature; mais les élèves ne devaient pas tarder à dépasser leurs professeurs, car ils avaient plus de talent, plus de dispositions pour les études scientifiques, plus d'aptitude à sentir les beautés littéraires. Les Grecs ne manquaient pas de promptitude d'esprit. Ils parvinrent, en peu de temps, à si bien s'assimiler la langue latine qu'ils surent l'employer avec éloquence, tout en restant fidèles aux rhéteurs nationaux qui leur servaient de modèles; Érasme, peu prodigue d'éloges, admirait les connaissances de Théodore de Gaza en latin.

Mais l'esprit des Byzantins n'avait pas de fraîcheur et ils ne sentaient pas le besoin de se frayer des voies nouvelles. Aussi ont- ils surtout produit des grammaires pour l'usage de tous les jours, des traductions d'auteurs grecs et, en plus, quelques écrits rhétoriques ou poétiques. Presque tous, ils cumulaient, avec leur professorat, le métier de marchands de manuscrits et de calligraphes ; car on peut compter ceux qui ont réussi à se procurer une

position suffisamment rétribuée. Le rôle humiliant du Grec affamé, que l'on connaît par Juvénal, tel était le lot de la plupart d'entre eux, et le nombre de ces malheureux eût été plus grand encore s'ils n'avaient trouvé à Rome un compatriote hautement estimé et d'une inépuisable générosité. Cet homme, qui a montré par son exemple à quoi, dans ces temps si désastreux pour la Grèce, pouvaient parvenir les meilleurs représentants de la science byzantine, c'est le cardinal Bessarion. Il n'est que juste de donner quelques détails sur ce grand homme.

Bessarion avait appris à Constantinople, puis dans un couvent du Péloponèse, tout ce qu'on pouvait apprendre, à son époque, de littérature ancienne et de sciences. Son érudition l'avait mis à même de franchir rapidement les degrés de la hiérarchie de l'Église, et d'occuper une place importante parmi les représentants du clergé orthodoxe lors du concile de Florence (1439, voir p. 269), où l'Église catholique reconquit officiellement son unité. Il était du nombre de ceux qui, d'abord à contre-cœur, puis bientôt sans hésitation, plaidèrent pour l'union avec Rome. Il est probable que son patriotisme, moins fanatique que celui de la plupart des prélats grecs, l'avait décidé à céder aux vœux de la papauté. Il fallait que la Grèce fût sauvée, car la patrie actuelle et l'antique Hellade, c'était tout un pour lui comme pour Psellus. Son défaut n'était certainement pas cette légèreté qui achète une ville pour une messe ; mais, sans doute, s'il n'avait pas clairement compris

que, seule, l'union des Églises pouvait sauver sa patrie, les arguments des évêques romains ne l'auraient guère touché et il n'aurait pas oublié les vingt-cinq griefs de l'Église grecque contre l'Église latine.

De retour en Grèce, il comprit bien vite que sa place n'était plus là ; car, à Constantinople, on ne toléra le clergé qui avait signé le traité avec Rome (sans aucune sincérité d'ailleurs), que parce qu'il renia à son retour tout ce qu'il avait juré à l'étranger. Bessarion accepta les conséquences de sa conversion ; il quitta le pays dont il avait abandonné la foi, et où, par suite, il avait, comme on l'entendait en Orient, perdu le droit de cité. A Rome l'attendait une brillante carrière. Le pauvre évêque grec devint cardinal. Doté des revenus de nombreuses paroisses, il se trouva en état, par sa fortune, de vivre comme ses collègues : suivant leur exemple, il menait un train princier, comptait ses serviteurs par centaines, et pouvait consacrer des trésors à ses palais luxueux et à ses précieuses collections.

Bessarion monta de plus en plus haut et, plus d'une fois, fut sur le point d'être élu pape ; mais la prospérité ne gâta point son caractère. Il ne renia jamais son origine. De même qu'il avait été Latin chez les Grecs, chez les Latins, il resta Grec. Il se montra fidèle à sa nationalité, même pour des choses purement extérieures : c'est ainsi qu'il portait la longue barbe grecque, alors que les autres cardinaux se rasaient complètement. Toute sa vie fut consacrée à l'Hellénisme. Il s'était donné un

triple idéal; mais il éprouva que la réalisation de deux de ses idées, l'unité de l'Église et la délivrance de son pays, n'était qu'une illusion, une noble folie, à laquelle il eut bien de la peine à renoncer. Il continua à défendre l'union de l'Église contre ses compatriotes, même quand il dut abandonner tout espoir de la voir réaliser. Pour affranchir sa patrie, il prêcha en Occident une croisade contre les Turcs, soit comme légat des papes, soit de son propre chef. C'était cependant une entreprise au succès de laquelle pouvait seul croire un patriote bien décidé à se faire illusion sur la faiblesse de l'Église et les dissensions des princes chrétiens.

Il en fut autrement pour son dernier idéal, le plus noble d'ailleurs, l'extension de l'empire intellectuel de l'Hellade : il put travailler avec la satisfaction de voir ses efforts couronnés de succès.

Les trésors que d'autres cardinaux consacraient à s'entourer de luxe et d'éclat, il les employait à soutenir des compatriotes savants et à rassembler des manuscrits. Son palais du Quirinal fut mieux encore qu'un asile ouvert à de pauvres savants obligés de vivre de leur plume ; ils y entrèrent en contact avec les meilleurs citoyens de Rome et purent y acquérir la conviction que, maintenant aussi bien qu'aux temps de Sylla, tous les griefs qu'on avait contre les descendants devaient être oubliés pour l'amour des ancêtres.

Dans cette académie privée, Platon surtout était en honneur. Déjà les premiers humanistes, Pétrarque

en tête, l'avaient mis au-dessus d'Aristote, le philosophe de l'Église; mais ils n'en avaient lu que les fragments traduits par Cicéron dans plusieurs de ses écrits, notamment la *République*. Leur culte devait leur en faire désirer une connaissance plus profonde et plus directe; or les amis de Bessarion et surtout leur hôte lui-même, Bessarion, pouvaient combler cette lacune. Chez lui, nous voyons que l'étude entreprise par Psellus a trouvé des continuateurs; son maître, Pléthon, était, en ligne directe, un héritier intellectuel du philosophe byzantin, qui ne pouvait admettre qu'on voulût exclure Platon de la doctrine de l'Église. Chez Bessarion, nous voyons cette parenté intellectuelle s'affirmer encore davantage. Son philhellénisme et son culte pour Platon sont complètement d'accord avec les idées favorites de Psellus. Un de ses compatriotes avait rudement attaqué Platon et dans un écrit qui, d'après son titre, ne devait être qu'un parallèle entre Aristote et Platon, l'avait accusé d'ignorance, d'impiété et d'immoralité; le cardinal le réfuta dans l'ouvrage le plus développé qu'il ait écrit. Cette étude très étendue donna le parallèle que l'adversaire n'avait fait que promettre. Bessarion défend Platon contre les accusations du blasphémateur, comme il l'appelle, sans attaquer son grand disciple. Le contenu de sa docte démonstration, dans laquelle il fait preuve d'une connaissance étonnante des lettres grecques et latines, nous engage à comparer ses idées avec celles que Psellus professe sur Platon.

L'un et l'autre, ils admirent, chez le prosateur attique et le philosophe, des qualités que nous n'apprécions pas en lui. Pour eux, c'est un maître habile à manier toutes les armes de la rhétorique, non un dialecticien que son génie et la tournure de son esprit mettent à même de revêtir ses démonstrations d'une forme personnelle ; c'est un professeur qui, aussi bien qu'Aristote, expliquait l'art suivant sa théorie, sans se servir, dans cet enseignement, de longues explications ; des exemples bien choisis lui suffisent. Cette façon scolastique de présenter les choses leur fait aussi envisager l'attitude de Platon à l'égard des orateurs de son temps autrement que ne peut l'admettre la science moderne. Mais l'accord de Psellus et de Bessarion se montre surtout dans la tendance qu'ils ont en commun de recommander la lecture de Platon comme profitable pour la connaissance des vérités du christianisme. Tous deux, ils attribuent aux plus grands philosophes classiques un certain pressentiment de la révélation qui doit se produire. Ce n'est pas à dire que Platon ait été chrétien et Bessarion se donne même la peine de réfuter l'opinion contraire en ce qui concerne Aristote. Platon n'a pas connu la Sainte Trinité, mais il l'a pressentie : à remarquer certaines affirmations du quatrième livre des Lois, du Philèbe, du Timée, qui s'accordent presque littéralement avec des passages de la Bible. Nul écrivain païen n'a approché de plus près la connaissance de la vérité chrétienne. «Aristote ne voulait pas s'occuper de choses qui ne se peuvent

démontrer ; il laisse donc entièrement de côté la foi aux choses les plus hautes, aux choses divines, bien qu'elles importent plus que tout le reste et qu'on puisse même les employer comme moyens de preuve, car le divin est la cause de tout ce qui existe. Non seulement il n'a rien écrit à ce sujet, mais il a même laissé dans l'ombre ce qu'il pensait. Platon, au contraire, s'accorde avec notre religion en ce qu'il ne réclame pas de démonstration et qu'il pose la foi comme la première vertu par l'exercice de laquelle il faut honorer la divinité ».

L'accord que Bessarion établit entre Platon et la Bible est assez vague et ne se fonde, à nos yeux, que sur des analogies assez lointaines ; la divinité est ce qui est premier ; Dieu aime la justice ; Dieu combat les orgueilleux. Pour conclure que la foi doit être la base de la science et du bonheur, il nous semble que Bessarion choisit avec soin certaines paroles de Platon plutôt qu'il ne s'inspire de l'esprit qui anime l'ensemble de sa philosophie. Mais, sur des chrétiens du onzième ou du quinzième siècle, ces parallèles devaient, à coup sûr, faire la plus profonde impression.

Il va de soi que les théories de Platon qui scandalisent le plus beaucoup de chrétiens, sa façon de concevoir l'amour et ses prescriptions pour l'abolition du mariage, ne pouvaient trouver un défenseur en Bessarion. Il est visible, toutefois, que, pas plus que Psellus, il n'en est fort blessé ; comme le ferait un historien moderne, il s'efforce d'expliquer

ces idées peu chrétiennes par les opinions de son temps, où l'on tenait pour permises beaucoup de choses que, plus tard, on regarda comme honteuses. Il montre, que chez maint peuple païen, on rencontre de bien plus grands abus encore ; au surplus, il estime que la chasteté peut être aussi bien gardée par un peuple qui n'attache pas d'importance à cacher avec soin toutes les parties du corps, que par « les femmes d'Italie, qui, en public, portent sans pudeur des habillements fort décolletés ».

La différence qu'on constate entre Psellus et Bessarion provient tout d'abord de leur caractère. Le savant byzantin, aussi vaniteux que querelleur, montre une égale virtuosité, qu'il s'agisse d'insulter ou de louer et de flatter. Le cardinal, toujours conciliant au contraire, rejette tout moyen blessant pour son adversaire ; quand un favori, dans le but de lui faire plaisir, publia un écrit véhément contre Aristote et son défenseur, au lieu d'un remercîment, il reçut de Bessarion une lettre pleine de reproches pour l'injustice dont il se rendait coupable à l'égard d'aussi hautes personnalités. Toute intransigeance, toute partialité répugnaient à son tempérament de savant uniquement occupé de ses spéculations, et n'ayant d'autre passion que le philhellénisme. Il prend décidément parti pour Platon, mais en se gardant toujours de faire tort à Aristote. C'est à lui qu'on doit cette parole caractéristique : « J'honore Aristote, mais j'aime Platon ». Et il ne rejette jamais non plus entièrement les commentateurs de Platon et

les Néo-Platoniciens, tels que Jamblique, objet des polémiques de Psellus. Il n'injurie même pas l'adversaire qu'il a flétri du nom de blasphémateur de Platon ; il se borne à le convaincre de son tort par la force de ses raisons. Plus trace chez Bessarion de ces allégories et de ces allusions mystérieuses, par lesquelles Psellus voulait concilier la liberté grecque avec les révélations de la Bible. Il hésite à voir une profession de monothéisme dans le fait qu'Aristote cite les mots si connus d'Homère : « une souveraineté à plusieurs têtes ne vaut rien ; qu'un seul soit le chef ». Il a moins d'ingéniosité que Psellus, mais aussi il en fait un usage moins abusif ; malgré son admiration pour les figures de rhétorique, il ne les emploie que rarement. Sa modération nous explique pourquoi il a toujours réussi comme savant, et pourquoi aussi il a eu si peu d'influence quand il a voulu agir sur le sentiment religieux de ses contemporains.

C'est déjà de son vivant que Bessarion a légué, à la République de Venise, la rare collection de manuscrits grecs, que ses grandes connaissances, bien plus que ses importantes ressources pécuniaires, lui avaient permis de réunir ; il n'y mettait qu'une condition, c'est qu'elle fût ouverte « aux Vénitiens et à tous ceux qui voulaient cultiver les lettres ». En donnant ainsi les 900 volumes dont se composait sa bibliothèque, il devint le fondateur de la fameuse Marciana, pour laquelle, plus de soixante ans après, Sansovino construisit le magnifique monument qu'on

admire de nos jours encore à la Piazetta ; on sait d'ailleurs qu'il a reçu une autre destination. On pourrait dire que ce legs symbolise toute l'activité de Bessarion. Le fruit de toutes ses recherches ne devait se conserver ni dans la ville des Papes, ni dans la cité purement italienne de Florence ; il fallait que ce fût dans la ville qui formait le chaînon entre la Latinité et l'Hellade, où vivaient des milliers de Grecs et où tout parlait encore de la grandeur de leurs ancêtres. Ces trésors intellectuels n'avaient pas été rassemblés pour la gloire de quelques-uns ni pour l'avantage d'une petite communauté ; aussi revint-il sur la résolution qu'il avait prise d'abord de léguer ses livres à un couvent de Venise. De même que, pendant sa vie, il avait vu le salut de ses concitoyens dans leur union avec la jeune Europe occidentale, de même il voulait que l'œuvre qui devait lui survivre profitât à l'Orient et à l'Occident.

La plus grande partie de l'activité de Bessarion, notamment la composition de son livre sur Platon, se place après la prise de Constantinople par les Turcs. Ses écrits sont, pour plus de la moitié, rédigés en latin et semblent, par suite, et pour d'autres raisons encore, ne pas rentrer dans le cadre de ce livre. Mais il mérite une place ici, parce qu'il n'a jamais cessé d'avoir conscience d'être Grec et qu'on voit chez lui la semence déposée par Psellus se développer et fleurir. Quand il vint s'établir en Italie, son esprit était complètement développé ; déjà alors il montrait, par ses paroles comme par ses actes, que

le don le plus précieux que l'humanisme byzantin ferait à la civilisation de l'Occident serait, non pas cette imitation mort-née d'un Démétrius Cydonius, mais une étude des écrits de Platon assez profonde pour produire des résultats durables. L'enthousiasme avec lequel on accueillit son travail sur Platon fut considérable et, à nos yeux, peut-être excessif. Mais cet enthousiasme ne se montra nulle part plus fécond que dans les écrits de Marsile Ficin ; grâce à sa célèbre traduction du philosophe grec, grâce aux efforts qu'il fit pour affermir la doctrine chrétienne par l'étude de Platon et des néo-platoniciens, il exerça une influence puissante sur les convictions religieuses de ses contemporains.

L'étude de Platon a donc été le résultat de l'influence que l'humanisme, inauguré par Psellus, exerça sur la science ; examinons maintenant quel effet il a eu pour le développement de la littérature proprement dite. Nous pouvons considérer les écrits des historiens comme formant transition. Il faudra nous borner à quelques mots car nous avons déjà dit (p. 102) ce que l'œuvre des historiens vaut au point de vue de son contenu et, d'autre part, le grand nombre des auteurs nous oblige à nous en tenir à ceux d'entre eux qui les représentent le mieux. Les qualités communes aux historiens qui, jusqu'à la chute de l'empire, ont raconté les malheurs de Byzance sont remarquables ; ils mettent beaucoup de zèle à rechercher des détails que la tradition orale ou écrite a conservés ; ils sont sincères, même

quand ils ont à parler de leur parti ; enfin, l'imitation des grands modèles a développé chez eux l'art de la composition. Mais leur science d'humanistes leur est devenue fatale au point de vue du style. Anne Comnène (née en 1083) en est un exemple.

En sa qualité de « princesse née et élevée dans la pourpre », comme elle se plaît à le rappeler plus d'une fois à ses lecteurs, elle avait reçu une éducation savante. Elle connaissait en détail les anciens prosateurs et poètes grecs ; elle-même nous dit qu'elle avait appris chez eux « le fonds et le tréfonds de la langue » et qu'en outre « elle avait donné de la solidité à son esprit en s'appliquant à l'étude des sciences ». Elle s'intéressait à tout ce qui touche l'éducation et l'enseignement ; elle nous explique en détail la méthode qu'on suivait dans une école fondée par son père et nous fait savoir ce qu'elle a à y reprendre. Elle n'a cependant aucune disposition à être une femme savante ; elle reste toujours la princesse qui se sent plutôt appelée à agir qu'à philosopher ou à étudier. Son ambition la poussa après la mort de son père Alexis à tenter une conspiration pour mettre son mari sur le trône à la place de son frère, qui était l'héritier légitime. La tentative échoua, grâce à l'énergie de celui-ci et à la loyauté de son mari ; elle lui reprocha d'avoir renoncé au droit de régner, que la nature a accordé au sexe masculin ; les termes dont elle se sert prouvent combien peu, au fond, les scrupules de la pudeur la gênent.

Si elle avait mis autant de réalisme à raconter la vie de son père dans le poème épique en prose, l'Alexiade, qu'elle lui a consacré, nous aurions un récit nerveux, plein d'impressions rudes et animé par la passion. Mais dans l'Alexiade, telle que nous la possédons, son orgueil déçu ne perce que de temps à autre ; la princesse, après avoir en vain essayé de saisir la couronne impériale et cherché alors à se consoler en s'enfermant dans un monastère, est devenue une femme émancipée, qui ne parvient pas à s'élever au-dessus de la savante éducation de la cour, et rien de plus.

La meilleure façon de qualifier sa manière de s'exprimer serait de l'appeler prétentieuse. Quand elle doit énumérer des noms de lieu slaves, elle croit nécessaire de s'excuser. « Qu'on ne nous blâme pas d'employer ces mots barbares, qui pourraient déshonorer le style historique, car Homère lui-même n'a pas cru en dessous de sa dignité d'appeler les Béotiens par leur nom et, dans l'intérêt de l'exactitude historique, de parler de quelques îles barbares ». Elle remplace par des périphrases les mots de mourir, de succomber ; quand elle rapporte la ruse de guerre d'un héros qui, pour se faire passer pour mort, se couche dans un cercueil et y met aussi un coq en état de décomposition, elle s'étonne « qu'il ait pu supporter un tel siège de ses nerfs olfactifs ».

Suivant la tradition de Psellus, elle introduit, comme Platon, dans la trame de sa prose, des citations d'Homère; mais elle est bien loin de comprendre

l'ironie de son modèle. Quand Platon nous montre un sophiste acculé et excité se préparant à se défendre, il annonce l'attaque par une ligne belliqueuse de l'Iliade ; mais Anne emploie des citations de ce genre lorsqu'elle va raconter sérieusement un combat sanglant. Et combien l'Alexiade, qui forme plusieurs gros volumes, fondrait-elle à vue d'œil, si l'on ramenait à la juste mesure tout ce qu'avec de nouveaux mots, elle dit deux fois !

D'autres défauts encore déparent l'œuvre : son manque de goût et sa vanité enfantine. Anne raconte avec complaisance comment sa mère, dans la dernière période de sa grossesse, alors que son père était en campagne, fit le signe de la croix sur son sein en sentant les avant-coureurs de sa délivrance, et dit à son enfant d'attendre le retour de son père. Là-dessus, la mère de l'impératrice s'était fâchée: « Et, disait-elle, s'il reste encore un mois absent? Comment pourrez-vous supporter de telles souffrances ? » Mais, malgré tout, l'ordre de l'impératrice s'exécuta et, « déjà dans le sein de ma mère, j'ai clairement montré à ceux qui m'ont donné la vie mes fidèles dispositions ».

Malgré toutes ces bizarres inventions, on sent, après avoir lu l'histoire d'Anne Comnène, que, quoique victime de la rhétorique, elle n'en est pas moins une femme d'une physionomie sinon attrayante tout au moins intéressante, si les circonstances lui avaient été plus favorables. A travers ses comparaisons savantes, nous voyons percer son

amour et son admiration pour son père, qui l'ont poussée à écrire cette œuvre, la seule qu'elle ait composée. La sagacité de son esprit se montre quand elle caractérise les croisés. Elle voit très clairement que les esprits simples désiraient vraiment délivrer des infidèles le tombeau de leur sauveur ; mais elle doit bien admettre que les autres, plus rusés, avaient jeté leur dévolu sur Constantinople. Deux siècles avant la croisade latine, les Grecs pouvaient constater nettement combien d'ivraie se mêlait au bon grain. Il faut aussi tirer hors de pair l'esquisse qu'elle donne du caractère des Francs, et de la sauvage vaillance qui les pousse « à chevaucher à travers tout, fussent-ce les murs de Babylone, mais qui, à la longue, les fait succomber sans défense à une résistance réfléchie et à des attaques vives et mobiles ». Elle éprouvait pour la supériorité de la civilisation byzantine plus d'admiration que sa culture savante ne lui en inspirait ; elle voyait dans les chevaliers des barbares dangereux et, chez son père, elle n'appréciait pas seulement le courage guerrier, mais aussi cette fine raison qui distinguait le Grec de l'Occidental, habitué à tout attendre de la force brutale. Et, à cause de l'ensemble de ces talents, elle croit qu'Alexis mérite le nom de « treizième apôtre » aussi bien que Constantin le Grand.

Cette ambitieuse fille de rois est une figure tragique et c'est seulement le faux goût de son temps qui, malgré elle, introduit dans ses écrits cet élé-

ment comique, qui pourrait nous amener à la juger injustement.

Presque tous les historiens de cette dernière période présentent les mêmes défauts. Ils se servent d'une langue artificielle — qui les empêche de trouver des expressions originales ; d'autre part, faisant les mêmes lectures, ils s'habituent à un mauvais goût qui étouffe chez eux toute individualité. Ils diffèrent toutefois plus entre eux qu'une chrestomathie tirée de leurs œuvres ne le ferait croire. Il en est ainsi, tout d'abord, quand il s'agit de la façon dont ils interprètent les événements. La différence se montre surtout chez les écrivains les plus récents, qui traitent tous des deux derniers siècles de l'existence de Byzance. Continuant leur récit jusqu'aux premières années qui suivent la prise de la ville, ils doivent tenir compte de cet événement international, qui était venu démentir si brutalement leur foi en l'éternité de la Nouvelle Rome. L'un d'entre eux, Chalcondyle, le plus grand par sa façon scientifique de comprendre les choses, voit bien que, pour expliquer les grands événements de son temps, il ne suffit pas de s'en tenir à l'hellénisme et que le facteur principal est, dorénavant, la puissance naissante des Turcs. Malgré cela, il n'adore pas le soleil levant. Il reconnaît la grandeur de la défaite et l'impuissance de son peuple sans que sa foi en l'avenir soit ébranlée : un jour un roi hellène règnera de nouveau sur les Hellènes et, alors, la gloire de la langue grecque, si grande encore, s'élèvera de plus

en plus haut. Persuadé que la connaissance du grec se répandra toujours davantage sur la terre, il puise dans sa conviction le droit de composer son histoire dans cette langue.

Mais, par malheur, c'est encore la langue honorée comme une entité immuable et vivant en dehors de l'humanité qui est, pour les Grecs, le point de départ de leur patriotisme. N'aimant que leurs antiquités, ils n'ont pas su produire une littérature vivante et brillante, et, s'il faut leur savoir gré d'avoir créé et conservé un musée où d'autres peuples ont puisé la science, on peut regretter que ce soin exclusif les ait empêchés de nous donner des œuvres personnelles.

Quant au parti qui avait cherché dans l'union avec l'Occident le salut au milieu des dangers menaçant la patrie, il parut encore une fois sur la scène. Dukas n'a pas pour la Grèce cet amour d'archéologue qui distingue Chalcondyle ; il accuse de toutes les calamités ces Byzantins obstinés qui, prenant pour mot d'ordre ces fameuses paroles : « plutôt turc que papal », ont jeté dans la balance leur christianisme avec leur liberté. Il ne sait pas, il est vrai, s'affranchir tout à fait de la rhétorique et des formes archaïques ; mais il met déjà plus de simplicité dans le choix de ses expressions. Ces mots italiens ou turcs, que les philologues anciens ou modernes méprisaient avec une affectation devenue peu à peu une conviction, il s'en sert pour désigner les choses par les noms qu'elles avaient

reçus. Il semblait devoir être le précurseur d'une renaissance qui eût échappé au grand défaut du puissant mouvement italien, sa tendance anti-démocratique ; mais, loin d'avoir été suivi par des savants qui auraient accompli les promesses qu'il faisait, il est resté isolé et fait jusqu'à ce jour exception dans l'historiographie moderne des Grecs.

Quand l'emploi des formes de langage disparues a pour conséquence d'exiger une pratique de longues années pour rendre les idées les plus simples, la littérature est condamnée à rester aux mains d'une catégorie restreinte de véritables savants ou de demi-savants. Aussi les lettres byzantines n'ont-elles à citer presque exclusivement que des noms de personnages de marque ou de savants. Ces derniers ne cessèrent d'augmenter en nombre pendant la période des Comnènes, alors que la situation économique de l'état s'empirait chaque jour malgré des succès apparents en politique. Et ainsi s'est produit un prolétariat de savants, qui se plaignent amèrement du peu de fruit de leurs efforts ; ils ont beau peiner avec leur littérature ; ils ne parviennent pas à s'assurer, en échange, une existence matérielle capable de satisfaire à peu près les besoins qu'amènent avec eux l'éducation et l'étude. Ils trouvent le sort du laboureur plus heureux que celui du philosophe ; les boulangers et les bouchers enrichis regardent de haut ces lettrés, à qui toute leur science ne peut assurer le pain quotidien.

Et ce qu'il y a de plus humiliant, c'est que l'homme

de science doit rechercher la faveur d'un Crésus qui lui procure un petit emploi lucratif. Il ne sert pas à grand chose, comme le montre le cas de Prodrome, le plus illustre de ces meurt-de-faim, d'avoir pour Mécène un homme instruit et poli. Si l'on n'a pas à craindre d'affronts du maître, il faut les accepter de sa valetaille. « Nous devons, dit-il, sacrifier une bonne partie de notre existence à ces formes raides, qui, pour notre malheur, ont pénétré dans les palais; il faut que la chaussure aille bien et que la robe ait la longueur voulue, si nous ne voulons pas que notre distraction nous expose aux grossièretés des valets grandis dans le palais. Et le temps qui nous reste, nous devons l'employer à instruire des profanes! N'est-ce pas une indignité qu'on prenne pour expliquer l'Écriture Sainte des gens qui mènent pareille vie, et que des bouches aussi méprisées doivent enseigner ce qu'il y a de plus sublime? »

Dans ces derniers mots, l'auteur parle de lui-même avec peu d'estime; ailleurs, quand il rend hommage aux services rendus par ses bienfaiteurs, ou mendie quelque nouvelle faveur, il va plus loin encore et se prend pour but de sa propre ironie. Prodrome devait une petite place de professeur « à l'un des Seigneurs et Pères de l'Orphelinat, amis des arts ». Il le remercie en assurant qu'il lui faudrait chanter ses mérites s'il était mal traité par lui; comment donc pourra-t-il maintenant manifester ses sentiments? Vient alors un flot de citations pour montrer qu'Homère seul pourrait s'acquitter de cette

tâche d'une manière satisfaisante. Dans une autre occasion,il raconte à son protecteur qu'il a assisté à une fête organisée en son honneur, et qu'il y a rencontré un si grand nombre d'admirateurs que sa toilette en a été tout-à-fait gâtée. Il était entré parfumé et coiffé, revêtu d'une tunique raide et brillante ; mais, dans la presse, il s'est trouvé sous des flambeaux qui laissaient tomber des gouttes de cire et tous ses habits ont été souillés. Ce compliment sur la popularité de son ami renferme visiblement une invitation à réparer le dommage que la fête lui a causé.

Il va de soi que la poésie n'a rien à espérer d'auteurs de cette valeur, n'écrivant que pour gagner leur pain ; ils n'ont aucune élévation de sentiment et quand ils se risquent à quelque récit romanesque, comme Prodrome l'a osé, donnant ainsi l'exemple à quelques imitateurs, ils sont mortellement ennuyeux. Leur genre de prédilection, c'est la poésie didactique au plus mauvais sens du mot. Tzètzès, par exemple, aligne des milliers de vers et les remplit de remarques sur Homère, sur une foule d'autres anciens poètes grecs, ou même sur ses propres lettres. Quand il dispose de livres, il nous communique parfois des extraits dont le contenu a quelque valeur ; mais quand la faim le force à se contenter de recourir à sa mémoire, il montre, avec la même prétention que Psellus, la bizarre confusion dont nous avons emprunté quelques spécimens à Malalas. Mais rien ne lui résiste ; sur ses notes même il fait de nouvelles

notes, et rien n'échappe à sa verve malencontreuse.

Quand un écrivain se sert d'une langue qui n'est pas la sienne, il n'a quelque chance de réussir que s'il se borne à raisonner, car il lui est impossible de traduire ses sentiments. Il est plus aisé de faire des jeux de mots dans une langue étrangère que d'y trouver des expressions personnelles pour rendre des sentiments de grande joie et de grande douleur. C'est pour ce motif que les Byzantins, quand ils imitaient les anciens, ont été le plus heureux en écrivant des satires ou en rimant des épigrammes. Lucien est le seul modèle qu'ils aient égalé et, quelquefois même, surpassé. Ce genre, en effet, ne pouvait manquer de s'épanouir à Byzance, ville cosmopolite entre toutes, où l'esprit d'observation et le sens du ridicule trouvaient largement de quoi s'exercer.

Nous avons trop souvent parlé, précédemment, du manque de goût des épigones byzantins pour qu'il ne soit nécessaire et équitable de s'arrêter à ces manifestations plus louables de leur talent. Prodrome nous en donne quelques bons spécimens.

Amaranthus, qui est le personnage principal de l'une de ses esquisses, raconte à quelques fidèles de la philosophie ce qu'il a remarqué chez leur honorable collègue Stratoclès, vieillard qui a su si bien expliquer que le mariage est une entrave indestructible, liant une seconde fois l'âme déjà enchaînée au corps. Combien il se disait heureux de se sentir affranchi de cette torture ! Et quand il justifia son

opinion par le témoignage de l'histoire, en citant Hélène et Phèdre et Clytemnestre et Antée, il parvint à si bien convaincre son auditoire de la perversité des femmes, qu'il se prit à douter de sa propre mère et de ses sœurs. « O Clotho, s'écriait souvent le vieillard, pourquoi ne tranchez-vous pas le fil de mes jours et ne me conduisez-vous pas à Eaque et à Pluton ? Pourquoi me laissez-vous vivre ici-bas, pour peser inutilement sur la terre ? »

Or hier Amaranthus était dans sa mansarde qui donne sur la rue, occupé à lire Platon, quand il vit le notaire entrer chez Stratoclès. L'homme avait cette expression affligée qu'il réserve pour les cas où on l'appelle auprès de mourants et Amaranthus, croyant qu'il en était ainsi, se dit : « Voilà donc que Clotho exauce le vœu de mon respectable voisin ! » Il court à la maison de Stratoclès et demande à l'un de ses esclaves ce qui se passe. L'autre de lui répondre : « A vous je puis bien le confier ; mon maître célèbre aujourd'hui des noces ». « Vraiment ! C'est donc son fils qui se marie ». Mais l'esclave, ne pouvant s'empêcher de rire : « Inutile que j'essaie de vous dire ce que vous ne croirez peut-être pas en le voyant de vos propres yeux. Allez plutôt voir ». Et Amaranthus d'entrer. Là trône Stratoclès, vêtu en fiancé. On a taillé de près sa longue barbe et frisé ses cheveux ; on a fardé ses joues avec soin ; un peu de noir a donné à son regard un éclat plus profond. Ses beaux vêtements et ses ornements dorés le rendent encore plus laid que d'ordinaire.

« Soyez cordialement bienvenu, cher collègue », crie-t-il à Amaranthus, au lieu de l'appeler, comme toujours, « mon bon garçon ».

Le notaire dresse le contrat de mariage et, chaque fois qu'il est question du « jeune fiancé », Stratoclès sourit avec bonheur ; il baiserait même volontiers la main du notaire ! Entre alors la fiancée, une charmante jeune fille, enfant d'un pauvre jardinier, pour qui il vaudrait mieux travailler dans le jardin de son père, souffrir la misère au milieu des fleurs et chanter pourtant avec les rossignols que de vivre dans cette fange dorée. Mais tout subit la puissance de l'or, même ce libre don de la nature, la beauté des femmes.

On se rend en procession au temple d'Isis ; le fiancé porte sur la tête une élégante couronne de fleurs, qui fait ressortir sa calvitie dans tout son éclat ; la fiancée est pâle et sombre comme si elle se rendait à des funérailles. On eût dit une répétition du mariage de Vulcain avec Vénus ; Mars, se dit-on, et Anchise ne se feront pas attendre longtemps !

Alors commence un brillant festin. Quand on s'est mis à boire des vins de choix, l'amoureux fiancé embrasse bien trois fois la jeune fille avant de porter la coupe à ses lèvres ; mais il ne peut entièrement renoncer à ses manières d'autrefois. Dans un discours solennel, il prouve, au moyen de citations d'Empédocle, que ceux-là sont fous qui tiennent le mariage pour un malheur : ils ne songent pas qu'ils

mineraient ainsi l'État. Grâce au mariage, la race humaine, qui est mortelle, s'assure l'immortalité. Amaranthus se risque à rappeler ce qu'enseignait le philosophe quand il portait encore sa longue barbe ; il demande si le mariage n'empêche pas d'acquérir des connaissances philosophiques, s'il convient d'introduire chez soi des Hélènes et des Clytemnestres, si Hésiode ne nous dit pas que Jupiter, quand il forma la femme, a créé pour les hommes une calamité dans laquelle ils se complaisent, s'attachant ainsi à leur propre malheur. Stratoclès réfute tous ces raisonnements d'un mot, et écoute avec extase un poète, qui tire du pli de sa robe une épithalame. Un autre convive, qui récite un vers d'Anacréon « pour mener la fiancée au lit en dansant », éveille en lui une telle ardeur que, sans attendre que le soleil soit vraiment couché, il emmène sa jeune femme sans dire adieu à personne.

Cette petite esquisse n'est pas déplaisante ; elle a certainement le mérite, très rare à Byzance, de ne pas nous dire tout dans le moindre détail, mais d'admettre que le lecteur comprendra à demi-mot. Nous ne pouvons reconnaître dans ce morceau des allusions à des personnes déterminées, mais il s'en produisait naturellement dans les écrits de cette espèce. C'est surtout le cas pour les nombreuses imitations des morceaux de Lucien dont la scène est aux enfers ; mais puisqu'il n'est donné de les goûter qu'aux rares savants qui connaissent en détail la cour byzantine, nous ferons mieux de consacrer notre attention à

des œuvres d'une portée plus générale. Il est un autre dialogue de Prodrome qui nous permet de jeter un coup d'œil sur le monde des philologues byzantins. C'est la suite du dialogue de Lucien connu sous le nom de « Vente aux enchères des philosophes ». Lucien fait adjuger par Jupiter et Mercure, au plus offrant, Pythagore et six autres philosophes. Prodrome nous retrace le deuxième jour de la vente ; mais ce n'est pas la mise à l'encan de « gens ordinaires » que Lucien avait annoncée et il met en scène d'autres figures bien connues de l'ancienne littérature grecque.

Tout d'abord on nous présente Homère. Il répond à toutes les questions au moyen de vers épiques, tirés pour la plupart de l'Iliade ou de l'Odyssée ; et cette parodie, faite avec beaucoup d'esprit, produit incontestablement un effet fort comique. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est l'interrogatoire d'Homère sur des points qui forment encore, quoique autrement formulés, la question homérique. « Quel est votre lieu de naissance ? » « Sept villes se disputent l'honneur de m'avoir donné le jour ». « A quelle région appartenez-vous au point de vue du dialecte ? » « A toutes les régions possibles ; j'emploie chacun des cinq dialectes, selon l'occurrence ». « Que faut-il penser des inconséquences de votre métrique ? Je ne comprends pas les termes techniques de votre grammaire ». « Ni moi non plus ». « Et comment un aveugle peut-il parler de l'aurore aux doigts de rose et de tant d'autres couleurs ? » « Jadis j'ai vu la

lumière du soleil ». Finalement le chanteur est vendu très cher à cause de ses multiples talents, que prouvent de nombreux vers.

Hippocrate, que l'on expose ensuite en vente, parle le dialecte ionien, non seulement quand il fait des citations de ses propres ouvrages, mais aussi quand Prodrome lui met dans la bouche ses propres remarques mordantes sur la médecine. Il termine ses allusions par une observation. « Si la nature guérit les malades, dites que c'est votre ouvrage et laissez-le croire aux gens. Mais si votre inexpérience a envoyé beaucoup d'âmes dans l'enfer, ne vous découragez pas, car les morts ne feront pas le diagnostic de notre ignorance ».

Aristophane et Euripide, à la vente, ne produiront pas grand chose. L'un d'eux emploie des expressions si vulgaires qu'on lui impose bien vite silence; c'est qu'il n'était pas dans les bonnes grâces des savants, donnant, comme autrefois Photius, la préférence à Ménandre, parce qu'il est moins rude. Quant à Euripide, avec ses vues pessimistes et ses exclamations sans cesse répétées, ses « Malheur ! » et ses « Hélas ! », on ne peut le vendre qu'à ceux qui demanderaient des élégies sur la mort de leurs filles. Il est intéressant de constater qu'ensuite paraît, comme jurisconsulte, un Romain, Pomponius, qui se sert de mots latins pour répondre, et qui emploie ensuite un interprète pour énumérer les avantages de l'étude du droit, dans le même esprit qu'Hippocrate parlant de la médecine ; cette étude procure

richesse et considération à quiconque dispose de la dose voulue d'impudence et d'éloquence.

Le dernier numéro de la vente, est Démosthène. Il fait parade du décret pris en son honneur et vante bien haut les services qu'il a rendus à la liberté de la Grèce ; mais il ne parvient pas à réfuter le reproche de vénalité qu'on lui a fait comme à d'autres.

Pour écrire ce dialogue, il a fallu certainement de vastes connaissances littéraires, une certaine habileté à manier les idiotismes du dialecte épique et du dialecte ionien, et beaucoup d'intelligence ; par toutes ces qualités, qui sont d'ordre intellectuel, Prodrome s'est montré le digne successeur de Lucien. Pour la composition, il surpasse son modèle ; car, dans l'ancien morceau, on sent trop bien que les demandes sont faites afin de permettre à l'auteur de reproduire les opinions courantes du vulgaire sur les philosophes. Au surplus, la Vente des philosophes n'est pas précisément l'œuvre la mieux réussie de Lucien. La façon dont Prodrome parle des grands hommes nous déplaît moins chez un écrivain chrétien que le cynisme choquant avec lequel Lucien se sert de racontages calomnieux sur Socrate pour pouvoir placer quelques plaisanteries.

Sous le nom de Prodrome ont longtemps couru quatre poésies appartenant aux premiers essais d'une littérature qui rompt avec l'imitation de l'antiquité. Si Malalas avait répudié la tradition, c'était par impuissance, et des esprits moyens, comme Constan-

tin Porphyrogénète, avaient cherché une forme qui conciliât l'antiquité avec les temps modernes ; mais, cette fois, nous avons affaire à des auteurs capables de se servir de la langue artificielle, et prenant, malgré cela, parti pour la langue parlée. Et ce n'est point par hasard que ce phénomène se produit justement à l'époque des Comnènes. L'atticomanie d'une Anne Comnène et d'autres esprits de la même nature précipita le moment de la réaction ; car l'effort insensé qu'ils firent pour s'abstraire du temps où ils vivaient devait fatalement échouer. Par le fond, la nouvelle littérature différait peu de celle de la cour et des savants ; on se mit, il est vrai, à écrire pour le peuple, en prenant d'ailleurs ce mot dans son sens le plus large. Au palais et à l'Université aussi, on goûtait beaucoup, tout démocratique qu'il fût, l'humour qui se dégage de certaines pièces, comme, du reste, on avait déjà admis autrefois plus d'une trivialité dans le grec scolastique.

Dans les ouvrages scientifiques et, en général, dans la prose écrite, on n'adopte point la langue soi-disant vulgaire. Quant aux poètes qui l'emploient, ils cherchent, par des moyens très différents, soit à édifier soit à divertir le lecteur.

Ces écrivains, malgré l'intention qu'ils ont plus d'une fois exprimée, ne parviennent pas toujours à rendre parfaitement l'idiome que parlait le peuple entier depuis l'empereur jusqu'au mendiant. Celui qui, élevé dans le respect exclusif du passé, n'a jamais lu que du grec ancien, authentique ou non, a

peine à trouver, pour écrire la langue de son temps, les mots qui, dans la conversation, lui viennent tout naturellement aux lèvres. Lui-même ne s'en doute guère ; mais il fait encore toutes sortes de concessions à l'école qu'il renie. D'autre part, ignorant toute tradition littéraire, il adopte des mots et des formes employés seulement dans un cercle très restreint. De là ce mélange bizarre d'expressions tout-à-fait hors d'usage et d'autres, qui, après avoir servi à quelques personnes, disparaissent comme elles ont apparu. Aussi le lecteur d'aujourd'hui cherche-t-il en vain à distinguer ces catégories l'une de l'autre ; il s'arrête à des mots dont le sens lui échappe en partie, à des formes auxquelles il ne peut se fier. Nul secours à attendre ici de cette science qui n'a laissé aucune particule de l'ancien grec sans lui consacrer une monographie : il se trouve sans guide, livré à ses propres ressources, au milieu de toute cette littérature très spéciale.

Et pourtant, après les longueurs insipides des cathéchistes byzantins, il est réconfortant d'entendre enfin le langage énergique du peuple. Ces extravagances, ces accouplements impossibles de mots, cette révolte triomphante contre toutes les règles d'une grammaire imposée, font, sur la langue vieillie, le même effet bienfaisant qu'une bouffée d'air frais pénétrant après la nuit dans une salle enfumée : l'engourdissement se dissipe et l'on peut attendre le soleil.

A quoi comparer l'allure capricieuse de cette

muse rien moins que classique sinon au franc parler un peu brutal des gamins des rues? Dans ce vaste empire byzantin, Constantinople resta longtemps le seul milieu où pût se développer semblable poésie. Plus tard, elle apparaît aussi à Chypre et, surtout, dans la Crête. Pour donner une idée de cette nouvelle littérature, examinons d'abord quelques pièces de vers que l'on sent très proches encore des chansons satiriques du peuple.

Les poésies en langue vulgaire connues sous le nom de Prodrome ne sont pas l'œuvre d'une seule et même personne et il n'est guère vraisemblable que le Prodrome dont nous venons de nous occuper ait participé à leur composition. Il faut plutôt admettre qu'on raille dans ces poésies les savants miséreux et parasites qui, dans leur détresse, se tournaient vers l'empereur pour lui adresser des demandes réitérées de secours, en s'abaissant à la plus vile flatterie. Prodrome était l'un des plus persévérants quémandeurs de cette espèce, et c'est pour ce motif que les moqueurs mettaient leurs satires dans sa bouche. Quelques vers sont empruntés à ses œuvres presque sans modifications. Les plaintes interminables sur sa pauvreté et les mauvais traitements dont il est l'objet sont présentées de telle façon qu'elles n'éveillent généralement aucune compassion pour celui qui mendie ; loin de là, elles excitent notre hilarité ou notre mépris. Si prompt qu'il fût à oublier sa dignité pour provoquer chez son maître un de ces sourires qui lui vaudront de l'or, il n'est

pas de bouffon méritant moins notre intérêt. Les petits tableaux que nous fait, de sa pitoyable existence, ce Pseudo-Prodrome, tantôt comme père de famille se tuant à la tâche, tantôt comme souffre-douleur dans un couvent, sont vivants et bien observés. On peut en rire de meilleur cœur que des petites descriptions d'Hérondas.

Quoi qu'il en soit, nous considérerons les pauvres hères qui exhalent leurs plaintes dans ces différentes poésies comme une seule et même personne, à laquelle nous laisserons le nom de Prodrome. Quelques difficultés que l'on doive résoudre pour reconstituer, avec ces différents fragments, la biographie d'un homme, il faut reconnaître que toutes ces poésies sont conçues d'une façon homogène et qu'on peut y retrouver un type unique.

« Mon père eût mieux fait de me laisser devenir passementier ou cordonnier que savant, gémit Prodrome ; alors, ouvrant mon armoire, j'apercevrais du pain et du vin, du thon bouilli et du poisson frit ; mais, maintenant, j'ai beau inspecter toutes les planches, je ne vois que du papier. J'ai pour voisin un cordonnier, ou, pour mieux dire, un misérable petit savetier : mais quelle bonne vie a cet homme ! Le matin, des tripes et du fromage ; à midi, de la soupe et du poisson, accompagnés d'une bonne rasade. Moi, je puis regarder et me ronger d'envie. Il est assis là à dévorer et moi, je cours de long en large, en scandant les pieds de mes vers. Il boit dans le plus grand verre qu'il puisse trouver et je cherche

des ïambes, des spondées, des pyrrhiques ou d'autres pieds, quel que soit leur nom. Il dit sa prière et se met à grignoter ; et moi, combien de vers de première qualité me faut-il écrire avant que mon estomac soit apaisé ! Et il en est de même de tous les gens de métiers. Mon autre voisin est un fabricant de tamis, dont je ne suis séparé que par une cloison. Souvent je vois flamber son âtre et je flaire un délicieux parfum de viande, ou bien je m'aperçois qu'il est en train de faire frire du poisson. Quant à moi, je puis griller du pain et si je demande la moindre chose, on rit de moi et on me dit : « Engraissez-vous avec vos bouquins ! » Ajoutez à tout cela que je souffre d'un mal terrible ; ce n'est pas une maladie secrète, ni un trouble cardiaque, ni une hydropisie ; c'est bien pis : je suis affligé d'une méchante femme, pleine de mauvais tours. Mais, Sire, qu'on ne se doute pas que je vous ai parlé d'elle ; car, devant elle, je la crains comme la mort. Elle ne cesse de me dire des injures : je ne lui donne pas de robes, je ne sors jamais avec elle, je ne me soucie pas de nos enfants ; elle est de beaucoup meilleure famille que moi et elle n'aurait jamais dû m'épouser ; et maintenant, dit-elle, elle peut peiner, tandis que je ne vis que pour manger, tout comme une bête. Qui ne sait nager ne doit pas aller à l'eau ; aussi aurais-je dû tout simplemeut me contenter de ma propre misère ou bien prendre une femme de mon genre, quelque servante d'auberge, estropiée et pleine de tares, sans un sou dans son sac.

« Dernièrement, elle me voit revenir à la maison ; pendant que je descends de cheval, elle ferme la porte. Je n'avais rien bu encore (je veux bien convenir que, sur ce point, je ne suis pas sans reproche) et je me mets à frapper la porte avec un manche à balai ; je parviens à le faire pénétrer à l'intérieur ; mais ma femme le tire à l'autre bout, lâche prise soudain et ouvre en même temps la porte : et je me trouve étendu de tout mon long ! J'attends, mais sans quitter la porte des yeux. Tout-à-coup j'entends un cri perçant, suivi d'une rumeur épouvantable ; c'est que l'un de mes enfants est tombé par la fenêtre et le voilà gisant comme mort dans la rue. Tout le monde se précipite en bas et toutes les commères du voisinage accourent et se mettent à jacasser. Je profite de ce moment pour m'emparer de la clef du garde-manger ; je mange et je bois autant que je peux ; puis, quand je suis rassasié, je ressors pour me lamenter avec les autres. Quand l'enfant est revenu à lui, ma femme le prend en haut avec elle et m'envoie coucher tout seul sans manger. Dans mon sommeil, je flaire un ragoût délicieux, je m'éveille, je m'habille en pèlerin russe ; comme tel, je puis prendre part au repas et, rien qu'à voir les grands morceaux, je me sens un tout autre homme ».

Prodome n'est pas mieux loti comme moine. Il a à se plaindre de deux abbés qui sont à la tête du couvent et qui interprètent les règles selon leur bon plaisir. Pour la profusion des détails, ses plaintes n'ont pas d'égales. D'abord, il ne peut souffrir la

sévérité de ses supérieurs et leur façon de punir, qui se réduit toujours à faire jeûner et encore à faire jeûner. « Quand je manque un jour à la première messe, on dit : « Où était-il pendant le chant des psaumes ? Ne lui donnez pas de pain. — Où était-il quand il fallait balancer l'encensoir ? Qu'il reste à genoux. — Où se cachait-il pendant les vêpres ? Jetez-le hors du couvent ». Mes souliers ne sont pas assez grossiers ; ils sont trop plats et trop pointus. Je ne dois pas m'imaginer que nous sommes tous égaux ici. L'un est un prélat considérable, et moi, je ne suis que sonneur ; lui, il administre le couvent, tandis que je puis garder le bétail et chasser les corneilles ; il compte l'argent et l'inscrit dans ses livres et moi, il m'est loisible de compter les fèves et d'inscrire combien nous avons de persil. Il sort du couvent à cheval, escorté d'une longue suite, comme un grand seigneur ; et, moi, on m'expédie faire toute sorte de commissions au marché. Je ne puis jamais quitter le couvent pour mon plaisir ; quand je veux aller voir un ami et montrer aux voisins que, moi aussi, je sais monter à cheval, on ferme la porte. Oh ! cette porte ! Ce n'est pas en disant la vérité qu'on la fait ouvrir, mais en débitant un mensonge habilement arrangé. Prêtez-moi votre attention, Sire, car je vais vous apprendre la puissance du mensonge ; ma fécondité en fait d'inventions vous amusera. « Mon père, je n'ai plus de parchemin et mon encre est épuisée ; je reviendrai tout de suite ». « Mon père, j'ai donné à teindre une pièce de drap et je dois aller la

rechercher; et je reviendrai tout de suite ». « Mon père, j'ai un frère à la mort et je dois aller auprès de lui; et je reviendrai tout de suite ». En parlant ainsi, nous nous assurons parfois une petite récréation et nous voyons quelque chose du monde.

« Les deux abbés ont, sur leur table, le meilleur poisson de la terre; ils boivent le vin fin de Chio et ne se refusent rien. Pour nous, c'est le même mets qui revient tous les jours: un potage maigre. Il y a un chaudron, Sire, qu'on emplit d'eau jusqu'au bord; il y entre vingt pelures d'oignons; on attise le feu et alors commence cette bizarre cuisine. Le maître-queux y ajoute un peu d'huile, quelques petits morceaux de bois parfumé et verse sa décoction sur notre pain; voilà ce que nous mangeons, ce que nous nommons « la sainte soupe ». Le petit vin aigre que nous buvons avec cela est terriblement coupé ».

Le refrain de toutes ces poésies, c'est: « Donnez nous de l'argent! » « Bien qu'on m'appelle Prodrome (le précurseur) aussi bien que St Jean-Baptiste, ne vous laissez pas induire en erreur et ne croyez pas que je me nourrisse de sauterelles et de miel sauvage. Je fais grand cas d'une grasse cuisine, de grandes tranches de poisson et d'un succulent morceau de filet de mouton ».

A la même époque que les poésies de Prodrome a paru un poème didactique, écrit en langue vulgaire, dans lequel un père donne à son fils des enseignements pour la vie. Il s'adressait à un prince impérial et c'est bien une preuve que l'auteur ne se sert pas

du patois des rues, mais bien de la langue parlée aussi au palais. Ce morceau étant une imitation du discours à Démonicus généralement attribué autrefois à Isocrate, nous avons ainsi une preuve concluante que le poète comprenait le grec ancien. Cependant le Spanéas (c'est sous ce nom que le poème en question nous est connu) est devenu tout autre chose qu'une rédaction en vers de l'original, débarrassé des mots ou des tournures difficiles ; le poète parle sa propre langue et exprime ses pensées à lui. La plate morale du modèle, dont le grand mobile n'est pas l'amour du bien, mais le désir de provoquer l'admiration est ennoblie par des sentiments chrétiens. L'auteur a continuellement recours à des passages de la Bible, mais il sait choisir ses exemples et les exprime dans le simple langage qui lui est propre. De là une façon originale, à la fois païenne et chrétienne, de comprendre le devoir d'un prince, et si le poète a pu fondre ces deux conceptions en un tout harmonieux, c'est qu'il les trouvait incarnées toutes deux dans la personne d'Alexis I^er^.

Les conseils de Cécaumène à son fils, dont nous avons parlé ci-dessus (p. 191) présentent, pour le fond, plus d'un trait de ressemblance avec le Spanéas. Seulement, dans le premier ouvrage, c'est un gentilhomme indépendant qui parle ; ici, on fait l'éducation d'un prince, qui doit, avant tout, être soumis à l'empereur. Il faut qu'il l'aime, qu'il l'honore et qu'il le craigne ; car c'est lui l'élu de

Dieu, l'oint du Seigneur; et, de même que notre âme est en danger quand nous entendons un blasphème et que nous ne signalons pas le blasphémateur, de même, c'est une infamie de ne pas dénoncer immédiatement l'homme que nous surprenons ourdissant une trame contre le prince. Un tel individu mérite la mort, pour détourner les autres par la terreur de son exemple. L'empereur aussi est regardé comme une personne divine, et ce qu'on entreprend contre lui est funeste à tout le monde. L'importance que le poème attache à la science et à la finesse l'a rendu particulièrement populaire à Byzance. Aussi s'est-il répandu partout en différentes rédactions et a-t-il provoqué toute sorte d'imitations. Plus les remaniements ultérieurs sont récents, plus la morale s'abaisse. L'éducateur inculque à son pupille l'idée que, s'il a mal agi, s'il a, par exemple, commis un meurtre, il n'en doit cependant rien dire à sa femme; peut-être se querellera-t-il un jour avec elle et si, alors, elle va méchamment bavarder, elle pourra mettre sa vie en danger. De même, quand on s'est approprié une chose appartenant à autrui, c'est le cas, ou jamais, de bien veiller sur ses paroles.

Les Byzantins avaient tant de goût pour ces enseignements et ces conseils, qu'on allait jusqu'à employer la forme du poème didactique pour débiter toute sorte de remarques satiriques ou immorales. C'est ainsi qu'un poète crétois veut inspirer l'amour de la vertu en dépeignant, dans tous ses détails, sa

vie impure ainsi que les suites, méritées au non, qu'elle lui a values.

Avec cette tendance à railler et à prêcher, le goût des récits romanesques a été un facteur puissant de la naissance de la nouvelle littérature. Nous avons un roman byzantin en vers, qui est dû très probablement à un contemporain de Prodrome, à moins qu'il ne soit un peu plus ancien que lui. On y raconte les aventures de Callimaque et de Chrysorrhoé. Un jeune prince, Callimaque, arrive à un château qui s'élève sur une montagne et que gardent des monstres. Ce Callimaque est le plus courageux de trois frères envoyés par leur père à travers le monde, pour voir qui d'entre eux pourra, par ses exploits, prétendre à la couronne. Le jeune homme escalade la muraille et trouve dans le château une jeune fille — une princesse, cela va de soi — suspendue par les cheveux. Il a tout juste le temps de se cacher sous un grand vase d'argent quand rentre le propriétaire, géant qui a dévoré les parents et tous les compagnons de la jeune fille. Le monstre commence par la maltraiter avec une baguette flexible et se met ensuite en devoir d'absorber des mets et des boissons qui viennent d'eux-mêmes se poser sur la table. Après quoi il s'endort. Le jeune héros s'empare de son épée et le tue. Mais la vie heureuse qu'il mène dès lors avec la princesse dans le château enchanté ne peut durer longtemps. Une vieille sorcière l'appelle à son secours contre un monstre, et parvient ainsi à l'attirer hors du palais.

Elle lui remet, pour le remercier de ses services, une pomme magique qui donne à son possesseur l'apparence de la mort quand il la porte sur lui, et le rappelle à la vie lorsqu'il en sent l'odeur. Un roi, qui, un jour, avait vu de loin la jeune fille et avait mis tout en œuvre pour la conquérir, profite de l'évanouissement de Callimaque et enlève Chrysorrhoé. Mais la princesse ne cède pas à son désir de l'épouser ; elle languit de chagrin loin de Callimaque, le peuple s'imaginant que c'est le nom du géant, qu'on croit d'ailleurs être son père.

Sur ces entrefaites, les frères du héros se mettent à la recherche de leur compagnon de voyage, qu'ils avaient d'abord abandonné. Une inscription tracée sur la pomme leur dit comment on peut ranimer le prétendu mort. Immédiatement Callimaque se met en route pour retrouver sa bien-aimée. S'engageant au service du jardinier chargé d'apporter l'eau du bain de la malheureuse princesse, il parvient à l'approcher. La malade attend son rétablissement d'une cure d'isolement dans le parc ; la nuit surtout, elle ne peut supporter la présence d'aucun être humain. C'est alors que son mari, l'aide du jardinier, se glisse dans sa tente. Naturellement les eunuques qui sont à la tête du personnel de la cour, finissent par découvrir ces relations prohibées et les dénoncent au roi. On lui amène les amants devant son trône pour les juger. Chrysorrhoé prend la parole : « Si quelqu'un plante de sa propre main un cep de vigne, s'il le taille avec soin et l'étaie convena-

blement ; si, le jour, il en écarte les oiseaux et que, même la nuit, il continue à le surveiller d'un œil ; si alors, au moment de la récolte, un intrus vient le chasser et même le menacer de mort, croyez-vous, ô Roi, que ce soit à juste titre ? Le gardien du cep de vigne n'a-t-il pas droit au fruit de son travail ? » Le roi en convient et décide même que l'usurpateur sera décapité. « Eh bien ! de quoi donc est coupable cet aide jardinier ? C'est le prince qui m'a délivrée, qui a tué le géant et qu'une vieille sorcière a frappé de mort apparente. C'est mon seigneur et maître. Ne doit-il pas recevoir la récompense de sa peine ? » Callimaque prouve alors qu'il est le fils d'un grand prince et tout finit bien, comme, d'ordinaire, finissent les contes.

Car c'est bien à un conte que ressemble le plus ce récit, et même à un conte vraiment grec. Bien des traits particuliers se retrouvent disséminés dans différentes historiettes que, maintenant encore, on répète en Grèce. C'est la glorification, qu'on retrouve chez tous les peuples, du courage et de l'intelligence opposés à la puissance et à la force brutale ; c'est le triomphe d'Ulysse sur le cyclope, conçu et narré dans un esprit purement grec. Les passages lyriques rappellent les chants populaires qui, de nos jours encore, sont sur toutes les lèvres et, dans plus d'un passage, on peut reconnaître des proverbes. Le monstre anthropophage, le Dragon, comme on l'appelle, n'est pas, pour l'anthropomorphisme des Grecs, un serpent ou un monstre

rampant, mais bien un géant, dont la nature primitive se montre dans le pouvoir qu'on lui attribue sur le torrent prenant sa source dans la montagne ; quand il ne permet pas aux eaux de descendre, il peut arrêter toute vie dans la vallée desséchée. De même que dans l'épopée de Digénis, on peut retrouver, pour notre conte, dans les croyances populaires et dans la poésie du peuple de notre époque, des matériaux que le poète inconnu du douzième siècle doit avoir utilisés pour son roman. Mais la connaissance la plus étendue du folklore ne suffirait pas pour découvrir tous ces éléments d'une façon un peu complète. Ce poète, qui ne se sent pas hellène comme Psellus, mais pour qui les géants hellènes appartiennent au passé, n'en a pas moins étudié la littérature de ses ancêtres.

Ce sont surtout les romans des sophistes qu'il semble s'être appliqué à lire. De là sa prédilection pour les fontaines artificielles, pour les images des dieux païens, pour les portes s'ouvrant mystérieusement ; et quand il parle du dieu de l'amour comme d'un maître puissant et qu'il dépeint la chasteté de son héroïne bravant la violence comme la séduction, c'est à l'imitation de ces modèles qu'il le fait. Toutefois cette lecture savante n'a exercé sur lui que peu d'influence.

Il utilise, pour orner son œuvre, le souvenir de toutes les splendeurs de ses livres ; mais il a beau mentionner Éros, à qui l'homme est soumis comme à son destin, sa conception de l'amour répond beau-

coup plus à la nature humaine, telle que, avec ses conséquences, la connaît la littérature populaire. Dans cette poésie, il n'est pas plus question de distinguer entre l'esprit et les sens que de se préoccuper de pruderie ou de luxure ; Chysorrhoé est un caractère élémentaire, à même de plaider raisonnablement quand le danger réclame le secours de l'intelligence ; mais, quand elle agit, elle suit toujours l'impulsion du sentiment. Et en cela surtout se montre la supériorité de notre poète, qui a pourtant beaucoup lu, sur les savants de cabinet, dont les élucubrations sensuelles font, des romans des sophistes, une si dangereuse lecture. Chez ces romanciers plus anciens, cette chasteté que les héroïnes sauvent au milieu des situations les plus critiques n'est qu'un artifice d'écrivain ; on sent que la jeune fille ne peut succomber, parce que l'auteur ne veut pas encore terminer son récit et qu'il lui faut tenir en haleine le lecteur par cette lutte peu morale au fond, thème de la Pucelle de Voltaire. Le poète populaire dédaigne cet artifice et c'est tout simplement une femme aimante qu'il nous montre.

Rien ne prouve mieux l'influence salutaire exercée sur l'écrivain par son émancipation de la langue littéraire que la comparaison de son œuvre avec une imitation contemporaine, en grec scolastique, des romans des sophistes. Un certain Eumathius nous a laissé un roman en prose savante, qui, visiblement, a eu pour modèle Achille Tatius ; tous les défauts de l'œuvre ancienne se retrouvent ici

fortement exagérés. Dès son entrée en scène, l'héroïne fait voir les talents d'une demi-vierge de l'espèce la moins attrayante. Tandis que Callimaque surpasse ses frères en bravoure et ne cesse d'avoir confiance en ses propres forces et en son propre jugement, les héros d'Eumathius sont des êtres plus gauches encore que les personnages principaux des anciens romans; dormir, s'évanouir, fondre en larmes, voilà en quoi ils excellent; dès qu'il faut agir ou même seulement penser, ils ont un ami sous la main qui le fait pour eux.

L'influence de la civilisation occidentale, malgré son empreinte indéniable sur les derniers siècles de l'existence indépendante du peuple byzantin, se fait extrêmement peu remarquer dans les productions de la langue littéraire. Les écrits en langue populaire donnent, à ce point de vue aussi, une bien meilleure idée de la manière de penser et de sentir de cette époque. Comme nous l'avons vu, ce n'est pas l'Europe occidentale qui, par son exemple, a provoqué l'éclosion de cette littérature ; et, pourtant, elle n'acquiert de véritable importance qu'après la croisade latine, quand des princes francs se fixèrent partout en Grèce. Le nouvel état de choses eut une double conséquence : la force de centralisation de la capitale fut brisée et les Grecs se familiarisèrent avec la poésie romanesque des Francs. La répulsion qu'inspiraient les Latins et leur religion n'empêcha point qu'on ne prît avidement connaissance de leur littérature populaire. A partir du XIII^e siècle, on ne

peut citer presque aucun poème où ne se retrouve l'influence de l'Occident.

Il est moins facile de déterminer exactement cette influence ; la civilisation occidentale ne pénétra pas avec la même intensité dans les différentes régions du pays grec et, d'ailleurs, la durée de la domination franque ne fut point partout la même. Ajoutez que, pour la plupart des morceaux écrits en langue populaire, nous ne savons pas quand, ni où ils ont été composés. Quelques spécimens de versions se sont conservés jusqu'à nous. A Chypre, on a traduit des sonnets de Pétrarque dans le mètre de l'original, et la Théséide de Boccace a été mise en grec moderne ; mais ces deux ouvrages n'ont probablement été écrits qu'à la fin de la période byzantine. Plus anciens sont, en tout cas, quelques arrangements libres de romans français bientôt devenus internationaux, tels que Flor et Blancheflor ou Pierre de Provence et la belle Maguelonne. Mais les morceaux auxquels le chauvinisme de savants occidentaux cherche en vain un modèle sont beaucoup plus nombreux que des productions du genre de celles dont nous venons de parler et dont l'origine ne fait pas de doute ; ils prouvent que les poètes nouveaux ne cherchèrent pas à imiter l'Occident comme, avant eux, on avait essayé d'imiter l'antiquité. Le cas est beaucoup plus compliqué.

De tout temps, les Grecs ont joint à une grande curiosité pour les choses de l'étranger et à une facilité spéciale pour les comprendre, un esprit

rigoureusement conservateur, se refusant à faire des emprunts sans les modifier. De nos jours encore, un Grec qui s'établit en France ou en Allemagne est, en peu de temps, au fait des mystères de la langue et de la manière de vivre de ce milieu étranger et une observation superficielle permettrait de croire qu'il a renoncé à sa nationalité. Mais quand, après de longues années, il retourne dans sa patrie, on voit bien qu'il est grec au milieu des Grecs. Sa conception de la vie, sa religion, sa langue, rien ne s'est notablement altéré.

Chez un peuple marqué de tels traits de caractère, l'imitation porte surtout sur des choses extérieures ; quant au fond, l'élément étranger est plutôt repris et adapté à l'élément indigène, qu'érigé en une règle à laquelle la nation se conforme. Dans les premiers temps, les circonstances étaient de nature à amener un profond changement dans la littérature grecque. Les garnisons établies partout entrèrent principalement en contact avec les populations des campagnes, qui, surtout à une époque d'agitation politique, subissaient moins que celles des villes l'influence de la science scolastique. Les Francs n'apprirent pas le grec byzantin des livres, comme le petit nombre de leurs compatriotes occidentaux qui avaient fait connaissance avec la langue grecque, mais la vraie langue populaire ; et, après un certain temps, ils la connurent si bien que quelques uns d'entre eux purent employer dans leurs écrits cet idiome de leur nouvelle patrie. Ce fut surtout le cas pour ceux

qui épousèrent des femmes grecques et pour la plupart de leurs descendants. Il en résulta une langue abondant en mots français et bien près de donner naissance à une langue mixte comme l'anglais : il eût suffi pour cela que l'élément franc fût assez souvent renouvelé pour conserver sa force primitive. Mais il n'en fut rien, comme le prouve le grec de nos jours : il est resté pur dans ses formes et, jamais, il n'a subi un peu profondément d'influence étrangère. A mesure que le nombre et la puissance des barbares diminuaient — et il faut ici prendre particulièrement en considération le manque de femmes franques — le grec pur réapparut. Mais la jeune littérature, qui ne débuta point par des traductions, montra, par ce fait même, sa tendance profondément originale.

Ce grec médiéval typique y occupe si bien la première place, qu'il n'y a pas grande différence entre les poèmes qui traitent d'une façon romantique un thème de l'antiquité, tels la vie d'Achille ou les exploits d'Alexandre, et les morceaux dont le sujet est emprunté au moyen-âge.

Là même où l'on peut admettre avec quelque certitude que le poète est né d'un père franc et d'une mère grecque, cette descendance mélangée se trahit plus dans une expression déterminée que dans la façon dont son œuvre est traitée. Comme exemple de poème composé par un de ces Gasmulus, (on appelait ainsi les enfants issus de ces mariages entre Francs et Grecques), citons une description

fort détaillée, mi partie épique et mi partie didactique, de la conquête de la presqu'île de la Morée par les Francs. Les Grecs y sont amoindris et les Francs, glorifiés ; les croisés n'obéissent qu'aux mobiles les plus nobles, alors que l'empereur de Contantinople est un hérétique parjure, indigne de confiance et astucieux comme tous ceux de sa race. Et, pourtant, la pièce entière répondait si bien au goût des Grecs que, bien longtemps après qu'elle eût paru, un Grec se sentit poussé à supprimer ou à remanier les passages les plus choquants du poème et à l'offrir de nouveau à ses compatriotes dans une édition corrigée.

Il n'est pas sans intérêt de comparer avec ce poème et avec l'histoire de Callimaque et Chrysorrhoé, dont nous avons parlé plus haut, deux romans en vers qui, selon toute probabilité, ont paru un siècle plus tard. On peut voir alors que les usages, les situations et différents détails de la mise en scène, décrits dans le récit historique, se retrouvent dans les productions romanesques. Le premier de ces romans raconte les aventures de Belthandros et de Chrysantza. Ici aussi, un prince, le plus jeune fils de l'empereur des Rhoméens, part en quête d'aventures et, après des prouesses de tout genre, arrive à un château-fort de la montagneuse Arménie. Ce château n'est cependant pas habité par un géant, car c'est la forteresse d'Eros. Le luxe éblouissant qui y règne, les pierres précieuses illuminant la salle, les fontaines merveilleuses et les délicieux bocages qui les entourent, font

penser aux descriptions surchargées des romans de sophistes.

C'est à la même source que sont dues les statues mises en mouvement par un ingénieux mécanisme, les inscriptions qui prédisent le destin du visiteur et les peintures murales (nées peut-être sous l'influence des *Trionfi* de l'Occident), proclamant la puissance du roi Éros et les châtiments réservés aux mortels réfractaires à ses lois.

Il n'y a pas ici, pour le héros, de monstre anthropophage à tuer. Le roi Éros lui enjoint de désigner la plus belle d'un groupe de quarante jeunes princesses. Belthandros se met à l'œuvre avec toute la circonspection et tout le sérieux qu'exige une pareille tâche. Il fait d'abord remarquer qu'il ne peut naturellement émettre de jugement que sur la beauté qui se dévoilera devant lui. Puis il passe en revue les quarante concurrentes. Il a, sur chacune d'elles, à faire une observation et, dans la plupart des cas, il l'émet avec une franchise qui lui attire des malédictions ; seule, la dernière est parfaitement belle.

Quand il est au bout de cette tâche épineuse, Belthandros se trouve seul ; Éros et les princesses ont disparu comme un songe. Le héros, sur l'indication de l'oracle qu'il a lu dans le château, se rend alors auprès du roi d'Antioche, devient son vassal et reconnaît en sa fille Chrysantza la belle des belles du château d'Eros. Il gagne son amour et épouse en apparence la suivante, tandis qu'en réalité, c'est elle-même qu'il a pour femme. Quand, à la fin, il se

prend à craindre que cette liaison défendue ne puisse plus rester cachée au roi, il fuit avec elle, accompagné seulement de trois fidèles écuyers et de son épouse officielle. Un torrent impétueux, qui menace leur vie à tous, le délivre de sa suite. Après avoir quelque peu erré, il trouve une embarcation envoyée par son père et il atteint bientôt la capitale. Il est devenu, par la mort de son frère, l'héritier présomptif ; le patriarche l'unit alors à Chrysantza par un légitime mariage.

L'élément fabuleux, comme on le voit, a passé à l'arrière-plan, car les descriptions que le poète emprunte à des auteurs grecs plus anciens et la connaissance qu'il a de la vie chevaleresque et de ses usages lui ont beaucoup enlevé de sa naïveté, à la différence du narrateur des expéditions de Callimaque et de sa servitude en qualité d'aide-jardinier. Il y a, dans sa langue, des mots empruntés au roman, tandis que, dans le poème précédent, on n'en rencontre aucun. Mais rien ne nous rappelle ici le poète qui célébra la conquête de la Morée ; tous les mots hybrides qu'il employait, notre auteur ne semble pas les connaître. Son héros gémit sur sa destinée trop amère ; son héroïne pleure l'amant qu'elle croit mort et leurs paroles ne seraient pas déplacées dans les chants de la Grèce actuelle.

L'autre roman, qui décrit les amours de Lybistros et de Rhodamné, a un plan moins simple. Deux jouvenceaux, chassés de leur pays par l'amour, se rencontrent au cours de leur aventureux vagabon-

dage. Ils se racontent leurs destinées. Lybistros, comme tantôt Belthandros, a dû se mettre au service d'Éros ; lui aussi, il a été à son château-fort et y a vu autant de belles choses et autant de menaces pour le cas où il désobéirait. Il nous faut subir l'énumération par trop minutieuse que le poète nous fait de toutes ces merveilles au sens caché et avec bien plus de détails que dans l'autre récit ; mais, pour Lybistros, tout se passe dans une suite de rêves. Et ces rêves et ces allégories font penser à un modèle français, le Roman de la Rose. Mais là encore certains détails permettent, seuls, de parler d'imitation. Le poème français tout entier est une grande vision et l'allégorie forme le centre de l'action ; la jeune fille à la possession de laquelle on aspire, y est représentée par une rose ; toute sorte de qualités figurées par des personnes retardent ou avancent le moment où on la cueillera. La Raison, par exemple, descend de sa tour pour instruire le jeune homme de ce qui lui est utile. Chez le poète grec, l'allégorie et le rêve ne sont que des accessoires, des embellissements ; ils servent à motiver et à entourer de poésie le départ du héros à la recherche d'aventures. L'auteur a mis un zèle si minutieux à reproduire les détails des romans de sophistes que l'ensemble en a souffert.

Lybistros parvient à conquérir sa bien-aimée ; ses billets attachés à des flèches attendrissent le cœur de la belle, qui habite un château-fort bien défendu. C'est seulement après avoir rempli toutes les condi-

tions imposées qu'il parvient à la légitime possession de sa fiancée, c'est-à-dire après avoir triomphé dans un tournoi, dont le prix est la main de la jeune fille. Mais son bonheur est de courte durée. L'un de ses rivaux recourt à une sorcière qui, cette fois, se sert non d'une pomme, mais d'un anneau magique pour faire tomber le jeune homme dans un sommeil léthargique ; pendant ce temps, on enlève sa bien-aimée. La jeune femme persiste dans son refus d'épouser son ravisseur ; elle ouvre une auberge pour les voyageurs, dans l'espoir d'apprendre un jour quelque nouvelle de Lybistros ; naturellement, cet espoir se réalise. Grâce aux conseils du chevalier qu'il a rencontré, Lybistros ayant, par un heureux hasard, retrouvé la sorcière, l'oblige à mettre à sa disposition son art diabolique ; et, montés sur des chevaux enchantés, les jeunes gens vont rejoindre Rhodamné par delà la mer.

Cet étranger secourable, qui s'appelle Klitobos, s'était enfui de sa patrie parce qu'il entretenait des relations coupables avec la femme d'un homme puissant. La fin du roman l'amène, lui aussi, á bon port. Le mari trompé meurt à propos et Klitobos, qui, sur ces entrefaites, est devenu veuf de la sœur de Rhodamné, revient à son ancienne amante, lui narre ce que nous venons d'exposer succinctement et, avec des discours passionnés, la supplie de devenir sa femme et de lui faire oublier ainsi tout ce qu'il a souffert pour elle.

Ici nous sommes bien plus loin encore du conte

que dans le roman de Belthandros et Chrysantza. Les points sur lesquels les œuvres concordent se découvrent aisément ; sauf que, dans le roman dont nous avons parlé en dernier lieu, tout est devenu beaucoup plus artificiel. On fait, dans mille détails, allusion à la vie chevaleresque ; mais les chevaliers mis en scène sont des Grecs, qui n'ont pris aux Occidentaux que l'armure et quelques usages, à peu près comme leurs descendants échangent aujourd'hui le costume national contre les vêtements des magasins viennois de confection ou bien boivent du cognac au lieu de l'eau-de-vie de mastix, chère à leurs pères. Les billets que Lybistros envoie à Rhodamné, comme les plaintes amoureuses de Belthandros et de Chrysantza, rappellent la poésie populaire. Sans les cérémonies nuptiales du roman de Belthandros, la religion chrétienne n'apparaîtrait pas plus dans toutes ces œuvres que dans les romans de sophistes et le Roman de la Rose ; par contre, quelques figures mythologiques, les Néréides, Charon, mentionnées incidemment, ont survécu dans la poésie populaire. Mais, par la langue surtout, il nous est facile de nous convaincre que l'influence romane n'a été ni durable ni profonde. Au contraire, l'élément étranger s'est bientôt conformé au caractère du peuple grec ; ceci est doublement intéressant à constater dans le roman de Lybistros, s'il a vraiment été écrit dans l'île de Chypre, où la domination franque s'est si profondément enracinée.

L'histoire de l'épopée animale nous montre aussi

qu'on a cru plus importante qu'elle ne l'a été, l'influence de la littérature occidentale sur celle des Grecs. On trouve en grec médiéval quelques morceaux qu'on a considérés, non sans une certaine vraisemblance, comme des remaniements de branches, perdues pour nous, du grand roman du Renard. Il ne peut, sans aucun doute, être question ici de modèles antiques, comme pour les deux romans dont nous parlions tantôt, car l'ancienne littérature grecque n'a pas connu d'épopées d'animaux. La batrachomyomachie est une parodie du poème épique dans lequel on chante des hommes, et l'on ne donne pas aux combattants leurs caractères d'animaux. La littérature savante des Byzantins n'a, non plus, rien qui rappelle une épopée comme celle du Renard. Et lorsque apparaissent, au XIV^e^ et au XV^e^ siècles des poésies populaires célèbrant les malices du renard et la stupidité du loup, il serait tout naturel de croire qu'elles sont imitées d'un prototype franc ; mais les recherches les plus minutieuses ne nous en font pas découvrir le modèle immédiat, qui n'a, probablement, jamais existé.

Les morceaux que nous avons en vue ici racontent la confession du loup, du renard et de l'âne et la ruse de cet animal, décochant un coup au loup prêt à le dévorer, sous prétexte de lui faire lire une sentence intéressante gravée sur son sabot. Les deux épisodes ont été remaniés de façon à former un tout parfaitement agencé et l'auteur nous les narre avec beaucoup de vivacité, en y semant plus d'un trait

plaisant et humoristique. Dans l'un et l'autre récit, certains détails du texte grec sont visiblement antérieurs à la version occidentale que nous connaissons. Quant aux particularités communes aux poésies grecques et aux productions occidentales, elles peuvent aussi bien s'expliquer par les conditions de la vie byzantine que par des idées franques. Ajoutez à cela que les données développées dans les poésies en question se retrouvent dans les fables d'Esope, ainsi que dans un petit conte qui circule encore de nos jours dans le peuple.

Mais ce serait tomber dans un autre extrême que d'admettre qu'il ne faut reconnaître aucune espèce d'influence occidentale dans ces contes d'animaux du grec médiéval. Car si d'autres histoires, écrites dans la même langue, mettent en scène des animaux, ce sont, pour la plupart, des compilations gauches et ennuyeuses, manquant totalement de charme. Aussi a-t-il dû connaître et admirer l'épopée du Renard, le poète qui s'avisa de réunir en un tout et dans une forme plus parfaite des contes connus depuis longtemps du peuple ; les récits des trouvères à la cour des barons francs jouèrent, en Orient, le même rôle que les fables des clercs dans les contrées romanes ou germaniques. Comme ces poèmes se transmettaient de vive voix, on cherchait moins à en conserver tous les détails qu'à charmer grands et petits par la façon de les présenter. A contempler les richesses des étrangers, on prit conscience des trésors qu'on possédait soi-même.

Il ne serait pas difficile de retrouver, dans plus d'un poème, la même influence de la littérature occidentale sur le talent poétique des Grecs. Dans les œuvres décrivant la vie de l'au-delà, nous verrions le mélange, parfois la combinaison des idées grecques et des idées romanes. Dans la poésie lyrique, surtout quand elle chante l'amour, l'indépendance de l'esprit grec se marquerait plus nettement encore. Mais il n'est pas nécessaire, pensons-nous, de pousser plus loin la démonstration; au reste, les poésies lyriques ne se prêtent guère à être traduites. Puis, d'autres pièces, dont l'étude détaillée serait très intéressante, sortent tout à fait du cadre de ce livre. Ainsi, une littérature assez importante s'épanouit en Crète après la prise de Constantinople. La Grèce lui doit une épopée qui, de l'avis d'un connaisseur enthousiaste, rappelle les poèmes homériques. Cette opinion semblerait exagérée si cette poésie n'était devenue la propriété intellectuelle de tout le peuple grec. Mais, hélas, les Turcs ont fait disparaître ici également tout ce qui restait d'une civilisation incompatible avec la leur.

Au cours de la domination turque dans le Levant, les rapports entre l'Europe orientale et l'Europe occidentale ont pris un tout autre caractère. Il n'est plus question de contact littéraire. Peut-être même s'étonnera-t-on de voir esquisser un aperçu de la littérature populaire grecque des siècles précédents dans ce livre. Mais l'étude de la littérature populaire se justifie complètement, tout aussi bien que celle

des services que les humanistes grecs ont rendus à leurs disciples de l'Italie. Les relations intimes que les Francs et les Grecs entretinrent après les croisades ont dû influer sur l'une et l'autre littérature ; car ce ne fut pas un contact de savants, puisque les barons se mirent à parler la langue de leurs nouveaux sujets. Il est un point sur lequel les romanistes ne sont pas d'accord : c'est la question de savoir comment ont pénétré, dans une foule de romans en vieux français, des éléments qui, visiblement, sont d'origine grecque. Nous n'avons pas à reprendre ici cette controverse. Mais nous pouvons souligner un fait que tous les gens compétents admettent, à savoir que ce n'est point par la voie des livres que la connaissance des mœurs byzantines s'est transportée en Occident. D'autre part, s'il nous est impossible d'indiquer les modèles de beaucoup de récits grécisants, ce n'est pas une raison pour nier toute influence byzantine sur la littérature franque. Pour l'exposition, les Français n'avaient sans doute rien à apprendre des Grecs, mais leur imagination s'enrichit de nouveaux motifs. Chez les peuples slaves, au contraire, on traduisit beaucoup de poésies grecques médiévales ; c'est qu'ici l'art hellénique, au sens le plus large du mot, n'avait à lutter contre aucune manifestation nationale. Aussi, ce qui ne réussit pas aux Francs en pays grec, ce que les Grecs eux-mêmes ne purent pas tenter en Occident, eut, dans cette occurrence, un succès complet : toutes les manifestations de la vie intellectuelle subirent

l'influence d'une civilisation complètement étrangère.

Nous avons déjà dit plus haut (p. 240) un mot de l'ascétisme dans l'art byzantin. Après le IVe siècle, la tendance à la raideur augmente. L'idéalisation des objets matériels répond de moins en moins à cet art monacal, quand il tente d'exprimer les sentiments remplissant l'âme des croyants. Mais c'est en vain qu'on s'écarte de la nature pour rendre ces sentiments plus sublimes. L'impuissance des artistes nous fait méconnaître leurs aspirations, parce que des maîtres antiques ou modernes nous ont appris qu'on peut, même par des moyens réalistes, donner forme et figure à ce qui est inexprimable. A cette époque, un mépris absolu pour l'anatomie se rencontre, par ci par là, dans les miniatures ; on se préoccupe encore du visage, mais le lourd vêtement ne couvre plus des êtres ayant des os et des muscles : il ne contient plus que la chair méprisable de l'humanité pêcheresse. Peu à peu l'art en arrive à pouvoir s'enseigner comme un métier ; afin d'obtenir l'effet cherché, les maîtres préconisent certaines petites pratiques, dont l'expérience garantit le succès ; une morne orthodoxie s'abat sur les arts.

Cependant on s'abuserait fort si, se fondant sur ce que nous venons de constater, on s'attendait à trouver des signes de décadence dans *toutes* les miniatures des derniers siècles de l'empire. Car les Byzantins étaient essentiellement conservateurs, ce qui permet de les étudier par groupes ; et quand la société se

transformait et que leur art entrait dans une nouvelle phase, l'antique tradition subsistait malgré tout; aussi y avait-il toujours dans les couvents des artistes dont les seuls maîtres restaient les modèles connus.

Pendant cette période d'appauvrissement intellectuel dans tous les domaines, il faut tenir compte de mainte différence de temps et de lieu. Il semble qu'au XIV^e siècle, quand les Paléologues eurent refait de Constantinople le siège d'un gouvernement grec, il se soit produit une période de réveil. De cette période, il nous reste des manuscrits où se retrouve de la vie et du mouvement dans l'expression extatique des figures. Mais c'est surtout la décentralisation de l'empire qui a permis à des arts locaux et, par suite, très différents, de se développer. Ces variations méritent d'arrêter un instant notre attention.

Tandis que Constantinople luttait avec les Occidentaux, triomphant aussi longtemps que la diplomatie pouvait suffire, succombant lorsque leur supériorité et leur violence deviennent trop grandes, les habitants des couvents du Mont Athos échappaient aux attaques dont étaient victimes leurs coréligionnaires partis pour la croisade. Il est vrai qu'au XIII^e et au XIV^e siècle quelques monastères furent exposés au pillage et au brigandage; mais ce n'étaient là qu'orages passagers. Sans doute il venait beaucoup de pieux étrangers dans la presqu'île; mais on les incorporait sur le champ dans

la république religieuse, qui maintenait son caractère grec. De plus, ces exotiques, d'origine slave pour la plupart, n'avaient pas une civilisation indépendante de celle des Byzantins ou capable de l'influencer; un couvent d'Italiens ne parvenait à vivre que peu de temps dans ce centre orthodoxe. C'est ainsi que l'Athos devint le rempart de la vie nationale, tandis que, partout ailleurs, l'influence occidentale faisait valoir ses droits. Nous avons déjà vu (p. 275) que, dans les controverses théologiques, les moines se montraient ennemis intransigeants de la science occidentale ; dans les arts, aussi, ils résistaient à toute influence franque. C'est surtout pendant le XIV^e siècle que la communauté des monastères du mont sacré fut florissante. Déjà riche, grâce aux privilèges accordés par des empereurs et des princes slaves, elle vit ses couvents, qui étaient au nombre de trente, en arriver à former de petits états, comptant parfois mille habitants ; le nombre des chapelles et des églises ne cessant d'augmenter, il fallut l'activité d'une multitude de mains exercées pour décorer, selon les besoins du culte, les vastes surfaces murales.

On écrivit aussi et on enlumina sur le mont Athos d'innombrables manuscrits. Le contenu en est, la plupart du temps, de mince importance pour la science ; mais les miniatures nous fournissent une occasion, qu'on n'a, pour ainsi dire, pas encore utilisée, d'étudier la riche variété de conception de cet art très individuel.

L'impression imposante que l'art des couvents de l'Athos fait sur tous les visiteurs est due au parfait accord du milieu avec la manifestation du sentiment artistique des moines. Comme, dans ces monastères, la conception de la vie est restée presque la même jusqu'à nos jours, il ne faut pas trop regretter qu'on ait conservé si peu de chose de la période antérieure au XIV^e^ et au XV^e^ siècle ; ce n'est que depuis cinquante ans que, grâce à l'accroissement constant de l'influence russe et aux idées modernes qui pénètrent partout, on peut saisir quelque changement ; mais, quoi que ces circonstances puissent nous amener à penser pour l'avenir, il nous est permis aujourd'hui encore de considérer le mont Athos comme une réalisation de la vie byzantine qui, mieux que n'importe quel musée, nous donne une idée de l'art national du moyen âge grec.

Tout autre est le tableau qui se présente à nos yeux si, à une lieue et demie de Sparte, nous visitons Mistra, qui est un autre centre d'art médiéval et qui constitue encore une ruine remarquable. Au treizième siècle, Villehardouin construisit là, sur un contrefort du Taygète, une ville forte ; elle ne tarda pas à devenir la capitale des maîtres qui régnèrent l'un après l'autre sur le Péloponèse. Mais les Francs n'en furent les seigneurs et maîtres que pendant treize ans à peine. Mistra retomba alors au pouvoir des Grecs. Sous les Turcs, de même, ce fut une ville de grande importance, qui se vit peu à peu délaissée au XVIII^e^ siècle.

Bien que les Francs n'y aient régné que peu de temps, tout montre cependant la grande influence que leur civilisation y a exercée. Les maisons particulières, ou du moins les restes qu'on peut reconnaître sous les ruines, n'ont plus rien d'antique ; il est vrai que, dans la capitale de l'empire aussi, l'architecture privée avait, déjà au XIII^e siècle, beaucoup emprunté à l'Occident. Mais les monuments publics nous parlent également d'autres maîtres que de maîtres grecs. Le chemin escarpé qui mène à la forteresse proprement dite sur le sommet, nous fait longer un palais ou ce qui, jadis, a mérité ce nom ; il doit avoir eu un caractère gothique, à en juger d'après les fragments qui gisent épars tout autour. Nous sommes plus frappés encore, quand, parvenus à la moitié de ce sentier ardu, nous apercevons une église, dont le clocher fait un singulier effet à côté de la coupole byzantine ; ici, la construction et l'ornementation de la tour, ainsi que maint détail de l'église même, sont une imitation directe de l'art occidental. L'intérieur est encore chatoyant, grâce à sa riche décoration ; mais, dans ce milieu et dans cette période de prospérité beaucoup moins grande, il ne faut pas s'attendre à rencontrer de précieuses mosaïques, comme celles qui s'exécutaient jadis à Constantinople. La peinture de ces églises, telle qu'un savant français, Millet, nous l'a fait connaître en la dégageant de la couche de badigeon qui la recouvrait, est de nature à déconcerter tout esprit dogmatique. Nous y voyons,

représentée sur les murailles, une architecture fantastique, imitée, semble-t-il, de l'art de Pompéi. Des festons s'enroulent autour de colonnes bizarres ; voilà donc qu'au milieu du XIV^e siècle, nous retrouvons l'art décoratif des Grecs ! Ces murailles, où l'influence occidentale apparaît aussi dans quelques détails, ne nous mettent pas sous les yeux la manifestation spontanée d'une époque. Mais elles montrent le talent des peintres à créer des motifs décoratifs à l'aide de modèles antiques, conservés dans les rouleaux enluminés des couvents.

Assis sous la loggia d'un de ces monuments hybrides et cependant empreints d'une certaine beauté, ou bien s'établissant sur les murs de la citadelle, le visiteur voit se dresser devant lui le Taygète ; de l'autre côté, il découvre la ville franco-byzantine qui domine la vallée de l'Eurotas. Dans les rues désertes et envahies par l'herbe, erre un berger avec son troupeau ; près des églises, quelques vieilles, qui vivent là comme dans un couvent. A part certaines lignes architecturales, rien ne rappelle le peuple romantique des Francs et leur langue y est aussi inconnue qu'au Mont Athos, où, jamais, l'influence romane n'a pénétré.

En étudiant d'autres centres de civilisation grecque, nous pourrions faire ressortir plus nettement encore la variété des couleurs du tableau. Dans cette lointaine Trébizonde, située sur la côte méridionale de la mer Noire, il y a eu, comme on le sait, un empire grec qui fleurit après la croisade latine ; à

côté de détails originaux témoignant de l'indépendance des écoles locales, l'architecture y présente des particularités que l'on retrouve également dans les églises de Mistra. Cette circonstance rend plus difficile encore le problème de la part de l'influence occidentale dans la transformation de l'architecture. Jadis on voyait dans le prolongement du vaisseau de l'église un indice certain d'imitation de l'architecture occidentale; mais il devient maintenant de plus en plus clair que si le plan fondamental de l'église byzantine a changé, c'est grâce à une évolution beaucoup plus compliquée. La coupole ne forme plus avec l'édifice un tout indivisible, mais devient un ornement et il semble bien que l'influence étrangère n'a pas amené mais seulement favorisé cette variation du principe fondamental de toute l'architecture byzantine.

Une étude plus approfondie de la question ne confirmerait peut-être pas cette hypothèse; néanmoins, nous en avons d'autres preuves, aucune domination étrangère ne transforma jamais l'esprit grec dans son essence. Ayons donc foi dans le témoignage de la langue, qui garde le reflet des époques qu'elle a traversées, comme ne peuvent le faire les monuments de pierre. L'île de Chypre surtout nous prouve clairement cette vérité.

Les Français y ont régné pendant trois siècles. A la fin du treizième, cent ans après que Richard Cœur de Lion eût vendu l'île de Chypre à Guy de Lusignan, le royaume de Jérusalem tomba aux

mains des Musulmans. La noblesse française qui s'était fixée en Terre Sainte se réfugia à la Cour de Chypre ; aussitôt les comptoirs commerciaux des républiques italiennes, délaissant les ports de la Palestine, vinrent s'établir dans l'île ; celle-ci redevint ce qu'elle avait été bien des siècles avant notre ère, le centre du commerce entre l'Asie et l'Europe. Les commerçants et les gens de la haute société gagnaient, dépensaient ou gaspillaient des trésors ; la civilisation de l'Occident se propagea dans toute l'île, qu'on put, à juste titre, qualifier de colonie française. L'architecture en porte les traces les plus évidentes. On y trouve partout des cathédrales gothiques transformées en mosquées. Et ici, un style composite n'est pas, comme à Mistra, l'expression d'une assimilation très incomplète ; mais l'imitation de l'Occident est si absolue qu'on peut désigner les modèles qui ont inspiré les architectes français ; la cathédrale de Nicosie, dans l'île de Chypre, est une copie de Notre-Dame de Paris ; à Famagouste, on couronnait les rois de l'île dans une église ayant pour modèle la cathédrale de Rheims. On peut étudier à Chypre, dans leurs imitations, des édifices détruits ou dégradés en France par les violences de la guerre. Les ruines de l'île ont rendu de très grands services pour la reconstitution d'une période importante de l'architecture française. Et, tout à côté, on rencontre les vestiges de l'art des Vénitiens, qui régnèrent à Chypre après les Lusignan. Ce qu'on trouve de purement byzantin au

milieu de ces monuments gothiques ou de la renaissance, est fort insignifiant ; quelques coupoles entre les toits pointus, des terrasses ménagées près des tours ajourées ou des flèches des églises gothiques, les ornements qui stylisent la flore et la faune de Chypre donnent seuls, à l'observateur attentif, la preuve que ces monuments architecturaux sont nés en Orient.

Sans doute, celui qui ne connaît pas la langue de la population doit déduire de ce qu'il voit du passé que l'élément grec a été entièrement éliminé ; si l'île était inhabitée, il est plus d'un savant qui se croirait autorisé à conclure qu'il se trouve ici tout simplement dans un territoire français ou italien situé hors des frontières de l'Europe. Mais la langue, si nous la consultons, nous apprend tout autre chose. Voyons d'abord la tradition écrite, qui est celle qui mérite le moins de confiance. Nous constatons que l'administration de la justice du royaume de Chypre était tout à fait organisée à l'instar de la France, mais aussi que les codes de lois sont rédigés dans le grec du quatorzième siècle.

Les cérémonies des noces ou des funérailles des Français de distinction rappellent les usages de la Grèce moderne, comme nous l'apprennent les relations de voyageurs occidentaux. De plus, un grand nombre de poésies en grec médiéval ont dû être composées dans l'île de Chypre ; toute une littérature grecque florissait donc à côté de la littérature franque et nombreux sont les manuscrits cypriotes,

que les paléographes distinguent facilement des autres.

Consultons maintenant la tradition orale, c'est-à-dire la langue et la littérature de l'île actuelle de Chypre. Presque toutes les chansons populaires sont celles qu'on entend dans toute la Grèce ; il n'y a qu'un seul chant qui trahit son origine cypriote, parce qu'il célèbre une aventure d'amour de l'un des rois francs ; mais tout le récit est grécisé et cette pièce, ainsi travestie, ne diffère sous aucun rapport des ballades chantées ailleurs par les Rhoméens. Le dialecte de l'île ne présente, dans ses formes, qu'une seule particularité qu'on puisse avec certitude attribuer à l'influence romane. Dans les documents datant du moyen âge, surtout dans les livres de droit, on trouve un assez grand nombre de mots empruntés au français; la plupart ont disparu de l'idiome actuel, qui est plus riche en mots d'origine italienne ou turque. Ainsi, l'étude des mots montre aussi que, l'une après l'autre, les dominations étrangéres ont communiqué aux Cypriotes une partie de leurs richesses intellectuelles, mais que cette partie n'est guère importante. On peut prédire à coup sûr que, dans quelque temps, plus d'un vestige de la domination des Turcs, les avant-derniers maîtres de l'île, disparaîtra de la langue ; le nombre des mots qui témoignent de l'occupation anglaise est extrêmement insignifiant.

Les quelques pages que nous venons de consacrer à l'île de Chypre peuvent servir de conclusion à

notre aperçu de la civilisation byzantine et de son histoire. Elles ont pour but de donner un tableau parlant, pour ainsi dire, de ce qui doit être la conclusion de toute étude sérieuse de l'histoire byzantine, de la littérature et de l'art byzantin : à savoir la conviction que l'Hellénisme est indestructible.

---

# TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

---

PRÉFACE.

AVANT-PROPOS.

**Première période** (325-641).

*LES ORIGINES ET LE DÉVELOPPEMENT DU BYZANTINISME.*

CHAPITRE I. — *Aperçu historique et politique.*

Fondation de la ville de Constantin, p. 2. — Son caractère chrétien et romain, p. 5. — La conversion de Constantin. Son césarisme, p. 8. — Diffusion du Latin, p. 11. — Réaction sous Julien, p. 14. — La théologie de Julien, p. 17. — Les pères de l'Eglise et les classiques, p. 20. — Le mot « Hellène » change de signification, p. 22. — Triomphe de l'Église sous Théodose le Grand, p. 25. — Conflit entre l'Église et l'État. Saint Jean Chrysostôme p. 27. — Triomphe de l'État, p. 32. — Résultats de cette victoire, p. 32. — Byzance et les peuples étrangers, p. 33. — Les murs et les réservoirs d'eau de la ville, p. 34. — La langue latine perd du terrain, p. 37. — Le grec moderne prouve la diffusion du latin ; causes de sa disparition, p. 40. — L'impérialisme de Justinien, 43. — Les dèmes comparés aux gardes civiques des Pays-Bas du XVII^e siècle, p. 44. — La révolte du peuple, p. 45. — La politique de Justinien, p. 47. — Son intérêt pour la jurisprudence, p. 50. — Ses convictions religieuses. — Théodora, p. 51. — Les finances de l'Empire, p. 55. — Le commerce et l'industrie, p. 57. — L'administration, p. 62. — Réaction

contre le césaropapisme après la mort de Justinien, p. 63. — Incursions de peuples barbares, sur le territoire de l'Empire, p. 65. — L'Empire sauvé par Héraclius, p. 66.

Chapitre II. — La littérature et les arts à Byzance du IVe au VIIe siècle.

Jugement d'ensemble sur la littérature et sur l'art byzantin, p. 71. — La langue parlée et la langue écrite, p. 73. — Atticisme des auteurs chrétiens, p. 74. — Les romans, p. 76. — Principes pernicieux de la poésie laïque, p. 79. — Réaction chez les poètes chrétiens, p. 80. — Les hymnes. — Le Jugement dernier, p. 81. — Comparaison avec les hymnes latines, 85. — Le poète Romanos, p. 87. — Influence de son orthodoxie sur sa poésie, p. 88. — Caractère dramatique de son art, p. 89. — Simplicité de son langage. Manque de goût, p. 92. — Le *Pratum spirituale* de Jean Moschus, p. 95. — L'historiographie byzantine, p. 100. — Historiens et chroniqueurs, p. 102. — Procope : son caractère et ses opinions, p. 104. — Théophylate Simocatta. Son style, p. 113. — Jean Malalas, p. 116. — Comparaison avec Procope, p. 120. — Conditions des arts plastiques, p. 120. — L'art chrétien primitif. — L'architecture, p. 121. — Le symbolisme dans la décoration, p. 122. — Le triomphe du christianisme amène une modification dans l'art : la peinture historique prend la place des allusions symboliques, p. 124. — Origines orientales de l'art byzantin p. 125. — Ste-Sophie, p. 125. — Comparaison avec Saint Pierre de Rome, p. 128. — Ste-Sophie, église chrétienne et mosquée, p. 129. — Origines de l'architecture byzantine, p. 132. — Villes ruinées de la Syrie, p. 133. — Décoration des églises byzantines. — Ravenne, p. 136. — La sculpture, p. 137. — Caractère général de l'art byzantin. Le Mont Athos, p. 139. — Rapports intimes entre la décoration et la liturgie, p. 141. — Influence exercée par l'art byzantin sur l'art occidental et oriental, p. 145.

---

## **Deuxième période** (641-1025).

## *LES GRANDES GUERRES. — CONSOLIDATION DE L'EMPIRE.*

CHAPITRE III. *Aperçu historique et politique.*

Les conquêtes de l'Islam, p. 147. — Constantinople menacée. — Le feu grégeois, p. 151. — Les Bulgares. Troubles intérieurs p. 153. — Aristocratie terrienne d'Asie Mineure. — Léon l'Isaurien, p. 155. — Les thèmes, p. 156. — L'iconoclasme, p. 157. — Les moines grecs, p. 161. — Révision de la législation. p. 163. — Situation de la population des campagnes, p. 167. — Rétablissement du culte des images, p. 169. — Les apôtres des Slaves, p. 171. — La dynastie macédonienne. — Léon le Sage et Constantin Porphyrogénète, p. 172. — L'Empereur et les cérémonies de la Cour, p. 176. — Nicéphore Phocas ; l'art militaire, p. 183. — Augmentation du nombre des monastères, p. 185. — Basile II, le Tueur de Bulgares, p. 187. — Les grands propriétaires, p. 189. — Vladimir, prince de Kiew, se fait baptiser, p. 190. — Les Conseils de Cécaumène, p. 191. — Ses idées sur l'Empereur et sur le clergé, p. 195.

CHAPITRE IV. *La littérature et les arts.*

L'histoire byzantine est la suite de l'histoire classique, p. 199. — Siècles obscurs : Jean de Damas et ses œuvres, p. 201. — Photius : la « Bibliothèque, » p. 205. — Différence entre les encyclopédies du X^e^ siècle et celles de notre temps, p. 210. — L'épopée de Digénis Akritis. — Son analyse, p. 213. — La poésie populaire et le rédacteur, p. 218. — Ce poème est l'épopée de la noblesse terrienne. p. 220. — Rapports avec la poésie classique et la poésie moderne, p. 221. — L'art après la période des Iconoclastes, p. 222. — Les miniatures. — Le manuscrit de la Genèse à Vienne, p. 223. — Art hellénique ou art romain, p. 225. — Le

caractère monumental du manuscrit de Rossano et le fragment de Sinope, p. 227. — L'art dans l'Empire d'Orient, p. 229. — Double courant dans la décoration comme dans l'historiographie, p. 230. — L'illustration populaire des psautiers, p. 231. — Les psautiers aristocratiques, p. 233. — Leur rapport avec l'antiquité, p. 235. — Évangéliaire de la Bibliothèque de Leyde, p. 239. — Caractère ascétique de plus en plus marqué de l'art au XIe siècle, p. 240. — La sculpture sur ivoire, p. 241. — L'art et le luxe, p. 244. — Modifications dans l'architecture, p. 245.

---

## **Troisième période** (1025-1453).

## *DÉCADENCE ET RUINE DE L'EMPIRE.*

CHAPITRE V. *Aperçu historique et politique.*

Le livre de Gibbon sur la décadence et de la chute de l'Empire, p. 247. — Solidité de la dynastie. — Affaiblissement de l'État, p. 248. — Alexis I Comnène, p. 252. — Privilèges accordés aux républiques commerçantes d'Italie, p. 253. — Les croisés et Alexis Comnène, p. 255. — Ses successeurs. — Opposition contre la puissance croissante des Francs, p. 258. — La maison Angelus. Perte de la Bulgarie, p. 260. — La croisade latine, p. 261. — Les mots italiens en grec moderne. p. 264. — Reprise de Constantinople, p. 265. — Décadence générale. — Le concile de Florence, p. 267. — La chute de l'Empire. L'Église nationale, p. 269.

CHAPITRE VI. *La littérature et les arts.*

La science des Byzantins. — La théologie, p. 272. — Rapports avec la théologie occidentale, p. 273. — La secte des Hésychastes, p. 275. — Influence de la philosophie païenne, p. 275. — Un traité de Démétrius Cydonius, p. 277. — Le caractère confessionnel de la pensée byzantine

entrave le développement des sciences, p. 281. — La géographie, p. 283. — La médecine. — Les hôpitaux, p. 284. — Les sciences physiques. — Psellus. Sa jeunesse et sa vie publique, p. 287. — Variété de ses connaissances, p. 289. — Son caractère, p. 290. — Sa puissance de travail et sa fécondité, p. 293. — Son philhellénisme, p. 294. — Usage qu'il fait de la langue populaire, p. 297. — Sa verbosité et son manque de goût, p. 298. — Son langage, p. 299. — Étude de la philologie à Byzance, p. 302. — La métrique devenue une question d'orthographe, p. 303. — Attachement aux trésors littéraires de l'antiquité, p. 305. — Les philologues du temps des Paléologues, p. 306. — Influence sur les savants occidentaux, p. 307. — Le cardinal Bessarion ; comparaison avec Psellus, p. 309. — La Marciana à Venise. Les humanistes, p. 317. — L'historiographie : Anne Comnène, p. 319.— Les historiens postérieurs, p. 324. — Les savants besogneux à Constantinople, p. 326. — Prodrome et Tzetzès, p. 327. — Opposition contre le classicisme, p. 335. — Poèmes satiriques, attribués à Prodrome, p. 338. — Le poème de Spanéas, p. 343. — Le roman de Callimaque et Chrysorrhoé, p. 346. — Influence de l'Occident sur la civilisation byzantine, p. 351. — L'originalité des Grecs se manifeste même dans leurs imitations, p. 353. — Le poème sur la conquête de la Morée, p. 354. — Le roman de Belthandros et Chrysantza, p. 355. — Le roman de Lybistros et Rhodamné, p. 357. — L'épopée des animaux, p. 360. — Rapports de la littérature populaire en Orient et en Occident, p. 361. — L'ascétisme dans l'art byzantin p. 365. — Différences selon les époques et les lieux ; le Mont Athos, p. 366. — Mistra : influence de l'Occident à côté du traditionalisme dans l'art, p. 368. — Trébizonde, p. 370. — Chypre. Caractère occidental de l'architecture, p. 371. — La littérature et, plus encore, la langue populaire attestent la supériorité de l'élément hellénique, p. 373. — Caractère indestructible de l'Hellénisme. — Conclusion, p. 374.

---

6 9053 - 3P/B

PARIS
ALPHONSE PICARD ET FILS
82, Rue Bonaparte,
1907

BINDING SECT. MAY 10 1973

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DF
521
H5814

Hesseling, Dirk Christiaan
Essai sur la civilisation
byzantine